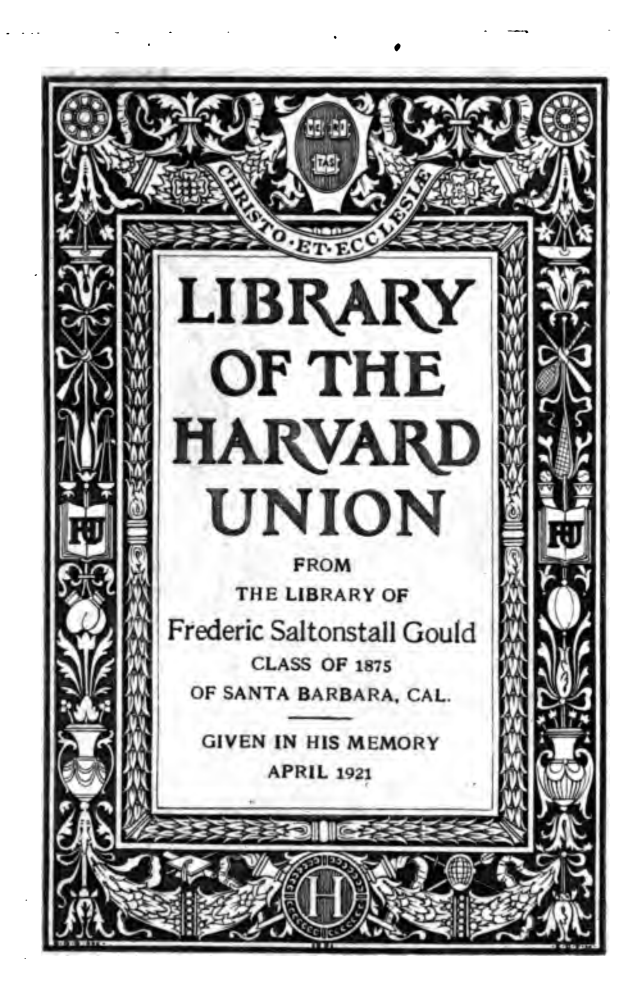

CHRISTO · ET · ECCLESIAE
LIBRARY
OF THE
HARVARD
UNION
FROM
THE LIBRARY OF
Frederic Saltonstall Gould
CLASS OF 1875
OF SANTA BARBARA, CAL.
GIVEN IN HIS MEMORY
APRIL 1921



HISTOIRE

ET

MÉMOIRES

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES

PAR

LE GÉNÉRAL C^{TE} DE SÉGUR

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME SIXIÈME

Deuxième édition

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1877

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

La Grande Armée n'existait plus! La famine, l'hiver des Russes, et non leurs armes, venaient de l'anéantir! Quelques restes de bataillons épars, peu à peu ralliés à ceux des corps plus récemment arrivés et qui n'avaient fait que les derniers pas de notre retraite, reculaient lentement au travers de ces populations Prussiennes tant comprimées, depuis sept ans, par nos victoires. Nos chefs, Davout surtout, les contenaient de leur attitude fière encore, et des regards menaçants que, en passant, ils jetaient sur elles du haut de notre infortune. C'étaient là nos meilleures armes, et presque les seules qui nous restaient. Mais, quand extérieurement nous nous montrions hautains devant ces vaincus, intérieurement nos cœurs, déchirés et consternés, ployaient sous le poids d'un si grand dé-

sastre! Nous comprenions tout le danger de notre position nouvelle, et notre foi dans le génie qui nous avait guidés jusque-là, chancelait.

Elle était surtout ébranlée chez ceux de nous dont toute la vie guerrière n'avait pas été comprise dans la sienne. Ceux-là s'étaient formés seuls, ou sous d'autres chefs que Napoléon; plusieurs avaient été longtemps rebelles à son étoile, et subjugués enfin, s'ils en avaient subi l'influence, c'était en se regardant comme l'une de ses conquêtes. Quelques-uns même, froids et observateurs, étaient partis des bords de la Vistule, pour aller vendre leurs dotations voisines du Rhin, dont les Russes leur semblaient déjà les maîtres.

Il en faut aussi convenir, dans plusieurs de ces chefs l'âge des grands dévouements était passé. Car tel est l'homme, partout si prodigue des beaux jours de sa jeunesse, quand, des jours graves de son âge mûr et de ceux si tristes de sa vieillesse, on le voit devenir de plus en plus avare!

Quant aux plus jeunes, soit insouciance de soldat, soit aise d'avoir échappé à tant de maux, on les voyait s'égayer encore. Leur verve joyeuse bravait le sort et interrompait la gravité de nos entretiens, mais elle ne pouvait détourner nos regards de ces nuages, tout noirs d'inquiétudes, qui enveloppaient notre horizon, naguère resplendissant d'une puissance si incontestée et de tant de gloire.

Enfin, à cette époque, beaucoup d'entre nous, officiers supérieurs et généraux, en dépit de leur métier alors si aventureux, étaient déjà maris et pères. Ils se fai-

saient encore citer par des actions d'éclat et par de nobles dévouements; et pourtant ce n'étaient plus ces guerriers rudes et ardents, sans veille et sans lendemain, emportant tout avec eux, partant sans tourner la tête, et dont les seuls foyers étaient les feux de leurs bivouacs! C'étaient, au contraire, des hommes dont l'ardeur guerrière, ralentie, cédait à l'attrait du foyer domestique. Ils avaient un intérieur. Amollis par les soins d'une femme, ils s'étaient arrachés à ces mille douceurs qu'elles savent créer, et dont elles nous enlacent. Ils y avaient laissé leurs affections, une part d'eux-mêmes, et n'étaient arrivés à l'armée qu'avec le reste.

Puisque j'écris mes souvenirs et qu'il faut parler de moi, je dirai que, après la défense de Kœnigsberg, d'Elbing et de la Vistule, commençant à me reposer à Posen jusqu'où nous venions de reculer, et rassasié d'émotions de guerre, je regrettais moi-même aussi trois enfants, leur mère, et une habitation délicieuse où je les avais laissés. Cette propriété au milieu de la capitale bruyante de la civilisation était une silencieuse et paisible retraite!

Je me rappellerai toute ma vie les jours agités qui avaient précédé mon départ pour la guerre de 1812, et combien cette séparation me fut douloureuse! J'errais d'une colonne du péristyle à l'autre, d'arbre en arbre, de plante en plante, fixant sur chacun de ces objets de longs regards, comme sur des êtres que je voyais pour la dernière fois, comme sur des témoins d'un bonheur près de m'échapper, et leur disant involontairement un dernier adieu! S'il existe des

pressentiments, c'en était un : je ne devais plus revoir cette retraite; un malheur allait à jamais m'en separer!

Mes adieux furent si pénibles, que mon départ me fut d'abord un soulagement. J'avais précédé l'Empereur en Pologne; je le reçus à Posen, à Thorn, à Dantzick, et ainsi jusques aux bords du Niémen, où recommença la guerre. Nous marchions vers cette grande catastrophe où finirent, avec l'année 1812, l'armée et la fortune de la France! Cette campagne, d'abord glorieuse en apparence, avait été pour moi toute désastreuse. Près de Kowno, et pour la première fois depuis longtemps, j'avais pu embrasser mon frère, capitaine au 8ᵉ de Hussards. Trois jours après, au moment où j'arrivais à Vilna, le grand maréchal Duroc m'appelle, me serre la main, et m'apprend que, à deux lieues au delà de cette ville, imprudemment lancé dans un bois par son général, mon frère vient de se heurter, en gravissant une colline, contre trois régiments de la Garde russe. Sa compagnie a été écrasée; lui-même a disparu!

A cette nouvelle, je courus aux hussards de mon pauvre frère. Leurs restes étaient encore rangés en bataille devant le lieu de leur défaite. L'un d'eux me montra une forêt de sapins et la pente sablonneuse du large chemin qui s'y enfonçait. C'était là le terrain de cette malheureuse charge : les débris y étaient encore. Des lambeaux d'uniformes, souillés de sang, étaient dispersés sur le milieu de la route; sur les côtés gisaient les morts, déjà dépouillés. Dans chacun d'eux je tremblais de reconnaître mon frère, surtout quand

leur figure était cachée dans le sable, et que leurs cheveux noirs et leur taille haute me jetaient dans la plus cruelle incertitude. Et quelle angoisse, quand le hussard qui m'accompagnait, saisissant par les cheveux et retournant brusquement ces têtes, me montrait leurs traits! Enfin je fus assuré que mon frère n'était point resté sur le champ de ce combat.

Alors je me fis répéter les récits et les conjectures de chacun de ses compagnons d'armes. Tous l'avaient vu en tête des siens, au plus fort de la mêlée. Plusieurs fois il s'était fait jour; un coup de lance l'avait enfin étendu à terre, d'où se relevant, deux autres coups l'avaient deux fois terrassé encore. Plusieurs officiers ennemis s'étaient alors jetés sur lui, et l'entraînant, tous avaient disparu dans la forêt qui nous séparait de l'armée russe.

Aussitôt, et malgré la défense de communiquer avec l'ennemi, j'obtins un trompette, j'écrivis à la hâte quelques mots à mon frère, je lui formai une bourse, j'en chargeai son domestique; puis, avec lui et mon parlementaire, je m'enfonçai dans la forêt qui séparait les deux avant-gardes. Ce fut seulement à sa sortie que j'aperçus les premières vedettes russes. Bientôt le domestique et le trompette furent parmi elles. Une heure d'anxiété suivit. Pendant cette heure cruelle, la plus longue de ma vie, seul, et abrité par les derniers arbres qui bordaient la plaine, en proie à mille pensées fiévreuses, la destinée si changeante de notre famille, d'une génération à l'autre, se représenta à mon esprit. Cette Russie, où je me trouvais pour la seconde fois, c'était pour y voir mon frère blessé et prisonnier

en 1812, comme moi en 1806! Ainsi, dans cette même contrée, où, près de l'une des plus illustres Souveraines des temps modernes, et au milieu de la Cour la plus somptueuse, notre père, alors ministre de France près de Catherine Seconde, avait brillé pendant cinq ans d'un si vif éclat, le sort voulait que ses deux fils ne pussent pénétrer que blessés, terrassés, et traînés captifs!

Cependant l'heure s'écoulait. Le crépuscule vint, et avec lui une nouvelle inquiétude. Les Russes gardaient-ils prisonnier mon parlementaire? Moi-même, officier général qu'ils savaient là seul et sous leur main, n'allaient-ils pas me saisir aussi? J'avoue que, involontairement et en dépit d'un devoir impérieux, cette chance ne déplaisait pas à mon impatience de revoir mon frère, lorsqu'enfin j'aperçus un cavalier venir à moi; je m'avançai à couvert encore de quelques arbres pour le reconnaître; c'était mon trompette. Les Russes, au contraire de mes craintes, l'avaient si bien accueilli, qu'il n'était plus en état de me répondre; mais il rapporta quelques lignes écrites par une main généreuse. « Mon frère n'était que prisonnier; ses « blessures étaient graves sans être mortelles; son nom « et son intrépidité lui assuraient une captivité douce « et honorable! » Je respirai enfin, déchargé d'un poids insupportable.

Fatigué de ces violentes émotions, je retournais à Vilna d'un mouvement presque machinal, lorsque, en approchant d'un village, de Miednicky, je crois, car j'étais sur la route d'Osmiana, un coup de feu, suivi d'une rumeur inaccoutumée, réveilla mon atten-

tion. En m'avançant je vis, au milieu de la rue, un de nos fantassins étendu mort, sa cervelle sanglante hors de la tête. Ses compagnons l'entouraient avec une agitation tout opposée à cette insouciance qu'ils ont ordinairement pour les morts des champs de bataille. Leurs exclamations m'apprirent que le malheureux venait de se tuer, soit regret de ses foyers, ou effroi des immensités qui l'en séparaient; soit effet d'une température dissolvante, qui réellement démoralisait! Un autre coup, partant dans le même moment, non loin de là, attira ces fantassins; ils y coururent, en s'écriant amèrement, avec leur exagération accoutumée : « Que toute l'armée y passerait! que c'était le quatrième de la journée! »

Et vraiment, depuis notre premier pas sur le sol Russe, chaque jour une chaleur tiède, lourde, réfléchie et doublée par un sable ardent, nous accablait. Vers midi elle devenait intolérable, quand le ciel, chargé d'épais nuages, s'abaissait presque jusqu'à terre, et pesait sur nous de tout son poids. C'était là l'instant le plus critique, celui du plus grand découragement. On ne s'en relevait que lorsque ces lourds nuages crevaient en chaudes ondées, tombant, comme dans les contrées méridionales, en larges gouttes et par torrents.

Je compris d'autant mieux cette démoralisation, que, dès le passage du Niémen, moi-même j'avais failli succomber sous de semblables impressions. A mesure que ce premier et si désastreux orage s'était amoncelé, mon esprit s'était de plus en plus affaissé; je m'étais senti près de fondre en larmes. L'orage creva,

et, sur-le-champ, tout à mes yeux changea d'aspect; je me redressai, je redevins homme!

Tranquille sur mon frère, qui dès lors se trouvait en sûreté pour le reste de la guerre, je commençais à me remettre d'une si rude commotion, quand, à quelques marches plus loin, à Klubokoé, je fus replongé dans un autre deuil. Un second malheur m'y atteignit, la nouvelle de la mort de ma sœur; la seule que j'eusse, et si regrettable par son cœur et son esprit, que plus le portrait en serait fidèle, plus il semblerait invraisemblable!

Ici, d'une part l'erreur d'un historien, d'autre part l'obstination à repousser toute influence de la santé de Napoléon sur les événements, m'obligent à quelques nouveaux détails sur cette guerre de 1812, et à y joindre d'irrécusables preuves justificatives. Quant à la première erreur, les lettres ci-dessous suffiront pour la détruire; mais la seconde a plus d'importance, je dois donc consacrer à la redresser le chapitre qui va suivre.

« Mon cher Trezel, que dites-vous de cette note singulière de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, page 573, volume XIII, laquelle nie que, le jour du passage du Niémen, aient commencé ces désastreux orages qui nous ont fait perdre tant de milliers de chevaux, sans compter les hommes? Vous étiez, comme moi, à ce même passage; veuillez donc bien rappeler vos souvenirs à ce sujet, et les consigner au bas de ce billet en me le renvoyant; je vous en serai fort obligé.

« Mille vieilles et nouvelles amitiés.

« LE Gal P. DE SÉGUR. »

« Paris, le 10 Juillet 1856.

« Vous avez dit la vérité, mon cher Ségur. J'ai assez souffert ce jour-là, comme vous, de ce premier orage, pour ne l'avoir pas oublié. Les suites en furent si cruelles, que dès le lendemain nous commençâmes à voir de longues files de nos bagages, dont tous les chevaux avaient été saisis par la mort dans des convulsions qui leur donnaient un aspect affrayant !

« Mille amitiés, mon cher Ségur.

« G[ral] TREZEL. »

« Paris, le 12 Juillet 1856.

« Mes souvenirs sont d'autant plus d'accord avec ceux du général Trezel et votre narration, mon cher Ségur, que j'ai failli périr des suites de ce désastreux orage, ce qui m'aurait empêché de l'oublier, s'il n'avait pas eu tant d'autres résultats si cruels !

« Tout à vous, mon cher Ségur.

« DUC DE PLAISANCE.

« Alors aide de camp de l'Empereur. »

CHAPITRE II.

On s'obstine à représenter l'Empereur, le jour de la Moskowa, s'avançant plusieurs fois au galop au milieu des combattants; j'affirme ne l'avoir pas quitté pendant cette journée, et que je ne l'ai point vu galoper un seul instant. J'ajoute, puisqu'on me force à tout dire, que la veille, quand il parcourait le champ où devait se livrer la bataille, on remarqua que, ayant

mis pied à terre, il s'arrêta fort longtemps, le front appuyé contre la roue de l'un de nos canons. J'ajoute encore que, la nuit suivante, son aide de camp, Lauriston, qui lui-même me l'a raconté, l'aida à se placer sur le ventre des cataplasmes émollients. Ce qui est également certain, c'est que, pendant le combat, lorsque, après la prise de la grande redoute par Caulaincourt, il crut devoir aller juger par lui-même de ce qui restait à faire, je le vis monter lentement et péniblement à cheval; c'est que, en cet instant, comme on lui amenait prisonnier le vieux général Likatcheff, défenseur de cette redoute, ce fut avec une voix faible et languissante qu'il me recommanda d'avoir soin de ce général, de recueillir ses paroles, et de venir ensuite lui en rendre compte. Après quoi, s'éloignant lentement au pas, il continua de même sans doute, puisque, dix minutes plus tard, je le rejoignis non loin de là. Je n'avais pu tirer de Likatcheff, fort troublé de sa défaite, que les mots suivants : « Ah! Monsieur le « général, quel désastre! Croyez-vous que votre Empe- « reur nous permette désormais de rester Russes? » Ces paroles, quelque singulières qu'elles fussent, quand je les rapportai à l'Empereur lui firent peu d'impression. Il venait d'apprendre, il est vrai, la mort de Caulaincourt et de Canouville, frères, l'un de son grand écuyer, l'autre de son maréchal des logis, et tués l'un d'une balle, l'autre d'un biscaïen au front.

Nous atteignîmes bientôt, à la hauteur de la gorge de la grande redoute, le terrain conquis, que de rares boulets et obus ennemis disputaient encore. Napoléon, après avoir examiné la position, écouté ses maréchaux

et donné ses ordres, revint lentement à ses tentes, comme il en était parti.

Le lendemain matin, dans sa triste revue du champ de bataille, revue de morts et de mourants, où, quelque précaution qu'on prît, il était impossible, sur un sol ainsi jonché, de marcher toujours à terre, le seul mouvement vif que je vis à l'Empereur, aussi souffrant que la veille et de plus cruellement affecté, fut son irritation quand le pied de l'un de nos chevaux, heurtant l'une de ces victimes, en arracha un gémissement, dont je ne puis douter, car c'est moi malheureusement qui en fus la cause. Ce fut alors que, sur l'observation de l'un de nous que ce mourant était Russe, l'Empereur répliqua : « Qu'il n'y avait plus d'ennemis « après la victoire! » Et aussitôt, ayant fait relever ce soldat par Rustan, il le fit boire à sa propre gourde d'eau-de-vie, toujours portée par ce mamelouk : puis il renouvela, il multiplia l'ordre de recueillir soigneusement, et sur-le-champ, tous ceux, Russes comme Français, qui vivaient encore!

Vers la fin de cette revue l'Empereur m'envoya à Mojaïsk, où il voulait coucher; mais quarante mille russes, campés sur une hauteur, à demi-portée de canon en arrière de cette ville, et plusieurs bataillons et une batterie, rangés devant nous à son entrée, derrière un ravin, la défendaient. Je trouvai le Roi de Naples à deux cents pas de cette arrière-garde ennemie, dans un champ à gauche de la grande route, seul avec ses aides de camp, et fort en avant à gauche de la première ligne de sa cavalerie. Celle-ci s'avançait au pas et en bataille. Le Roi, surexcité par les feux et les criail-

leries des Cosaques au milieu desquels son ardeur l'avait jeté, maudissait la lenteur de ses escadrons. Il leur envoyait ordre sur ordre de charger ces canons et ces bataillons qu'un ravin rendait inabordables. Il ne répondait à Déry, son aide de camp, qui le suppliait de se calmer et de renoncer à cette attaque, que par ces mots: « Qu'ils chargent! et s'il y a un ravin, ils le verront! » Déry, ainsi repoussé, me pria d'intervenir, ce que je fis aussitôt en montrant au Roi l'obstacle réellement infranchissable. Sur quoi, convaincu enfin, il me pria d'aller révoquer son ordre. J'y courus à toute bride; je voyais notre ligne si près de couronner une hauteur où elle eût été criblée de balles et de mitraille, que je lui criai moi-même le commandement de halte, auquel elle obéit sur-le-champ et fort à propos, car, deux pas de plus, et c'en était fait d'elle!

Quelques instants après, en rétrogradant vers le village situé à portée de canon de Mojaïsk, sur la grande route, je rencontrai, à la gauche de cette route, le maréchal Mortier. Nous cheminions en causant, lorsque, voyant un boulet russe dont les derniers bonds allaient nous atteindre : « Rangeons-nous, Ségur, me dit-il; faisons place aux plus pressés! » Je m'écartai; et, en regardant passer ce boulet entre nous deux, j'aperçus, de l'autre côté de la route, un personnage seul, à pied, et en redingote grise. C'était l'Empereur! Il s'avançait vers Mojaïsk, marchant péniblement, la tête baissée. Je traversai la route et, me plaçant devant lui, je l'arrêtai, en lui faisant remarquer qu'il était au feu; à quoi il me répondit, en levant lentement la tête : « Les Russes tiennent-ils donc encore

« dans Mojaïsk? » Le jour, en ce moment, finissait; je lui montrai les feux d'environ quarante mille hommes, derrière et dominant la ville, ajoutant qu'une forte arrière-garde et du canon en défendaient l'entrée L'Empereur alors, d'une voix aussi languissante que son attitude, me dit, en se retournant pesamment et tout d'une pièce : « Allons, et attendons jusqu'à « demain, puisqu'il en est ainsi! » Ce fut avec le même abattement dans sa démarche évidemment fort souffrante, qu'il rentra dans le village, où il passa la nuit.

Le lendemain matin j'entrai dans la ville avec un bataillon que commandait Jorry, l'un de mes premiers compagnons d'armes, en 1800, aux Hussards de Bonaparte. Ses tirailleurs jetés en avant, il serra sa troupe en masse, et l'abrita derrière une église; car Mojaïsk ne nous était pas encore entièrement abandonné. L'arrière-garde des Russes avait pris sur la hauteur, au delà de cette ville, la position qu'occupaient la veille, si fièrement, les restes de leur armée; et cela, à quatre lieues seulement et après deux jours de la plus sanglante des défaites. Ces Russes, de cette position, commandaient si bien Mojaïsk, que, lorsque, suivi de quatre gendarmes d'élite et d'un fourrier du palais, j'en fis la reconnaissance, ils nous canonnèrent dans les rues avec une si admirable justesse de tir, que, sous nos pas, leur mitraille labourait le sol, et que plusieurs fois leurs obus faillirent couper la bride de mon cheval. Il est vrai que je ne pressais point le pas, piqué à ce jeu, et affectant de le dédaigner. Ce furent ces obus, en nous manquant de si près, qui

s'enfoncèrent dans les maisons, y mirent le feu, et y brûlèrent les nombreux blessés que Kutusoff avait abandonnés.

Cependant, nos manœuvres sur les flancs de cette arrière-garde l'ayant bientôt fait disparaître, je retournai dire à l'Empereur qu'il pouvait entrer dans Mojaïsk. Il vint s'y établir dans la seule et assez grosse maison de briques, à un étage, qui s'y trouvait. Là, pendant deux jours, l'extinction de sa voix devint si complète, qu'il fut forcé d'écrire, sur des carrés de papier, les ordres et les lettres qu'il ne pouvait plus dicter.

Mais cette indisposition, quelque forte qu'elle fût, n'était pas pour lui la plus pénible. Depuis la veille de la bataille il subissait une atteinte de dysurie, souffrance qu'il ne put vaincre qu'à Moskou, le second jour après son entrée au Kremlin. Je savais ce fait par ses secrétaires, quand j'écrivis la campagne de 1812. Son chirurgien et mon père m'avaient même appris, qu'il était assez fréquemment sujet à ce mal, dès sa jeunesse. Dans la suite de ces mémoires et dans les attestations écrites de la propre main de messieurs Ywan et Mestivier, l'un, chirurgien de Napoléon depuis 1796, l'autre, son médecin en 1812, et de service près de lui, la veille de la Moskowa et à son arrivée au Kremlin, on en verra la preuve détaillée, authentique et incontestable.

Maintenant je laisse à juger si, le jour de la bataille, ce fiévreux refroidissement et cette dysurie, si gênante pour les mouvements du corps, n'eurent aucune influence sur son esprit.

Mais pourquoi ne pas joindre ici ces attestations? On verra plus tard dans quelle occasion elles me furent données. En voici donc la copie littérale (1) :

I. ATTESTATIONS DU DOCTEUR YWAN (2),

SOUS FORME DE NOTES.

PREMIÈRE NOTE.

« L'Empereur était très-accessible à l'influence atmosphérique. Il fallait chez lui, pour que l'équilibre se conservât, que la peau remplît toujours ses fonctions. Dès que son tissu était serré, soit par une cause morale ou atmosphérique, l'appareil d'irritation se manifestait avec une influence plus ou moins grave, et de là la toux et l'ischurie se prononçaient avec violence. Tous ces accidents cédaient au rétablissement des fonctions de la peau. Dans la journée du 5 au 6 (septembre 1812) il fut tourmenté par les vents de l'équinoxe, les brouillards, la pluie et le bivouac. Les accidents furent assez graves pour être obligé de les calmer à la faveur d'une potion, qu'on alla chercher, dans la nuit, à une lieue du champ de bataille; le trouble fut assez grand pour donner lieu à de la fièvre; et ce ne fut qu'après quelques jours de repos, soit à Mojaïsk, soit à Moskou, que la toux et l'ischurie cessèrent. »

(1) Les originaux sont déposés aux Archives Nationales.

(2) Le docteur Ywan, qui était chirurgien de l'Empereur en 1812, ne l'a point quitté d'un pas dans toutes ses campagnes précédentes et subséquentes. L'Empereur ne montait jamais à cheval, à l'armée, sans être suivi de M. Ywan.

DEUXIÈME NOTE.

« La constitution de l'Empereur était éminemment nerveuse. Il était soumis aux influences morales, et le spasme se partageait ordinairement entre l'estomac et la vessie. Il éprouvait, lorsque l'irritation se portait sur l'estomac, des toux nerveuses qui épuisaient ses forces morales et physiques, au point que l'intelligence n'était plus la même chez lui. La vessie partageait ordinairement ce spasme; et alors il se trouvait sous l'influence d'une position fâcheuse et fatigante. Le déplacement à cheval augmentait ses souffrances. Il éprouvait l'ensemble de ces accidents au moment de la bataille de Mojaïsk (Moskowa ou Borodino), au point qu'on fut obligé, dans la nuit du 6 au 7, d'envoyer faire préparer une potion par son pharmacien, qui était avec les gros bagages à une lieue de distance. »

Ces deux notes sont de l'écriture même de M. Ywan, qui les a écrites devant moi.

II. ATTESTATIONS DU DOCTEUR MESTIVIER (1).

COPIE CERTIFIÉE DE DEUX BULLETINS DE LA SANTÉ DE NAPOLÉON.

« 5 *septembre* (1812). L'Empereur m'a fait appeler ce soir.

« Eh bien, docteur! m'a-t-il dit, vous le voyez, je me fais

(1) Le docteur Mestivier avait déjà été en Russie; il avait habité Moskou; il en revint avant 1812; Corvisart le sut et le présenta à Napoléon, qui l'attacha sur-le-champ à sa personne. C'est ce même docteur qui fut consulté à Vitepsk par l'Empereur sur la cause de la dyssenterie dont l'armée était attaquée.

vieux; mes jambes enflent; j'urine à peine; c'est sans doute l'humidité de ces bivouacs, car je ne vis que par la peau! »

Nuit du 6 au 7 septembre.

« L'Empereur est dans l'état suivant :

« Toux continuelle et sèche; respiration difficile et entrecoupée.

« L'urine, ne sortant que goutte à goutte et avec douleur, est bourbeuse et sédimenteuse. Le bas des jambes et les pieds extrêmement œdématiés. Le pouls serré, fébrile et irrégulier. Ces symptômes graves font craindre une disposition à une maladie organique. »

Cette copie est celle du bulletin de la santé de Napoléon dans la nuit du 6 au 7 septembre 1812, tel que je l'ai retrouvé dans mes papiers.

Paris, ce 24 janvier 1825.

Signé MESTIVIER,

Médecin de service près de Napoléon, dans la campagne de Russie.

ATTESTATION FAISANT SUITE A LA PRÉCÉDENTE.

« Je dois ajouter que la dysurie qu'éprouvait Napoléon ne cessa complétement que le second jour de son entrée à Moskou.

« Il me fit venir ce jour-là vers sept heures du matin. Il venait de se réveiller; et, me montrant un vase presque rempli d'urine, il me dit qu'il croyait être hors d'affaire après avoir uriné si abondamment et à plein canal; mais il me témoigna quelqu'inquiétude sur le sédiment qui remplissait un tiers du vase. Je lui répondis que c'était l'effet d'une crise favorable au recouvrement prochain de sa santé.

« Alors il me fit sa question d'usage : « Que dit-on de « nouveau? » (Son lit était placé de manière à ce qu'il ne pouvait voir la ville.) Je lui répondis qu'un vaste cercle de feu enveloppait le Kremlin. « Ah, ah, reprit Napoléon, c'est « sans doute l'effet de l'imprudence de quelques soldats, « qui auront voulu faire du pain, ou qui auront établi leur « feu de bivouac trop près des maisons de bois! » Puis, fixant ses yeux sur le plafond, il garda le silence pendant quelques minutes. Sa physionomie, pleine de bienveillance jusque-là, prit alors une expression terrible. Il appela ses valets de chambre, Constant et Rustan; et, se jetant précipitamment en bas de son lit, il se rasa, se fit habiller promptement, sans dire un mot, et avec des mouvements d'humeur tels, que, le Mamelouk s'étant trompé et lui présentant la botte gauche pour la botte droite, Napoléon le repoussa de son pied et le jeta à la renverse.

« Comme il ne me fit pas le signe de tête accoutumé par lequel il me congédiait, je restai là près d'une heure. Il entra quelques personnes, et Napoléon passa dans une autre pièce.

« *Signé* MESTIVIER,

« Membre de l'Académie Royale de médecine. »

Je joins à ces attestations l'extrait suivant du procès-verbal de l'ouverture du corps de Napoléon par Antomarchi, volume 2[e], page 166, 1[re] édition :

« *La vessie vuide et très-rétrécie renfermait une certaine quantité de gravier mêlé avec quelques petits calculs, etc. etc. etc.* »

CHAPITRE III.

Il ne m'arriva rien, dans le reste de la campagne, qui mérite d'être rapporté. On a lu l'histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812; elle est aussi la mienne. Plusieurs fois je m'y suis mis en scène, sans toutefois m'être nommé. Je fus là moins acteur que témoin, n'ayant guère quitté l'Empereur, si ce n'est de quelques pas, et pour porter et faire exécuter plusieurs de ses ordres. J'y souffris moins que d'autres, malgré mes blessures, parce que, auprès de Napoléon, on fut presque toujours à couvert et suffisamment nourri.

Cependant, et surtout depuis Smorgoni, c'est-à-dire depuis le départ de Napoléon, je faillis plusieurs fois périr. La nuit du 5 au 6 décembre, où je m'aperçus du projet de ce départ aux apprêts de son exécution, me fut si pénible, que son souvenir m'oppresse encore. Dès la première heure de cette nuit, ceux qui devaient accompagner l'Empereur ou le suivre en furent instruits secrètement. On se tut avec moi. Je vis mon sort dans ce silence, dans l'attitude contrainte et dans les regards de commisération de mes compagnons d'armes, s'efforçant de contenir leur ravissement quand ils me rencontraient en face. Pour moi, j'en conviens, dès qu'il ne me fut plus possible de douter de ma destinée, mon cœur se gonfla de tant d'amertume, que j'eus peine à le contenir. Je reçus les tendres adieux de mes amis, dont la joie éclatait en dépit d'eux-mêmes; j'écrivis quelques lignes

que je leur confiai; et, m'enveloppant dans ma pelisse, je me hâtai de séparer leur bonheur de mon infortune.

Véritablement, après tant de mortelles impressions, le regret de manquer une pareille occasion d'aller se réchauffer le cœur et le reposer à ses foyers, était d'autant plus naturel, que, seul des officiers généraux attachés à la personne de Napoléon, je me voyais séparé de lui, et comme abandonné au désastre universel. J'étais gâté par l'habitude de ne servir que sous ses ordres. Désormais sous quel autre chef allais-je continuer, pas à pas, la marche funèbre de notre retraite, sans mes compagnons habituels, et forcé d'en accepter de nouveaux? Car, entre la maison de l'Empereur et les états-majors de Berthier, de Murat, et du Prince-Eugène, il n'y avait rien de commun : la distance avait toujours été grande, les habitudes différentes, et la séparation entière.

Je l'avouerai, ce changement subit de position, cet isolement, cette prolongation d'exil, à l'instant où, près d'atteindre des terres alliées et hospitalières, la France recommençait à poindre à mes yeux, comme un fanal au milieu de la plus rude des tempêtes, tout cela me désespéra. Quant à l'instruction que Napoléon me fit remettre, elle me laissait sous les ordres du Roi de Naples, et du Prince de Neuchâtel malade, rebuté, et qui n'était plus que l'ombre de lui-même. Je devais d'abord rester à la tête du quartier impérial, et prendre ensuite le commandement de la première brigade de cavalerie qu'il serait possible de rallier, et faire à Vilna le coup de sabre.

Cette instruction, pour le ralliement de cette brigade de cavalerie, était inexécutable, puisque tout était anéanti, et tout à refaire, ailleurs, au loin, et avec d'autres éléments. J'étais donc sacrifié à une vaine apparence, au chimérique espoir que la Russie et l'Europe croiraient à la réalité de ce semblant de Quartier Impérial au milieu d'un fantôme d'armée, et qu'il leur ferait redouter, chaque jour, le retour subit de l'Empereur!

Il n'y avait pourtant eu là rien de mieux à faire. L'Empereur avait raison. Dans cette chute, rien n'était à négliger. Ce simulacre de Quartier Impérial était nécessaire. C'était un dernier point de ralliement pour les siens; ce pouvait être une vision redoutable pour ses ennemis. Quant à moi, officier général d'un nom connu en Russie, et de sa maison, il n'en avait pas un autre à choisir pour ce commandement, et peu d'autres, en ce moment, pour cette brigade de cavalerie qu'il me destinait, quelqu'invraisemblable qu'en pût être le rassemblement. Toute plainte eût donc été injuste et déplacée; il n'y avait qu'à obéir et à se taire, l'honneur et le devoir le dictaient. Aidé par la nécessité, je me résignai; le bon sens l'emporta sur tous mes autres sens, et, s'il me fut impossible de dompter leur révolte intérieure, je sus du moins, au dehors, cacher ma faiblesse, et dévorer en silence mon désappointement. Je fis même plus : au moment du départ de Napoléon, quand, par ses gestes et quelques paroles, il nous fit, en passant, ses adieux, mes vœux lui exprimèrent que je comprenais la nécessité de son départ et celle du sacrifice qu'il m'imposait.

Toutefois, lorsque, le 6 décembre, en sortant de ce dernier quartier impérial, je rencontrai le colonel Fezenzac avec l'aigle de son régiment, qu'escortaient quelques officiers et sous-officiers, seuls restes du corps qu'il commandait, ce fut d'une voix encore émue que je lui appris le départ de L'Empereur. Ce colonel, d'abord muet et pensif, me répondit bientôt : « Il a bien fait! » La position de Fezenzac et la mienne étaient différentes; mais ce mot ferme, dit en passant, me raffermit; ce sang-froid me rendit le mien : j'acceptai tacitement ce noble exemple, dont je me plais aujourd'hui à lui rendre hommage.

Cette journée fut l'une des plus glaciales et des plus meurtrières de la retraite. Le lendemain 7 décembre, soit désordre autour de Murat, soit en moi préoccupation, je perdis la trace du quartier royal. Vers la fin de ce funeste jour, excédé par une marche à pied de douze lieues sur une neige miroitée, écrasé sous le poids de soixante et quinze livres, celui de mes armes, de mon uniforme et de deux énormes fourrures, j'essayai de me remettre en selle; mais, presqu'aussitôt, mon cheval versa sur moi si rudement, que je restai engagé sous lui. Plusieurs centaines d'hommes passèrent sans qu'il me fût possible d'en décider un seul à me dégager. Les plus compatissants s'écartaient un peu, d'autres enjambaient par-dessus ma tête, la plupart me foulèrent aux pieds. Un gendarme d'élite enfin me releva.

Cette journée s'était écoulée pour moi sans nourriture. La nuit suivante, la plus froide de toutes, je la passai, sans manger encore, dans une cabane ouverte

à tous les vents, entouré de morts, près d'un feu mourant, la flamme ne pouvant mordre sur un gros sapin tout entier, qu'on avait traîné dans cet abri, et dont les deux bouts sortaient l'un par la porte, l'autre par la fenêtre. Un vieux général du génie vint partager avec moi ce triste gîte. Il dévora devant moi un reste de provisions, sans me rien offrir, et sans que je pusse me déterminer à lui demander une faible part du chétif repas auquel il était réduit.

Cette chambre tenait à une énorme grange encore debout. Pendant cette nuit cruelle, quatre à cinq cents hommes s'y réfugièrent. Les trois quarts au moins y périrent gelés, quoiqu'ils se fussent entassés les uns sur les autres autour de quelques feux, les mourants, pour s'en rapprocher, étant montés sur les morts, successivement!

Lorsque, avant le point du jour, je voulus sortir à tâtons de l'obscurité de ce tombeau, j'en heurtai du pied les premiers habitants; surpris de leur impassible taciturnité, je m'arrêtai; mais, un autre obstacle m'ayant fait tomber sur les mains, les membres roidis, les figures glacées qu'elles rencontrèrent, m'expliquèrent le silence qui m'environnait. Après avoir vainement cherché un passage, il me fallut surmonter péniblement ces différents monceaux de cadavres. Le plus élevé était proche de l'entrée; il était si haut, qu'il cachait entièrement la sortie de cette grange.

Ce jour-là même j'arrivai, défaillant de faim et à demi gelé, aux portes de Vilna. Ce fut par bonheur avant la cohue. J'y pénétrai facilement. Une heure plus tard,

j'eusse été forcé de m'ajouter à la foule qui encombra ce défilé et qui y périt.

Tout abondait à Vilna. Beaucoup y passèrent d'un excès à l'autre. Ils y trouvèrent bonne table, bonne chère, bons lits, dans des appartements bien chauffés. Cette brusque et trop complète transition fut fatale à plusieurs de nous. Elle dura trente-six heures seulement; après quoi, la misère et la fuite recommencèrent.

Le surlendemain, je ne parvins à la misérable cabane qui servit de quartier général à Murat que par hasard, en me traînant, et tout à fait au bout de mes forces. J'étais malade, épuisé, je ne vivais, depuis vingt heures, que de quelques poignées de neige; et, si le feu, que j'aperçus à deux cents pas à gauche de la grande route, au travers des premières ombres de la nuit, eût été celui d'un bivouac ordinaire d'où sans doute j'aurais été repoussé, et où, bien plus sûrement encore, je n'eusse point trouvé la moindre nourriture, ce feu, que je crois voir encore et qui me sauva, eût marqué la fin de ma carrière. Ce bivouac, bienheureusement pour moi, se trouva être le quartier du Roi de Naples.

Mais ce fut surtout en sortant de Kowno, dès mon premier pas hors du territoire russe, et quand on pouvait se croire hors de péril, que je fus le plus près de succomber. Séparé de mes chevaux par la foule, et blessé au pied, après avoir lutté quelque temps contre la fatigue et la douleur, je fus forcé de m'asseoir sur la neige, hors de la route. Aussitôt l'hiver me saisit, mon sang commença à se coaguler; déjà je

tombais dans un engourdissement précurseur d'une mort qui n'est point aussi douloureuse qu'on le pense, quand, au travers de cette torpeur, j'entrevis un beau cheval sans cavalier, passant si près de moi, que, par un dernier effort, je pus l'arrêter. Il était tout justement sellé et enharnaché pour un général de mon grade. Ce cheval abandonné venait d'être recueilli, à cinquante pas de là, par un gendarme de la Garde; ce gendarme était sous mes ordres; il me reconnut, me mit en selle, et hâta notre marche. Le mouvement me ranima. Je dus la vie à cette rencontre, et cette fois encore je fus sauvé.

Parmi beaucoup d'autres moments critiques de cette retraite ce fut, dans ce long désastre, le seul où je me sentis près de m'abandonner, ce qui arriva à tant d'autres : moment sans doute pénible, mais bien moins amer qu'on ne l'imagine, mille douleurs ayant amené peu à peu à ce découragement; situation extrême, mais matérielle, machinale; où le souvenir, où l'espoir se décolorent; où toute idée du passé et de l'avenir s'effacent; où le moment présent, qui devient tout, est lui-même encore bien peu de chose. Et en effet, toutes les sensations d'âme et de corps se trouvent alors complétement émoussées dans un être si défaillant, déjà bien plus mort qu'il n'a à mourir, et à qui il ne faut que du repos, de quelqu'espèce qu'il puisse être!

Les hommes de mouvement comprendront ceci, mais les autres, non; l'inaction ne pouvant guère juger l'action, ni combien elle aide au courage, soit de résistance, soit de résignation. Ce qui est formidable,

c'est le danger, c'est la mort survenant dans la quiétude et le bonheur ! Voilà les morts toutes vives et entières devant lesquelles, pour s'en défendre ou les accepter, il faut une fermeté digne de louanges.

Une mort pareille m'attendait, et d'autant plus cruelle que j'en fus frappé dans un autre moi-même. En commençant à jeter ce dernier regard rétrospectif, tout personnel, sur 1812, j'ai dit que, le 20 janvier 1813, nous avions atteint Posen. Murat, qu'une dépêche, récemment arrivée dit-on, avait inquiété sur ce qui se passait dans son Royaume, venait de nous abandonner. Au milieu de l'obscurité d'une longue nuit il s'était évadé de notre infortune. D'autre part le Prince de Neuchatel, mourant de fatigue et de chagrin, implorait son rappel. Loin de pouvoir rallier une brigade de cavalerie, les nobles efforts du Prince Eugène, devenu Chef de l'armée, n'avaient encore pu même réunir cinq cents fantassins de la vieille Garde. Tout était à retremper, à refaire; il n'y avait rien à greffer sur de pareils débris.

Quelques corps jeunes, frais et entiers, nous avaient rejoints; mais, à l'exception de ceux jetés à Dantzick avec nos restes, ils s'étaient presque dissous dans notre désordre. L'aspect même de nos hommes d'élite les avait effrayés : la plupart, plus ou moins atteints, étaient souffrants, affaiblis, presqu'invalides. On n'était entouré que de tristesse et de découragement : plus d'appareil guerrier; plus de musique militaire; seulement quelques rares tambours battant sourdement, comme dans un convoi, devant quelques files allongées de soldats mornes, dont les uniformes en

lambeaux couvraient à peine les membres à demi gelés.

Cependant l'ennemi avait suspendu sa poursuite; nous respirions. L'hiver des Russes qui, de concert avec leur armée, nous avait frappés, de plus en plus violemment, jusque sur leur frontière, dès que nous l'avions dépassée, s'était ralenti. Il semblait s'être arrêté là, avec Kutusow!

Nous étions à Posen, sur un sol ami; nous habitions un palais; quinze jours de repos, de chaleur et d'abondance, nous rétablissaient. Déjà même je regardais, au travers de ce mieux être, mon avenir; il me souriait. Je me figurais le temps de la paix enfin arrivé. Je connaissais pourtant bien la fierté de l'Empereur, toutes les rancunes dont il avait à redouter le soulèvement, et l'invraisemblance d'une paix honorable après un pareil désastre; mais ces craintes me venaient de la nature des faits, et l'espoir, de ma propre nature; celle-ci l'emportait.

Pendant qu'ainsi mon goût d'aventures et de sensations violentes commençait à se ralentir, une autre ambition, plus vieille en moi, reprenait le dessus, celle de la gloire des Lettres. Je leur devais les premières émotions de ma jeunesse. Cette ambition, loin de m'arracher, comme celle des armes, à mes foyers, m'y renfermerait; elle compléterait, par une douce et utile occupation, le charme d'un intérieur où, dans une délicieuse retraite, au milieu d'une famille nombreuse encore et distinguée, une imagination active et un cœur ardent pourraient à la fois être satisfaits!

C'était ainsi que, songeant à la possibilité d'une paix

invraisemblable je m'abandonnais à l'espoir de cet *otium cum dignitate*, et de m'y créer même une renommée nouvelle. Et c'était près d'un colosse de gloire à demi renversé, au milieu d'un Empire menaçant ruine, et de quatre cent mille morts, que j'arrangeais aussi doucement mon avenir!

Mais quoi! le malheur pouvait-il donc être partout à la fois? Devais-je l'attendre d'autre part que de cette Russie, où j'avais appris la fin de ma sœur, où tant de mes compagnons venaient de succomber, où je laissais mon frère captif? N'était-ce pas de ce côté seulement qu'il y avait à craindre, qu'il faudrait combattre encore? Et là même ce malheur n'avait-il pas été si excessif, qu'il semblait avoir épuisé toutes ses rigueurs? J'y avais laissé tant de morts, que je ne songeais pas qu'on pût mourir ailleurs! Comment prévoir que ce spectre funéraire, j'allais le retrouver d'un côté tout opposé, chez moi-même, au but de tous mes désirs? Je ne me révolte point, mais quelle impitoyable imagination eût pu se figurer que cet asile, où je rêvais le bonheur, dans ce moment même en devenait le tombeau?

Le 28 janvier, dans Posen, à huit heures du matin, j'écrivais encore à la mère de mes enfants. Un ami entra. Son regard, ses larmes, des paroles entrecoupées m'alarmèrent. Je ne pus d'abord les comprendre; mais cet ami me présenta une dernière lettre, il ajouta quelques mots, et tout fut fini.

Plusieurs mois après, dans mon veuvage, j'étais encore solitairement renfermé, à Paris, chez mon père. Empire, Empereur, armée morte, armée nouvelle, à

mes yeux tout avait disparu! La vue de quatre cent mille morts ne m'avait point abattu, et une seule venait de m'anéantir! Mais pour chacun de nous qu'est-ce qu'une infortune collective, quelque grande qu'elle soit, en comparaison d'un malheur personnel?

CHAPITRE IV.

Cependant l'Empereur, encore à Paris, contenait d'une part, excitait de l'autre, et refaisait une Grande Armée nouvelle. En même temps son inquiète, sa dévorante activité croyait pouvoir, des Tuileries, commander au Prince Eugène tous ses mouvements. La quantité d'instructions qu'il lui adressa pendant ces trois mois est prodigieuse. Il y dessinait, dans toutes les attitudes imaginables, chacune des positions rétrogrades à occuper. Il y prévoyait toutes les chances possibles de l'attaque; il y indiquait toutes les précautions de la défense. Ces lettres composeraient des volumes. Le prix en serait inestimable pour l'art de la guerre, si les grands livres pouvaient former de grands hommes, comme les grands hommes inspirent quelquefois de grands livres!

Ces lettres furent peu utiles au Prince Eugène. Ce Prince était sur le terrain de la guerre, sol toujours fécond en variations subites; l'Empereur en était trop loin; les rapports lui parvenaient surannés; ses

instructions y arrivaient trop tard, et l'ordre d'agir, après l'action.

Le Prince Eugène reculait, se retournant à chaque pas, mais sans en venir sérieusement aux mains. Il manquait ou de forces ou de confiance. A mesure qu'il déchargeait de notre poids la terre Prussienne, celle-ci se soulevait tout entière derrière lui, ébranlait sa contenance, et hâtait sa retraite. Le temps pressait.

J'ai négligé de dire que, avant la campagne de Russie, le 22 février 1812, j'avais été promu général de brigade, sur la présentation du ministre de la guerre et du général comte de Lobau, particulièrement chargé de ce travail. Il fallait avoir ce grade pour être gouverneur des Pages, place dont le plus précieux avantage consistait à faire, à l'armée, près de Napoléon, le service d'aide de camp. Caulaincourt, tué si glorieusement à la bataille de la Moskowa, venait de laisser vacant cet emploi. Trois mois plus tôt je l'eusse vivement ambitionné; mais, dans l'amertume solitaire de ces premiers temps de mon veuvage, j'appris avec indifférence que, le 7 février 1813, l'Empereur me l'avait donné.

Je m'isolais ainsi, lorsqu'on me prévint que la levée d'une cavalerie volontaire de dix mille Gardes d'Honneur, partagés en quatre corps, était décidée; que déjà l'on désignait trois généraux de division et un général de brigade pour les organiser, les instruire et les mener à l'ennemi; enfin, que le 3me de ces corps, celui de l'ouest, qui se trouvait être le plus difficile à former et à commander, m'était dévolu.



Ainsi l'Empereur, en partant pour la campagne de Saxe, m'envoyait à Tours. C'était là que je devais organiser ce troisième corps de Gardes d'Honneur. Mais quelqu'importante et honorable que fût la nouvelle mission qu'il me confiait, je préférais le service d'aide de camp près de sa personne : je le fis donc supplier de me permettre de le suivre. L'Empereur refusa ; j'insistai, mais il m'ordonna nettement d'obéir, ajoutant : « Que dans ses choix il ne consul-« tait pas les goûts de chacun, mais le bien de son « service ; et qu'il employait ses officiers où ils pou-« vaient lui être le plus utiles. »

Il se peut que mon nom et mon caractère lui aient paru convenir aux provinces et aux habitants au milieu desquels il me plaçait ; mais son choix eut vraisemblablement encore une autre cause. En 1800 je m'étais engagé, et il m'avait nommé officier dans un corps de Hussards volontaires ; en 1809, lui-même m'avait confié le commandement de la garde nationale à cheval de Paris, où j'étais resté blessé ; or Napoléon, qui n'oubliait rien, aimait d'ailleurs tout ce qui faisait rapprochement à ces temps heureux. Il était naturel aussi qu'il se plût à en revenir aux mêmes personnes pour des situations semblables.

Néanmoins, au moment de son départ, je renouvelai ma demande de le suivre. Mais le grand maréchal Duroc détourna mon père de m'appuyer dans ce désir près de l'Empereur. Le cœur de ce fidèle compagnon d'armes, de ce digne ami de Napoléon, avait compris le mien ; et que, dans ce péril général, le sacrifice de plus d'une vie étant devenu nécessaire,

j'offrais la mienne dont alors j'étais dégoûté; et, réellement, les circonstances ne présentaient alors que trop d'occasions d'une mort utile et honorable.

Je compris qu'il n'y avait point à insister davantage, je me résignai; et, rentrant dans toute l'activité de ces temps d'efforts continuels, après avoir pris, à Versailles, possession du gouvernement des Pages, je partis pour la Touraine. Là, dans le chef-lieu de cette division militaire, j'examinai d'abord ce nouveau terrain et les difficultés que j'avais à vaincre. Les hommes convenaient, et non les lieux; les uns suppléèrent aux autres. Un maire commode, un préfet spirituel, actif, ingénieux, plein de volonté; une population riche, douce, et dont notre réunion devait accroître l'opulence; enfin la nécessité, tout cela vint à mon secours.

On m'abandonna tout le logement nécessaire à trois mille hommes et à trois mille chevaux; on fit plus, quoique le préfet se récriât souvent sur mes exigences. Il disait, avec raison, qu'il n'y avait en ce monde que des à-peu-près; qu'il fallait s'en contenter, mais que j'avais la rage de la perfection. Il y avait du vrai dans ce reproche. Cette prétention de trop parfaire, lorsqu'il s'agit d'œuvres d'arts ou de lettres, est souvent utile; elle nuit ailleurs; dans les affaires, surtout, elle est un défaut. Elle entrave la marche, en nous rendant, avec les autres et avec nous-mêmes, trop exigeants; en concentrant l'esprit trop exclusivement sur un point, ce qui en fait oublier ou négliger d'autres; enfin, parce qu'elle nous détourne de la réalité, et qu'elle nous distrait du bien en nous

préoccupant du mieux, et le plus souvent de chimères.

J'obtins pourtant ici presque tout ce que je désirais, et jusqu'à la création d'un quartier de cavalerie. Dans le fait, cet établissement manquait à Tours. La ville le fit élever à ses frais, mais il nous fut peu utile, notre organisation ayant marché plus vite que cette construction.

Cet appel aux armes de dix mille Gardes d'Honneur était une dernière ressource que s'était créée Napoléon. Pour l'obtenir, le choix de l'uniforme, la promesse du grade d'officier au bout d'un an de guerre, l'assimilation à la vieille Garde Impériale, rien n'avait été oublié, rien épargné. Il avait bien aussi compté quelque peu sur les instructions de son ministre de l'intérieur, sur l'empressement des préfets, sur leur éloquence persuasive, coercitive même, enfin sur le mouvement universel que lui-même avait imprimé, et qui entraînait tout encore.

En effet, l'exemple de tant d'élans surnaturels, tant de fois victorieux, poussait chacun de ceux qu'il employait aux plus grands efforts. On aurait eu honte d'hésiter devant un ordre même inexécutable, avec un Chef qui n'avait trouvé rien d'impossible! Après tant de miracles, pour qui voulait marcher à sa suite, réussir était le premier des devoirs. Or, comme, dans ces circonstances critiques, un recrutement quelconque était pour les préfets un point capital, l'Empereur douta moins que jamais de leur zèle en cette occasion. Néanmoins lui-même dit alors: « Qu'il s'attendait « à peine à obtenir la moitié de sa demande. » On sait

que la totalité en fut dépassée; pour ma part, au lieu de deux mille cinq cents cavaliers, j'en eus trois mille!

J'avais craint l'impossibilité d'une pareille levée; je me trouvai subitement devant une difficulté toute différente. Je me vis sans officiers, sans instructeurs, sans aucun aide devant une foule d'hommes et de chevaux tout neufs, dont le nombre allait croître chaque jour. Ne sachant par quel bout prendre cette épine, j'appelai à mon secours deux officiers de Hussards en retraite, qu'en Espagne j'avais commandés; puis je me hâtai de caserner, de mettre ensemble, et de soumettre aux règlements militaires les premiers arrivés. Comme tels ceux-là devaient être les plus souples par leur petit nombre, et parce que, en effet, la plupart de ces jeunes gens, soit ardeur, soit entraînement, étaient réellement volontaires. Mais, le nombre en augmentant, il fallut bientôt disperser dans la ville hommes et chevaux.

Ces premières et assez légères difficultés surmontées, à ma trop vive inquiétude succéda, comme il arrive ordinairement, une trop grande quiétude. La durée n'en fut pas longue.

Vers le commencement du deuxième mois de cette organisation j'avais assigné pour lieu de réunion, au premier contingent qui arriverait, la cour intérieure d'un ancien couvent, dont l'église abandonnée devait servir d'écurie. Le hasard voulut que ce contingent fût Vendéen. Un pareil local devait peu convenir à de tels hommes; mais il n'y avait pas à choisir; et, dès qu'ils me furent annoncés, j'allai les passer en revue dans la cour de cet ex-monastère.

Jusque-là je n'avais eu à caserner que des Tourangeaux, commerçants de grosses villes, gens de plaine, habitants de jardins, peuple riant, de mœurs douces, et assez faciles à conduire. Cette fois tout me parut différent : je compris que j'allais avoir affaire à des hommes d'une trempe bien moins ductile; un coup d'œil suffit pour m'en convaincre.

J'abordai ce détachement de la façon la plus bienveillante qu'il me fut possible; mais mon air gracieux se heurta contre un rang de têtes hautes, de figures sévères, dont le teint basané, les traits mâles, les regards fiers et même hautains, tout en me plaisant, me donnaient à réfléchir. La présence, l'inspection, les questions d'un officier général, de celui même dont leur sort allait dépendre, enfin tout ce qui ordinairement impose ne me parut pas faire à ces nouveaux venus la moindre impression. A leur poste, comme moi au mien, ils s'y montraient aussi à leur aise que leur chef. C'étaient des hommes, dans toute leur dignité d'homme, devant un autre homme. Nous nous mesurâmes; je me redressai, mais devins pensif. Cette fois l'entrée en ville de quelques autres contingents ne put me distraire de celui-ci.

Dès cette époque en effet, à chaque heure, et de toutes parts, il commença à m'arriver de nombreux détachements. C'étaient des Gascons, des Basques, des Bretons, des Hollandais même, et jusqu'à des Toscans. Ces pays si divers et si lointains avaient été assignés à la formation du troisième corps de Gardes d'Honneur. Dès que ces détachements s'étaient formés en bataille, je passais dans leurs rangs pour en juger l'ensemble;

puis, avant de recevoir ou de refuser les chevaux, m'etablissant dans la salle la plus voisine, j'appelais successivement chaque Garde que j'interrogeais, et dont je consignais les réponses, ainsi que mes observations, sur un état dont j'avais préparé avec soin les têtes de colonne. Age, santé, extérieur, fortune actuelle, fortune à venir, profession soit du Garde, soit de ses père et mère, tout enfin, jusqu'à la position politique et la valeur morale présumée du nouveau Garde, était indiqué.

Au milieu des questions délicates que ces renseignements à prendre et ce premier jugement m'imposaient, il fallait avoir grand soin de bien faire observer à chacun d'eux, que le zèle et le mérite personnel, indépendamment de toute autre considération, seraient les seuls titres aux emplois de sous-officiers dont je disposais, et à ceux d'officiers que, sur ma demande, l'Empereur pourrait accorder. Ceci était dit afin de rassurer, sur le but de ces informations, les pauvres et les obscurs, et pour ne pas laisser se gonfler d'un vain espoir les riches et les illustres.

Ce jour-là, dans ce contingent de la Vendée, ceux de cette dernière catégorie ne manquèrent point. Il leur suffisait déjà bien assez, pour être fiers, d'être Vendéens. Mais j'eus de plus à enregistrer des fortunes de dix, de quinze, de vingt-cinq mille francs de rentes, et des noms tels que ceux de La Roche-Saint-André, Marigny, Sapinaud, d'Elbée, Charette! D'autre part il me fallut inscrire aussi celui de Lebas, jeune homme instruit et de mérite, mais le propre fils du Conventionnel et ami de Robespierre! On peut juger

de la diversité de mes impressions, que toutefois je contins; j'achevai vite. Après quoi j'allai me renfermer chez moi pour réfléchir plus librement, et me préparer à lutter contre des difficultés nouvelles.

CHAPITRE V.

En effet, comment supposer que cette jeune élite, si riche, d'un air si fier et si résolu, et qui paraissait d'assez mauvaise humeur, se soumettrait à tout ce qui l'attendait : que, par exemple, de tels volontaires se laisseraient renfermer seize par chambrée; qu'ils consentiraient à coucher deux à deux dans de mauvais lits de caserne; que, oubliant le service empressé des serviteurs dont chacun d'eux jusque-là avait été entouré, ils se serviraient eux-mêmes; qu'ils nettoieraient, de leurs propres mains, leurs vêtements, leur chaussure, leur quartier; qu'ils panseraient leurs chevaux; que, chaque jour, ils en balayeraient le fumier hors des écuries; et tout cela, avec une résignation toujours égale? Telles étaient pourtant les exigences de service que, avec les Tourangeaux, j'avais déjà mises en vigueur.

Je l'avoue, je me crus au moment d'une révolte. Je me sentais dans une de ces situations critiques où tout dépend d'un premier moment et de la décision que l'on va prendre. Dans mon anxiété, quelque rapidement que je parcourusse mon appartement, mon imagination allait bien plus vite encore. Qu'avais-je fait jusque-là, et qu'eussé-je dû peut-être faire? N'avais-

je pas établi inconsidérément un ordre trop rigide, un service trop strict, quelque chose de trop entier pour la circonstance? N'eût-il pas fallu débuter par des commencements plus doux, par moins de rigueur dans la discipline? Mais de quel droit aurais-je dévié de la règle, et comment ensuite y revenir?

D'autre part, pourtant, comment assimiler à de simples soldats ces volontaires si riches, et sans doute remplis de prétentions? Et quels volontaires encore! Pouvais-je ignorer par quels différents genres de contrainte on leur avait inculqué cette vocation? C'était pour un bon nombre d'entre eux, après qu'ils avaient payé plus d'un remplaçant, qu'on les avait entraînés à dépenser, sous ce nom de volontaires, encore plus de deux mille francs pour s'équiper, se monter, et cela pour se voir assujettir à ces devoirs de chambrée et d'écurie, pour eux si étranges.

Et, pour tant de sacrifices, quelle compensation? La séduction d'un uniforme de hussards? Mais quelle puérilité vieillie par vingt ans de guerre! L'assimilation pour la solde à la vieille Garde? Mais qu'importait une solde élevée à de jeunes hommes présumés riches! Quant à l'attrait d'une camaraderie de guerre entre jeunes gens tous faits pour se convenir, c'était une déception, l'émulation des préfets à accomplir, à dépasser même leur contingent, ayant conduit à des achats d'hommes, d'où résultait un mélange incohérent. Quel motif donc invoquerai-je? Le patriotisme? Mais il n'était alors question que de reconquérir de lointaines conquêtes, et non de défendre nos frontières! Serait-ce la promesse du grade d'of-

ficier après un an de guerre? Mais quoi! dix mille officiers à la fois, quelle invraisemblance! Non, et cette prise sur eux allait sans doute m'échapper encore.

Alors, dans la perplexité qu'augmentaient ces considérations, je me demandais pourquoi, avec une solde aussi élevée, le Gouvernement n'avait pas attaché un homme de peine à chaque couple de ces jeunes maîtres. Ce servant n'eût-il pas pu, en même temps, être militairement utile sans rien coûter au Gouvernement, chaque couple de Gardes pouvant facilement le solder sur une paye de vingt-cinq sols par jour. Dès lors, n'étant assujettis qu'aux dangers et aux nobles fatigues des armes, ces volontaires, destinés à être officiers, eussent pu se croire dans la plus honorable et la plus rapide et instructive des écoles.

Il faut que le temps soit de toutes choses la plus élastique, car à toutes ces voies en sens si divers et à bien d'autres que parcourut mon imagination vingt minutes à peine suffirent. Mais alors cette même anxiété, qui m'avait fait si brusquement rentrer chez moi, m'en rechassa sans parti pris, pour en finir n'importe comment; l'incertitude, pour les esprits ardents, étant de toutes les situations la moins supportable.

Cette préoccupation me ramena donc promptement vers l'église, déchue à l'état d'écurie, où je devais retrouver ces Gardes. Chemin faisant, un rapport m'apprit que ces messieurs, dans leur route, avaient tenu des propos séditieux; qu'ils avaient même porté la santé de Louis XVIII! Je n'en marchai que plus vite, et

d'autant plus inquiet de l'état d'insubordination, d'exaspération même, où sans doute j'allais surprendre ces Vendéens dans leur église profanée.

Le premier que j'aperçus en y entrant était M. Dulandreau, un homme de vingt-cinq ans, de cinq pieds sept pouces; le plus remarquable d'entre eux par sa vigueur, celui dont le regard m'avait paru le plus fier, le plus ardent, que le détachement avait reconnu pour chef, et que je savais riche d'environ vingt mille francs de rentes. Je m'étais attendu à le surprendre pérorant avec indignation ; point du tout, il sifflait gaiement. Je m'étais figuré son bras nerveux gesticulant et menaçant; mais, tout au contraire, armé seulement de son étrille il l'appuyait sur le dos et sur les flancs de sa monture avec une telle agilité, qu'on eût cru qu'il n'avait fait autre chose de sa vie entière! Ce bienheureux exemple était suivi par tous les autres; ils redoublèrent même en apercevant leur général, s'engageant ainsi, dans ce qu'ils auraient pu ne faire qu'à contre-cœur, par l'amour-propre de montrer qu'ils le savaient bien faire.

A cette vue, je ne sais ce qui l'emporta en moi, de la satisfaction ou de l'étonnement, mais ce qu'au fait j'éprouvai de plus distinct, ce fut un soulagement dont j'eus quelque peine à retenir l'épanchement.

Tandis que je réduisais l'apparence de cette émotion à quelques éloges, et qu'on me répondait assez fièrement : « Que le Vendéen aimait son cheval et le « soignait comme un compagnon de plaisirs et de dan- « gers, » je cherchais à m'expliquer cette soumission inattendue : il me vint à l'esprit que la cause en



pouvait être cette dénonciation dont mon inquiétude venait de s'augmenter. Je compris qu'on avait jeté en chemin son prémier feu, qu'on en craignait les conséquences; et, poussant dans cette voie, j'invitai, d'un air plus grave que gracieux, M. Dulandreau à venir dîner chez moi, où j'avais à l'entretenir. Il vint; et tout aussitôt, le chambrant à part, je lui parlai la langue de son pays, celle du cœur, et l'engageai à en faire autant. Dulandreau s'y prêta sans peine, étant au dedans comme au dehors, son extérieur haut, franc et prononcé, se trouvant être la forme visible de son caractère. Mais tout cela était royaliste, et il en convint.

Je lui répondis : que, impériale ou royale, c'était toujours la même Patrie, et qu'il s'agissait de la défendre; qu'à la vérité les opinions étaient libres, mais non les actions; que son uniforme, que sa cocarde étaient des engagements sacrés avec l'armée; que, en les prenant, il s'était rallié à notre drapeau, et que l'honneur voulait qu'il y fût fidèle; quant à son intérêt, ne valait-il pas mieux, les premiers pas étant faits, achever de bonne grâce, afin de tirer de sa position le meilleur parti possible? qu'au reste il était dénoncé, et que sans doute l'ordre de l'envoyer à Paris allait arriver; mais que sa parole me suffirait pour que, à tout risque, je prisse sur moi de désobéir; que je le garderais donc près de moi; qu'enfin je répondrais de lui corps pour corps, s'il me promettait, en retour, de me répondre de son détachement, dont alors il serait sur-le-champ nommé sous-officier et bientôt officier sans doute.

Cette péroraison l'émut, ses yeux brillèrent; le voyant ébranlé, je lui tendis une main amie, en ajoutant : « Est-ce convenu? » Ce geste acheva de le gagner; il y répondit, promit tout, et tint parole. Seulement, à dîner, lorsque, en le regardant fixement, je portai la santé de l'Empereur, et qu'il ne put s'empêcher de me faire raison, ce fut avec une telle crispation de muscles, que son verre en retomba brisé sur la table!

Tout dépendait du premier jour et de la première nuit : ils se passèrent bien, grâce à M. Dulandreau, et malgré l'erreur suivante qu'un hasard m'avait fait commettre. En distribuant ces Vendéens par chambrées, j'avais cru devoir donner pour camarade de lit, à l'un de ces messieurs, son homonyme, imaginant que celui-ci était frère ou cousin de l'autre. « C'est tout le contraire, mon général, s'écria le « lendemain Dulandreau; ils n'ont rien de commun « que leur nom, et la haine qu'ils ont l'un pour l'autre. « L'un est un émigré, l'autre l'acquéreur de son pa- « trimoine; voilà les deux amis que vous avez fait cou- « cher ensemble! » Et il ajouta que ce rapprochement n'avait pas réussi, qu'ils avaient fait si mauvais ménage, que le bruit l'avait attiré, mais qu'il avait tout apaisé en les séparant.

Au reste, comme, lorsqu'il s'agira de fautes, je ne m'épargnerai pas, je puis dire ici que, dans l'organisation et dans l'instruction de ce corps, je fis tout mon devoir. Je ne me contentai pas de mettre ensemble des escadrons, pour m'en débarrasser en les faisant partir le plus tôt possible; je fis le contraire. Me trouvant seul devant un si grand nombre de recrues, après avoir ap-

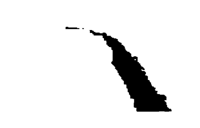
pelé deux officiers retirés qu'on m'accorda, j'arrachai quatre sous-officiers instructeurs aux divisions militaires les plus voisines. Cela se fit d'abord sans l'aveu du ministre de la guerre, et même malgré ses ordres; car alors, pour bien faire, il fallait souvent désobéir, l'Empereur, dans ses instructions, n'ayant songé surtout qu'à leur esprit, quand son ministre en suivait trop exclusivement la lettre.

J'ajoutai à ces trop faibles secours toute l'activité nécessaire. Évidemment un esprit d'insubordination, de révolte même, soufflait de l'Ouest; je sentis que, pour le combattre, pour inspirer, pour soutenir, pour échauffer l'ardeur, il fallait une présence assidue, accompagnée de manières et de paroles encourageantes, et faire naître le zèle par l'exemple. J'assistai donc à tous les devoirs; je surveillai le service intérieur, et tous les détails d'ordre, de nourriture, de police et de propreté, tant de la caserne que de l'hôpital régimentaire. J'obtins de la division des lits meilleurs; de l'octroi, l'entrée franche du vin des Gardes; j'assignai une cuisinière par chambrée; je voulus que chacun eût son couvert, et, m'autorisant de l'exemple de la vieille Garde, je supprimai la gamelle. Quant au reste, je fus présent à la plupart des distributions; je ne manquai aucune des leçons, et je mis moi-même la main à l'œuvre. On m'entendit fréquemment faire les appels; pendant cinq mois on me vit non-seulement commander toutes les manœuvres, mais assister aux pansages, et apprendre, de mes propres mains, aux nouveaux venus, à se servir de leurs ustensiles. Souvent aussi, pendant les leçons, et surtout avec les Bretons

et les Vendéens, je pris l'arme aux mains les moins exercées, et leur en montrai le maniement : flattant ainsi l'amour-propre de ces jeunes gens, de l'idée d'avoir pour instructeur particulier un officier général.

Cela fait, et bien d'autres soins remplis au dehors, je rentrais chez moi pour ouvrir une foule de lettres, non-seulement de plusieurs ministres, mais encore des autorités civiles et militaires, et des familles des Gardes de trente-six départements, et pour y répondre. Ainsi, toujours au milieu de ces jeunes gens, ou m'occupant de leurs intérêts, et leur tenant porte, table et cœur ouverts, je soutenais leur courage. Il y en eut toutefois que, tout au contraire, après les avoir examinés et confessés à part et à fond, je renvoyai secrètement dans leurs familles. Victimes du zèle exagéré de quelques administrateurs, ceux-là avaient été arrachés : les uns, des bras d'une femme longtemps désirée, le lendemain même de leur mariage ; les autres, du chevet du lit d'un fils malade, d'une femme en couches, ou d'une mère ou d'un père agonisant. Il y en avait d'une si faible complexion, qu'ils semblaient mourants. Dans ces temps avides de soldats, il fallait oser beaucoup pour prendre sur soi d'en rendre à leurs foyers, comme je le fis, un assez bon nombre. Plusieurs même me furent renvoyés obstinément à diverses reprises ; et ce fut principalement par un administrateur jadis patriote forcené, devenu impérialiste comme il avait été républicain, c'est-à-dire flatteur décidé, et à tout prix, du Souverain quel qu'il pût être.

D'autres Gardes encore se trouvèrent si impropres



au métier de soldat par leurs mœurs, leurs goûts et leurs habitudes, que je ne pus me décider à faire à leur nature une trop grande violence. De ceux-là il y en eut peu. Je me souviens surtout d'un Médicis, venu avec le contingent de Florence; espèce d'otage que je rassurai, et laissai à Tours, comme malade à la chambre, l'affranchissant de toute exigence militaire; mais, en retour, j'obtins de lui et de quelques autres ses pareils leurs armes et leurs chevaux, que je donnai à de meilleurs soldats. Ils me promirent de rester au dépôt du corps, soumis au Gouvernement, quelles que fussent leurs opinions et les circonstances. La plupart me tinrent parole.

Voilà comment, avec deux officiers seulement et quatre sous-officiers anciens, mon premier noyau ayant été formé et le mouvement bien donné, j'obtins successivement de ces deux mille sept cents cavaliers volontaires, dispersés sur deux lieues de terrain, les uns casernés, les autres dans toutes les maisons d'une grande ville, dans deux villages, et dans l'abbaye de Marmoutiers, une discipline aussi exacte que j'eusse pu l'exiger d'un ancien corps. Le zèle et le bon ordre furent tels, que, en cinq mois, aucun acte d'insubordination ne fut commis, que je ne perdis pas un cheval, et n'eus que deux déserteurs, dont l'un se noya et l'autre revint. Il en fut de même pour l'instruction, non de détail, cela était impossible, mais d'ensemble; car maintes fois, pendant ces cinq mois, nos escadrons étonnèrent, par la précision et la rapidité de leurs manœuvres, les vieux régiments qui passèrent à Tours, rappelés d'Espagne en Allemagne.

Quant à l'organisation, toujours au milieu des Gardes et dans leur cœur pour ainsi dire, je les connus bien. Cela me rendit la main heureuse pour le choix des sous-officiers, puis des officiers que, parmi ceux-ci, je proposai à l'Empereur. La plupart, depuis, se sont distingués; plusieurs même occupent aujourd'hui dans l'armée des grades élevés, et tous honorent la mémoire du corps où ils ont fait leurs premières armes.

CHAPITRE VI.

J'avais donc réussi; mais bien moins par tant de soins, qu'à l'aide de l'irrésistible ascendant de l'Empereur redevenu victorieux, et que rendait présent partout sa renommée. Toutefois, dans cette soumission, dans ce zèle même, obtenu de cette jeunesse d'élite de l'Ouest et du Sud de la France, j'avais ma part, celle que donnent la confiance et l'affection que, ces Gardes et moi, nous nous étions inspirés réciproquement. Entre autres preuves en voici une, faible il est vrai, mais dont l'à-propos pour ce qui va suivre me revient à la mémoire.

Le troisième corps de Gardes d'Honneur devait être composé, sans le grand et le petit état-major, de dix escadrons, chacun de deux cent cinquante chevaux. Ces escadrons devaient partir successivement. Or, pour organiser l'escadron partant, pour l'instruire mieux et plus vite, je m'étais décidé à l'isoler des autres et de toutes distractions. En conséquence je l'avais placé

à une demi-lieue de Tours, dans l'abbaye de Marmoutiers. Le jour du départ venu, les convenances voulaient que le signal de la première marche de chacune de ces colonnes pour rejoindre l'armée, fût donné par moi au cri de *Vive l'Empereur!* Mais, dès le départ du second de ces escadrons, où le nombre des Gardes venus de l'Ouest commençait à dominer, je m'aperçus qu'on ne répondait à mon cri que par celui de *Vive le Général!* auquel s'ajouta même celui de *Général des Vendéens!* acclamation pour moi fort touchante, mais inconvenante, et à laquelle, pour faire substituer celle que je désirais, il me fallut une vive insistance et même un commandement.

Quant à l'esprit qu'indiquait cette répugnance pour le cri de *Vive l'Empereur*, quelqu'attention qu'il méritât, n'y pouvant rien, je me confiai dans la mobilité d'opinions naturelle à l'âge de ces jeunes Royalistes. Ils étaient partis; ils allaient respirer, chemin faisant, l'air tout impérial des provinces de l'Est, et bientôt celui d'une armée où la communauté de privations, de fatigues et de dangers les gagnerait à la fraternité des armes, où leurs cœurs et leurs esprits seraient frappés de sensations et d'idées nouvelles, et s'empreindraient de vifs, de glorieux souvenirs chèrement acquis : souvenirs et sentiments qui se substitueraient, sans doute, à ceux tout différents qu'ils avaient jusque-là reçus de leurs familles.

Ces conjectures étaient fondées; mais ce vraisemblable qui fut vrai pour la plupart ne le fut pas pour tous; et cependant, me sentant aimé et tout m'ayant réussi jusque-là, je m'endormis sur ces généralités

sans songer aux exceptions. C'est le danger des heureux commencements. M. Louis de La Rochejaquelein ne tarda pas à m'en faire repentir.

C'était un homme d'environ trente ans, époux de la veuve de l'illustre Lescure, de cette femme que ses vertus et ses Mémoires ont rendue célèbre. Il était par elle père d'une nombreuse famille. Dans la position la plus obscure l'extérieur de M. de La Rochejaquelein l'eût fait remarquer. Royaliste comme son nom, et à cause de son nom, par tradition, par alliance, par penchant, enfin par émulation de gloire, il conspirait!

Son plan était simple : préparer la Vendée à une révolte; choisir sur la côte un point de communication avec l'Angleterre; et, comme dans l'Empire tout tenait à l'Empereur, gagner une soixantaine des Gardes du troisième corps; en laisser partir pour l'armée le plus grand nombre; se défaire, par l'un d'eux, de Napoléon; et, sur cette grande nouvelle, pendant que les autres complices insurgeraient à Tours le reste du corps, soulever la Vendée, piller les caisses, faire enlever Ferdinand VII de Valençay, le rendre à l'Espagne; livrer en même temps, dans l'Ouest, un point de la côte aux Anglais pour en recevoir des secours; et, enfin, forcer Paris à rappeler les Bourbons, en le mettant entre deux feux, celui d'une guerre civile et celui d'une invasion étrangère.

Rien n'eût été plus commode pour arriver à cette fin que de me gagner; La Rochejaquelein vint à Tours pour tenter cette aventure : il se présenta chez moi sous prétexte d'avoir à me recommander un Garde,

mais il se retira bientôt sans oser aborder le véritable motif de sa visite; motif que, un an plus tard, et après le retour de Louis XVIII, j'appris de lui-même, lorsque, me rencontrant et me rappelant cette circonstance, il me demanda si je n'avais alors rien remarqué en lui qui m'eût frappé. Sur ma réponse négative, La Rochejaquelein, qui, tel que la plupart des héritiers d'une gloire d'autant plus pure et entière qu'elle fut acquise sans préméditation, voulait à tout prix la continuer en servant la même cause, mit de l'amour-propre à m'apprendre quel avait été le but de sa démarche. J'ajouterai à ce propos, que, lui ayant répliqué sèchement qu'il avait bien fait de s'arrêter en si mauvais chemin, et qu'un pas de plus aurait pu lui coûter cher, il s'irrita, et que, à son tour, il allait répliquer hostilement, quand, son esprit chevaleresque l'inspirant mieux, il me tendit la main, et me dit : « Qu'il n'en était « que plus aise que le sort nous eût réunis, bon gré, « mal gré, dans une cause devenue celle de là France ! »

Au fait, j'en dois convenir, La Rochejaquelein ne devait point être fâché de m'avoir, en 1813, rencontré sur son chemin, car je ne le gênai guère dans l'exécution de son entreprise; peut-être même, et sans m'en douter, l'y aidai-je un peu : premièrement, en m'aliénant, par un emportement dont l'excès fut inexcusable, la classe commerçante de Tours; puis en me livrant trop à ma confiance dans le dévouement des Gardes, et à ma répugnance à employer des moyens de police, dont les circonstances indiquaient pourtant la nécessité. De ces deux fautes, voici d'abord la première, et comment je fus entraîné à la commettre :

Il était arrivé à Tours, dans un détachement breton, un jeune homme d'une figure agréable, quoique déjà fatiguée. Sa taille était haute et vigoureuse. Tout en lui annonçait une force remarquable, mais toute d'expansion et surabondante. Elle se prodiguait sans réflexion et à tout propos. La chaleur du sang enivrait l'esprit; nature ingouvernable à lui-même comme aux autres, n'agissant que par bonds inattendus, poussant tout à l'excès, et le bien même jusqu'au mal. Cette mauvaise tête avait un bon cœur, elle ne me déplaisait pas; je me plaisais, au contraire, à la protéger contre elle-même; et le jeune Desnestumières n'imaginaît rien d'assez bizarre pour me témoigner sa reconnaissance. Je ne me doutais pas alors, plus que lui, que sa folle destinée, qui m'était à la fois si subordonnée et si étrangère, allait avoir assez d'influence sur la mienne pour risquer de la gâter, et même pour la mettre, comme on le verra plus tard. dans un assez grand péril.

En effet, dans les deux circonstances suivantes, ce jeune homme devait jouer les principaux rôles. Un misérable maquignonnage de cheval où Desnestumières avait été trompé par un négociant de Tours, fut le fond de la première. Les fonds sont généralement peu de chose, c'est le plus souvent la broderie qui en fait toute l'importance.

Ce cheval, choisi avec trop d'empressement, ayant été livré et payé, l'enchantement cessa. Desnestumières fut comme bien d'autres : dans l'objet de son désir il n'avait envisagé que les qualités; la possession ne lui en laissa plus voir que les défauts; et, réellement,

ils étaient tels, que le cheval n'était point recevable au régiment. Desnestumières, ainsi démonté et désespéré, vint me conter sa mésaventure.

Son embarras me toucha. J'invitai le négociant à venir me voir; il vint, mais tout hérissé; il m'aborda même, dans mon salon, sans se découvrir, et répondit si grossièrement à mes offres de conciliation, qu'un des colonels du corps, présent à cet entretien, s'en indignant, l'avertit que, quel que fût son droit, il en poussait la défense jusqu'à l'insulte. En même temps, Desnestumières, fidèle à sa nature, s'était approché de moi, implorant à voix basse l'autorisation de jeter par la fenêtre cet insolent! Je l'arrêtai; mais j'étais moi-même d'autant plus exaspéré, que jusque-là j'avais montré une modération vraiment exemplaire. Je me sentais outragé, cette affaire était ainsi devenue la mienne. Toutefois, immobile et muet encore, ma patience apparente encourageant ce personnage, il redoubla si bien ses impertinences que, ne pouvant plus me contenir, j'éclatai soudainement. M'élancer sur lui, le saisir au collet, le pousser, l'acculer dans un angle de mon salon; appeler mon planton et lui ordonner de le maintenir à cette place, jusqu'à ce qu'il eût envoyé chercher chez lui et rendu à Desnestumières le prix du cheval, telle fut la malheureuse inspiration dont la colère m'enivra, et à laquelle céda cet homme, devenu blême de surprise d'une transition aussi subite et aussi inattendue.

Un quart d'heure après, chacun était rentré en soi et chez soi, mais avec des sentiments bien différents : Desnestumières, qui ne pouvait répondre de lui pour

cinq minutes, me jurant une reconnaissance éternelle; le négociant, en reprenant, à mesure qu'il s'éloignait, le courage, et surtout la voix dont il se servit pour communiquer à tous les siens une indignation fort naturelle. Il la répandit dans Tours d'autant mieux qu'il tut ses torts, lesquels, au reste, ne suffisaient nullement pour excuser l'énormité de l'acte arbitraire que l'emportement m'avait fait commettre.

Pour moi, j'avais déjà repris tranquillement le cours de mes occupations, m'imaginant n'avoir rendu qu'insulte pour insulte; persuadé que mon honneur n'avait pu être satisfait que par la soumission absolue de cet homme, et qu'enfin ma modération des premiers moments, que je trouvais admirable, m'avait autorisé à passer ensuite toutes les bornes. Quant à la liberté individuelle violée, au guet-apens, aux lois méconnues, je n'y songeai pas. Le point d'honneur m'offusquait; nos mœurs trop exclusivement militaires m'avaient entraîné! Il me fallut plusieurs jours pour comprendre tout ce qu'il y avait eu de Turc dans mon procédé; encore y attachai-je peu d'importance, et je ne m'embarrassai nullement de la façon dont le préfet arrangerait cette détestable affaire.

Un mois après, elle était même tellement sortie de ma mémoire, que, en rendant une visite, oubliée depuis longtemps, à la famille de ma victime, je ne pus concevoir pourquoi je n'y rencontrais que des airs roides, des figures froides, et des manières singulièrement désobligeantes. Je dois ajouter que depuis, grâce à plus d'expérience, je me serais trouvé sans excuse, si je n'eusse remarqué que quatorze années

de guerres heureuses en pays ennemi, jointes aux excitations d'une susceptibilité trop chatouilleuse, sont de toutes les écoles préparatoires la plus mauvaise pour nous former à des mœurs libérales et constitutionnelles.

CHAPITRE VII.

Cette première faute avait été subite et tout imprévue; mais la seconde fut commise avec réflexion et préméditation. Elle arriva plus lentement à maturité, et servit bien plus directement M. de La Rochejaquelein et son royalisme.

Les avis sur ma confiance trop exclusive en mon ascendant sur les Gardes ne me manquèrent pourtant pas; ils eussent dû m'éclairer; mais, pour les yeux de l'esprit comme pour ceux du corps, quand ils sont frappés d'aveuglement, qu'importe le nombre des lumières?

Il y avait à cette époque, dans les départements de l'ouest, un officier général chargé de leur surveillance; il sortait de la gendarmerie d'élite. C'était un homme expérimenté; il s'était jadis pris d'amitié pour moi lorsque nous servions ensemble dans la Garde. Il vint me voir à Tours, et chercha à m'inspirer une défiance salutaire. Il est vrai que, peu confiant lui-même de sa nature et de son métier, il ne s'ouvrit à moi qu'à demi. Pourtant il m'en dit assez pour me faire comprendre que l'Ouest commençait à s'agiter

sourdement; que quelques ramifications souterraines de ce volcan mal éteint pourraient bien s'étendre jusqu'à Tours. Comment un si grand nombre de volontaires ou d'involontaires, ajouta-t-il, n'y auraient-ils pas apporté des germes de cette Chouannerie toujours prête à reparaître avec nos malheurs? Déjà, comme l'oiseau de sinistre augure d'où venait son nom, elle semblait les annoncer! La conclusion fut de me proposer d'admettre comme Gardes d'Honneur deux de ses gendarmes dans le troisième corps. Leur mission serait d'en observer l'esprit et de m'en rendre compte.

L'avis méritait réflexion; je n'y vis qu'une préoccupation de gendarme. Quant à la proposition, soit dégoût pour ces détails de police, soit révolte contre cette espèce de trahison envers tant de jeunes gens dont je m'étais acquis la confiance; soit, aussi, crainte d'une maladresse de ces agents, qui se laisseraient deviner, et de voir la défiance et la haine remplacer, pour moi, l'affectueux abandon et le dévouement des Gardes, je m'y refusai. S'il ne me vint pas à l'esprit l'appréhension d'un attentat en envoyant ces gardes à l'Empereur, c'est que j'étais persuadé que ces dix mille recrues n'étaient pas destinées à lui servir d'escorte, ce qui était vrai. Mais je ne songeai point assez combien ce titre de Gardes, offert à l'Ouest de la France, pourrait tenter les vieilles passions de quelques anciens conspirateurs des temps du Consulat, et leur donner un criminel espoir, toujours dangereux, quelque difficulté qu'il y eût à le réaliser.

Je me contentai donc de diriger sur les sentiments politiques des Gardes la surveillance de mes adjudants. Leurs rapports furent insignifiants. Dès lors, reprenant toute ma confiance, je ne supposai plus d'autres torts à ces jeunes volontaires que quelques propos inconsidérés fort excusables; dispositions que semblaient devoir modifier assez leur départ et la présence de l'ennemi, sans que la police eût besoin de s'en mêler.

Mais, tandis que je me renfermais ainsi, trop exclusivement, dans les détails infinis d'organisation et d'instruction de ce corps nombreux, La Rochejaquelein profitait, tout à son aise, de l'excès de ma confiance. Tout le servait : au dehors, nos revers qui recommençaient; à Tours, le mécontentement inspiré par l'acte arbitraire que j'avais commis, et, dans quelques Gardes surtout, la fermentation de leurs volontés contraintes. Il n'en restait plus que huit cents, mais c'étaient les derniers venus, des Bretons, des Vendéens, ceux, sans doute, qu'on avait eu le plus de peine à arracher à leurs foyers domestiques; et quels foyers? ceux des martyrs d'un royalisme presque éteint, il est vrai, par les premiers soins de l'Empereur, mais que, depuis trois ans, commençaient à ranimer ce grand gémissement sorti du désastre récent de 1812, et les vents contraires qui soufflaient de l'Espagne et surtout de Rome.

La Rochejaquelein attisait ces feux. Je l'ai entendu, depuis, se vanter d'avoir alors préparé la Vendée à un incendie général; mais il se flattait. Deux ans plus tard, dans de plus favorables circonstances, quand il

provoqua la molle et partielle insurrection de 1815, il paya de sa vie cette erreur; en 1813 il n'eût pas mieux réussi.

Les paysans Vendéens d'alors, quoique ignorants et superstitieux encore, étaient pleins de bon sens, et, quant à leurs intérêts, beaucoup plus clairvoyants qu'on ne le pense. Au commencement de la Révolution, leurs chefs, leurs guides les plus influents avaient été leurs prêtres; et cependant il avait fallu toutes les persécutions, toutes les abominations de 1792, celle du 21 janvier 1793, et surtout la levée en masse de dix-huit à quarante ans, décrétée par la Convention, le 25 février, pour faire éclater chez eux, le 4 mars, une révolte générale.

Leurs curés leur montrèrent alors le ciel ouvert à leur royalisme religieux, et l'enfer entier déchaîné dans la Convention dite nationale. De ces deux assertions, la seconde était si vraie, qu'elle avait accrédité la première. Mais depuis vingt ans, hommes et circonstances, tout avait changé. On eût pu sans doute, avec des conscrits réfractaires, des gardes-chasse, et des contrebandiers, recommencer une Chouannerie, mais non pas une noble guerre Vendéenne.

Déjà même le temps des prophéties, celui des processions nocturnes autour des chênes sacrés de Saint-Laurent de la plaine, de Légé ou de Belle-Fontaine, était passé; ces chênes étaient tombés, et avec eux les apparitions miraculeuses de la Vierge. Le contact d'une longue guerre civile, l'esprit des villes, une grande route nouvelle, le commerce enfin, commençaient à entr'ouvrir même le Bocage, et à produire leur effet

accoutumé. Les paysans Vendéens portaient encore, il est vrai, sur leurs poitrines, l'image du Sacré Cœur de Jésus et leurs chapelets consacrés, mais ils croyaient déjà bien moins à l'influence de ces objets bénits sur leur vie mortelle et même immortelle.

Dans ces circonstances, et malgré nos excès de conscription, nos revers, et l'excommunication de Rome, les excitations de La Rochejaquelein n'eurent donc de véritable effet que sur quelques vieux Vendéens endurcis, et sur plusieurs des héritiers de ces Chefs morts si glorieusement dans la guerre civile; jeunes hommes avides, comme lui, d'une renommée pareille. Quant à l'illusion qu'ils se faisaient sur leur influence, elle s'explique, comme leur ardeur, par ce qui restait de réel et d'apparent, en ce pays, de ses mœurs anciennes.

Alors et encore en effet, dans la Vendée, Nobles et Plébéiens, riches et pauvres, tous étaient unis. Là ces classes, si opposées ailleurs et si ennemies, au lieu de se heurter entre elles, s'accommodaient. Le Bocage surtout était une contrée à part, que semblait n'avoir modifié nulle influence extérieure. Et réellement, quels étrangers à ce sol agreste, à ces mœurs premières, auraient été tentés de s'y mêler? Que seraient-ils venus faire dans ce pays écarté, au milieu de cette masse de rochers, de cette multitude de collines, de vallées étroites, que sillonnent, en tout sens, des chemins creux, resserrés, obscurs, et toujours, suivant les saisons, ou si bourbeux ou si raboteux, que les dames mêmes du pays n'y peuvent voyager qu'à cheval ou en litière, ou sur des chariots traînés par des bœufs?

Quel autre qu'un habitant du Bocage ne se perdrait pas dans ce labyrinthe de routes qui circulent entre des haies vives, sous des voûtes de feuillage, en s'entre-coupant dans mille directions? Le Vendéen lui-même ne peut souvent pas s'y reconnaitre!

Là vous ne voyez pas de fermiers, mais des métayers; l'argent n'y est point admis comme moyen de transaction entre eux et les propriétaires; ce sont les récoltes elles-mêmes qu'on s'y partage; et cela, sans contrat, la parole suffit; on s'acquitte en moissons et en bestiaux. De là, entre le possesseur et les paysans, une plus grande conformité d'intérêts et de désirs; des joies ou des chagrins pareils; une multitude de rapports, mille rapprochements. De là, enfin, dans les châteaux, une richesse de choses premières plus réelle, d'où naît cette magnificence patriarcale qui, sans être prodigue ni fastueuse, est abondante, protectrice, et noblement charitable ou hospitalière.

Depuis longtemps, et bien avant La Rochejaquelein, tout avait dû parler de royalisme au cœur, aux sens, à l'imagination de cette jeunesse naturellement spirituelle, mais passionnée, ardente, inculte, et, dès l'enfance, adonnée à tous les plus violents exercices. Dans leurs agrestes excursions, couverts encore du sayon de peau de chèvre, dont ils portent le poil en dehors, on les voyait accourir, de toutes parts, avec leurs chiens et leurs chevaux, vers la feuillée dressée pour les réunir et qui marquait le rendez-vous de leurs grandes chasses. C'est là qu'ils bivouaquent, c'est de là qu'ils s'élancent sur les traces du cerf ou du sanglier qui souvent les entraîne au loin dans le Bocage.

Alors, si la fatigue, si la faim ou la nuit les arrêtent, ils vont, avec leurs mœurs primitives, s'asseoir au foyer et à la table du métayer le plus voisin; ils savent qu'une cordialité naïve et déférente les y accueillera; que le plus souvent, dans ce bon tenancier, avec qui l'un ou l'autre de ces jeunes maîtres est en communauté de biens, ils retrouveront le compagnon de plus d'une chasse contre des animaux malfaisants; celui qui, les jours de fête, vient, devant leur château, danser avec la châtelaine ou avec ses filles, dont ils ont tenu l'enfant sur les fonts, et avec lesquels ils ont, plus d'une fois, rompu cordialement le gâteau du baptême, ou bu joyeusement le vin de la noce; car telles sont leurs franches et simples habitudes!

Combien de fois alors, le verre à la main, lorsque chacun d'eux s'était vanté de ses hauts faits de chasse devant ce vieux métayer, échappé aux guerres civiles, qui souriait en les écoutant, ne l'avaient-ils pas provoqué à raconter, à son tour, les grandes actions dont il fut témoin? A son récit, sans doute animé de ces couleurs vraies, toujours si fortes et si vives, qu'on se figure de quelle ardeur impatiente toutes leurs passions s'étaient enflammées! Ces guerriers à jamais illustres, combattant, triomphant, mourant pour la plus sainte des causes, c'étaient leurs pères, leurs frères même, tant étaient encore récents ces faits glorieux! Les lieux témoins de tant d'héroïques dévouements, c'étaient leurs champs nourriciers, ceux où fut élevée leur enfance, ces mêmes lieux qu'ils venaient encore de parcourir! mais pourquoi? Pour chasser quelque daim

timide, pour se livrer à de vains plaisirs, là où combattaient, où mouraient leurs pères!

C'était lorsque, à l'appel de Napoléon, cette jeunesse d'élite avait répondu, que La Rochejaquelein était venu au milieu d'elle réveiller ces souvenirs! Quelle cause, quel Chef allaient-ils servir? Se peut-il que, sur cette terre toute trempée du sang de leurs aïeux, et retentissante d'une si pure renommée, s'ils se lèvent, s'ils s'arment enfin, ce soit à l'éternel cri de guerre de Bonaparte! Et pourquoi encore? Pour aller chercher et servir une gloire lointaine, étrangère, ennemie même! Et quelle terre était plus héroïque que la leur? Qu'y aurait-il de plus glorieux que de la reconquérir soi-même à leur Roi, et sur l'usurpation, de continuer, de renouveler leur renommée patrimoniale, et, là même où leurs pères avaient succombé, de triompher en les vengeant!

Telles étaient les dispositions plus ou moins vives, où le décret de création des Gardes d'Honneur avait surpris cette jeunesse si fière et si vigoureuse, et tels les moyens dont La Rochejaquelein s'était servi pour en profiter. Mais lui et le faible nombre qu'il entraîna s'étaient livrés à un dangereux et double égarement: l'un naturel, en ce que, aveuglés par des passions presque légitimes, ils les supposaient partagées par une population déjà épuisée, rebutée, et modifiée; l'autre moins excusable, parce que, entraînés par une ambition personnelle, ils oubliaient qu'il n'y a point de grands hommes sans grandes circonstances; que ce sont elles seules qui inspirent et développent inopinément les héros; qu'on ne fait point exprès de le devenir; que,

loin d'en créer l'occasion, ils naissent d'elle et l'épuisent, d'où vient qu'ils sont ordinairement sans postérité.

Bien plus, dans leur passion d'une renommée que jamais on ne laisse après soi si belle et si grande que lorsqu'on n'a point songé à l'acquérir, ils crurent pouvoir l'atteindre par le plus coupable des moyens. Telle est la marche du temps. On n'en était plus à ces grandes actions, mais à leurs récits; ce n'était plus la vertu qui inspirait, mais la passion de la gloire. Ils ne voyaient rien que cette gloire, là où la génération précédente n'avait eu en vue que piété, fidélité, devoir! C'était bien au nom des mêmes vertus qu'ils voulaient aller à la même célébrité, mais l'attribut était devenu le dieu; l'amour-propre avait remplacé l'amour vrai; enfin, comme il arrive toujours, après les grandes vies, les grands siècles, les temps modèles, l'imitation, remplaçant l'inspiration, rapetissait et gâtait tout!

Ils imitèrent mal, comme ordinairement on imite la vertu. Se mirant dans ces souvenirs dont ils voulaient faire leur avenir, emportés, égarés par leur ardeur, rien ne les arrêta, pas même un assassinat, celui de l'Empereur! Car tel était, comme on l'a vu, le signal imaginé pour rentrer dans cette noble et vertueuse carrière des Bonchamps et des Lescure! Singulière inconséquence des hommes! Le nom de Gardes de l'Empereur qu'enfin ils avaient accepté, l'odieux d'une trahison, ne fut pas un obstacle! D'autres idées s'interposèrent : des instructions adressées par le Prétendant et arrivées dès le mois de mars, l'honneur de se voir enfin compté pour quelque

chose, la vanité d'être d'une conjuration, l'ambition de couronner l'œuvre de leurs pères, la haine de parti, tout les aveugla! Et puis la victime était absente; sa présence eût sans doute fait chanceler bien des résolutions.

Mais c'est trop généraliser cette grave accusation. Si La Rochejaquelein trouva facilement, sur trois mille Gardes, soixante conjurés pour une conspiration royaliste, soyons certains que la plupart de ceux-là même ignorèrent l'attentat dont ils devaient être les complices. Quant à ce projet, à moins de révoquer en doute la sincérité du volontaire aveu de leur chef, aveu que j'ai entendu de sa propre bouche, il ne fut que trop véritablement conçu, mais il est vraisemblable qu'il ne dut être confié qu'à celui des Gardes capable de porter le coup.

Ce crime en projet en amena un autre en réalité, dont je faillis être victime. Et ce qui étonnera, c'est que, un an après, chez le maréchal Mortier, dans une partie de chasse, et devant mon père et moi, La Rochejaquelein, provoqué par le maréchal Ney, se vanta de la conception du premier de ces attentats, quoiqu'il n'eût plus d'objet, tout en désavouant le second, celui dont j'avais été le but, mais seulement comme ayant été superflu et intempestif. Dans ma surprise, car j'ignorais encore moi-même cette préméditation du meurtre de l'Empereur, me levant de table, je m'écriai : qu'un aussi singulier aveu dans sa bouche, après la Restauration dont jouissaient les Royalistes, était au moins imprudent, par l'exemple dangereux qu'il pouvait donner aux ennemis du Roi



régnant. A quoi La Rochejaquelein répliqua : qu'il en convenait et ne s'en disculpait pas, mais que telles étaient les extrémités auxquelles l'esprit de parti pouvait entraîner.

Au reste, il ne se passa pas six mois sans que La Rochejaquelein eût prouvé, par une belle mort, qu'un grand caractère, intrépide et dévoué, avait pu errer par excès d'ardeur, de malaise, ou d'amour de renommée, mais que, s'il fût né quelques années plus tôt, la généreuse Vendée, celle de 1793, aurait compté en lui un héros de plus !

CHAPITRE VIII.

Octobre venait de commencer; deux mille Gardes étaient partis; trois escadrons, environ huit cents hommes et chevaux, restaient encore à Tours; ils étaient organisés, et je m'étonnais de ne point recevoir, pour eux et pour moi, l'ordre de départ. Comme, à dater de cette époque, bien des instructions furent oubliées ou mal données, on a dit que, à Paris, déjà la fidélité du premier de nos chefs militaires hésitait. Mais rien ne le prouve. Il vaut mieux croire que, par habitude d'obéir à un génie accoutumé à tout dicter, ensemble et détails, on attendait mal à propos des ordres du Quartier Impérial.

Ils ne vinrent pas; la guerre alors s'interposait entre la France et Napoléon; plusieurs de nos courriers venaient d'être pris, et, entre autres, celui qui

portait à l'Empereur la nouvelle de l'échauffourée dont on va lire le récit.

La maison de M. Gouin, que j'occupais tout entière à Tours, en ayant été le théâtre, je suis obligé de la décrire. Elle était située entre cour et jardin. La grande porte, surmontée d'un bâtiment, ouvrait au midi sur une petite rue aboutissant à la grande rue de Tours. Au fond de la cour s'élevait le corps de logis principal, dont la façade opposée se développait au nord, et sur un jardin. Ce jardin finissait au quai de la Loire, proche du pont. Le troisième côté de cette maison le liait au bâtiment de la porte cochère; il avait vue au levant, sur la caserne, la cour, et la prison de la gendarmerie, lesquelles séparaient ma maison de la grande rue de Tours. Cette aile formait le fond de la cour de cette caserne, dont la porte d'entrée ouvrait sur la grande rue. Le quatrième côté de ma maison est ici sans importance.

J'habitais le premier étage, au fond de la cour. Un escalier de pierres, pratiqué dans une tourelle, conduisait dans une première pièce, puis, à droite, dans une très-vaste chambre à coucher: c'était la mienne. Les fenêtres de celle-ci et celles d'un cabinet attenant, formant une aile saillante, donnaient sur le jardin. La croisée d'un deuxième cabinet, formé par l'alcôve, ouvrait sur la cour des gendarmes; il en était de même de plusieurs autres croisées du premier et du rez-de-chaussee de l'aile en retour.

C'était là que, jusqu'à ce moment, toujours entouré d'obéissance et d'affection, j'achevais plein de confiance l'organisation de ce troisième corps, quand

tout à coup deux dépêches, l'une du ministre de la guerre, l'autre du ministre de la police, vinrent troubler cette trompeuse sécurité. La première m'ordonnait de me conformer aux ordres de la seconde. Celle-ci désignait cinq Gardes; elle prescrivait leur arrestation, et leur envoi successif à Paris, en cinq jours, et à l'insu les uns des autres et du corps entier. Quant au motif, on le taisait; bien plus, on m'interdisait toute question à ces cinq Gardes!

Il était évident qu'il s'agissait d'un complot; que ces arrestations, étant successives, ne pourraient rester secrètes au milieu de complices sans doute attentifs à la disparition de leurs camarades; que l'enlèvement des premiers donnerait l'éveil à tout le reste; qu'ainsi la lettre de cet ordre en détruisait l'esprit; que je ne pouvais donc me conformer à l'une sans manquer à l'autre, et qu'il fallait ou attendre une nouvelle instruction, ou, pour mieux obéir à celle-ci, lui désobéir. Mais tout neuf en ces sortes d'affaires, j'y crus Savary passé maître. Je craignis de contrarier ses intentions, et de lui faire manquer un but dont j'ignorais l'importance. Dès lors cette instruction, que j'aurais dû rectifier, fut comme un filet qui m'enveloppa, et ne me laissa qu'un mouvement tout machinal. Pourtant les quatre premiers suspects partirent sans obstacle; mais il arriva que ces ordres d'arrestations semblèrent émaner de moi seul; or, comme chaque Garde, poussé par une humeur quelconque, avait tenu des propos plus ou moins imprudents, beaucoup s'effrayèrent. Les coupables profitèrent de cette disposition d'esprit de leurs camarades : ils leur représentè-

rent leur général comme une espèce de berger devenu loup, et s'efforcèrent d'ébranler la confiance universelle. Cependant, comme cette confiance résistait chez la plupart, et que les arrestations marchaient vite, les conjurés s'emportèrent.

La police me fit alors prévenir que ma vie était menacée, mais je n'en tins compte : je fis observer à l'officier de gendarmes qui me donnait cet avis tout ce que les Gardes me devaient et me témoignaient de reconnaissance. Quel complot avaient-ils besoin de tramer contre un chef sans cesse occupé de leurs intérêts, mêlé à tous leurs travaux, et le plus souvent sans armes au milieu d'eux? En effet, rien de pareil ne fut prémédité. Il n'était question, entre sept à huit complices de La Rochejaquelein, seuls restés à Tours, que d'enlever aux gendarmes le dernier des cinq Gardes arrêtés. Il est vrai que de cette tentative l'attentat dont on me disait menacé allait naître fortuitement.

Le dernier prévenu était M. de La Coste, l'un des Gardes que j'avais le plus protégés. C'était un jeune homme d'environ vingt ans, d'un esprit doux, de mœurs faciles, d'une force et d'une taille au moins comparables à celles de Desnestumières, et son ami, ce qui gâta tout.

J'entrevis, mais négligemment d'abord, qu'il fallait pour celui-là plus de précautions. C'était le 3 octobre, un dimanche, jour néfaste pour l'autorité qui craint les émeutes. Je me contentai de charger le Cte de Briançon-Belmont, l'un des colonels du corps, d'assister à l'appel du matin, et aussitôt après, quand les rangs seraient rompus, d'appeler La Coste, de le dis-

traire de la foule, et de l'amener chez moi sous un prétexte quelconque. En même temps je renvoyai mon planton afin de rester sans témoins; et, faisant appeler un brigadier de gendarmerie, je lui ordonnai de se disposer à partir avec le prisonnier, tandis que je préparerais ma dépêche.

Le colonel obéit mal. Il commença par faire sortir La Coste tout seul des rangs, et, pendant l'appel, il le maintint près de lui, en vue et au grand étonnement de tous les Gardes. Puis il me l'amena ostensiblement. J'ignorais cette absurde maladresse; je fus donc assez surpris de voir presqu'aussitôt arriver Desnestumières chez moi avec un air un peu plus fou qu'à l'ordinaire. Il me débita quelques phrases incohérentes en faisant des gestes qui n'avaient aucun rapport avec ses paroles. C'était une pantomime adressée à La Coste, qu'il apercevait derrière moi, pour l'engager à s'échapper à la faveur de cet entretien bizarre; mais je coupai court en éconduisant cet étourdi, et en lui recommandant, à tout hasard, de la prudence : conseil qui pour Desnestumières ne pouvait jamais manquer d'à-propos.

Cette visite me parut pourtant de mauvais augure. En même temps j'appris l'imprudence du colonel, et qu'il se méditait quelque coup de tête pour arracher La Coste aux mains des gendarmes. Un tel avis et ce que je venais de voir me décidèrent. Je jugeai à propos de retenir chez moi le prisonnier, et plus prudent de remettre son départ après l'heure de la retraite. En attendant, je ne cachai pas à ce jeune homme l'ordre du ministre. La Coste me répondit en

protestant de son innocence; je l'interrompis, je l'avertis de ne point se donner cette peine, qu'il m'était interdit de le questionner, que je préférais tout ignorer et me renfermer dans une muette obéissance. J'ajoutai qu'elle me coûtait beaucoup, mais que je ne doutais pas, quels que fussent les motifs du Gouvernement, que sa détention ne fût courte et sans suites sérieuses, une grande culpabilité n'étant guère possible dans un si jeune âge, qui d'ailleurs réclamait toute espèce d'indulgence. Puis, l'ayant fait déjeuner avec moi et garder dans ma propre chambre à coucher par un officier de confiance, je montai à cheval pour aller examiner l'attitude des Gardes dans la ville, à leur caserne, et dans leurs cantonnements.

D'abord chacun ne me parut occupé que de ses affaires ou de ses plaisirs, ce qui était vrai pour la plupart. A l'Abbaye de Marmoutiers il en était de même; seulement je remarquai fort bien que, dans quelques chambrées, on lisait la vie de Charette. Je pris et remis ce livre sur le lit d'un Garde sans paraître y faire attention; puis je remontai à cheval assez pensif, et je revenais chez moi quand, sur le pont de la Loire, un vieux Vendéen, dont je n'avais pu m'expliquer l'enrôlement, passa près de moi sans me donner le salut militaire. Étonné, je m'arrêtai, et repris rudement ce Garde sur ce manque de subordination, en repoussant ses vaines excuses.

Je continuais en réfléchissant désagréablement à ce premier et audacieux symptôme de mécontentement, quand je crus apercevoir sur le quai, au bout du jardin de ma maison, quelques hommes en observation.

Un instant après, un nouvel avis de mon aide de camp confirma mes appréhensions. Alors, forcé de prendre un parti, je fus près de donner l'ordre aux escadrons de monter à cheval et de faire en même temps partir La Coste. Je comptais dire ensuite aux Gardes quelques mots qui eussent tout calmé. Mais, toujours entravé par cette instruction qui me prescrivait le silence, je m'arrêtai à la pire des déterminations, parce qu'elle n'en est point une, celle d'attendre. J'espérais gagner deux heures encore, lasser la patience des mauvaises têtes qui, sans doute, méditaient d'enlever leur complice dès les premiers pas de son départ, et faire disparaître La Coste dans la nuit qui s'approchait.

Néanmoins, pour obvier à tout, et ne pas avoir le plus grand tort pour un chef, celui de n'être pas le maître chez lui, je fis armer et venir chez moi un sous-officier et deux gendarmes; j'ordonnai qu'on fermât ma porte cochère; je postai l'un des gendarmes dans ma cour. l'autre au pied de l'escalier, avec la consigne d'interdire l'entrée à tout venant. Un brigadier bien armé, celui qui devait emmener La Coste à Paris, était déjà dans ma chambre. Quant au maréchal des logis, j'examinai l'amorce de son pistolet, puis je le plaçai lui-même dans ma première pièce, à la porte même de ma chambre, avec la consigne suivante : « Vous em-
« pêcherez d'entrer! Si l'on insiste, menacez! Si l'on
« veut vous forcer, tirez sans hésiter! »

Il n'y avait rien d'exagéré dans ces précautions, car, en ce moment même, non loin de là, une inquiète irritation venait de rassembler chez un traiteur les six à sept complices de La Coste; j'ai dit que les autres

conjurés, au nombre d'environ cinquante, étaient déjà à l'armée, ou en marche pour s'y rendre.

Parmi ce reste d'étourdis se trouvait un vieil habitué de conspirations, boute-feu, toujours le premier à ourdir et le dernier à agir; un de ces hommes qui ne se montrent que pour exciter, pour pousser les autres à se compromettre, et qui disparaissent au moment de l'exécution. C'était celui-là même que je venais de rencontrer sur le pont de Tours. Il s'occupait chez ce traiteur à monter la tête de Desnestumières, ce qui était toujours fait d'avance, et celle de deux autres jeunes Gardes, qui, sans celui-ci, eussent été les plus écervelés du troisième corps. Il y avait encore dans ce complot un certain Bargain, espèce de remplaçant, coureur de mauvais lieux, et pilier d'hospice. Je ne sais si ce misérable dîna avec ses complices, mais il était à leurs ordres et prêt à un attentat quelconque, quand le vin, s'ajoutant aux excitations, monta, comme tant d'autres fumées, à la tête de Desnestumières. Cette fois ce fut avec tant de violence, que tout à coup il se leva en jurant, et en s'écriant : « Que c'était une honte « de se cacher plus longtemps, d'agir dans l'ombre! « Qu'il ne s'agissait plus d'un enlèvement furtif, « qu'il fallait un acte éclatant et qu'il s'en chargeait! « Qu'on n'avait qu'à s'armer et à le suivre! Que lui-« même allait forcer la porte du général, pénétrer « jusqu'à lui, et le tuer sur-le-champ s'il lui refusait « La Coste! »

Ici le vieux suborneur dépassé voulut modérer cette fougue; mais Desnestumières saisit ses pistolets,

les arma, et des deux mains il les dirigea sur les convives : « En voici un pour le général, leur cria-t-il, « et un autre pour le premier d'entre vous qui refu- « sera de me suivre! » A ces mots, les uns s'exaltant, les autres s'effrayant, tous se levèrent; ils sortirent, Desnestumières courant et ne s'apercevant pas que l'un des convives, à la fois Garde et espion du Gouvernement, se cachait sous l'escalier, et que le vieux Vendéen, avec un autre conjuré, disparaissait par la première issue qu'il venait de rencontrer.

Quand Desnestumières compta ceux qui lui restaient, il ne vit à ses côtés que les deux écervelés de son espèce; ceux-ci allèrent se placer à ma porte, lui courut à l'hôpital voisin chercher Bargain; il lui paya son crime, lui donna l'un de ses pistolets et l'entraîna.

Cependant, soit effet des avis que j'avais reçus, soit pressentiment, je m'alarmais de plus en plus. Pressé de me débarrasser de mon prisonnier, j'envoyai reconnaître le chemin qu'il devait suivre; mais les deux complices de Desnestumières surveillaient ma porte cochère : ils tombèrent sur mon aide de camp, le saisirent et, lui imposant silence avec la bouche de leurs pistolets, ils le poussèrent rapidement dans un réduit où ils le gardèrent.

De mon côté, ne voyant pas cet officier revenir, et mon inquiétude redoublant, je disais à La Coste que ses amis le perdraient, lorsqu'un bruit tumultueux me fit courir à mon sabre en m'élançant vers la porte de ma chambre. Dans l'instant même où j'y touchais, l'un des battants s'ouvrit avec violence, et

Desnestumières parut devant moi, pâle, l'air furieux, égaré, un sabre nu pendant à son poignet par la dragonne, et à cette même main un pistolet qu'il me porta brusquement au front, en me criant : « Général, « rendez-moi La Coste ! »

J'avais à peine eu le temps de mettre le sabre à la main en lui ordonnant de se retirer, qu'il lâcha le coup ! Ma figure en fut brûlée et criblée de poudre, j'étais presque aveuglé ; mais un mouvement de tête que je fis à propos me sauva, je n'eus de blessé légèrement par la balle que l'oreille gauche. Toutefois, presque renversé par la commotion, je me retins d'une main au battant de la porte, tandis que de l'autre je poussai dans l'entrée quelques coups de pointe ; mais Desnestumières, profitant de l'incertitude que mon aveuglement momentané donnait à mes coups, passa à côté de mon sabre et m'attaqua avec le sien. Je recouvrai en cet instant l'usage de l'un de mes yeux, et saisis au collet cet écervelé, qui, sans balancer, me saisit de même. Alors, luttant corps à corps, nous nous serrâmes de si près, que nos armes devinrent inutiles. Pendant quelques moments ce fut moins un combat qu'une lutte, où Desnestumières, plus grand et plus fort que moi, et me poussant devant lui, eut l'avantage. Nous passâmes ainsi devant le brigadier de gendarmerie qui attendait ma dépêche. Retiré dans mon alcôve, il y restait témoin immobile de cet attentat. Indigné, je lui criai : A moi donc, malheureux ! Mais, soit frayeur, ou qu'il eût aperçu le second de Desnestumières, il s'élança vers la porte et disparut.

Cependant, blessé, à demi aveuglé par la poudre,

luttant contre Desnestumières, et forcé d'observer en même temps La Coste, je perdais du terrain. Quant à ce prisonnier, il s'agitait, il gesticulait dans l'embrasure de l'une des fenêtres, en s'écriant : « Ah mon Dieu ! « Est-il possible? quelle horreur ! » et il demeurait neutre, ne pouvant se décider ni à fuir, ni à se joindre à une attaque contre un chef qui l'avait comblé de bontés, ni à le défendre contre un ami qui se sacrifiait pour sa délivrance. Rassuré de ce côté, je redoublai d'efforts ; et, quoique déjà repoussé jusqu'auprès de ma cheminée, je serrai de plus en plus près mon adversaire. Je cherchais ainsi à gagner du temps, quand, derrière moi, le bruit de la détente d'une batterie de pistolet me fit retourner la tête : c'était le second de Desnestumières! Son pistolet ne prenant point feu, il venait de me manquer entre les épaules, à bout portant! Je menaçai cet assassin de la voix et des yeux, seules armes dont je pusse faire usage, et il se déconcertait, lorsque Desnestumières lui cria : « Recom-« mence donc, lâche! » Et le misérable, armant de nouveau son pistolet, vint, d'un air égaré, l'appuyer sur ma poitrine et le tirer une seconde fois, mais encore inutilement!

En ce moment, enfin, reparut un des quatre gendarmes. Sans doute, l'idée de se trouver en butte à la révolte de tout un corps les avait d'abord effarouchés; mais, assurés qu'il ne s'agissait que d'un crime isolé, ils reprenaient courage. Celui-ci courut sur Bargain, fit feu sur lui, le blessa, le mit en fuite, et sortit de ma chambre en le poursuivant, au lieu de me débarrasser de son complice.

Me voilà donc encore resté seul aux prises avec Desnestumières, toujours à la merci de La Coste qui, par bonheur, s'en tenait à continuer ses exclamations : il ne cherchait pas même à s'échapper. Mais, dans ce dernier conflit, nous étions parvenus, Desnestumières et moi, à dégager nos sabres, et chacun de nous, s'en servant aussitôt, en porta la pointe au corps de son adversaire. En même temps nous nous regardions dans les yeux, avec cette contraction des traits qui accompagne toujours plus le coup qu'on va porter que celui qu'on va recevoir.

Pendant que Desnestumières, plus étonné de son action que de son danger, hésitait, Geoffroy, un jeune valet de chambre que j'avais élevé, accourut au travers de la fumée des coups qui venaient d'être tirés, passa derrière Desnestumières, saisit la lame de son sabre, et la rabaissant vivement sur son genou, il la brisa. Alors, par une singulière fatalité, lui aussi retourna dans la pièce précédente, et, courant se joindre à ceux qui arrêtaient Bargain, il me laissa seul avec mon prisonnier et Desnestumières.

Mais la crise était arrivée à son terme. Desnestumières, désarmé, s'était dégrisé tout à coup. « Ah mon « Dieu, s'écriait-il, vous êtes couvert de sang ! Je vous « ai assassiné ! Moi, qui vous aimais tant ! Je suis un scé- « lérat ! Tuez-moi, je vous en conjure, tuez-moi donc ! » La pointe de mon sabre était encore engagée dans le dolman de ce malheureux jeune homme. Je la retirai, il n'avait plus d'armes; et puis, en toute vérité, je ne lui en voulais pas, connaissant bien la folie de sa pauvre tête; persuadé que son attentat, sans préméditation.

était presqu'involontaire, et sûr que, pour le moindre sujet, il se serait fait tuer pour moi un moment avant ce crime, comme il voulait l'être par moi un moment après.

D'ailleurs une seule idée me préoccupait alors : la crainte d'un grand esclandre, et que le corps qui m'était confié ne fût irrévocablement perdu dans l'esprit de l'armée et de l'Empereur, par le bruit qu'allait faire cet attentat. C'est pourquoi, jetant mon sabre sur une table ronde qui occupait le milieu de cette pièce, je me contentai de lui répondre : qu'il était bien question de sa vie ou de la mienne, qu'il s'agissait du corps entier dont il venait peut-être d'entacher l'honneur! Et aussitôt, ainsi désarmé, j'allai étancher mon sang, et éponger mes yeux pour m'assurer que l'un d'eux n'était point crevé, et pour effacer, s'il se pouvait, les traces de cet événement, espérant pouvoir le renfermer chez moi, ou, du moins, en dissimuler la gravité. Il ne me vint pas seulement à l'esprit que l'un ou l'autre de ces deux jeunes gens pût abuser de ma confiance. Ma conviction en cela était si intime et si entière, que le bruit des pas précipités de Desnestumières, accourant derrière moi pendant que je lavais ma blessure, ne me fit pas même tourner la tête.

Cette confiance dans le cœur de cet infortuné jeune homme était fondée. Transformé subitement, il ne songeait plus à sauver son ami, il ne pensait pas à fuir lui-même; il se tordait de désespoir, il venait se précipiter à mes pieds; il jetait, sous mes yeux, sur le marbre de ma commode, une poignée de balles en répétant : « Mais tuez-moi donc! Vous me donnez la vie?

« Voyez, toutes ces balles vous étaient destinées! » Je fis un geste de pitié, sans répondre, toujours absorbé dans la pensée d'amortir l'éclat de cette révolte : c'est pourquoi j'appelai, et donnai l'ordre de clore sur-le-champ ma porte.

C'était une puérilité après l'enlèvement de mon aide de camp, que j'ignorais encore il est vrai, et le bruit des coups de feu, et l'alarme donnée par les gendarmes. Aussi l'arrivée du préfet et de deux officiers d'infanterie qui accouraient à mon secours, m'eut bientôt désabusé. Dès lors je compris qu'il ne fallait plus songer qu'à montrer, qu'à assurer mon autorité, et à étouffer sur-le-champ toutes les suites possibles de cette détestable affaire.

J'examinai ma position. Bargain, blessé, était fixé, par la pointe du sabre de l'un des gendarmes, dans un angle de la première pièce de mon appartement. Je fis saisir de même La Coste et Desnestumières. Puis j'allais les conduire moi-même à la prison voisine, quand mon aide de camp, parvenu à se dégager, mais trop ému, reparut et s'y opposa. Il s'écriait : qu'il venait de voir la grande rue pleine de Gardes; qu'ils m'arracheraient les prisonniers si j'osais affronter leur effervescence! Je n'en crus rien; pourtant je jugeai devoir aller, seul d'abord, sonder le terrain. La rue était vide; tant la frayeur peut faire voir bien plus que double! Je n'y rencontrai que deux à trois Gardes, et ils s'effrayaient pour moi. Je les renvoyai à leur quartier, et par prudence je poussai et fis enfermer, dans la cour de la gendarmerie, Trogoff, jeune Garde breton, ivre, que je ne pus faire taire, et parce qu'en chancelant il

criait : « Oui! tout pour le général, mais pas de gen-« darmes! » Alors, sûr que le chemin était libre, je retournai chercher mes prisonniers et les fis placer séparément, devant moi, dans la prison de cette caserne.

CHAPITRE IX.

Cette prison était au fond de la cour de la gendarmerie et presqu'appuyée à ma maison. Or, pendant qu'enfermé moi-même avec l'un des prisonniers je l'interrogeais, les gendarmes, convaincus qu'ils allaient être attaqués par les Gardes, s'effarouchèrent. Le spectre d'une révolte, dont ils seraient les premières victimes, les obsédait. Les voilà donc qui ferment précipitamment la porte cochère de leur quartier. Cette porte donnait sur la grande rue de Tours. Dès lors, séparés de cette rue, ne voyant plus ce qui s'y passait, et leur imagination s'échauffant, tout ce qu'il craignaient, ils crurent l'entendre!

De mon côté, inquiet aussi, je venais de laisser là mes prisonniers, pour aller m'assurer des dispositions des Gardes; mais, lorsque je me présentai pour sortir de cette caserne, les gendarmes, déjà tout effarés, s'y refusèrent. Ils ne voulurent point m'ouvrir; ils me supplièrent de ne point faire tomber cette seule barrière placée entre eux et huit cents furieux, rassemblés là, me disaient-ils, pour les égorger! Incrédule à cette assertion je m'irritais, quand deux de mes officiers, qui m'avaient suivi, trop alarmés, me certifièrent cet

état d'insurrection. Ils en prenaient à témoin ce tumulte, ces vociférations qu'ils croyaient entendre, le bruit de cette multitude de sabres sur le pavé de la rue, et les coups frappés à la grande porte qui, seule, nous en séparait! Dans cette première exaspération, ajoutaient-ils, on ne respecterait rien, pas même le général! Eux avaient déjà vu des événements pareils; ils savaient que, en de telles extrémités, le seul parti à prendre était de se dérober à une première violence.

Alors, non-seulement ils me conjurent de me cacher, mais, me saisissant, ils s'efforcent de m'entraîner au fond de la cour, au pied d'une échelle qu'ils venaient de faire appliquer à l'une des fenêtres de ma maison. Ils me déclaraient que, même parvenu chez moi, ils ne me permettraient pas d'y rester, sûrs que la sédition allait m'y poursuivre. Mais ce conseil m'indigna, et, comme ils insistaient, je fus forcé de les repousser. Ces deux anciens et excellents officiers me devaient leur fortune, et, trop dévoués, trop émus, leur attachement les égarait.

Cependant, enfermé dans cette cour, et ne pouvant croire que la frayeur pût enfanter tant de visions, je me laissai persuader, pendant quelques minutes, que réellement une révolte m'assiégeait. Dans cette extrémité je pris sur-le-champ un parti extrême. J'avais l'ordre d'envoyer La Coste à Paris ce jour-là même; les Gardes, disait-on, voulaient l'arracher de mes mains; mais j'avais d'autres soldats; ceux-ci, quels qu'ils fussent et malgré leur petit nombre, devenaient les miens, les rebelles, nos ennemis, et il n'y avait plus qu'à se défendre.

Aussitôt, convaincu qu'il était de mon devoir de me faire tuer, s'il le fallait, devant la porte de la prison, je m'y résignai : je réunis les gendarmes ; je leur fis barricader leur grande porte ; j'inspectai leurs armes et leurs munitions. Toutefois, au milieu de ces premiers soins indispensables à une résistance désespérée, je m'étonnais de ne point entendre dans la rue de plus violentes clameurs. Mes doutes alors renaissant, j'ordonnai à l'un de nos chirurgiens-majors, homme froid et ferme, qui se trouvait là je ne sais comment, d'examiner par une fenêtre nos Gardes et leur attitude. Cet officier obéit. Un instant après il me cria qu'il voyait en effet la grande rue pleine de nos gens, mais que leur foule paraissait seulement curieuse, inquiète, et sans colère. Alors, excédé, indigné de la position critique où le trouble des esprits qui m'environnaient venait de m'arrêter, j'ordonnai qu'on débarrassât, qu'on ouvrît la porte ; mais ce fut encore vainement.

Pendant que je m'emportais et que les gendarmes, toujours effrayés, me résistaient, la voix d'un vieil ami de mon père, celle de l'Inspecteur Général Lynch, frappa mon oreille. Son anxiété pour le danger que je courais venait de l'attirer chez moi. Elle lui avait fait découvrir un moyen de communication que j'ignorais, et qui m'allait être bien utile.

Je ne puis me rappeler cet homme excellent, cet ancien compagnon d'armes de mon père, sans un vif attendrissement. C'était un être à part. Longtemps guerrier avant d'être administrateur, une bravoure sans émotions, sans vanité, toute de devoir, et singulièrement insouciante de tout danger, l'avait élevé aux

premiers grades. Ses dehors plaisaient. Sa propreté rangée, l'exacte et habituelle symétrie de ses vêtements, invariables dans leur forme et indépendants de toute mode; la dignité calme de son attitude, la sobre réserve de ses paroles attiraient et piquaient l'attention par un air d'étrangeté qui rappelait son origine britannique. Tout cela reflétait une âme d'une simplicité si primitive, d'une candeur, d'une naïveté si originales, que, en 1793, la férocité brutale de nos démagogues eux-mêmes l'avait respectée. Il y avait dans sa nature, pourtant sensible comme on le voit, tant de constance et de calme, qu'il avait traversé nos guerres et nos bouleversements révolutionnaires sans rien changer à la modeste uniformité de ses moindres habitudes. Cette imperturbable nature a fait de sa longue vie de célibataire comme une pente égale et douce, sur laquelle il s'est laissé glisser, de son berceau jusqu'à sa tombe, sans bruit, sans éclat il est vrai, mais sans secousses.

En cherchant d'où venait cette voix, dont le souvenir m'émeut encore, j'aperçus sa figure irlandaise à une croisée basse, au fond de la cour des gendarmes : c'était la fenêtre d'une écurie de la maison que j'habitais. Dès lors, me libérer de mes gendarmes par cette issue, serrer, en passant, la main à ce vieil ami de famille, puis, libre enfin, sortir par ma porte cochère et arriver dans la grande rue, au milieu de tous les Gardes qui s'y pressaient tumultueusement, fut l'affaire de deux minutes.

J'ignorais encore dans quelle disposition je les trouverais; mais, quelle qu'elle fût, je sentis qu'il n'y avait

point à balancer : que bonne, un instant d'hésitation pouvait la changer; que, indécise, il fallait, par une prompte détermination, la décider. Je courus donc à eux sans plus attendre, et me jetai au milieu de leur foule, qui s'ouvrit et m'entoura!

Malgré leur étonnement, je fus accueilli comme je pouvais le désirer. Les uns s'informaient du danger que j'avais couru, d'autres se récriaient à la vue de la poudre et du sang dont ma figure était tachée. Et moi, sans m'arrêter à répondre, élevant la voix, je leur déclarai : « Que le gouvernement demandait La « Coste; que j'en ignorais la cause; que deux Gardes « ivres avaient prétendu follement s'opposer à son « départ; que ces deux insensés étaient arrêtés; qu'il « ne fallait pas que deux mauvaises têtes nous compro- « missent; que, pour éviter ce malheur, pour prouver « au Gouvernement notre obéissance, il fallait que « tous, à l'instant, leur général en tête, allassent con- « duire La Coste à la maison de poste, d'où lui-même « partirait aussitôt, et porterait la nouvelle que le corps « tout entier avait fait exécuter l'ordre du ministre! »

Je m'attendais à un transport, à un cri d'assentiment unanime, mais tous demeurèrent dans une muette immobilité. Je crus un instant qu'ils hésitaient, tandis qu'au contraire, ignorant si j'avais fini, ils attendaient. C'était ma faute : en terminant j'eusse dû, afin de tout enlever, leur indiquer par une acclamation quelconque, telle que celle-ci, *Vive l'Empereur!* que j'avais fini, et comment ils devaient répondre. Heureusement, dans cet instant décisif, le cri de *Vive le Général!* qui partit d'une seule bouche, détermina l'ex-

plosion. Un moment d'attente de plus, si un seul murmure de l'un des conjurés se fût élevé, je ne sais ce qui serait advenu, tant l'esprit d'une foule est mobile et facile à entraîner! Mais aussitôt l'acclamation devint universelle. Mon cœur ne s'était donc pas trompé en comptant sur celui des Gardes. En même temps ils me prenaient, me serraient les mains, plusieurs même, les larmes aux yeux, maudissaient mon assassin, et tous demandaient à me suivre!

J'avais hâte d'en finir, d'autant plus que le jour venait de disparaître; or rien ne me répondait que quelqu'autre conjuré ne profiterait pas de la triple obscurité de la nuit, de la foule, et du complot, qui m'environnait. C'est pourquoi, me dégageant et reprenant le ton du commandement, je criai : « Garde « à vous! halte! le premier rang en avant! il suffira. » Alors, m'adressant au reste, j'ajoutai : « Vous, mes « amis, allez vous reposer, et à demain, de bon matin, « sur le champ de nos manœuvres! »

Tous obéirent. La rue étant vide, les gendarmes rassurés, leur porte s'ouvrit enfin, et je pus rentrer dans leur quartier, avec une quinzaine de Gardes et trois officiers, les seuls que, pour huit cents hommes, j'eusse alors présents à Tours. Je fis promptement extraire de la prison le pauvre La Coste, et, l'ayant placé au milieu de ma troupe, je l'emmenai sur le quai de la rive droite, où la poste se trouvait. Pendant que l'on attelait, il me fallut écrire mon rapport avec le seul œil qui me restait. Dix minutes après, le prisonnier, le gendarme, la dépêche, tout était expédié et l'ordre du Gouvernement ponctuellement exécuté!

Cela fait, je repassais le pont pour rentrer chez moi, quand dans une voiture, qui nous suivait et nous força de nous ranger, il me sembla reconnaître La Coste, revenant sur ses pas. Quelqu'invraisemblable que cela fût, à tout hasard je me jetai en travers. C'était lui-même! Le malheureux brigadier chargé de sa garde, le même qui ne m'avait pas secouru, le ramenait complaisamment dans Tours, où son manteau avait été oublié. Je bourrai rudement cette brute, lui fis faire volte-face, et, sûr enfin que La Coste était en route pour sa destination, j'allai me coucher, car j'avais la figure fort enflée, je n'y voyais plus qu'à peine, et je souffrais beaucoup de ma blessure.

Me voilà donc seul avec moi-même. Au tumulte, au fracas d'une scène violente, la solitude, un profond silence avaient succédé. Mais dans cet isolement mon imagination prit l'essor; elle réagit alors tout entière au dedans de moi. La tristesse y dominait. Quelque heureuse qu'eût été l'issue de ce désordre, c'était une révolte; l'autorité en souffrirait. Ma confiance dans les Gardes était justifiée; cette révolte était partielle, elle était vaincue; et pourtant n'eût-il pas cent fois mieux valu que rien de tout cela ne fût arrivé? Cet attachement des Gardes, cet ascendant sur leur esprit dont j'étais si satisfait, qui désormais pourrait y croire? Qu'en diraient l'armée et l'Empereur, quand on en verrait sur ma figure de si singulières marques? Comment tout expliquer à chacun? Qui voudrait d'ailleurs m'en croire sur parole? Était-il arrivé rien de pareil aux chefs des trois autres corps de Gardes d'Honneur?

D'autre part je me représentais le Gouvernement embarrassé du bruit qu'allait faire cette échauffourée; irrité contre celui qui n'avait pas su la prévenir; souriant de la confiance d'un chef chez qui l'on conspirait à son insu, et de l'imprévoyance d'un général qui s'était laissé surprendre jusque dans sa chambre! L'Empereur saurait-il les précautions que j'avais prises, et ce qu'il y avait eu d'imprévu dans cet événement, du côté même des coupables? Son ministre s'accuserait-il de la maladresse de ses instructions? Enfin, qu'importerait au Gouvernement le succès d'une telle répression? C'était bien moins le coup, que son écho, qui allait l'importuner. D'ailleurs tout était-il donc fini? Étaient-ils sans complices, ces hommes assez audacieux pour être venus, jusque chez lui, brûler la figure à leur général?

Quelque justes que fussent ces réflexions, elles manquaient d'à-propos. Un caractère plus calme les eût remises au lendemain, car il était tard; cette journée n'avait été que trop remplie, et le temps du repos, celui de recueillir ses forces pour le jour suivant, était venu. Mais mon esprit échauffé continua dans cette fatigante direction. Peu à peu, cependant, cette préoccupation commença à se détendre : elle s'engourdit, mes idées s'entrecoupèrent, elles s'embrouillaient et finissaient par se perdre dans un assoupissement complet, quand tout à coup un bruit inaccoutumé m'en arracha.

Réveillé en sursaut, j'écoutai vite; mais, le silence étant rétabli, je me persuadai que les agitations de cette soirée se reproduisaient dans mes rêves. Humilié

de me croire ainsi le jouet d'une trop forte impression, je cherchais à me rendormir, lorsqu'un nouveau bruit me réveilla encore, et si brusquement, que je me redressai. Oh, pour cette fois, le fait était sûr, c'était vers mon jardin. Pourtant, rien ne succédant, j'allais en douter encore, quand le souffle d'une forte respiration, partant du même lieu, fit battre mes artères. Je mis la main sur mes armes; et bientôt d'autres bruits sourds et indéterminés concentrèrent, du côté de ma fenêtre, mes regards et toute mon attention.

Il n'y avait plus à en douter, une crise nouvelle se préparait. Le danger était là, du côté du jardin, dans ce cabinet qui renfermait la caisse du régiment, dont la porte était en face de mon lit, dont les fenêtres mal closes et les murailles extérieures garnies de treillages étaient accessibles à une escalade! Ce treillage se prolongeait justement vers ce même quai de la Loire où, quelques heures plus tôt, j'avais cru voir des conjurés en observation! Que devais-je faire? m'élancer? appeler? me mettre en défense? Mais quoi? réveiller mon aide de camp, mes gens, provoquer, sans assez de certitude, un nouvel esclandre! Cependant les avis de l'officier de gendarmerie me revenaient en tête. Ne m'avait-il pas assuré qu'on en voulait à ma vie? Mon incrédulité venait d'être punie, serait-elle incorrigible?

Dans cette pénible indécision, l'œil en arrêt, un pistolet d'une main, l'autre main prête à m'aider à sauter de mon lit, un pied même déjà dehors, je demeurais attentif et immobile, lorsque le bruit bien distinct de quelques pas et celui d'un meuble fortement dérangé me décidèrent. Je me levai donc,

j'allai arracher mon aide de camp et mon valet de chambre à leur sommeil; puis, tous les trois en chemise, nous nous dirigeâmes vers ce redoutable cabinet. Voici notre ordre de bataille : moi, le premier en tête, tenant d'une main un pistolet armé, et mon sabre nu de l'autre; à ma gauche, mon aide de camp armé de même; derrière moi, mon valet de chambre, Geoffroy, un troisième pistolet d'une main, et l'autre main posée sur la clef et prête à ouvrir. A mon signal, il ouvre et pousse soudainement la porte, dont je hâte le mouvement d'un coup de pied, et, tous trois ensemble, nous nous ruons dans cette ouverture! Ainsi l'assaillant était assailli, et l'ennemi, prêt à surprendre, allait d'autant plus lui-même se trouver surpris!

En effet, il hurle! il fuit et s'échappe! Mais ce fut en passant sous nos bras prêts à combattre, entre nos jambes, et à nos regards étonnés qui, cherchant plus haut d'autres adversaires, se rencontrèrent stupéfaits de n'avoir eu affaire qu'à....... un gros caniche!

Ce pauvre animal, qu'aucun de nous ne connaissait, s'était sans doute introduit dans la maison pendant le combat précédent; effarouché par le tumulte et les coups de feu, il s'était caché dans ce cabinet, où, après être resté immobile sous quelque meuble, la faim et l'ennui l'avaient agité. A cette vue les trois guerriers, armés de toutes pièces, restèrent d'abord muets en considérant réciproquement leur attitude belliqueuse! C'était, après la grande pièce, la petite : un éclat de rire la termina!

Cette fausse alerte, qui ne fut pas la moindre de cette fatigante journée, fut la dernière. Il n'en pou-

vait être autrement, car j'appris bientôt que tous mes sous-officiers et brigadiers s'étaient entendus pour veiller successivement autour de ma maison, et que même ils avaient résolu de me donner, pendant les trois ou quatre nuits suivantes, et à mon insu, cette marque touchante de sollicitude.

CHAPITRE X.

Le lendemain, à la pointe du jour, après avoir fait distribuer aux Gardes deux mille cartouches, je me rendis avec eux sur le champ de nos manœuvres. Là, m'arrêtant devant chaque escadron, je leur dis quelques mots sur l'attentat de la veille : je l'attribuai à un accès de folie de Desnestumières, l'intempérance ayant achevé de désorganiser son cerveau déjà malade. Chaque escadron répondit par des acclamations; après quoi je commandai moi-même la manœuvre. J'eus soin de faire exécuter tous les feux sur moi, m'y présentant sans affectation, sans paraître y songer, mais de près, et afin de prouver à ceux qui le méritaient ma confiance en eux, et d'imposer aux complices de Desnestumières, s'il en était besoin encore, plus de respect qu'ils ne m'en avaient montré la veille. Il est superflu d'ajouter que je n'entendis siffler, à mes oreilles, ni balles ni baguettes.

Les feux et la manœuvre terminés, j'allai me faire panser, car jusque-là je n'en avais pas eu le temps. Il fallut extraire, grain à grain, la poudre dont ma figure était criblée. Cette opération me rendit peu à peu toute ma vue; le reste était peu de chose.

Mais le malaise de mon esprit s'accrut d'une impatience assez naturelle, celle de ne connaître encore ni le but ni les complices d'un complot tramé sous mes yeux, dans le corps que je commandais, et dont j'avais été victime. Dès lors, comme l'échauffourée de la veille m'affranchissait de ce mutisme que m'avait imposé la police, je n'épargnai pas mes investigations près des deux prisonniers qui me restaient, dans le corps lui-même, et dans la ville : elles furent vaines. Pourtant une conjuration et des conjurés existaient autour de moi!

J'ignorais que parmi eux, dans les Gardes mêmes, il se trouvait un espion du gouvernement : personnage de taille moyenne, à figure pleine et insignifiante, au teint mat, et, du reste, porteur de ces formes grasses et arrondies qu'une conscience complaisante n'amaigrit pas; extérieur assez ordinaire aux gens de mœurs molles et faciles. Il portait un nom Vendéen, très-connu, qu'il déshonorait! C'était un de ces prodigues nécessiteux, pour qui la pauvreté est le pire des maux, esclave de ces plaisirs qu'on achète, et qui, n'ayant plus que son honneur pour s'en procurer, l'avait vendu! La police avait fait cette acquisition. Dans le désordre qui avait terminé le dernier festin de Desnestumières, on se souvient qu'un de ses convives, se dérobant, s'était caché sous un escalier :

c'était ce même agent, dont Savary n'avait pas jugé à propos de me faire connaître la mission.

Or donc, le lendemain au soir de cet esclandre, dans le moment où, renfermé chez moi, seul, fatigué de l'inutilité de mes recherches, je rêvais, le front dans ma main, aux moyens qui me restaient à prendre pour m'éclairer, voici que subitement, en levant la tête, et sans même avoir entendu entrer, j'aperçois debout, près de moi, cette figure officieuse. Il était en habit bourgeois. Ainsi déguisé il s'était glissé jusqu'à moi sans le moindre bruit, sans être aperçu de personne, à la faveur des premières ombres de la nuit qui s'approchait. Cette apparition fut si soudaine, que je tressaillis, lorsque, à une certaine attitude demi-honteuse, au doigt placé sur sa bouche, et à quelques mots prononcés avec précaution, je compris à qui j'allais avoir affaire, et l'à-propos de cette visite nocturne et mystérieuse.

Le résultat le plus net de notre entretien fut, pour moi, la liste des conjurés : ils étaient soixante, la plupart absents et en route pour la frontière. Quant à la conjuration, la Restauration en était le but. A un certain signal, qu'il me cacha ou qu'il ignorait, la révolte devait éclater, les caisses publiques être pillées, moi enlevé, et conduit dans la Vendée. Là, selon ma détermination, les conjurés devaient me prendre pour chef ou me garder comme otage; ils ne consentiraient contre moi à aucune autre violence.

Comme cet espion ne savait ou ne me dit rien de la nature du signal, c'est-à-dire de l'assassinat projeté de l'Empereur, et des ramifications de cette

trame dans la Vendée, j'avoue que ce projet de révolte, de soixante jeunes exaltés, dispersés, depuis Tours jusqu'à Leipsick, dans les escadrons d'un corps de trois mille hommes étrangers à ce complot, et au milieu d'une armée dévouée, me parut si fou, que je n'y attachai nulle importance. Pourtant je rendis aux ministres de la guerre et de la police un compte exact de cette révélation. J'indiquai le jour du départ des cinq complices de Desnestumières, libres encore et présents à Tours, en demandant qu'on les fît arrêter en route, et non au milieu du régiment comme les trois premiers, ce qui était, sans nul doute, bien plus convenable.

Quant à la liste des autres conjurés, je l'accompagnai de notes sur chacun d'eux. Celle de Bargain portait : « Assassin à gages ! » Son action et les renseignements que je venais de recevoir interdisaient pour celui-là toute indulgence. Pour Desnestumières, je ne le signalai que comme un jeune insensé, dont le cerveau était dérangé, et auquel six mois de réclusion dans une maison de santé étaient nécessaires. Je le recommandai à la clémence du ministre, comme bien plus digne de pitié que de colère. Je priai mon père de joindre son intercession à la mienne, ce qu'il fit, en certifiant avec moi que divers excès avaient momentanément égaré la raison de ce jeune homme. Nous nous entendîmes là-dessus avec sa famille, et nous réussîmes à le sauver.

Les autres Gardes compromis furent désignés moins comme des conspirateurs que comme des étourdis, bons à disperser dans les régiments de

l'armée, afin d'annuler leurs mauvaises dispositions et de les changer : avis que n'approuva point Savary, qui les fit tous arrêter.

Pour moi, ces devoirs remplis ainsi, et cette secousse n'ayant rien changé à l'ordre établi, ni à la marche de mes autres occupations, j'achevai l'organisation du troisième corps. Vers la fin d'octobre, près de trois mille Gardes étant successivement partis de Tours, je reçus l'ordre d'aller à Mayence en prendre le commandement. J'y arrivai au bruit des canons de Drouot, peu de jours après cette brillante charge des premiers escadrons du troisième de Gardes d'Honneur, qui culbutèrent, à Hanau, la cavalerie Bavaroise, et ouvrirent à l'Empereur, et aux restes de la Grande Armée, le chemin de la France.

Napoléon, à la faveur de ce noble effort, pour lequel il a consigné sa reconnaissance dans le bulletin de cette bataille, venait de rentrer dans Mayence. Mille rapports de l'intérieur, qui n'avaient pu percer jusqu'à lui, l'y attendaient. Son premier soin fut d'ouvrir les portefeuilles de ses ministres pour y chercher la situation dans laquelle il allait retrouver l'Empire. Dès le lendemain il me fit appeler. Du plus loin qu'il m'aperçut : « Que viens-je d'apprendre? « me dit-il; qu'est-ce donc que cette affaire de « Tours? Encore une conjuration? » Et sur ce que je répondis : « Oui, Sire, mais une conjuration d'éco« liers. — Comment, d'écoliers? reprit-il, mais « ils vous ont assassiné! — C'est vrai, répliquai-je, « mais fortuitement, follement, et cela n'a guère eu « plus d'importance qu'une émeute de collége! »

« Allons donc! poursuivit l'Empereur, une émeute « de collége à coups de pistolet! » Comme alors il s'anima et que des menaces lui échappèrent, je crus devoir lui représenter la situation contrainte et la mauvaise humeur de plusieurs de ces jeunes gens, leur âge, et répéter ce que j'avais écrit au ministre, que la dispersion de la plupart des inculpés dans l'armée suffirait. Mais l'Empereur en savait déjà plus que moi, sans doute, sur le projet de La Rochejaquelein. « Ah oui! s'écria-t-il, voilà un beau moyen « pour étouffer une conspiration! Allons, vous n'y « entendez rien! » Alors, me congédiant, il ajouta quelques mots si vifs sur le genre de répression qu'il jugeait indispensable, qu'aussitôt je courus chez Fain : c'était son secrétaire le plus intime, le plus digne de sa confiance. Je le pressai de se réunir à moi, et de s'efforcer de prévenir les actes trop sévères que je redoutais. Mais Fain me rassura : il me rappela les habitudes de l'Empereur, et qu'il ne fallait jamais le juger par ses paroles. En effet, pendant les cinq mois suivants, au milieu de la dernière et si opiniâtre lutte que soutint Napoléon, quelque convaincu qu'il fût que ces soixante Gardes, appelés à veiller sur sa vie, avaient conspiré contre elle, il les épargna; se contentant, en les privant de leur liberté, de leur ôter celle de se perdre à jamais par un si détestable crime!

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE I.

Je revoyais l'Empereur pour la première fois depuis son départ pour la guerre de 1813. L'impression que j'éprouvai fut vive, et si douloureuse, qu'elle dure encore! Son second désastre était accompli. Le point de vue, d'où chacun le contemplait, n'était plus le même. Le malheur l'avait frappé comme un autre, il avait courbé sa grandeur; on se sentait plus à portée d'elle, il fallait lever les yeux moins haut pour l'envisager; enfin, dépouillé de ce prestige d'infaillibilité qui avait tant ébloui, on le jugeait! Telle n'était pas cependant mon impression personnelle; mais elle était si naturelle, et lui-même devait tellement s'y attendre, que, en l'abordant, toute ma crainte avait été que quelque chose en moi pût lui faire supposer que je l'éprouvais.

Son entourage aussi me frappa. La captivité des uns, la mort des autres, celle surtout de Duroc, avaient changé sa Cour militaire. Ce n'était plus cette régularité, cet ordre sévère, cette réserve grave, mesurée, silencieuse, qui la distinguaient; tout enfin me

parut différent autour de lui, mais rien en lui. Déjà deux fois foudroyé, sa tête restait haute, sa voix brève et impérative, son attitude souveraine. Telle était sa nature, que réduit à un village il y eût encore paru le maître du monde!

Comment n'eût-il pas senti sa force, quand pour l'abattre, trois ans, huit guerres simultanées, et vingt batailles, qu'il gagna pour la plupart, suffirent à peine? Car, s'il succomba, ce fut à force de vaincre! Mais le ciel avait commencé l'ébranlement en 1812. Ce premier coup vint d'en haut, sa grandeur l'atteste. Quant aux redoublements qui suivirent en 1813 et en 1814, il fallut que l'Europe entière soulevât contre lui tout ce qu'elle avait d'hommes, lorsqu'il n'avait plus à lui opposer que des recrues d'abord, des enfants ensuite. Et pourtant il lui tint tête! Il fit plus, il prétendit, jusqu'au dernier moment, à l'Empire universel! Mais n'anticipons pas, conservons l'ordre des temps et de mes souvenirs.

J'ai dit, comme je l'avais vue, la première de ces catastrophes, celle de 1812. Je ne connaissais la seconde que par les bulletins incomplets qui nous étaient parvenus à Tours. En voici l'esquisse fidèle : elle est tracée d'après les récits que, à mon arrivée à Mayence, m'en ont faits les témoins qui venaient d'échapper à ce second désastre.

On a vu le retour précipité de Napoléon, à la fin de 1812, au travers des peuples conquis et de ses alliés, sans qu'il eût paru douter de la soumission des uns et de la fidélité des autres. Dans Paris, où il est arrivé le 18 décembre, c'est d'abord le souvenir du coup de

main, un moment heureux, de Mallet, qui le préoccupe. Un seul homme et un seul cri, « l'Empereur « est mort! » ont suffi pour renverser momentanément son Empire! Ce jour-là, pendant quelques heures, l'Impératrice, son Fils, sa Famille, tout semble avoir été oublié! Serait-il donc à lui seul toute sa dynastie? Avec lui son œuvre entière doit-elle disparaître? Il a effacé le passé, dominé le présent; mais l'avenir, lui échapperait-il? Napoléon s'efforce de se l'assurer. C'est pourquoi, dans les harangues qu'on lui adresse, il veut qu'on rappelle surtout, « que, si les Rois « finissent, la Royauté est immortelle! » Et pour proclamer, pour mettre en vigueur ce principe, pour le perpétuer dans sa Dynastie, il se fait demander le Couronnement de l'Impératrice et du Roi de Rome!

Mais au dehors, trop habile, trop fier, et trop conquérant pour compter, après un revers, sur des négociations, ce n'est que dans Fontainebleau, avec le Pape seulement, qu'il espère ainsi terminer une déplorable lutte. Et, comme son génie n'est jamais plus fort que lorsqu'il caresse, dès le 25 janvier, après six jours de séductions, il persuade au Saint-Père de signer avec le concordat de 1813, l'abandon de Rome pour Avignon, celui de son Pouvoir Temporel et de son droit d'investiture : paix trompeuse, que désavoue l'esprit de l'Église, et que, en moins de trois jours, annule une autre influence.

Quant à la Prusse, livrée à elle-même, elle suit sa pente et entraîne son Roi. Celui-ci pourtant, soit conscience ou politique, hésite encore; il réclame quatre-vingt-dix millions de notre Empereur, et Na-

poléon, en les refusant comme à un ennemi déjà déclaré, lève ses scrupules. Frédéric retourne donc à la Russie. Celle-ci, appelant tout à son aide, excite l'Allemagne à une insurrection générale. Stein en est le ministre, et Kotzbue le prédicateur. Ils dictent aux généraux de l'Autocrate Russe leurs proclamations libérales. L'indépendance et toutes les joies, toutes les fureurs de la vengeance ne leur suffisent pas; c'est la liberté, la légalité, l'égalité même que ces généraux apportent, disent-ils, à ces nations encore féodales! Ils déclarent que, à dater de 1812, « les arbres généalogiques, dégradés par l'invasion à laquelle ils n'ont « pas su résister, n'existent plus! Que les Allemands se « lèvent donc, et désormais tous seront des hommes « libres! Dans leurs Legions, tout privilége de nais« sance sera effacé : le fils du laboureur y pourra « devenir l'égal du Prince! Tous auront pour seule « distinction l'ardeur et le talent; pour drapeau, l'é« galité; pour cri de ralliement, la liberté ou la « mort! » Dès lors le Prince Eugène, affaibli par les garnisons qu'il laisse partout, poussé par les Russes, débordé par les Prussiens, recule derrière l'Oder, puis derrière l'Elbe et la Salza.

A ces ennemis naturels, un ennemi contre nature, un Français, devenu Suédois, s'ajoute encore : Bernadotte achève son marché; il s'engage à payer de sang français la conservation d'une Couronne qu'il doit à l'or et au sang de la France!

Cependant l'Autriche, si mutilée, et depuis trois ans si résignée, sans oser encore désavouer son alliance défensive, offensive, et de famille, avec Napoléon,

modifie déjà son attitude et la conforme aux circonstances. Elle reprend peu à peu ses grands espoirs prématurés de 1809; timidement toutefois, comptant sur l'événement, et ne paraissant attendre que d'une paix générale, qu'elle conseille, quelques agrandissements. D'abord, et d'accord avec Alexandre, elle neutralise son contingent, que plus tard elle internera avec nos Polonais, qu'elle veut et n'ose désarmer. D'autre part elle essaye d'attirer à Prague, comme dans un asile, le Roi de Saxe, chassé de Dresde par les Cosaques, et qui se réfugie à Ratisbonne, puis en Bohême. Bientôt elle offre à notre Empereur sa médiation armée; et, refusant une part de la Pologne et la Silésie dont il la tente pour l'engager irrévocablement dans sa cause, elle indique au contraire, au nom des alliés, la reconstruction solide de la Prusse, l'abandon de l'Espagne et la Pologne, celui de la Confédération même du Rhin, tout en paraissant encore ne prétendre, pour elle, qu'à la restitution de l'Illyrie.

On dit qu'alors, et avec de telles concessions, cette paix eût été possible. Mais comment croire que l'Autriche, qui n'en eût pourtant recueilli qu'une part si faible, se serait assez franchement réunie à nous pour forcer la coalition à les accepter. Quoi qu'il en soit, Napoléon élude, il évite d'entrer dans cette voie sans terme, d'accepter l'attitude d'un vaincu qu'on dépouille, et, sans menacer, sans refuser, il ne cherche qu'à gagner du temps et à se refaire une armée, convaincu que devant tout à la victoire c'est par elle seule qu'il pourra tout conserver.

Dans une position si critique, sa contenance au mi-

lieu de nous fut remarquable. En lui nul changement ne se manifeste. Les beaux-arts, les manufactures, les travaux publics attirent, comme en pleine paix, ses soins et ses pas; il se montre partout et toujours le même : Conseils de toute nature, usages de sa Cour, cérémonies, fêtes et plaisirs, tout continue. Même attitude quant au dehors, même hauteur dans le langage; ses actions y sont conformes. Il déclare que les guerres d'Espagne et du Nord seront menées de front par six cent mille hommes!

En Espagne, la concentration de ses corps d'armée vient de rendre à son frère sa capitale. Wellington se retire en Portugal, et Napoléon annonce qu'il le fera chasser de ce dernier refuge. Au Nord il ne se montre pas moins audacieux. Soixante mille hommes, restes de sa Grande Armée, demeurent dispersés dans les forteresses polonaises et prussiennes; ils y attendront son retour. Que ces débris s'y reposent; qu'ils retiennent, autour de leurs murs, les premiers efforts de l'ennemi: qu'ils montrent à l'Europe que Napoléon ne cédera rien: que le conquérant n'en est pas réduit à la défensive: que la Grande Nation va enfanter une autre Grande Armée, prête à s'élancer de son sein: et qu'eux, de Magdebourg à Dantzick, sont là pour marquer, en jalons menaçants, sa marche infaillible et victorieuse!

De son côté la France, quoique saignant de toutes parts, reste confiante. Son dévouement, son élan guerrier répondent à l'ambitieuse et fière inflexibilité de son Chef! Vœux ardents et acclamations, obéissance et enthousiasme, lois et sénatus-consultes, tout concourt: et, en même temps, l'Italie et l'Allemagne, tout en

pleurant leurs contingents détruits par l'hiver de 1812, se montrent fidèles.

Là encore, et depuis dix-sept ans, tout n'est plein que de lui. Codes et administration, honneurs et fortunes, agents civils et militaires, Rois et préfets, beaucoup d'ecclésiastiques même, que de choses, que d'hommes datent de lui! Combien sont, ou sa création, ou ses créatures! Régénérateur de ce nouveau monde, il en est le Destin : il y est présent partout, par sa renommée, par les milliers de voix qui répètent la sienne, et surtout par un réseau administratif dont les fils, constamment tendus, rayonnent de toutes parts, et couvrent jusqu'aux moindres parties de son Empire! C'est pourquoi, dès que, replacé au centre de ce système, il a poussé son cri de guerre, dans le même instant, en tous sens, et à trois cents lieues autour de lui, tous ces échos ont répondu! D'un seul coup, tout a vibré! A cette commotion électrique, de Rome à Brest, de Perpignan à Hambourg, tout l'Empire à la fois s'est levé; et lui, calme et actif, maître de lui comme de tant d'hommes et de choses, dans tous ces éléments divers, au travers de cette étendue, il a su tout diriger d'un regard si vif, d'une main si ferme, et par des calculs si positifs, que, en trois mois, le matériel, le personnel d'une armée de trois cent mille hommes, ont été créés, levés et rassemblés, et que cette énorme masse, vêtue, armée, organisée, et de toutes parts mise en marche, va se trouver réunie à portée de l'ennemi, et prête à combattre!

Travail immense! Dans cette organisation, dont sa puissante mémoire présentait, à la fois, sans effort et

sans confusion, à son génie, et l'ensemble et jusqu'aux moindres détails, rien ne fut négligé, rien oublié. Il vous eût dit, à tous les moments du jour ou de la nuit, quelle que fût d'ailleurs sa préoccupation, les numéros, la composition, la force de chacun des milliers de détachements de toutes armes, que, de toutes les parties de l'Empire, il mettait en mouvement; leur degré d'habillement et d'armement; le nombre d'étapes que chacun avait à parcourir; le jour, le lieu, l'heure même où chacun devait arriver! Et neuf ans après, à Sainte-Hélène, il eût pu le dire, il le redisait même encore!

Cette création fut l'un de ses actes de puissance et de génie les plus remarquables. On sait les éléments dont il a disposé, deux mots suffiront. Il a demandé: à ses armées d'Espagne, cent vieux cadres de bataillons, un régiment polonais, une légion de gendarmerie et quatre régiments de sa Garde; à sa marine, vingt mille soldats et artilleurs; aux cohortes de gardes nationales levées en 1812, cent mille autres encore; aux six dernières conscriptions, cent cinquante mille soldats; à la conscription de 1814, cent cinquante mille hommes; celle de 1813 était déjà sous les armes. Quant à la création subite d'une cavalerie nouvelle, de toutes les parties de son œuvre la plus difficile, gardes forestiers à cheval, fils de maîtres de poste, postillons, chevaux de gendarmes, il entraîne tout avec lui. Il se fait offrir des escadrons par ses bonnes villes. Dans ses dépôts, dans sa gendarmerie, jusque dans la retraite, il trouve des cadres! On a vu enfin son appel à des volontaires tout équipés et

montés à leurs frais, sous le nom de Gardes d'Honneur, auxquels il a tout promis, et dont il a obtenu dix mille hommes.

L'un des plus grands obstacles, celui de trouver 240 millions qui manquaient, est levé de même! Le trésor privé, connu de Napoléon seul, était de 160 millions. Il se garde de toucher à cette réserve. Quant à de nouveaux impôts, il se refuse à en ajouter le poids à l'impôt du sang. Mais, respectant moins les biens de main-morte, il se décide à ordonner la vente des biens communaux affermés. Leur valeur, estimée à 370 millions, suffira à combler le déficit, et le surplus, à solder régulièrement aux communes un revenu égal à celui des fermages de ces domaines. Dès lors le déficit est comblé en bons du trésor, dont l'Empereur soutient le cours en en achetant un quart avec son trésor privé.

En même temps, dans de volumineuses dictées, où tout est prévu, il a prescrit au Prince Eugène tous ses mouvements. Ce Prince, avec d'informes débris, quelques recrues, et trente mille hommes de notre réserve de Berlin, a su disputer, pendant trois mois, la Pologne, la Saxe, et la Prusse. Sa retraite enfin vient de s'arrêter : Magdebourg en est devenu le centre et le terme. Mais à droite et à gauche l'invasion continue, elle franchit l'Elbe; bientôt Hambourg est dépassé; Dresde, Leipsick même, sont ressaisis, et l'Empire est menacé! C'est alors que, à Magdebourg, entre ces attaques, Lauriston, avec quarante mille soldats de nos cohortes, a repassé hardiment le grand fleuve, qu'il a effrayé Berlin, et que le 5 avril

à Mockern, il a soutenu un combat dont le retentissement étonne les ailes ennemies et les force à un mouvement rétrograde. Ainsi quelques jours encore sont gagnés. Napoléon en profite. Dans les dix jours qui suivent, l'Impératrice est nommée Régente, la seconde Grande Armée nouvelle est prête! A gauche, Davout, avec un corps d'armée que les Danois vont augmenter, est poussé vers Hambourg; à droite Augereau, et plus loin le feld-maréchal Wrede, avec vingt-cinq mille hommes, sont placés en observation; enfin, le 15 avril, se dirigeant au centre, l'Empereur part de Saint-Cloud, pour surprendre et tourner par leur droite, en remontant la Saale, cent cinquante mille ennemis, avec six cents canons français, deux mille voitures attelées, et deux cent quinze mille hommes présents, bientôt suivis de deux cent mille autres!

CHAPITRE II.

Un tombeau, celui de Gustave-Adolphe, était le point de ralliement donné à toutes ces masses. Il y eut tant d'accord dans l'obéissance, ainsi que dans la conception et dans le commandement, que cette multitude de colonnes, les unes revenant de l'est de l'Europe, les autres parties du fond de l'Espagne, quarante-cinq mille hommes de l'Italie, et le reste du nord, de l'ouest, du midi du grand Empire, arrivèrent et se trouvèrent réunies, toutes à la fois, et à

la même heure, autour de ce monument funèbre!

Ce fut le 2 mai. Depuis trois jours Napoléon, en marchant à ce rendez-vous général, chassait devant lui, sans effort, un corps ennemi. Ce prélude aguérissait. La veille il avait atteint le vaste champ de Lutzen, où Gustave-Adolphe remporta, mort, la plus belle de ses victoires! Deux mamelons jumeaux, isolés et presque égaux, tels que les deux côtés d'un arc de triomphe, marquent l'entrée de ce champ de gloire. Une arrière-garde Russe avait disputé, quelques instants, ce court défilé. Le maréchal Bessières, l'un des plus anciens officiers attachés à Napoléon, et le plus dévoué après Duroc, mais que son commandement de la cavalerie de la Garde exposait rarement, faisait surtout la guerre en curieux. Au premier coup de canon il accourut, et le second l'emporta! Ce présage, au milieu d'un grand et nouvel espoir et de ce retour à des émotions qui plaisaient, ne fut pas assez remarqué.

L'Empereur et sa Garde couchèrent ce soir-là dans Lutzen, et Ney, avec quarante-cinq mille hommes, dans les villages au sud de cette ville. Le lendemain, 2 mai, l'Empereur, le premier, continua. Il s'enfonçait dans cette plaine célèbre, qu'entoure, vers l'est, un demi-cercle de marécages, et au fond de laquelle on rencontre l'Elster et Leipsick; les débris de la vieille Grande Armée et les corps nouveaux de Macdonald et de Lauriston, commandés par le Vice-Roi, y arrivaient du nord, en même temps que la tête de la Grande Armée nouvelle accourait de l'ouest. La jonction de ces deux masses s'accomplissait non loin du tombeau du

grand Roi de Suède. Car ici, passé et présent, lieux et hommes, tout était grand !

En ce moment l'Empereur, ayant donné l'ordre d'achever, en même temps que cette jonction, sa grande manœuvre, croyait en avoir atteint le but. L'armée du Prince Eugène, devenue la tête de sa colonne, se rabattait à droite. Son aile gauche, sous Lauriston, arrachait Leipsick aux Prussiens. Macdonald et le Prince lui-même, entre deux, avec sa réserve, marchaient en ligne dans la même direction. Ils tournaient ainsi l'armée alliée, dont on espérait couper la ligne d'opérations. Napoléon, après avoir attendu ce mouvement dans Lutzen, où, calme comme en pleine paix, il venait de dicter sa correspondance, en était parti vers dix heures du matin, devançant sa Garde. Arrivé en vue de Leipsick déjà pris, il contemplait ce premier succès, et en jouissait sans défiance. Il était onze heures. Il ne croyait la guerre que devant lui; quand tout à coup, en arrière, à sa droite, vers le lieu d'où il venait de partir, d'effroyables décharges d'artillerie se firent entendre :

Pendant qu'il avait tranquillement dormi dans Lutzen, quatre-vingt mille Russes et Prussiens, rassemblés en silence, et à son insu, autour de Pégau, à une demi-marche de son flanc droit, avaient épié son passage. Il n'y avait plus à en douter, l'Empereur, qui venait surprendre, était surpris ! Sur cette grande route, surchargée de recrues et de bagages, cette jeune et longue colonne, distendue par la marche, était prise en flanc; elle était menacée d'être coupée, morcelée, renversée sur le côté; et ses tronçons épars,

poussés du sud au nord dans la plaine, allaient être culbutés dans les vastes et profonds marais qui la terminent!

Heureusement, les divisions de Ney, placées sur ce flanc et bien commandées, n'avaient point encore quitté leurs cantonnements. Elles prirent les armes. Mais cette attaque était si imprévue, que d'abord elles se trouvèrent sans leur chef et sans ensemble, Ney, de sa personne, ayant accompagné l'Empereur. Pendant que, à bride abattue, ce maréchal retourne au combat, et que ses carrés, brisés par la mitraille et la fusillade de Blücher, reculent déjà vers Kaïa, il n'a fallu à Napoléon qu'un premier coup d'œil, subit comme le péril, pour tout envisager, et le mal et le remède. Eugène et Macdonald, qu'il vient de rencontrer, ont été dirigés sur la droite de cette attaque; à gauche ce sera Bertrand, encore en arrière de quelques lieues, et qu'il fait appeler en toute hâte. En même temps Marmont, prêt à déboucher de Poserna, va joindre Ney. L'Empereur lui-même avec sa Garde a fait volte-face; il retourne rapidement sur Lutzen, où, se plaçant en face du choc, en réserve, et à l'appui de son lieutenant, il rétablira le combat. Au milieu de l'émotion d'une si brusque alerte, tous ces ordres ont été conçus et donnés avec la rapidité de l'éclair. Ce qui étonne, c'est que ces marches, ces contre-marches, toutes ces manœuvres s'exécutèrent vivement et sans confusion; c'est que nos conscrits, dont un bon nombre, arrivé sans armes sur le Rhin, venait pour la première fois d'en recevoir, marchèrent au combat d'un pas aussi ferme que nos in-

trépides marins et la vieille Garde! Ils tombèrent, ils moururent aux cris de *Vive l'Empereur!*, tant cette génération était ardente et belliqueuse, la confiance grande, et l'impulsion haute et puissante!

Néanmoins les distances étaient longues, les chemins difficiles, et nos ailes, les corps de Bertrand et de Macdonald, trop loin encore de cette attaque que, sur les deux flancs, ils étaient appelés à vaincre. Pendant plusieurs heures, il fallut que l'Empereur, Ney et ses généraux soutinssent seuls cette lutte inégale; elle fut si acharnée, qu'elle couvrit de trente-sept mille morts et blessés des deux parts le terrain disputé. Marmont, le premier, vint à leur aide, à Starsiedel; et pourtant, au centre, à Kaïa, nós meilleurs généraux étant abattus, nos rangs, deux fois victorieux, mais trois fois vaincus, brisés enfin, se rompirent.

Ce fut alors que, envoyé par l'Empereur, Lobau se présenta dans ce vide. Son imperturbable aplomb, sa renommée guerrière, son habile intrépidité, tout, jusqu'à sa haute stature et sa voix martiale, rallièrent nos recrues imberbes; il en fit des vétérans! et, la baïonnette en avant, il les reporta en ligne. La brèche ainsi fut réparée, le temps reconquis, et l'heure décisive des réserves enfin atteinte. Mais la réserve ennemie était prête; elle s'élança la première sur ce point capital; la trouée fut refaite, notre centre crevé pour la quatrième fois, et jusques au fond de ses entrailles notre armée encore entr'ouverte!

Cette fois nos conscrits, épuisés, éperdus, se pelotonnant çà et là, tourbillonnaient. Deux fois l'Empereur lui-même, près d'être pris ou foulé aux pieds

par la cavalerie russe, avait été forcé de se réfugier dans ces rangs informes; tout semblait perdu, mais Lobau avait donné à Napoléon le temps nécessaire, et notre réserve vint à son tour. C'était la Garde! L'Empereur en lança l'infanterie sur Kaïa; lui-même, avec Drouot et quatre-vingts canons, s'avançant au galop, foudroya ce village à revers, et la cavalerie ennemie vers Starsiedel. En même temps nos ailes, enfin arrivant, Macdonald le premier à notre gauche, puis Bertrand à droite, débordèrent les flancs de l'ennemi. Alors, et de toutes parts, d'assaillant qu'il était, Wittgenstein est assailli : il est vaincu, rejeté sur Pegau, et chassé du champ de bataille! La victoire fut complète; elle eût été décisive si notre cavalerie, qui n'avait pu venir en poste comme l'infanterie, eût été présente.

Par ce grand coup de guerre, suivi de quelques combats d'avant-garde, la Saxe entière, son armée, son Roi lui-même, et les deux rives de l'Elbe, jusqu'à la Sprée, sont reconquis. L'Elbe fut franchi de vive force, à Meïssen, par Lauriston; à Priesnitz, par Napoléon, au travers d'une violente canonnade, où, frappé d'un éclat de bois, il répond si plaisamment à l'anxiété de ses soldats, qu'il change leurs cris d'effroi en éclats de rire! Ainsi tournée, Dresde, où l'ennemi l'avait arrêté vingt-quatre heures, et qu'il a voulu ménager, nous est abandonnée. Là, dans une halte de sept jours, Napoléon explore cette ville et ses alentours; il s'en fait stratégiquement et administrativement une base d'opérations. Il y repose et rallie ses corps : cent dix mille hommes autour de lui, et

soixante mille à Torgau, sous le maréchal Ney. Puis, ayant poussé Macdonald à la suite des alliés, il apprend que, redevenus forts de plus de cent mille hommes, ils se retranchent à Bautzen, sur les deux rives de la Sprée. En même temps il rappelle impérieusement de Prague, et reçoit à Dresde à bras ouverts, le Roi de Saxe et son contingent qu'il raffermit ainsi dans sa cause, dont l'insidieuse Autriche l'avait presque détaché. C'est alors que, s'irritant de la déclaration de médiation armée de cette Puissance, des conditions qu'elle lui impose, et de sa partialité pour les alliés, qu'une correspondance interceptée lui dévoile, il renonce à compter sur elle. Dans sa fierté, plutôt que de rien céder, s'apprêtant à tout combattre, il envoie le Prince Eugène à Milan y former contre elle une armée de quatre-vingt mille hommes, que vingt mille Napolitains élèveront à cent mille. Il rappelle à lui Murat; et, multipliant partout ses instructions, il compte que du nord au sud, et dans quelques mois, ses forces, portées à six cent mille hommes, lui obtiendront d'Alexandre, au lieu des conditions humiliantes de l'Autriche, une paix victorieuse. Il était dans cette disposition quand, le 16 mai, deux jours avant son départ de Dresde, Bubna, avec une lettre de l'Empereur François, se présente. Ce général, modifiant la résolution de Napoléon, obtient et emporte à Vienne son consentement à un armistice et à la réunion à Prague d'un Congrès, qu'aussitôt notre Chef, dans sa défiance de Metternich, envoie Caulaincourt proposer directement à l'Empereur Russe.



Mais trop d'espoirs avaient été conçus, trop d'engagements pris; une défaite ne suffisait pas; et, si l'attaque était vaincue chez les Russes, il leur restait la défensive, que l'espace chez eux favorise, et qu'ils entendent mieux. Leur retraite s'était arrêtée à Bautzen. Là, des renforts accourus, la Sprée, une position dominante, deux lignes de retranchements formidables, la Bohême à leur gauche, et l'appui secret de l'Autriche, encourageaient l'opiniâtreté d'Alexandre.

Le 20 mai, ne recevant aucune réponse, Napoléon aborde en face cet Empereur et le Roi de Prusse; il les attaque de front, leur enlève la Sprée, les chasse de Bautzen, leur arrache leur première ligne, et s'arrête devant la seconde, en faisant prendre à son aile droite une attitude menaçante. Le lendemain 21 il attaque encore; et c'est encore par sa droite que commence le combat. Cette agression concentre de ce côté l'attention des alliés; et, comme notre centre et notre gauche se montrent prêts à s'élancer, l'ennemi, devant ce front menaçant, immobile, et ferme sur ses positions, ne voit que là toute la bataille. Elle était ailleurs pour Napoléon, et l'heure en était marquée si sûrement, que, en l'attendant, arrêté près d'un bivouac, il s'y endormit!

Cependant, vers midi, notre aile droite, d'abord victorieuse, était repoussée, les alliés triomphaient, lorsque, par delà notre gauche, des bruits de guerre nouveaux, grondant dans le lointain, se firent entendre. De moment en moment ils se rapprochaient. A ce signal l'Empereur sourit des vains efforts des Russes contre sa droite. Il s'applaudit surtout de la

position avancée que Blücher conserve fièrement contre notre gauche; et, prêtant l'oreille aux nouveaux feux qui éclatent de ce côté, il regarde l'heure et s'écrie : « Que voilà enfin la bataille qui com-« mence! »

Ces échos lui en apportaient l'assurance : ils lui annonçaient le maréchal Ney, Lauriston, Regnier, soixante mille hommes, toute une armée nouvelle! Les alliés en croyaient les deux tiers vers Berlin, et l'autre tiers encore par delà la Sprée; ils lui avaient opposé Yorck et Barclay, et la voilà tout entière qui apparaît soudainement contre leur droite! Déjà même elle repousse Barclay, déborde Blücher, et, tournant ses positions retranchées, elle menace, jusqu'à la chaussée de Wurtzen et de Hochkirch, sa seule retraite!

Napoléon alors remonte à cheval; il donne le signal, et aussitôt, de notre droite à notre gauche, Oudinot, Macdonald, Soult et cent colonnes se précipitent! L'attaque de front seconde l'attaque de flanc; l'anxiété des chefs coalisés flotte de l'une à l'autre, ils ne savent où porter la main; l'orgueil de leurs positions tombe; forcés de tout abandonner en face de Napoléon, un tiers de leur armée et Blücher, se retirant, passent devant Ney, dont l'irruption, devenue malheureusement incertaine, laisse, sans les achever, s'écouler leur fuite.

Ce maréchal, trop livré à lui seul pour un mouvement aussi décisif, soit qu'il se fût défié de ses recrues ou du succès des autres attaques, soit par toute autre cause., avait hésité à se placer derrière

Blücher. Pourtant, pendant près d'une heure, la route de Würtzen avait été sous sa main, et, avec elle, la seule issue par laquelle toute la droite de l'ennemi, poursuivie par Napoléon, pouvait s'évader du champ de bataille. S'il faut en croire ce que m'a dit Jominy, chef d'état-major de Ney, la guerre tout entière était là ! elle devait y rester prisonnière, mais elle échappa saine et sauve, ne laissant à notre Empereur d'autre gage de cette double victoire qu'un champ de bataille de plus, couvert de vingt-neuf mille morts ou blessés des deux parts, et de quelques canons brisés.

CHAPITRE III.

Le lendemain il la retrouva à quelques pas de là, toute vive encore ; reculant, il est vrai, mais lentement. Chaque position lui fut disputée ; lui-même, toujours en tête, au milieu des tirailleurs, entraînait après lui son avant-garde, espérant entamer la retraite des alliés, et recueillir le fruit de sa victoire. Il ne leur arracha que quelques lieues de terrain et le paya cher. Quatre fois, dans cette journée, l'arrière-garde ennemie lui résista. Il n'avançait qu'au travers d'une pluie de boulets et de mitraille. D'abord, et devant Reichenbach, l'une de ces décharges lui tua Bruyères, général de cavalerie renommé. C'était l'un de ses anciens officiers de l'armée d'Italie ; il s'en souvient et s'afflige. Un moment après, au delà de ce

même village, un autre de ses vieux guerriers d'Égypte, simple chasseur à cheval de sa Garde, tombe à ses pieds; il se détourne, il passe, mais en remarquant, « que le sort lui en veut bien aujourd'hui! » paroles trop prophétiques qu'il dit à Duroc.

Duroc, issu d'une famille noble, né d'un père jadis capitaine et chevalier de Saint-Louis, lui-même officier d'artillerie et émigré rentré, était devenu, dès 1796, aide de camp de Bonaparte, puis général de division, Duc et Grand Maréchal; c'était le serviteur le plus cher à l'Empereur. Napoléon aimait son désintéressement, son âme loyale, son esprit prompt et pénétrant, sa parole brève, nette, et toujours sincère; peut-être même aussi une timidité soumise que, devant l'ascendant du génie de son Chef, ce guerrier si intrépide éprouva toujours. Ce fut un malheur : il eût été, sans cela, l'un de ses meilleurs conseils; mais, du moins, nul ne sut mieux lui obéir, sachant commander. Dans chaque affaire, choix d'hommes, choix de moyens, il proportionnait tout au but, gardant en tout la mesure, et s'arrêtant au point juste, au delà duquel les meilleures choses accomplies deviennent mauvaises.

Dans cette Cour nouvelle, composée d'éléments si divers, son maintien grave, et contenu, contenait; il s'imposait comme un exemple qu'il forçait à suivre. Administrateur habile, sous sa direction les services civils et militaires qui entouraient l'Empereur étaient ordonnés avec une fermeté calme, précise, et si active, que, chaque matin, dès neuf heures, heure des rapports, son bureau se montrait libre de toute af-

faire : déjà correspondance, instructions, ordres divers, tout était à jour, et lui, prêt à recevoir de nouveaux ordres. Jamais, au dehors de tant de rouages, nul effort ne s'apercevait, et pas plus la main vigoureuse qui faisait mouvoir tous ces ressorts. Maintes fois à cette charge habituelle, des missions politiques et militaires de haute importance s'étaient ajoutées, comme, entre autres, celle de maintenir la Prusse au temps d'Ulm; le commandement des grenadiers à Austerlitz; et, récemment, la réorganisation de toute la Garde. Et pourtant, sans vanité d'être si utile, toujours discret, constamment réservé, il parlait peu, jamais de lui-même, croyant que le bien se fait sans bruit, et le bruit sans bien. Seul favori, peut-être, qu'on ait aimé, respecté, et tant regretté, parce que, au faîte des grandeurs, il resta simple, et, dans la plus haute des faveurs, toujours modeste. Confident le plus intime, serviteur le plus dévoué, ami le plus sûr de Napoléon, caractère, habitude, entre eux tout s'était si bien identifié, que nous ne concevions plus qu'ils pussent vivre séparés : il nous semblait que le sort ne pouvait frapper l'un sans mutiler l'autre !

Cependant l'Empereur, à la fin de cette journée du 22 mai, après avoir adressé à Duroc les paroles ci-dessus citées, s'était avancé sur une hauteur. De plus en plus impatient, il venait de dépasser son artillerie, son infanterie même, en dépit des murmures de ses soldats. Ces braves gens lui reprochaient à haute voix son imprudence, lorsqu'un dernier boulet, arrivant sur sa droite, rencontra un arbre et ricocha

sur ceux qui le suivaient. On entendit aussitôt un long et horrible cri de douleur, puis un second gémissement étouffé : ce malheureux boulet venait de couper en deux un général du génie, et tout à la fois de déchirer les entrailles et de briser la hanche gauche du Grand Maréchal!

Duroc tombe! une rumeur subite s'élève au travers de la poussière et du bruit de la marche. L'aide de camp de service court à l'Empereur : c'était Lebrun, Duc de Plaisance, celui-là même qu'on disait avoir reçu mourant, dans ses bras, à Marengo, un autre ami de Bonaparte, l'illustre Desaix! Son émotion, en parlant à voix basse au grand écuyer, attire l'attention de l'Empereur. Napoléon s'informe, Caulincourt hésite; et, quand enfin il est forcé d'annoncer une perte si fatale, ce malheur est si grand pour l'Empereur, qu'il se refuse à le croire. Cependant l'ennemi disparaissait, c'était un dernier coup qui venait d'arracher à Napoléon son ami le plus sûr et le plus utile!

Quelques moments après, Napoléon était dans la chambre basse d'une maison de paysan, près de cet ami mourant, penché sur lui, sa main dans celle de Duroc, qui la pressait fortement contre sa poitrine! Les premiers mots de l'Empereur furent : « Eh bien! où donc? « est-il possible? » Et, consterné à la vue de ce corps entr'ouvert, la voix, pendant quelques minutes, manqua à l'excès de sa douleur! Dans son saisissement, pour la première fois, il parut anéanti; et ses larmes, qu'on voyait couler, parlèrent seules. Duroc, au contraire, d'une voix énergique et vibrante, s'écriait : « Ah!

« Sire ! le dernier coup de la journée ! » Et il exprimait son malheur de se séparer de celui qu'il aimait tant, et auquel il était si dévoué. Après quoi, ajoutant à de derniers vœux pour la gloire, pour le bonheur et le repos à venir de Napoléon, des adieux fermes et d'autant plus déchirants, il le supplia de s'arracher à un spectacle aussi cruel !

De son côté l'Empereur, toujours consterné, se refusait encore à accepter ces adieux, à se montrer sans espoir, et à commencer une séparation aussi douloureuse. Mais enfin, vaincu par l'évidence et par tant de courage, il lui demanda, « de songer à sa famille, « et s'il n'avait rien à lui recommander pour elle ? — « Non ! reprit le Grand Maréchal ; non, Sire ; avec vous, « je le sais, jamais rien ne lui manquera ! D'ailleurs, « mes affaires sont en règle, je ne dois rien ; et je « meurs en honnête homme ! » Puis, le pressant une seconde fois de s'éloigner, il lui répète les mêmes adieux ! Mais Napoléon ne peut encore se résigner : retombé dans sa première stupeur, il attache sur son malheureux ami l'un de ces longs et profonds regards qui, dans ces solennels et derniers moments, semblent vouloir, en dépit du sort, confondre indissolublement les âmes ; où l'on s'efforce de resserrer plus que jamais tant de liens près de se rompre, et de recueillir tout ce qu'il est possible d'arracher à l'inexorable mort !

Ywan, Berthier, Soult, Caulincourt, le Duc de Plaisance, le comte de Canouville, et Bonneval, aide de camp de Duroc, étaient présents ; tous, en se détournant, sanglotaient. Berthier attirait convulsivement à

lui Canouville. « O mon ami! s'écriait-il, voilà notre « destinée à tous; cette affreuse, cette éternelle « guerre nous tuera tous! » Duroc, toujours avec la même énergie, redisait à l'Empereur : « Adieu, Sire, « adieu! C'est assez! ne restez pas plus longtemps « dans cette atmosphère de mort! » Mais Napoléon ne pouvait surmonter sa consternation : ses genoux fléchissaient, Ywan s'en aperçut; il dit au maréchal Soult : « Soutenez-le, il s'affaiblit! » et le maréchal voulait l'entraîner. Alors, l'Empereur, serrant une dernière fois cette main mourante et dévouée qu'il tenait encore, prononça, d'une voix étouffée, ce cruel adieu! Il ajouta : « Que tous deux se reverraient dans « un meilleur monde! — Oui, Sire, répliqua le Grand « Maréchal, dans un monde où nous ne nous quitte- « rons plus! »

Duroc souffrit jusqu'au lendemain, repoussant tout espoir, et demandant qu'on l'aidât à mourir plus vite. Intimement attaché, pendant douze ans, à ce chef infortuné, j'ai recueilli religieusement, à plusieurs reprises, et de la plupart des témoins, ces tristes détails; ils sont exacts et entiers; tous ceux qu'on a dits ou écrits de plus, sur cette dernière entrevue, sont inexacts : une inspiration quelconque, autre que celle de la vérité, ou quelques nécessités du jour les ont dictés.

Napoléon, pendant cette cruelle nuit, bivouaqua près de la cabane où luttait si douloureusement contre la mort son Grand Maréchal. Un bataillon de sa Garde vint l'entourer. Là, tant que dura le jour, ces vieux grenadiers se montrèrent l'un à l'autre leur malheureux Empereur, assis devant sa tente, les mains jointes,

la tête baissée, et dans le plus morne silence! Drouot seul osa l'approcher, et lui demander ses ordres: « A « demain tout! » furent les seuls mots qui purent sortir de la poitrine oppressée de Napoléon. Et ces vétérans, attendris, tout en attisant leurs feux, le regardaient de temps à autre en s'écriant : « Le pauvre homme! »

Le lendemain, quand tout fut fini, il ordonna que ce corps mutilé fût transporté à Paris; il voulut qu'il fût enseveli sous le Dôme des Invalides. Puis, avant de retourner au combat qui recommençait, lui-même chargea le pasteur de Mackersdorff de faire placer sur le lieu où Duroc venait d'expirer, une pierre monumentale avec cette inscription : « Ici, le Général Duroc, « Duc de Frioul, Grand Maréchal du palais de l'Empe- « reur Napoléon, frappé d'un boulet, a expiré dans « les bras de son Empereur et de son ami! »

Sa douleur n'oublia rien. Il fit appeler le juge du lieu; et, devant lui, il acheta cette maison, en fit don à ses habitants, en leur imposant la condition de veiller, de père en fils, à la conservation de ce souvenir qu'il voulut rendre éternel!

Les jours suivants, l'ennemi continua sa retraite et Napoléon, sa poursuite acharnée. Breslau en fut le terme. La journée de Lutzen nous avait rendu l'Elbe et la Saxe; les journées de Bautzen et de Wurtzen nous rendirent l'Oder et la Silésie. Un seul mois, celui de mai, trois victoires et quelques combats d'avant-garde avaient suffi. En même temps Davout, avec l'aide d'un corps danois, avait repris Hambourg et Lubeck. Dès le 29 mai, la ligne française s'étendait glorieusement de Hambourg à Breslau; l'honneur, l'ascendant de nos

armes étaient reconquis; la coalition semblait décontenancée, elle fuyait autour de la Bohême, acculée au fond de la Silésie; elle nous avait abandonné la Prusse; quinze jours de guerre encore, elle eût été séparée de la Bohême, et la paix lui eût peut-être été dictée sur la Vistule. Mais Bernadotte venait de reprendre la Poméranie. Notre jeune armée, ébranlée par tant d'efforts, avait besoin de se raffermir : elle marchait presque sans cavalerie et à découvert, quand les armées ennemies restaient encore organisées. Leurs partisans qui voltigeaient sur nos derrières; nos victoires sans prisonniers; ces conquêtes de terrain et non d'hommes, inquiétèrent. La fuite même d'Alexandre, de Frédéric et de sa famille vers la Bohême, cette marche, plus politique que militaire, avait étonné! Et puis, trophées, marches en avant, joies de la victoire, la mort de Duroc avait tout attristé! Tels furent, autour de Napoléon, les divers motifs qu'on supposa l'avoir arrêté. Mais lui-même a dit et écrit que ce fut l'Autriche qui le força à un armistice, ce qui est vrai en ce sens : que, indigné des conditions de paix qu'elle prétendait lui dicter, il se décida à tout ajourner pour gagner le temps de doubler ses forces, et l'en écraser. Or, le 22 mai, après leur troisième défaite, les alliés, n'ayant répondu à ses propositions directes que par l'intermédiaire de l'Autriche, il les poursuivait encore le 29, quand, Alexandre et Frédéric lui ayant redemandé eux-mêmes cet armistice, il céda, le signa le 4 juin, et, sacrifiant à l'espoir de sa vengeance la ligne de l'Oder, il recula jusqu'à Liegnitz.

CHAPITRE IV.

Dès lors les rôles changèrent. L'Autriche, fière de ses armements et de sa position sur notre flanc droit, s'enorgueillit. La coalition avait été surprise à sa renaissance, avant son développement; la rapidité de notre Empereur avait mis le temps et le nombre de notre côté. L'armistice nous fit perdre ces avantages. Napoléon s'aperçut de sa faute en le signant. « Si les « alliés ne sont pas de bonne foi, dit-il alors, cet « armistice peut nous devenir bien fatal! » Ces paroles furent malheureusement encore trop prophétiques!

En effet, l'armistice ratifié date des premiers jours de juin, et ce n'est que le 28, après d'insidieuses, de vaines paroles de Bubna, qu'enfin Metternich arrive à Dresde. Bien plus, les conditions impérieuses que veut imposer à Napoléon vainqueur la coalition vaincue, c'est Metternich, c'est l'Autriche, se détachant de notre alliance, qui nous les apporte! Elle les appuie de sa médiation armée, évidemment déjà menaçante. Mais ici, laissons parler l'Empereur lui-même, d'après le témoin qui l'entendit : j'ai connu celui-ci trop intimement pour ne pas être certain de l'irrécusable vérité du récit que l'on va lire.

« Vous voilà donc Metternich! dit Napoléon en le « voyant. Soyez le bienvenu; mais, si vous voulez la « paix, pourquoi venir si tard? Nous avons déjà perdu « un mois, et votre médiation devient presque hostile à « force d'être inactive. Il paraît qu'il ne vous convient « plus de garantir l'intégrité de l'Empire Français. Eh

« bien! soit; mais pourquoi ne pas me l'avoir déclaré « plus tôt? Que ne me le faisiez-vous dire franche- « ment, à mon arrivée en Russie, par Bubna, ou plus « récemment par Schwartzenberg? Peut-être aurais- « je été à temps de modifier mes plans; peut-être « même ne serais-je pas rentré en campagne. En me « laissant m'épuiser par de nouveaux efforts, vous « comptiez sans doute sur des événements moins ra- « pides..... Ces efforts hardis, la victoire les a cou- « ronnés! Je gagne deux batailles. Mes ennemis affaiblis « sont au moment de revenir de leurs illusions. Sou- « dain, vous vous glissez au milieu de nous; vous venez « me parler d'armistice et de médiation, vous leur « parlez d'alliance, et tout s'embrouille... Sans votre « funeste intervention la paix entre les alliés et moi « serait faite aujourd'hui. Quels ont été jusqu'à présent « les résultats de l'armistice? Je n'en connais point « d'autres que les deux traités de Reichenbach, que « l'Angleterre vient d'obtenir de la Prusse et de la « Russie. On parle aussi d'un traité avec une troisième « puissance; mais vous avez M. de Stadion sur les lieux, « Metternich, et vous devez être mieux informé que « moi à cet égard. Convenez-en : depuis que l'Autriche « a pris le titre de médiatrice, elle n'est plus de mon « côté, elle n'est plus impartiale, elle est ennemie! « Vous alliez vous déclarer, quand la victoire de Lutzen « vous a arrêtés : en me voyant encore redoutable à « ce point, vous avez senti le besoin d'augmenter vos « forces, et vous avez voulu gagner du temps..... Au- « jourd'hui, vos deux cent mille hommes sont prêts : « c'est Schwartzenberg qui les commande; il les réunit

« en ce moment, ici près, là, derrière le rideau des « montagnes de la Bohême. Et, parce que vous vous « croyez en état de dicter la loi, vous venez me trouver. « La loi! Et pourquoi ne vouloir la dicter qu'à moi « seul? Ne suis-je plus celui que vous défendiez hier? « Si vous êtes médiateurs, pourquoi du moins ne pas « tenir la balance égale?..... Je vous ai deviné, Met- « ternich! Votre cabinet veut profiter de mes embarras, « et les augmenter autant que possible pour recouvrer « tout ou partie de ce qu'il a perdu. La grande ques- « tion pour vous est de savoir si vous pouvez me ran- « çonner sans combattre, ou s'il vous faudra vous « jeter décidément au rang de mes ennemis. Vous ne « savez pas encore bien lequel des deux partis doit vous « offrir le plus d'avantages, et peut-être ne venez- « vous ici que pour mieux vous en éclaircir. Eh bien! « voyons; traitons, j'y consens. Que voulez-vous? »

« Cette attaque était vive. M. de Metternich se jette à la traverse avec un attirail complet de phrases diplomatiques : « Le seul avantage que l'Empereur son « maître soit jaloux d'acquérir, c'est l'influence qui « communiquerait aux Cabinets de l'Europe l'esprit « de modération, le respect pour les droits et les pos- « sessions des États indépendants qui l'anime lui- « même... L'Autriche veut établir un ordre de choses « qui, par une sage répartition de forces, place la « garantie de la paix sous l'égide d'une association « d'États indépendants. — Parlez plus clair, dit l'Em- « pereur en l'interrompant, et venons au but! Mais « n'oubliez pas que je suis un soldat qui sait mieux « rompre que plier! Je vous ai offert l'Illyrie pour rester

« neutre : cela vous convient-il? Mon armée est bien « suffisante pour ramener les Russes et les Prussiens à « la raison, et votre neutralité est tout ce que je de- « mande. — Ah Sire! reprend vivement M. de Metter- « nich, pourquoi Votre Majesté resterait-elle seule « dans cette lutte? Pourquoi ne doublerait-elle pas ses « forces? Vous le pouvez, Sire! car il ne tient qu'à vous « de disposer entièrement des nôtres. Oui, les choses « en sont au point, que nous ne pouvons plus rester « neutres : il faut que nous soyons pour vous ou contre « vous! » A ces mots le ton de la conversation fléchit; l'Empereur conduit M. de Metternich dans le cabinet des cartes. Après un assez long intervalle, la voix de l'Empereur s'élève de nouveau : « Quoi! non-seulement « l'Illyrie, mais la moitié de l'Italie! et le retour du « Pape à Rome! Et la Pologne! Et l'abandon de l'Es- « pagne! Et la Hollande! Et la Confédération du Rhin! « Et la Suisse!..... Voilà donc ce que vous appelez l'es- « prit de modération qui vous anime! Vous ne pensez « qu'à profiter de toutes les chances; vous n'êtes oc- « cupé qu'à transporter votre alliance d'un camp à « l'autre, pour être toujours du côté où se font les « partages; et vous venez me parler de votre respect « pour les droits des États indépendants! Au fait, vous « voulez l'Italie; la Russie veut la Pologne; la Suède « veut la Norvége; la Prusse veut la Saxe; et l'Angle- « terre veut la Hollande et la Belgique! En un mot, la « paix n'est qu'un prétexte : vous n'aspirez tous qu'au « démembrement de l'Empire Français! Et, pour cou- « ronner une telle entreprise, l'Autriche croit qu'il lui « suffit de se déclarer! Vous prétendez ici, d'un trait

« de plume, faire tomber devant vous les remparts de « Dantzick, de Custrin, de Glogau, de Magdebourg, « de Wesel, de Mayence, d'Anvers, d'Alexandrie, de « Mantoue, de toutes les places les plus fortes de l'Eu« rope, dont je n'ai pu obtenir les clés qu'à force de « victoires! Et moi, docile à votre politique, il me « faudrait évacuer l'Europe, dont j'occupe encore la « moitié, ramener mes Légions, la crosse en l'air, der« rière le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, et, souscri« vant à un traité qui ne serait qu'une vaste capitula« tion, me livrer, comme un sot, à mes ennemis, et m'en « remettre, pour un avenir douteux, à la générosité « de ceux-là même dont je suis aujourd'hui le vain« queur!..... Et c'est quand mes drapeaux flottent « encore aux bouches de la Vistule et sur les rives de « l'Oder, quand mon armée triomphante est aux portes « de Berlin et de Breslau; quand, de ma personne, « je suis ici à la tête de trois cent mille hommes, que « l'Autriche, sans coup férir, sans même tirer l'épée, « se flatte de me faire souscrire à de telles condi« tions!..... Sans tirer l'épée! Cette prétention est un « outrage! Et c'est mon Beau-Père qui accueille un « tel projet! C'est lui qui vous envoie! Dans quelle at« titude veut-il donc me placer en présence du Peuple « Français? Il s'abuse étrangement s'il croit qu'un « trône mutilé puisse être en France un refuge pour « sa fille et son petit-fils!....... Ah! Metternich, com« bien l'Angleterre vous a-t-elle donné pour vous « décider à jouer ce rôle contre moi?..... » A ces mots, qu'il n'est plus possible de retenir, M. de Metternich a changé de couleur; un profond silence succède,

et l'on continue de marcher à grands pas. Le chapeau de l'Empereur est tombé à terre; on passe et repasse plusieurs fois devant. Dans toute autre situation, M. de Metternich se serait empressé de le relever; l'Empereur le ramassa lui-même! De part et d'autre on est quelque temps à se remettre. Napoléon, reprenant la conversation avec plus de sang-froid, déclare qu'il ne désespère pas encore de la paix, si l'Autriche veut écouter enfin ses véritables intérêts. Il insiste pour qu'on réunisse le Congrès, et demande formellement que, dans le cas où les hostilités recommenceraient, la négociation n'en soit pas pour cela interrompue, afin que cette porte, du moins, reste toujours ouverte à la réconciliation des peuples. En congédiant M. de Metternich l'Empereur a soin de lui dire que la cession de l'Illyrie n'est pas son dernier mot.

« Après ce grand débat M. de Metternich achève ses négociations avec M. de Bassano. Il ne fait plus difficulté sur rien. Le Congrès doit se réunir le 5 juillet, au plus tard. La ville de Prague est substituée à celle de Gitchin, que l'Autriche avait proposée d'abord pour cette réunion. M. de Metternich semble accorder que le médiateur ne sera pas arbitre, mais conciliateur; il se charge de faire prolonger l'armistice jusqu'au 10 août..... Enfin il est facile sur toutes les formes : c'est évidemment un homme qui a pris son parti. Il quitte Dresde le 30 juin, après avoir signé une convention fallacieuse (1). »

On a dit plus sur cet entretien; ce qui est certain

(1) Voir Fain, *Manuscrit de* 1813.

c'est qu'il dura quatre à cinq heures, que les éclats de voix s'entendirent dans le salon voisin, et que l'animation en fut extrême. Deux jours après, l'Empereur eut un autre entretien avec M. de Metternich. Dans le premier, soit emportement, soit calcul, tout en lui avait été menaçant; dans le second, au contraire, soit regret du premier, ou calcul encore, il montra l'aménité la plus attrayante; il accepta complaisamment la médiation de l'Autriche et un Congrès à Prague. L'ouverture en fut convenue pour le 5 juillet; les alliés la retardèrent jusqu'au 11, et Napoléon, sous divers prétextes, jusqu'au 26. Son véritable et seul but était la prolongation, pour trente-quatre jours de plus, de l'armistice. Il obtint vingt jours seulement, jusqu'au 10 ou 16 août, et parut s'en contenter.

Évidemment, des deux parts le sort en était jeté! Déjà, de notre côté, le Prince Eugène, envoyé sur l'Adige et dans le Frioul, y rassemblait quarante mille hommes. En même temps Napoléon renforce l'Elbe, depuis sa sortie de la Bohême jusqu'à Hambourg. Lillienstein, rocher en face de Kœnigstein, devient un fort protecteur d'un pont jeté sur le fleuve qui sépare ces deux rocs. Dresde, Torgau, Wittemberg, où plus de vingt mille lits d'hôpitaux se préparent, sont fortifiés; Magdebourg, quartier général d'un corps d'armée comme Wittemberg, va contenir le grand dépôt de nos malades et blessés, et de nos remontes; Hambourg enfin, repris après la révolte, se transformera sous Davout en camp retranché. Cette ville, Brême, et Lubeck sont imposés de cinquante millions en vivres et argent. Une part défrayera le

corps d'armée du maréchal et douze mille Danois à notre solde; l'autre part va payer les travaux exécutés sur le grand fleuve jusqu'à Dresde, et en approvisionner, pour deux mois et pour trois cent mille hommes, les points défensifs. L'Empereur joint à ce secours les réquisitions de toute nature qu'il tire de la Silésie, et dont il l'épuise.

Lui-même, nuit et jour, dans un *détail* infini, ordonne ces travaux, dont il dirige et va surveiller l'exécution jusqu'à Magdebourg. Il excite, par des prix, l'adresse du tir des soldats, par des festins le zèle des officiers, et, ce qui leur annonce la guerre, il avance de cinq jours pour eux la célébration et les récompenses de sa fête. Mais, pendant que, accourant à ses appels redoublés, sa cavalerie et cent mille soldats le rejoignent; qu'il apprend les admirables succès de guerre et d'administration, en Catalogne et à Valence, de Suchet élevé au rang de maréchal, et qu'il reçoit la déclaration d'alliance du Danemark et les protestations dévouées du Roi de Bavière, dont l'armée doit être portée à quarante mille hommes, il apprend d'autre part : qu'un nouveau corps anglais occupe l'Andalousie; que l'Espagne a confié ses bandes à Wellington; que son frère et Jourdan, sortis de Madrid pour le combattre, se sont laissés déborder et tourner à leur droite par ce général; qu'alors, forcés de reculer jusqu'à Vittoria, ils n'ont su ni se débarrasser de leurs convois inutiles, ni rallier à eux trente mille combattants qui étaient à leur portée, ni placer, contre quatre-vingt-dix mille ennemis, leurs cinquante mille hommes dans une position plus

resserrée et mieux défensive; qu'enfin, forcés de front et par leur droite encore, ils ont perdu, le 21 juin, avec Vittoria et sept mille hommes, leur ligne d'opérations, leurs convois, deux cents canons, quatre cents caissons, tous leurs bagages, et qu'ils fuyent au travers des Pyrénées et de notre frontière compromise!

Dans sa colère, Napoléon retire à son frère son commandement; il le séquestre à Mortefontaine; il ordonne même son arrestation, s'il ne se soumet à cet exil! Au milieu de ces nouvelles si désastreuses, il voit, autour de lui, la coalition se renforcer, sans compter l'Autriche, de deux cent mille baïonnettes; et pourtant rien ne l'ébranle, ni les conseils pressants de ses entours, de Fouché, de Savary, et surtout de Caulaincourt; ni les sollicitations de Metternich, que Narbonne lui envoie de Prague! Il ajourne encore les négociations; il ne songe qu'à redoubler d'efforts pour mieux préparer la guerre; il envoie Soult contre Wellington, Fouché, gouverner l'Illyrie; et, par des menaces rappelant de Naples Murat, il part, le 26 juillet, pour Mayence, pour inspecter ses renforts, pour encourager la France, pour y revoir, y consoler l'Impératrice, et combler en elle, par les plus tendres soins et des honneurs redoublés, la Fille de l'Empereur d'Autriche.

Il en repartit le 1er août, passa en revue, chemin faisant, les divisions de Saint-Cyr et d'Augereau, inspecta Erfurt, et revint, le 5, à Dresde. Là enfin, soit pour prolonger l'armistice ou suspendre la défection de l'Autriche, soit pour éviter une lutte dernière et suprême contre l'Europe entière, tout ce que sa fierté peut s'arracher de concessions, c'est seulement

l'offre de l'Illyrie, sans même Trieste, celle du Grand-Duché de Varsovie, et la reconstruction de la Prusse jusqu'à l'Elbe. Sur quoi l'Autriche, ayant persisté à ajouter la demande de l'abandon de Trieste, des villes hanséatiques, de la Confédération du Rhin, et l'injonction de répondre le 10 août, Napoléon non-seulement conteste ce surcroît de concessions, mais néglige de répondre à temps!

Sa dépêche, partie trop tard, ne pouvait atteindre Prague que dans la matinée du 11; mais le 10 août était le dernier jour d'espoir, et minuit, l'heure fatale! A cette heure fixe, sa réponse, d'ailleurs inacceptable, n'étant point arrivée, tout se rompt à la fois et de toutes parts : les négociateurs alliés quittent Prague subitement, l'Autriche se déclare, des signaux de joie et de guerre s'allument sur tous les sommets de la Bohême; Alexandre, ivre d'orgueil et d'espoir, et cent mille Russes et Prussiens en franchissent la frontière; ils se réunissent à cent cinquante mille Autrichiens, qui les attendaient. Enfin, le 17 août, Caulaincourt, inutilement resté près de Prague, rejoint Napoléon en Lusace; il lui annonce que ses concessions, qui peut-être eussent prévenu la guerre le 10, n'ont pu rien renouer le lendemain après la rupture!

On a accusé de ce funeste dénoûment l'orgueil de l'Empereur et l'aveugle confiance en son génie de l'un de ses ministres. Un fait certain, c'est que, dans la soirée du 9, Napoléon, pendant plusieurs heures, avait hésité. On a dit que, pesant d'une part la force de son armée, et de l'autre la paix et ses avantages, comme il penchait vers celle-ci, ce mi-

nistre s'était écrié : « Ah ! Sire, et votre gloire ! » Cette exclamation est vraie. Collin, le plus ancien et le plus dévoué maître d'hôtel de l'Empereur, en fut témoin. Ces paroles qu'il entendit, il les déplorait. Elles lui avaient fait tant d'impression, que, à son lit de mort, où je le vis, il croyait les entendre encore !

Quant à la fatale influence qu'on leur a attribuée, il n'en faut rien croire. Le mal vint de plus haut : il vint de l'excès de notre fortune. Napoléon s'était trop élevé ; il planait à une hauteur démesurée, au-dessus de tous les trônes ! Cette position si hautaine était exclusive, isolée, sans degrés, sans intermédiaire ; il en pouvait tomber, mais non en descendre ! Sur un sommet aussi périlleux, tout recul, toute paix désavantageuse lui paraissait donc impossible. Qu'on se figure ce Souverain, né de lui-même, ce dominateur, ce dispensateur de tant de sceptres, redescendant au milieu de la foule des Rois créés ou domptés par lui, quels eussent été parmi eux son attitude et son langage ?

D'autre part, malgré la terreur qu'inspirait son génie guerrier à l'Empereur son beau-père, comme à M. de Metternich ; malgré les précautions dont leur politique, prudente et cauteleuse, venait d'entourer une rupture si bien préparée, comment supposer que l'Empereur d'Autriche, que ce même agresseur de 1805 et de 1809 s'était sincèrement efforcé de manquer une troisième et si belle occasion de recouvrer tant de pertes ; que, satisfait de ressaisir Trieste ou l'Illyrie seulement, ce Prince, d'ailleurs tant mutilé, résisterait de bonne foi à l'exaltation armée et universelle qui l'environnait ; qu'enfin, au lieu de compléter

aux alliés, qui s'offraient à lui, une force de huit cent mille hommes contre trois cent quatre-vingt mille, il les menacerait sérieusement de joindre ses armes aux nôtres, pour forcer ces Princes, leurs peuples et les siens eux-mêmes, à laisser encore plus puissant qu'eux tous un conquérant aussi redouté? Non; tout porte plutôt à croire que, d'une part comme de l'autre, soit timidement, soit passionnément, on fut entraîné par la force des choses, et que d'avance tous étaient décidés à s'en remettre au sort des armes!

Ici, et avant de continuer ce triste récit, jetons un regard sur la malheureuse France, trop sacrifiée à un périlleux espoir. L'Empereur, dans Mayence et à Dresde, venait de statuer sur plusieurs affaires administratives et financières. Dans leur nombre on remarqua : l'émission de cinquante millions de bons du Trésor et de la Banque; la levée de trente mille recrues, prises sur les quatre dernières conscriptions, dans les départements du midi menacés par Wellington; l'illégale cassation du jugement, inique il est vrai, du jury d'Anvers; enfin, les bienfaits dont il prit soin de solenniser sa fête. Paris, ce jour-là, vit s'ouvrir trois marchés nouveaux, et couler dans son enceinte les eaux de l'Ourcq. A Nîmes, l'amphithéâtre romain, restauré, fut rendu à ses jeux antiques. Toulon jouit d'un autre spectacle : un vaisseau de cent trente canons, lancé sur ses eaux, attira les yeux de la Provence. En Savoie, les rocs des Alpes, percés à jour, s'ouvrirent aux communications de deux peuples. A Cherbourg, où il voulut que l'Impératrice allât se distraire du chagrin de la guerre avec

l'Autriche, un vaste port militaire, creusé de cinquante pieds dans le granit, reçut l'Océan! Telles furent, le jour de la Saint-Napoléon, les utiles magnificences qui, du nord au sud, signalèrent le 15 août, fatale veille de la reprise des hostilités : joies trompeuses, déjà bien mêlées de larmes, et que, après un dernier éclat de gloire, allait anéantir une seconde catastrophe trop semblable à celle de 1812!

CHAPITRE V.

Cependant Napoléon est prêt, et la guerre aussitôt l'environne. Il n'a, de Milan à Hambourg, que trois cent quatre-vingt mille hommes contre huit cent mille, en y comprenant les réserves; mais l'Elbe, de Kœnigstein à Hambourg, lui appartient : cinq places fortes lui soumettent le cours de ce fleuve. Le fort du lion est à Dresde. Il y est attaqué, au nord et de Berlin, par Bernadotte et cent vingt-trois mille hommes; à l'est et de Breslau, par Blücher et plus de cent mille hommes; au sud et de Prague même, par le Roi de Prusse, les deux Empereurs, et deux cent cinquante mille hommes.

Au premier il oppose, vers Berlin, Oudinot et soixante-cinq mille hommes; au second, vers la Katsbach, Macdonald et soixante-quinze mille hommes. Soixante-quinze mille hommes encore observent la Bohême, et lui gardent Dresde. Lui-même, au centre, et de Garlitz, avec soixante mille soldats d'élite, se tient prêt à tout. A son extrême gauche, pres-

que en dehors de ce système, Davout et trente mille hommes, contre Walmoden et un nombre égal, défendent Hambourg. Ils doivent encore, avec l'aide de notre garnison de Magdebourg, menacer Berlin, tandis que, à notre extrême droite, Wrede, avec vingt-cinq mille Bavarois, qu'Augereau et quelques mille hommes observent de Wurtzbourg, garde la Bavière contre les Autrichiens en nombre pareil.

Attaqué de trois côtés, son plan semble être de se tenir prêt au centre, pour porter successivement, sur les points les plus menacés, et selon l'événement, sa réserve mobile et sa main puissante.

Le plan des alliés, au contraire, est d'user sa fougue; de le vaincre partout où il ne sera pas; enfin de l'attirer sur l'un de ces trois points, et, pendant qu'on se retirera devant lui, de l'attaquer sur les deux autres.

Blücher impatient commença. Au moment où Napoléon sonde la Bohême vers Zittau, et apprend la jonction des Princes alliés autour de Prague, ce hardi Prussien surprend notre armée de Silésie, la pousse devant ses avant-gardes, et, suivant le plan convenu, quand l'Empereur est attiré contre son agression, il cède et recule. En même temps, fiers de l'absence de Napoléon, Bernadotte au nord, sortant de Berlin, repousse Oudinot; et au midi, les Souverains alliés, que l'Empereur croit vers Gabel, tournent l'Elbe, par Tœplitz et Peterswalde, descendent des monts de la Bohême sur la rive gauche de ce fleuve, et, se prolongeant, à l'ouest, entre notre armée et la France, marchent sur Dresde.

C'était-là le point décisif; Moreau s'y trouvait : Moreau! ce républicain, jadis défenseur de sa patrie contre nos émigrés, bien plus excusables que lui, et que maintenant il imite! L'infortuné, de caractère et d'esprit trop faibles pour porter son grand nom, venait d'être, pour la seconde fois, égaré par un autre traître à son pays! Il s'était laissé attirer au milieu de nos ennemis, qu'il aidait de ses conseils. Dès le 24 et 25 août, lui et les Souverains alliés se sont rendus maîtres de notre ligne d'opérations : ils ont envahi la Saxe, et en menacent à revers la capitale. Ils sont deux cent vingt mille contre Saint-Cyr et dix-huit mille hommes seulement; ils ont deux jours d'avance sur Napoléon, et ils les perdent!

L'Empereur, que sa prévoyance inquiète ramenait aux cris de détresse de Saint-Cyr repoussé de Pirna sur Dresde, accourt à marches forcées; mais ce n'est que le 26, à deux heures après midi, que ses troupes, harassées, achèvent d'entrer dans cette ville. Il y avait trente heures que les alliés eussent pu l'y prévenir; et, comme s'ils l'avaient attendu, c'est seulement à quatre heures du soir, deux heures après l'arrivée de notre Garde Impériale, que ces Princes commencent l'attaque. Elle fut violente; mais, au moment où, se croyant victorieux sur tous les points, et criant déjà « *Paris!* » leur cri de guerre, ils atteignent les portes, soudain ces portes s'ouvrent, et de chacune s'élance une armée qui les culbute, les chasse de toutes parts, et les rejette au loin dans la plaine!

Ils s'y arrêtèrent sanglants, mais non rebutés. Un

renfort de vingt-cinq mille Autrichiens arrivait a leur gauche; ils s'étendirent imprudemment de ce côté, au delà du val profond de Plauen ou de la Tharendt. Leurs deux ailes touchaient l'Elbe, au-dessus et au-dessous de Dresde; et, rassurés par leur nombre plus que double du nôtre, ils formaient un vaste demi-cercle. Napoléon, dès ce soir-là même, les jugea : il dicta la victoire du lendemain, tant à ses prévisions tout fut conforme!

Le 27, à six heures du matin, lui-même, au centre avec Marmont, et bien appuyé sur Dresde, commence un feu violent, où bientôt, près d'Alexandre, Moreau tombe, les deux jambes brisées par un boulet! Tandis que cette lutte, où notre canon seul combat, attire et retient l'attention de l'ennemi sur ce point central, à droite et à gauche nos deux ailes, vigoureusement lancées, attaquent à la baïonnette. A notre droite, et devant Victor, l'aile gauche autrichienne est dépourvue de cavalerie, elle est séparée du centre par la Tharendt; d'un côté Victor, avec son infanterie, la charge de front; de l'autre, Murat, Latour-Maubourg, et dix mille chevaux, la tournent, l'enfoncent à l'aide d'une pluie battante qui éteint les feux, et lui tuent ou prennent vingt mille hommes!

En même temps, a notre gauche, Saint-Cyr d'abord, et plus loin, vers l'Elbe, Ney, Mortier et toute la Garde abordent l'ennemi. L'Empereur court les exciter : ils renversent, ils chassent devant eux, sur les dernières pentes des monts Bohémiens, l'aile droite Russe et Prussienne, pendant que Vandamme et trente-

cinq mille hommes, poussés, la veille au matin, de Stolpen sur Pirna et sur la grande route, leur coupent de ce côté la retraite. Il fallut même que le lendemain, et sur le grand chemin de Prague, la Garde russe se fit jour au travers des conscrits de Vandamme, pour se retirer sur Kulm et Tœplitz.

Deux cents canons et caissons, mille voitures de bagages, trente-cinq mille ennemis blessés, tués ou pris, et la fuite des alliés dans les montagnes d'où ils venaient de descendre, furent les résultats de cette victoire.

Elle avait été gagnée tout contrairement au premier espoir de Napoléon. Le 25, c'était en se précipitant de Pirna avec plus de cent mille hommes, et en forçant la droite des alliés, qu'il avait voulu les anéantir, en les séparant de la Bohême; mais contraint, le 26, d'accourir en face d'eux pour les repousser de Dresde, c'était par leur gauche, le 27, qu'il venait de les assaillir victorieusement : tant sont variables et impérieuses les nécessités subites des champs de combat, et tant le génie de Napoléon, celui de l'attaque, était vif, et prompt à se conformer aux occasions qui, d'un instant à l'autre, y surgissent!

Napoléon ignorait alors que le grand personnage abattu près de l'Empereur Alexandre était Moreau. Il crut à la mort de Schwartzenberg; et, trop longtemps heureux pour n'être pas disposé à se flatter, il rapprochait cet incident de l'incendie du bal de cet ambassadeur. On se souvient que ce malheur changea en deuil les fêtes de son mariage avec Marie-Louise, comme une autre catastrophe avait marqué d'infortune l'union de Louis XVI avec Marie-Antoinette. Le premier mou-

vement de l'Empereur fut de plaindre le Feld-Maréchal; il ajouta toutefois : « Que jusque-là cet incendie « avait pesé sur son cœur comme un présage sinis- « tre, mais qu'aujourd'hui le sort s'expliquait : que « Schwartzenberg purgeait la fatalité, et qu'il de- « venait évident que c'était à lui que s'était adressé « ce présage! »

Ce n'était pas la première fois que nous remarquions en Napoléon un penchant plus ou moins superstitieux; soit que, à une si grande élévation, ne voyant rien entre le Ciel et eux, ces Dominateurs se plaisent à se supposer l'objet de l'attention divine; soit que, en effet, ces hommes inspirés, ces maîtres de la terre, Grands Vassaux du Ciel, soient plus immédiatement sous la main de Dieu, et se sentent plus près de lui que les autres hommes! Quoi qu'il en soit, c'est un fait, qu'on avait vu, dès ses premiers pas, Bonaparte porté à croire, autant pour les autres que pour lui-même, à ces avertissements.

Au reste, le lendemain, lorsque, avant de marcher sur Pirna, il passa en revue le champ de bataille, comme il s'occupait de dédommager les habitants de leurs pertes, plusieurs d'entre eux lui apprirent son erreur. Ils étaient restés possesseurs d'un chien portant sur son collier le nom du général Moreau, et avaient vu amputer et emporter, sur des lances de Cosaques, ce malheureux général.

Cette bataille de Dresde fut la dernière des grandes victoires, à grands résultats, de Napoléon. Et en effet, malgré les grands noms de Wagram et de la Moskowa, il n'y en avait pas eu de pareille depuis celle de Ratisbonne. Le 27 au soir il rentre avec la nuit à Dresde;

il marche vers le palais de ce Roi dont il doit croire qu'il vient de sauver le trône ; il y arrive environné de trophées, dont il se plaît à lui faire hommage, et aux acclamations des Saxons qu'enivre sa gloire !

Le 28 au matin tout continue : d'une part, la hâte, le désordre et l'encombrement d'une déroute ; de l'autre, la confiance et l'empressement de la poursuite. Déjà l'espoir des vainqueurs et l'inquiétude des vaincus se concentraient sur Tœplitz. La fuite de la plupart des colonnes alliées, par tous les sentiers des montagnes de la Bohême, convergeait sur ce point capital. Vandamme en était le plus près ; il en suivait, de Pirna et de Kœnigstein, par Peterswalde et Kulm, la route directe. La Garde russe, seule, de ce côté, avait passé sous son feu ; elle avait percé son aile gauche à Hollendorff, et, s'étant retournée, elle reculait sur Kulm en combattant.

Cependant Ney, Mortier, toute notre Garde, l'Empereur lui-même, marchaient à l'appui de Vandamme ; Saint-Cyr et Marmont, par d'autres routes, devaient le rejoindre. Pour compléter la victoire, pour en recueillir tous les fruits, il n'y avait qu'à pousser dans cette heureuse direction. Le sort de la campagne, celui de la guerre, l'empire de l'Europe étaient à Tœplitz ; cette route y menait ; et déjà, maître à Peterswalde du sommet de la Bohême, Vandamme, en tête de cette formidable colonne, dont il ne s'agissait plus que de réunir les différents corps, atteignait le but. Il était midi ; et, Vandamme excepté, tout s'arrêta !

Soit accident fortuit, et que les grandes pluies de la veille eussent pénétré et glacé Napoléon ; soit que,

avant l'âge, trop d'émotions l'eussent affaibli, il est certain que ce temps critique, que cette première phase décisive de la campagne, dura deux jours de plus que les forces physiques de notre Empereur! Les anxiétés des derniers jours de l'armistice, les ardentes émotions de ces douze premières journées de guerre, l'inutile excursion en Silésie, les inquiétudes, l'extrême contention d'esprit du 24 et du 25, pendant les marches forcées du retour sur Dresde, l'effort glorieux du 26, celui du 27, le déluge de pluie qui marqua ce dernier jour de gloire, tant de fatigues, tant de violentes préoccupations, et ces deux victoires l'avaient vaincu! Tout à coup la corde, trop tendue, se détendit. Enfin, ce qu'une lutte de deux jours contre deux cent cinquante mille hommes n'avait pu faire, un hasard de santé, suivi de fâcheuses nouvelles venues de loin, en décida!

Le jour de cette défaite intérieure fut le 28 août; l'heure, midi; le lieu, une prairie, à droite de la grande route de Prague, à un quart de lieue de Pirna. Il s'y arrêta pour déjeûner. Dès le premier moment de ce court repas, un profond dégoût s'empara de lui, un mal soudain se déclara : des convulsions d'estomac, des douleurs d'entrailles le saisirent. Pour dire le fait tel qu'il est, tel que lui-même, en 1815, en convint avec Haxo, de qui je tiens ce détail, comme de Turenne et de plusieurs autres officiers qui en furent témoins : un peu d'ail, mêlé à ce déjeuner, contribua à décider du sort de la campagne. Il y eut même un instant où il se crut empoisonné! Pour lui, le but de cette journée de marche était Pirna. Sa Garde devait être poussée en

avant, jusque vers Hollendorff; et, selon son habitude d'appeler tout à lui, Saint-Cyr, alors à sa droite, eût été entraîné sur cette direction décisive. Ainsi, dès le 29 matin, et du haut des monts de la Bohême, les trente-cinq mille soldats de Vandamme, déjà presqu'en vue de Tœplitz, eussent été secondés par quarante mille hommes. Mais Napoléon est absorbé par les souffrances qu'il éprouve. Quant aux fâcheuses nouvelles de Wittemberg, de Silésie même, qui n'eussent point dû l'arrêter, son secrétaire a écrit qu'il n'en eut connaissance que le lendemain 29. Quoi qu'il en soit, cette halte, qui ne devait durer que vingt minutes, se prolongea plusieurs heures. Après quoi, il monta péniblement en voiture, et on vit avec surprise que, au lieu de continuer vers Pirna, il retournait à Dresde. Dès lors, tout est suspendu : la Garde s'arrête à Pirna ; et Saint-Cyr, au lieu d'avancer, flotte à droite dans la plaine!

Celui-ci, grand capitaine, d'une haute et mâle stature, et dont la parole rare, grave comme sa noble figure, était d'une concision pleine, fine, et souvent mordante, avait un génie calme et méthodique. La guerre pour lui était un art qu'il aimait, et qu'il étudiait sans cesse. Il se plaisait à la faire par principes. Il en avait la philosophie : calculant l'événement, non-seulement en raison du lieu, du nombre, et des circonstances, mais d'après le caractère de l'ennemi auquel il avait affaire, et celui des chefs et soldats qu'il commandait; sachant d'ailleurs gagner l'estime de ceux-ci, les façonner à sa manière, leur inspirer l'orgueil d'eux-mêmes, et, dans les privations, dans les périls les plus extrêmes, élever et maintenir leur cœur à l'égal du sien.

Il recherchait la gloire, mais acquise régulièrement, ne l'estimant pas de bon aloi, quelque grande qu'elle fût, obtenue hors des principes. Il préférait celle où tous les mouvements, prudemment calculés et savamment combinés, laissent au hasard le moins possible. On l'avait vu souvent, habile et tenace, surtout dans la défensive, la transformer, par de judicieux stratagèmes, en offensive imprévue et victorieuse.

Homme entier, il était moins entreprenant que Desaix, son premier compagnon d'armes. Moreau, dont ils furent les lieutenants, disait d'eux : « Qu'on pouvait « gagner avec l'un des batailles, mais que, avec l'autre, « on était sûr de ne point en perdre. » Saint-Cyr lui-même a caractérisé, d'un mot heureux, cette diversité de génies : « Ce que Desaix, a-t-il dit, aimait à faire « avec son avant-garde, je préférais l'exécuter avec « ma réserve. »

Ses mémoires sont peut-être le livre le plus remarquable de cette époque; il n'y a point de militaire qui ne doive les consulter.

Ce grand homme de guerre n'avait toute sa valeur que commandant en chef. Indépendant par élévation de caractère, mais aussi par orgueil de son mérite, il supportait mal ses égaux, et ses supérieurs moins encore. Trop fier de ses talents pour se résigner à les faire servir à une autre renommée que la sienne, et trop jaloux de la gloire pour la partager, ses chefs se sont plaints de ses désapprobations, et de sa froideur dans l'obéissance, comme ses égaux, de son goût à s'isoler, et de ne pouvoir assez compter sur son voisinage.

C'était sur lui seul que, le 25 août, et le 26 surtout,

la première fougue des alliés s'était épuisée ; c'était sa retraite savante sur Dresde et sa résistance sanglante, jusqu'aux portes de cette ville, qui les avaient d'abord contenus, puis livrés aux sorties subites et victorieuses de Napoléon. Mais dès lors, soit dépit de ce que ses conseils n'avaient point été suivis; soit déplaisance de n'être plus maître de ses mouvements, on assure que, du 27 au 30, sa froideur devint évidente. Toutefois on n'a point le droit de n'imputer qu'à lui le désastre qui va suivre; car, s'il est vrai, ainsi qu'on va le voir, qu'un pas de plus de lui l'eût conjuré, comme il n'en reçut l'ordre, trop vague encore, que le 30 au matin, on ne peut que lui reprocher sa lenteur à y obéir.

De son côté, le 29, à neuf heures du matin, l'Empereur paraît rétabli; et pourtant, renfermé dans son cabinet, il demeure encore à Dresde; sa Garde aussi reste dans Pirna. Quant à Saint-Cyr, on le laisse toujours vaguer sur le champ de bataille conquis l'avant-veille. Et cependant, depuis deux jours, et de l'autre côté des monts, Vandamme, abandonné en Bohême, ne cesse de combattre! Il pousse toujours sur Tœplitz, et livre, à Kulm, contre la Garde russe, une bataille acharnée qui reste indécise. La journée du 29, comme celle du 28, fut donc encore perdue pour le soutenir. Selon les uns les ordres furent oubliés; selon d'autres ils furent mal donnés, ou mal exécutés. Ce qui n'est que trop certain, c'est que, de ce côté si décisif, on n'acheva rien, on laissa faire.

L'attention de Napoléon avait été détournée par des dépêches de Paris, par la dictée des bulletins victorieux qu'il avait hâte d'y faire parvenir, et surtout,

dit et écrit son secrétaire le plus intime, par le rapport d'un échec que le Duc de Reggio venait d'essuyer devant Berlin. La division sortie de Magdebourg en avait été victime : treize canons, deux mille cinq cents prisonniers, et dix lieues perdues, marquaient ce revers.

A cette nouvelle, un espoir passionné a, dit-on, saisi l'Empereur! Bernadotte vient de s'aventurer à la poursuite du Duc de Reggio, sur la route de Wittemberg; celle de Dresde à Berlin, par Luckau, peut conduire Napoléon en arrière de cette agression, et il se prépare aussitôt à la suivre. Il veut, lui-même, courir avec sa Garde pour tourner, surprendre, et punir cet ennemi personnel, de tout temps envieux de sa gloire et de sa puissance. L'éclatante reprise de Berlin couronnera cet effort, et les gloires du Héros de l'Italie se seront renouvelées en Allemagne!

Mais, pendant que pour Bernadotte et Berlin il néglige Tœplitz, les Souverains alliés profitent de cette distraction, que les détails précédents seuls peuvent expliquer : leurs canons engravés, leurs caissons culbutés, leurs colonnes emmêlées et amoncelées, qui gravissent en désordre les longs et étroits défilés des gorges du Niklarsberg et du Geyersberg, se dégagent, et, désencombrant les passages, elles s'écoulent, et franchissent les crêtes de la Bohême! Le retentissement des canons de Vandamme, arrêté devant Kulm, avait averti Alexandre et Frédéric. Leurs Russes, leurs Autrichiens qu'ils appellent, descendent et accourent en foule dans Tœplitz. Ils se joignent, devant Kulm, à la Garde Russe, et s'étendent sur le front et les flancs de notre avant-garde. En même temps Kleist

et ses Prussiens encore dans la montagne se détournent à gauche, se prolongent sur ces crêtes boisées, et, passant entre Saint-Cyr, toujours immobile en Saxe, et l'infortuné Vandamme, ils atteignent Peterswalde, et redescendent, derrière ce général abandonné, sur la grande route qu'il vient de suivre.

On assure, et le général Haxo lui-même me l'a confirmé, que, dans la nuit du 28 au 29 août, Vandamme avait reçu l'ordre de continuer, et l'avis que Saint-Cyr et Mortier allaient le soutenir. En conséquence, après quarante-huit heures de combats, le 30 au matin, Vandamme, croyant à tout moment voir Saint-Cyr descendre à sa droite, engage, en dépit d'Haxo, une troisième bataille. Mais, débordé sur ses flancs et écrasé de front, quand il veut reculer sur les renforts promis, au lieu de Saint-Cyr et de Mortier, il rencontre Kleist! Dès lors, environné, désespéré, il se juge perdu : le commandement lui échappe, chacun ne prend plus conseil que de soi-même! Sa gauche fuit, et s'échappe le long de l'Elbe; sa droite perce vigoureusement l'ennemi, les bois, les montagnes, et rejoint Saint-Cyr. Celui-ci, quelques heures plus tôt, eût encore pu arriver à temps pour le secourir. Le maréchal Mortier m'a dit que, au bruit de ce combat, il le lui avait fait observer; mais que Saint-Cyr, ignorant dans quel danger se trouvait Vandamme, avait répondu : « Que rien ne « pressait, qu'il fallait laisser les deux partis s'épui- « ser; et que, en arrivant alors, on recueillerait « l'honneur d'un coup décisif! »

La cavalerie de Vandamme fit mieux encore que

ses deux ailes. Corbineau, celui de la Bérésina, la commandait. Il se retourna, tête baissée, contre le corps Prussien, l'enfonça, le traversa de part en part, et revint en Saxe; mais tout le reste demeura prisonnier : ce furent Vandamme, Haxo, quatre-vingt-trois canons, trois cents voitures, et sept mille hommes! Vandamme en avait trente-cinq mille; c'était un général fougueux, entreprenant, et d'autant plus cette fois, qu'il avait cru trouver à Tœplitz le bâton de Maréchal.

Ainsi, le 28 et le 29 août la tête de la coalition, battue, mutilée, presque désorganisée, fuyait sous nos yeux et sous notre main, un dernier coup pouvait l'achever; et le 30, la voilà raffermie, joyeuse et triomphante! L'ascendant ressaisi par Napoléon est ébranlé, sa victoire gâtée! Tant d'heureux, de glorieux résultats du 27 sont changés, le 30, en regrets amers! L'Empereur envisagea d'un coup d'œil tout ce que cette catastrophe renfermait de conséquences. « Voilà la guerre! s'écria-t-il : bien haut le matin « et bien bas le soir; du triomphe à la chute il n'est « souvent qu'un pas! » Puis, compulsant ses ordres avec Berthier, il semble vouloir charger Vandamme de toute la responsabilité de ce désastre; mais bientôt, revenant à ses cartes, pendant qu'il les examinait, son secrétaire l'entendit murmurer ces vers dont, avec plus de justice, il parut s'appliquer le sens à lui-même :

J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées;
Et j'ai toujours connu, qu'en tout événement
Le destin des États dépendait d'un moment!

CHAPITRE VI.

Le souvenir de ce moment perdu le 28 et les deux jours suivants fut si cruel à Napoléon, qu'il tenta de l'effacer en détruisant ses ordres à Vandamme. On les avait retrouvés sur le secrétaire de ce général. Il ne pouvait s'en prendre en effet aux revers d'Oudinot et de Macdonald de l'avoir fait lâcher prise sur Tœplitz, puisqu'il ne changea l'un et n'alla secourir l'autre que le 3 septembre, six jours après ce fatal 28!

Quoi qu'il en puisse être, ce moment, cette occasion étaient perdus, et ce n'était pas tout encore! A la nouvelle de l'échec d'Oudinot, à celle de la défaite de la division sortie de Magdebourg, l'annonce d'un autre coup du sort, plus accablant, s'était jointe. Les temps d'infortune étaient arrivés : les malheurs fondaient sur lui de toutes parts. Le 26 août, la veille même du jour de la dernière des grandes victoires de Napoléon, Macdonald, qu'il eût mieux valu laisser ainsi qu'Oudinot sur la défensive, avait attaqué. Il avait eu deux buts à la fois : l'un, de chasser les Prussiens de Hirchberg par deux divisions qui remontèrent le Bober sur ses deux rives; l'autre, d'éloigner Blücher de Dresde et de Berlin, en le repoussant, par delà la Katzbach et ses affluents, de la position de Jauer. En conséquence il avait marché le 26 vers cette ville, sur trois colonnes : celle de droite, sous Lauriston et Gérard, devant l'aborder directement; celle du centre ayant à traverser les profonds ravins de la

Neiss, dite *la Furieuse*, et à enlever le plateau de Janowitz que, au même moment, la colonne de droite, forte de vingt-trois mille hommes sous Souham, devait attaquer à revers. Entre ces deux dernières colonnes marchait Sébastiani et cinq mille chevaux.

Le danger de cette manœuvre était d'avoir donné le point même et l'instant de l'attaque pour le lieu et l'heure de leur ralliement à ces deux colonnes, dont la marche, par des routes fort séparées, pouvait manquer d'ensemble dans un pays aussi accidenté. A cela, deux incidents inattendus s'ajoutèrent : l'un fut ce même déluge de quarante-huit heures, des 26 et 27 août, si funeste aux Autrichiens devant Dresde; l'autre, que Blücher, qu'on supposait en retraite et qui nous y croyait aussi, s'avançait en masse, par Janowitz, au moment de notre attaque. Il en résulta que l'avant-garde du centre de Macdonald, trois mille fantassins seulement et cinq mille chevaux, quand elle aborda ce plateau, s'y heurta contre quarante mille ennemis qui la culbutèrent au fond du ravin de la Neiss d'où elle était sortie : échec de peu d'importance, mais que le déluge, déjà commencé, transforma dès ce soir-là même, et de plus en plus pendant les 27, 28 et 29, en une véritable catastrophe!

En effet, pendant ce combat, notre colonne de gauche, arrêtée dans sa direction par la Katzbach débordée, s'était détournée sur notre centre. De là, et du refoulement de l'attaque du centre dans ce même ravin par la cavalerie prussienne, le plus effroyable encombrement! Pourtant l'on n'avait perdu dans cette échauffourée qu'un millier d'hommes. Mais, au milieu

de cette inondation, sans abris, sans vivres, sans armes à feu qui pussent servir, on ne put ni reprendre l'offensive, ni demeurer; il fallut fuir, et abandonner canons, caissons et bagages, enfin tout ce qu'il fut impossible d'arracher à ces boues profondes et aux cavaliers ennemis qui s'acharnaient sur notre désastre. Souham et notre gauche, protégés par Sébastiani, souffrirent peu. Lauriston et Gérard, à notre droite, se retirèrent sur Goldberg. Dans cette journée leur marche d'abord victorieuse, puis rétrograde, fut de dix-sept heures! Le 27, on erra au milieu des inondations. Ce ne fut que le 28 qu'on put repasser le Bober à Buntzlow, mais en abandonnant encore, sur l'autre rive, la division Puthod, l'une des deux lancées sur Hirchberg. Cette division entière, six mille hommes et son général, tomba aux mains de l'heureux Blücher. Ce fut le 29 août que s'accomplit ce dernier malheur. On put alors se compter; cent canons, toutes leurs voitures abandonnées, manquaient, et vingt mille hommes : quatre mille tués et blessés, huit mille pris, et autant de débandés qui avaient jeté leurs armes!

L'Empereur, à cette fatale nouvelle, comme à l'annonce de la défaite d'Oudinot, et le surlendemain à celle du désastre de Vandamme, ne se montra point abattu. Il consola même Macdonald décontenancé et découragé. Mais ce qui étonne, c'est que, dans une triple lutte aussi décisive, il ait autant laissé faire à la Fortune, et qu'il ait cru trois fois pouvoir vaincre où il n'était pas! Sa situation, si étendue et si compliquée cette fois, le domina-t-elle? Était-ce négligence de ces précautions qui font le commencement des grandes car-

rières et dont le relâchement quelquefois marque la fin?

Cela parut surtout au nord. On sait que, de ce côté, notre armée, opposée à quatre-vingt-dix mille Suédois, Russes et Prussiens, était de soixante-cinq mille hommes divises en trois corps d'armée. On a vu que le Duc de Reggio, seul maréchal, en commandait un, et que Napoleon l'avait mis à la tête des deux autres. Lorsque, le 20 août, l'Empereur lui avait donné, avec ce commandement, l'ordre d'attaquer, l'aide de camp qu'il chargea de cette instruction, il me l'a dit lui-même, ne put retenir un mouvement de surprise. Ce mouvement fut tacite, mais si prévu par Napoléon, que le comprenant aussitôt : « Eh! je le sais bien, dit l'Em« pereur; mais Reynier est là, il dirigera; voyez à les « rapprocher, et qu'ils s'entendent! »

C'etait demander deux victoires, l'une sur soimême, et l'autre sur l'ennemi; aucune ne fut obtenue. Le Duc de Reggio, véritable preux, simple, franc, modeste, refusa d'abord le commandement en chef. Toutefois, forcé d'accepter il le fit à demi, il s'obstina à rester en tête du corps qu'il dirigeait; ce fut de là seulement qu'il consentit à donner des ordres aux deux autres corps. D'autre part Reynier ne pouvait quitter le sien. Le bras ainsi séparé de la tête, on avait marché sur Bernadotte et Berlin en deux colònnes : Bertrand à droite, Oudinot et Reynier à gauche, et par deux routes parallèles. On renversa d'abord les premiers obstacles; mais le 22 août, lorsqu'on fut arrivé en présence de Bernadotte, au lieu de rallier nos deux colonnes, on ne sait pourquoi le Duc de Reggio les subdivisa, se sépara de

Reynier, et s'écarta de deux lieues à gauche. Le 23 nos trois corps abordèrent donc l'ennemi, entièrement séparés l'un de l'autre : le général en chef à l'extrême gauche de son armée, à deux lieues de son centre, et à quatre lieues de son aile droite!

Cette bataille sans ensemble se composa de deux combats, l'un au centre, l'autre à la droite. A droite, Bertrand, sans habitude du commandement, fut repoussé. Au centre, Reynier, attaqué dans Grossbeeren, sa conquête, y fut abandonné par ses Saxons. Sa division française, écrasée par le nombre, eût été perdue si Guilleminot et le Duc de Reggio, accourant se joindre à sa retraite, ne l'eussent fait respecter. Cette retraite ne s'arrêta, les 29 et 30 août, qu'à Wittemberg. Douze mille hommes manquaient aux drapeaux : le tiers tué ou pris, le reste, Italiens, Saxons surtout, débandés et désarmés!

On va voir comment, en dépit de ce triple échec, Napoléon, retombant aussitôt dans la même confiance, en subit un quatrième! Je répète ici les impressions de tous mes compagnons d'armes : ils disaient que, soit trop d'impatience de ressaisir Berlin, d'humilier Bernadotte, et de rallier à lui nos garnisons isolées en Prusse; soit que, par trop de mépris de tant d'ennemis, il se fût fait illusion sur leur nombre et sur la puissance de tant de haines, lui, qui partout jusque-là avait dominé la guerre, s'était laissé cette fois dominer par *elle*! Partout ailleurs, ajoutaient-ils, génie de l'attaque, il en avait toujours su mettre de son côté tous les avantages, tandis que, au contraire cette fois, depuis les premiers jours de Dresde jusqu'aux derniers de

Leipsick, cédant à ses adversaires le temps qui nous dévorait et l'initiative, il s'était laissé imposer leurs batailles, au lieu de les forcer, comme autrefois, d'accepter les siennes.

Le 2 septembre telle était sa position. Ses lieutenants étaient repoussés : Macdonald sur Bautzen, Oudinot sur Wittemberg; et lui-même, au lieu d'avoir achevé à Tœplitz les débris de la grande armée alliée, recueillait à Dresde ceux de Vandamme et chargeait Lobau de les réorganiser. Toutefois, délivré momentanément de Schwartzenberg, il persévérait à vouloir se joindre à son armée du Nord, pour surprendre, écraser Bernadotte, et prendre Berlin; mais Blücher victorieux l'attire encore à l'est, recule une seconde fois devant lui, quand, simultanément, soixante-dix mille Russes et Prussiens, ressortant vers Pirna de la Bohême, le rappellent encore à Dresde.

Pendant qu'ainsi, du 3 au 7 septembre, il s'épuisait en marches et en contre-marches sans résultats, il avait, le 2 septembre, envoyé le maréchal Ney prendre le commandement de l'armée du Duc de Reggio, avec l'ordre de la porter vers Baruth. Il est vrai qu'alors il comptait pouvoir la renforcer sur ce point d'une partie de sa réserve et de sa présence. Mais cette armée, réduite à cinquante mille hommes, était serrée de près contre l'Elbe par quatre-vingt-dix mille alliés victorieux. Or, lui donner l'instruction de manœuvrer sous la main d'un ennemi si ardent et aussi supérieur en nombre, c'était si bien, dès le premier pas, l'exposer à un échec, que l'adieu de Napoléon à Ney fut ce mot, avec un sourire : « Allez me perdre une bonne

« bataille! » Ce fut malheureusement ce qui arriva.

Ney, entre son point de départ et son but, avait trois journées de marche. Dans les deux premières, il avait à se dérober à Bernadotte, à passer le défilé de Dennewitz, et atteindre Juterbock. Une troisième journée suffisait pour gagner Baruth. Le 5 septembre son premier mouvement fut habile et vif: il fit passer sa gauche et son centre derrière sa droite déployée, força l'aile gauche ennemie, et déroba cinq lieues à Bernadotte. Le lendemain 6 la marche était dangereuse, elle prêtait le flanc gauche à l'ennemi. Les trois corps devaient donc partir au point du jour, bien serrés, tête sur queue, et se hâter. Mais faute, soit dans le commandement, soit dans l'obéissance, ils partirent tard, avec deux heures d'intervalle entre eux, s'offrant ainsi, distendus et sans ensemble, à une attaque que le harcellement d'une cavalerie nombreuse annonçait déjà.

A midi, dès la quatrième heure de marche, la tête de colonne se heurta, au défilé de Dennewitz, contre l'aile gauche ennemie repoussée la veille, qu'il eût fallu y prévenir, ou qu'on eût écrasée, en passant, si l'on eût marché en masse. C'était Tauenzien et vingt mille Prussiens en forte position, contre Bertrand et seize mille hommes seulement; mais Ney et Morand étaient là, l'attaque fut donc hardie et savante. On réussissait, quand Bulow, avec vingt mille autres Prussiens, que suivirent bientôt cinquante mille Suédois et Russes, accourut sur notre flanc gauche. On ne pouvait plus songer qu'à se défendre, et ce fut si vaillamment, qu'on donna le temps à Reynier d'abord, puis

à Oudinot d'arriver enfin. La première disposition de ces deux corps fut conforme aux circonstances : Bertrand toujours face en tête, les deux autres corps faisant face à gauche, où le péril était le plus pressant. Ce fut alors qu'une seconde faute fut commise; celle-ci fut décisive !

Il y a des généraux de dix mille hommes; beaucoup moins pour vingt-cinq mille; fort peu pour cinquante mille; et pour cent mille presque point, si même il s'en trouve encore.

Ney, au coup d'œil d'aigle sur des champs de bataille circonscrits, à la tête d'un corps d'armée, quand il avait tout sous les yeux et sous la main, lorsqu'enfin le feu, qui trouble tant d'autres, l'animait et le calmait à la fois, avait moins l'habitude du commandement d'une armée nombreuse, où l'ensemble dépend de l'exacte obéissance des divers chefs qui la composent, où dès lors il faut que, se tenant au centre avec sa réserve, le chef, pour mieux commander à tous, ne combatte guère lui-même. Le 8 octobre au soir, l'Empereur, revenu de Bautzen vers Pirna, près de Saint-Cyr, apprend que, dans cette bataille d'une armée en marche, arrêtée en tête, puis surprise en flanc par un nombre double, et combattant sur ces deux côtés, l'aile droite ayant fléchi, Ney, qui s'y trouvait, a appelé de sa gauche à son secours non-seulement deux régiments français de Reynier, mais le Duc de Reggio avec tout son corps; qu'alors, à cette gauche ainsi dégarnie, quoique la plus exposée, les Saxons de Reynier, découragés, s'étant laissé culbuter sur nos parcs et nos bagages, on n'a plus eu de

retraite, au milieu du plus grand désordre, que sur Torgau, où Ney, réduit de cinquante à trente-deux mille hommes, vient de se réfugier avec perte de vingt canons et de dix-huit mille hommes! Moitié en ont été pris ou tués; quant au reste, la plupart Saxons et Bavarois, les uns sont débandés, les autres ont déserté, on ne doit plus les revoir, si ce n'est dans les rangs de nos adversaires.

On dit qu'alors cependant, chez les Prussiens surtout, on entendit des cris de fureur contre Bernadotte : « Pourquoi, héros en paroles, l'occasion le trouvait-elle toujours si timide et si irrésolu? Pourquoi était-ce toujours sans son ordre qu'on pouvait combattre, et fallait-il lui arracher la victoire autant qu'à l'ennemi? Était-ce un traître ou un faux brave? » De notre côté l'on remarqua que là, comme en Silésie, nos maréchaux malheureux attribuèrent surtout leurs revers à l'insubordination de leurs lieutenants : plainte, au reste, commune à tous les généraux vaincus, mais qui les condamne plus qu'elle ne les excuse, savoir se faire obéir devant être dans tout commandant son premier mérite! Cette fois pourtant leur plainte parut fondée, soit que les chefs qu'ils avaient sous leurs ordres fussent plus accoutumés, loin de l'Empereur, au commandement qu'à l'obéissance; soit que, n'ayant été placés à leur tête qu'au moment d'agir, ils n'eussent pas eu le temps d'établir sur ces lieutenants leur autorité.

Voilà donc la grande, mais solitaire victoire de Dresde annulée par quatre défaites! En même temps, quand autour de Napoléon, dont l'étoile pâlit, le cercle ainsi

se resserre, tandis que, pour la seconde fois, Blücher vient encore de l'attirer et de reculer devant lui, deux fois la grande armée alliée, ressortant de la Bohême vers Pirna, l'a rappelé, puis retenu devant elle. De son côté deux fois l'Empereur tente de la saisir sur le fait : la première, 9 septembre, en tournant la gauche ennemie par le Geyersberg; la seconde, 15 septembre, en forçant sa droite par Peterswalde et Kulm. Mais deux fois encore, selon leur système, les coalisés en se retirant rendent vain ce double effort! C'est alors que, parvenu au sommet de ces monts, Napoléon, à la vue de cent vingt mille hommes, s'est arrêté; qu'il a reculé; et que, se retranchant contre leurs attaques, il a contemplé, pour la dernière fois, cette vallée de Tœplitz, comble d'ennemis, et dans laquelle, dix-sept jours plus tôt, en profitant de leur défaite et de leur désordre, il eût peut-être pu terminer la guerre!

Le 18 septembre, redescendu de ces hauteurs, soucieux et rêveur, dans Dresde, il resserre autour de lui, sur l'Elbe, de Kœnigstein à Torgau, et appuie l'un sur l'autre, tous ses corps d'armée. Déjà même, se sentant affaibli de plus de cent mille hommes quand l'ennemi s'est accru d'un nombre pareil, il prévoit une attaque générale des alliés sur sa ligne de retraite. Dans ce danger, il ordonne en France des levées nouvelles; il veut qu'on prépare le Rhin à se défendre, et jette plusieurs détachements entre l'Elbe et l'Elster pour assurer nos communications contre les partisans qui les infestent. Puis, inquiet des mouvements de Blücher, il en a fait sonder sous ses yeux la position le 23 septembre, et, s'étant rassuré, il revient à Dresde.

CHAPITRE VII.

Là, mutilé dans ses quatre lieutenants, fatigué des fausses attaques dont évidemment on veut l'épuiser lui-même, il semblait s'être réduit à la défensive. Il y réorganisait, reposait et approvisionnait ses corps, y concentrait la guerre pour l'avoir plus à sa portée, et y attendait l'attaque des alliés pour y répondre. Ceux-ci s'enhardirent; les rôles changèrent; enorgueillis par le succès, par leur nombre toujours croissant, il sembla que Marengo et Ulm les eussent inspirés, et que, à leur tour enfin, ce fût à eux à aller audacieusement se placer entre lui et son Empire!

Le 2 octobre leur projet se déclare! Ils dédaignent de défendre plus longtemps Prague, Berlin et la Silésie. Blücher, marchant par sa droite le 25 septembre, a donné la main à Bernadotte. Tous deux, débordant, forçant notre gauche, franchissent l'Elbe au-dessus et au-dessous de Wittemberg. Au même instant Schwartzenberg et la grande armée alliée tournent notre droite; ils débouchent de la Bohême sur Chemnitz; l'offensive est ressaisie, le théâtre de la guerre changé: ils ont marqué Leipsick, en arrière de nous, pour leur rendez-vous général! Cent cinquante mille hommes y remonteront du nord au sud-ouest; et déjà, du sud au nord-ouest, deux cent trente mille hommes y descendent. En outre, et plus en arrière encore de nous, cinquante mille Autrichiens et Bavarois vont marcher réunis et sans obstacle; ils se dirigeront sur Hanau;

ils vont s'interposer, au loin et en seconde ligne sur notre retraite, entre nous et nos renforts, entre Leipsick et la France. Ainsi, le chêne ébranché, on s'attaque à ses racines, et tous se réunissent pour l'abattre!

A la nouvelle de ce mouvement général, Napoléon, se voyant tourné en arrière, à droite et à gauche, se retourne face en arrière; il fait franchir l'Elbe à tous ses corps; il jette Murat et quarante mille hommes entre Schwartzenberg et Leipsick; il pousse Ney, en nombre pareil, contre Blücher et Bernadotte; le 7 octobre enfin, lui-même sort de Dresde, où Saint-Cyr, Lobau, et trente mille hommes attendront ses ordres; et, sa droite longeant l'Elbe, Marmont à sa gauche vers Leipsick, il marche au nord sur la Malde, dans l'espoir de surprendre Blücher alors vers Düben. Mais, averti par les habitants, car tout était contre nous, ce général prévient sa perte : couvert par la Malde, il achève son mouvement vers la Saale, que remonte le prudent Bernadotte par l'autre rive.

Pendant qu'il échappe aux mains de l'Empereur qui s'étendaient de Wittemberg à Dolitzch et jusqu'à Dessau pour le saisir, Napoléon est arrivé le 10 à Düben. C'est là que, à la tête de cent quarante mille combattants, la terreur qu'il sait inspirer et les précédentes retraites des alliés devant lui le persuadent que, à son aspect, Blücher et Bernadotte éperdus ne songent plus qu'à le fuir et à se réfugier derrière l'Elbe! Dès lors, concevant le plus aventureux projet de sa grande carrière, dans l'extrémité où il se trouve il prend un parti extrême! Digne de son audacieux génie, ce parti est moins conforme à la composition de son armée, à

la confiance ébranlée de ses généraux, à la fidélité chancelante de ses alliés, et aux circonstances. Ce qu'il ose entreprendre, c'est d'abandonner Leipsick à la grande armée ennemie, de lui livrer ainsi sa ligne d'opérations, sa retraite, toutes ses communications avec la France! Et cela, pour courir, pour aller écraser, et jeter dans l'Elbe, Blücher et Bernadotte, pour aller même achever leurs débris au delà du fleuve. Puis aussitôt, le remontant par sa rive droite, et le repassant à Dresde et à Torgau, il y ralliera Saint-Cyr, Murat, Augereau, quatre-vingt mille hommes, et forcera les Souverains alliés, déconcertés et tournés eux-mêmes, à accepter, à armes égales et en champ clos, cette bataille décisive jusque-là tant désirée!

Vain espoir! Projet fatal, qu'ont inspiré des illusions d'avant-gardes, et que dissipent trop tard, le 12 octobre, deux nouvelles simultanées! L'une lui apprend que Blücher et Bernadotte, au lieu de le fuir par delà l'Elbe, remontent au contraire, vers Leipsick, la Saale par ses deux rives; l'autre, que les Souverains alliés se hâtent d'atteindre cette même ville, et qu'ils sont près d'y réunir en masse, entre lui et la France, trois cent cinquante mille hommes!

Cette funeste erreur de Napoléon vient de lui faire perdre deux de ses journées les plus précieuses. Elle lui coûte quinze à vingt mille hommes, la plupart épuisés dans de vaines marches et contre-marches par un temps affreux; et, ce qui est pire, l'abandon, désormais forcé, de Saint-Cyr et de trente mille combattants restés inutiles à Dresde, quand ils pourraient tout sauver à Leipsick!

Retombé dans cette réalité cruelle, pendant qu'il se hâte de rappeler ses corps dispersés, et de tout diriger vers Leipsick pour s'y jeter entre les deux masses des alliés, de nombreux et sinistres avis reçus à Düben, où il demeure jusqu'au 14, lui dévoilent toute la gravité de sa position nouvelle. Ils lui apprennent la défection de la Bavière, et la chute de son frère Jérôme chassé du trône de Westphalie par ses sujets eux-mêmes, aidés d'un coup d'aile de Bernadotte! De toutes parts le lien formé par la victoire se rompt! En arrière de nous tout est inondé de partisans! Nos courriers, nos renforts, sont interceptés! Déjà nos Allemands désertent par bataillons! Au génie du Tugend-Bund triomphant tout devient également honorable : vil espionnage, dévouement héroïque, perfide embauchage, poésie sublime, trahison infâme, il inspire, il relève, il ennoblit tout, et revêt glorieusement ou effrontément toutes les formes! Napoléon prévoit un soulèvement universel! Il en redoute le contre-coup dans la France effrayée sans doute! Ses corps Saxons, qu'il vient de haranguer, l'inquiètent; leur Roi et sa famille qu'il entraîne à sa suite embarrassent ses mouvements! Dans cette contagion, dans cette atmosphère de révolte qui l'environne, il craint que son armée elle-même, dont la tête est trop vieille et le corps trop jeune, ne s'étonne au milieu de tant de haines!

Le 14 octobre, arrivé devant Leipsick, il y alla d'abord rassurer le Roi de Saxe. Le lendemain 15 il reconnut le champ de bataille. Mais ici, quelque rapide que doive être ce récit, un détail m'arrête : l'exac-

titude en est certaine, il explique en partie nos revers, on ne peut l'omettre.

Napoléon achevait ses dispositions, lorsque Neigre, général commandant le grand parc, c'est-à-dire la réserve d'artillerie et toutes les munitions de guerre, vint prendre ses ordres. « Je vous attendais, lui dit « l'Empereur, voyez à tout préparer! — Hé quoi! « répondit ce général étonné, votre Majesté va-t-elle « donc livrer un combat? — Dites une grande bataille, « et de plusieurs jours, repartit Napoléon! — C'est im- « possible! s'écria Neigre; vous n'avez pas pour deux « heures de coups à tirer! — Comment! reprit l'Em- « pereur, et votre grand parc? — Mais j'arrive seul « ici d'après votre ordre, continua le général; le parc « est à six lieues en arrière, au milieu de l'ennemi, et « sans un soldat pour le défendre! » L'Empereur surpris répliqua : « Quelle invraisemblance! Qui a pu « vous écrire cela? Voyez Berthier! » Mais Berthier, murmurant qu'il ne comprenait rien à cela, renvoya Neigre au sous-chef d'État-Major, lequel répondit pareillement. Dans un cas aussi pressant, ils n'osèrent ni rectifier l'ordre, ni en référer à l'Empereur, craignant un accès de mécontentement.

Le fait était que, pendant l'incertitude de Napoléon à Düben, le maréchal Mortier, avec le grand État-Major, le grand parc de l'armée et son équipage de pont, se trouvait à Eulembourg. Cette ville est située à environ six lieues de Torgau comme de Leipsick. Or, quand l'Empereur avait dicté pour Mortier l'ordre de marche, il y avait sous-entendu tout ce que ce maréchal protégeait; et Berthier, soit lassitude, soit habi-

tude de recevoir tout de Napoléon, ensemble et détail, n'avait ajouté aucune explication. Bien plus, quand devant Leipsick, l'Empereur, se préparant au combat, avait demandé Neigre, Berthier l'avait appelé seul d'Eulembourg, en sorte que, privé de son chef, tout le matériel de l'armée y était resté : artillerie, munitions de guerre, administration, et l'équipage de pont! D'où vint, pour cet équipage, que Neigre ne commandait pas, qu'ayant été définitivement oublié il fut forcé de se réfugier à Torgau, lorsqu'à Leipsick il eût pu nous préserver d'un désastre après la défaite!

Quant au grand parc, Neigre m'a dit lui-même qu'il le sauva par une marche forcée dans la nuit du 15 au 16. Encore n'arriva-t-il le matin devant Leipsick que peu d'heures avant la bataille. Et cependant, lorsqu'il en vint annoncer l'heureuse nouvelle à Berthier, croira-t-on que la seule réponse de celui-ci fût une désapprobation d'avoir exécuté ce mouvement sans ordre! Dès lors Neigre, de plus en plus étonné, m'a-t-il dit, se décida à ne plus prendre conseil que de l'Empereur et de lui-même.

Au reste un autre fait, trop naturel à la fin d'une vie jusque-là si utile et si active, explique et excuse ces aberrations. Ce fait, c'est que la tête de Berthier, jadis si nette, était prématurément affaiblie par tant d'excès de travaux et de fatigues. On s'en était aperçu à Düben, dans la nuit qui précéda le changement de détermination de l'Empereur. Vers deux heures après minuit Berthier, se levant soudainement, était allé réveiller Monthyon; il l'avait entraîné chez Napoléon. Là, s'écriant qu'il venait, en dormant, de

rêver un mouvement sublime, et donnant, comme une idée neuve et toute à lui, le projet de repasser l'Elbe, il avait déroulé le même plan que l'Empereur, la veille, lui avait dicté; sur quoi Napoléon s'était contenté de sourire, et, le frappant légèrement sur la joue, de lui répondre : « C'est bien, Berthier; mais, en atten-« dant, allez et reposez-vous encore! »

Je tiens ce récit de Monthyon. Il ajoutait que déjà, depuis trois ans, l'Empereur s'était aperçu de plusieurs absences semblables dans son Major Général; qu'il les avait même fait remarquer à ses secrétaires: ce qu'en effet Dideville, l'un d'eux, et Fain m'ont confirmé.

Cet affaiblissement dans un chef chargé d'une aussi grande responsabilité, pouvait avoir des suites bien graves. L'Empereur avait dû penser à y pourvoir, et pourtant il ne put s'y décider. Les uns crurent qu'il céda à une constance louable, d'ailleurs, dans ses attachements; d'autres s'en prirent à une certaine crainte de se séparer du plus ancien compagnon d'un bonheur qu'il s'efforçait de ressaisir. Il se peut encore qu'il ait jugé utile de conserver Berthier près de lui, en raison de la renommée qu'il lui avait faite. Peut-être enfin lui répugna-t-il de signaler, en l'éloignant, ce commencement d'invalidité des chefs qui le secondaient. Ce qui est certain, c'est qu'il compta sur lui-même pour suppléer à l'épuisement de son Major Général, quelles qu'en pussent être, comme on le voit, les fâcheuses conséquences.

CHAPITRE VIII.

Cependant l'Empereur, arrivé le 15 octobre sur le champ clos de Leipsick, n'avait plus assez d'espace et de temps pour se mouvoir, soit en se retirant derrière la Saale dans une position moins dangereuse, soit pour vaincre, au sud, Schwartzenberg et se retourner ensuite, vers le nord, contre Blücher et Bernadotte. Les jours perdus à Düben lui en avaient ôté la possibilité. Pendant toute cette journée il fut forcé d'attendre, devant Leipsick, le ralliement de ses parcs et de ses colonnes. Les alliés profitèrent de ce répit : ils accouraient sur trois points de l'horizon; et le lendemain Napoléon, au lieu de livrer, comme il l'aurait pu trois jours plus tôt, du sud au nord, deux batailles successives, attaqué à la fois de toutes parts, fut forcé d'en accepter trois simultanées!

Dès le commencement du 16, une des armées ennemies, Giulaï et vingt-cinq mille hommes, détachés de Schwartzenberg par delà Leipsick et ses marais, menacent Lindenau. Ils sont déjà sur nos derrières à portée de la grande route d'Erfurt ou de Mayence, et, de ce côté, il faut que l'Empereur s'affaiblisse de vingt mille hommes, sous Margaron et Bertrand, pour défendre sa retraite.

Toutefois cent quinze mille hommes restent encore sous sa main; il les oppose, au sud et sud-est, aux cent soixante mille soldats de la grande armée de Bohême. Mais, comme ils sont moins nombreux d'un tiers, il ordonne à son infanterie de combattre sur deux rangs;

sachant d'ailleurs, par ses chirurgiens, que, dans les feux, le troisième rang de nos conscrits trop inexpérimentés a souvent blessé les deux autres.

L'est seul, d'où il revient, et d'où il attend Ney d'abord, et plus tard Reynier et trente mille hommes, demeure encore libre. Quant au nord, il espère que Blücher, que Bernadotte, du moins, n'y apparaîtront pas dans cette journée. Néanmoins de menaçants avant-coureurs, et la nécessité de couvrir les routes que suivent Ney et Reynier pour le rejoindre, le contraignent de laisser dans cette direction, à Mœkern, Marmont et ses vingt mille hommes contre Blücher et soixante mille baïonnettes. Il allait donc avoir à combattre, sur trois points autour de Leipsick, deux cent quarante-cinq mille hommes, avec cent cinquante mille!

Le 16 octobre, avant le point du jour, on dit, et c'est son aide de camp de service, que, en ce dernier moment, près de combattre pour tout conserver ou tout perdre, devant une ville ouverte et un défilé d'une demi-lieue, seule issue en cas de revers, il fut tenté de donner l'ordre de la retraite; mais que l'abandon de la Saxe, de son Roi, de Reynier, et de nos corps et garnisons laissés sur l'Elbe et au delà, lui coûta trop. Il n'était d'ailleurs plus temps; et vers neuf heures, les premiers coups de canon de Schwartzenberg le trouvèrent sur le champ de bataille qu'il avait préparé la veille.

Il y fut grand comme son danger! Notre front, de la droite à la gauche, présentait : Poniatowski, de Connewitz à Dolitz; Augereau, de Dolitz à Dosen jusqu'à Merk-

Kleber; Victor, à Wachau; puis, en retour vers l'est, Lauriston, de Wachau à Liebert Wolk-Witz; enfin Macdonald, à Tuckel-Hausen et Holz-Hausen. Ils formaient un angle obtus, saillant au sud, à Wachau, vers l'ennemi. Ce fut entre les deux côtés de cet angle, et derrière son sommet, que Napoléon vint se placer avec Mortier, Oudinot, Murat, toute sa cavalerie de réserve, et toute sa Garde.

Alors, comme le nord restait silencieux, il en appela Marmont à son aide. En l'attendant, et pendant trois heures sanglantes, violemment assailli sur toute sa ligne, il laissa l'acharnement des alliés s'épuiser en vains efforts, et leurs têtes de colonnes se briser, à plusieurs reprises, contre notre front inébranlable.

Il était midi, quand tout à coup, vers Lindenau et Mœkern, le grondement du canon lui annonce que Giulaï attaque sa retraite; que Blücher arrive, qu'il est aux prises avec Marmont, et qu'il ne doit plus compter sur ce maréchal pour en être secondé. Au même moment, il est vrai, Ney, avec Souham et Dombrowski, accourant de l'est, lui amène dix-huit mille hommes; il y peut joindre une division de Bertrand, et, avec ces vingt-cinq mille baïonnettes, réunies à Macdonald et à notre réserve, décider peut-être de la victoire. Mais, sans doute, trop loin des deux nouvelles attaques pour en juger le péril, et forcé de maintenir l'est libre pour en recevoir Reynier, il laisse Dombrowski marcher au secours de Marmont trop faible, et malheureusement Ney lui-même, avec Souham et quatorze mille hommes, en observation dans l'intervalle des deux batailles!

En même temps, sa bataille s'étant assez développée pour qu'il la juge, las de se défendre, et la victoire devenant, par l'arrivée de Blücher, plus pressante que jamais, il ordonne une attaque générale! C'est surtout le centre ennemi qu'il veut enfoncer. Aussitôt Lauriston et Victor, que seconde Macdonald, s'élancent en colonnes! Quatre divisions de la jeune Garde, en deux masses, sous Mortier et Oudinot, Drouot entre eux deux avec quatre-vingts canons, suivent et soutiennent cette attaque. De toutes parts, devant elles l'ennemi succombe, et jusqu'à Gulden-Gossa et Avenheyn le champ de bataille presqu'entier est conquis par ce coup de guerre! Là pourtant, et jusqu'à trois heures, la résistance des réserves russes, aidée à Gossa d'un sol marécageux et couvert, suspendant notre victoire, Napoléon précipite sur ces obstacles Murat, Maubourg, Pajol, et douze mille chevaux. Déjà leur charge impétueuse avait, d'un seul choc, renversé la Garde russe : infanterie, cavalerie, artillerie, tout était culbuté, vingt-six canons tombés en notre pouvoir; et Gulden-Gossa seul tenait encore, quand, tout à la fois, Pajol est lancé en l'air par un obus qui éclate dans le ventre de son cheval, Maubourg a la cuisse emportée, et, sur notre droite, toute la réserve autrichienne, accourant, arrête et rend incertain ce dernier et suprême effort!

Ce fut dans cette mêlée qu'on vit Drouot mettre en carré ses quatre-vingts pièces et se faire respecter! De son côté Napoléon, que l'hésitation de la victoire inquiète et irrite, appelle à lui, pour la décider, sa vieille Garde! Mais au même instant, à son extrême

droite, Mœrfeldt et ses Autrichiens enlèvent Dolitch; ils ont franchi la Pleiss, ils menacent à revers l'Empereur lui-même! Napoléon est forcé d'arrêter son mouvement décisif, et de détourner contre eux sa vieille réserve. Une moitié suffit, sous Curial, pour écraser cette agression, pour lui tuer ou prendre trois mille hommes et son général. Mais la nuit est arrivée; l'acharnement s'arrête à Gossa; et la bataille de Wachau, toute glorieuse qu'elle est, demeure indécise.

Il apprend alors : que, à Lindenau, Margaron et douze mille hommes en ont arrêté et battu vingt-cinq mille, sans que Bertrand, avec huit mille baïonnettes dans Leipsick, ait eu à le soutenir; que Ney et Souham, sans ordres et ne sachant où porter la main, sont restés inutiles entre les deux batailles; qu'enfin, à Mœkern et Euterisch, Marmont, avec Compans, secondé par Dombrowski, contre Blücher en nombre triple, après une lutte longue et héroïque, n'a reculé que de la portée de quelques canons qu'il a perdus, et qu'il s'est établi derrière la Partha, dans une position plus avantageuse.

Cette triple bataille nous avait coûté vingt-huit mille hommes, et quarante mille aux alliés; mais Beningsen et Bernadotte allaient renforcer ceux-ci de cent dix mille hommes, tandis que nous n'avions plus à attendre que Reynier, c'est-à-dire cinq mille Français joints à ses Saxons et Wurtembergeois prêts à nous trahir.

C'était ainsi que, depuis son départ de Dresde, la marche de Napoléon vers Düben et l'erreur qui l'y avait retenu, après lui avoir fait perdre, avec plusieurs jours

bien précieux, quinze mille hommes l'avaient affaibli, à Wachau, des trente mille hommes de Saint-Cyr, des vingt mille hommes de Marmont, et des dix mille de Bertrand; tandis que, au contraire, en quittant Dresde, s'il eût laissé Ney observer Blücher, et marché lui-même vers Chemnitz contre Schwartzenberg, il aurait eu le temps de le battre à armes égales, ou de le repousser en Bohême, puis de se retourner contre Blücher. Mais, sans doute, des considérations impérieuses, qu'on ignore, l'avaient autrement déterminé. Quoi qu'il en puisse être, il résultait des faits advenus, que, cette triple bataille de Wachau restant indécise, Napoléon se trouvait réduit à cent cinquante mille hommes; qu'il était forcé de reculer sur Leipsick pour se concentrer; et qu'il allait y être encerclé et resserré, contre le plus dangereux des défilés, par trois cent mille hommes!

La nuit fut triste : nuit de treize heures, que, après un court repas et repos, il passa tout entière à examiner les rapports de ses lieutenants, à apprécier leurs pertes, et dans une douloureuse méditation sur sa situation devenue si critique, après cette journée de carnage sans résultat. Impatient d'en mieux juger par l'attitude de l'ennemi, par celle des siens, et par l'aspect du champ de bataille, dès que, le 17, le jour reparut, jour pluvieux et sombre comme sa pensée, il parcourut lentement, à cheval, les positions disputées la veille. Gulden-Gossa surtout l'arrêta : il mit pied à terre devant ce village; quelques tirailleries russes n'en détournèrent pas son attention; mais tout ce qu'il vit là, comme ailleurs, loin de le rassurer, accrut sa sollicitude. Pen-

dant cette pénible revue, vainement Murat, à plusieurs reprises, en lui montrant l'énormité des pertes des coalisés, s'efforça de lui persuader qu'il en avait rebuté l'acharnement et lassé la haine; flatterie excusable dans le malheur, mais si évidente, que Napoléon la repoussa par ces paroles : « Qu'il ne fallait plus s'a-« buser! Qu'il s'agissait plutôt de songer à une re-« traite! »

Ce cruel, ce fatal mot de retraite déclarait l'abandon, depuis Dantzick jusqu'à Hambourg et Dresde, de quatre de ses aides de camp, de plusieurs généraux, de deux maréchaux, de cent quatre-vingt mille Français enfin! Il avouait le sacrifice de toutes les positions jusque-là conservées pour ressaisir sur l'Europe, par une seule victoire, tout son empire! La nécessité le lui arracha. Elle fut si bien sentie par Murat lui-même, que, baissant les yeux, il ne trouva rien à y répondre. L'Empereur alors, remontant à cheval, rentra, silencieux et plus soucieux qu'à son départ, dans son quartier général.

Là, malgré la résolution qu'il semblait avoir prise, quand il lui fallut, sur ses cartes et par ses instructions, en préparer l'accomplissement, il ne put s'y résigner. Dans son agitation extrême, il marchait précipitamment, se rasseyait, se levait encore, quand, soudainement, la pensée que Mœrfeldt est son prisonnier l'apaise, et fait luir un rayon d'espoir dans la sombre anxiété qui le tourmentait. Ce nom lui rappelait les plus beaux jours de sa gloire! C'était Mœrfeldt qui, le premier, était venu traiter avec lui du célèbre armistice de Léoben! C'était encore lui qui, de Campo-Formio,

avait reporté à son Empereur la nouvelle de la paix alors signée par Bonaparte! C'était enfin de Mœrfeldt que, le lendemain d'Austerlitz, il avait reçu ce billet, écrit au crayon, suivi de la suspension d'armes si généreusement accordée à ces deux mêmes Souverains qu'il venait de combattre encore! Napoléon, habitué à compter avec la Fortune, savait la part qu'elle a dans toutes les gloires. Trop longtemps son favori pour s'en croire entièrement abandonné, dans le hasard qui venait de faire tomber Mœrfeldt entre ses mains, il crut voir le sort lui offrir une branche de salut : il s'en saisit, et aussitôt il tenta de se faire de son prisonnier un négociateur!

Il était deux heures, l'heure même où les alliés avaient eu le projet, ajourné au lendemain, de renouveler leur attaque de la veille. Mœrfeldt alors appelé fut reçu à bras ouverts. L'entretien dura une demi-heure. Le général, interrogé, déclara le nombre des alliés plus que double du nôtre; leur résolution de nous repousser au delà du Rhin; et il exprima son regret du refus de la paix offerte à Prague. Sur quoi l'Empereur, se montrant disposé à de nouveaux sacrifices pour cette paix, proposa un armistice dont les deux lignes seraient : l'Elbe pour les alliés, et pour lui la Saale! Puis, congédiant Mœrfeldt, il ajouta qu'il le renvoyait sur parole, libre d'amener une négociation que réclamait l'humanité après tant de sang répandu, et avant d'en répandre tant encore!

Les deux camps étaient si près l'un de l'autre, que trois heures suffisaient à une réponse. Jusque-là, quelque faible que dût être l'espoir de Napoléon, il

parut plus calme. Mais, quand arriva sans elle la fin du jour; quand les rapports apprirent qu'on apercevait, accourant du sud et du nord, deux armées nouvelles, et que la nuit montra leurs feux innombrables; lorsqu'il comprit que ses avances, dédaignées sans doute, n'avaient eu pour résultat que d'enfler l'audace de ses adversaires, et que, enfin, après cette journée perdue en hésitations cruelles, il lui fallait reculer, alors, orgueil blessé, ambition déçue, fierté humiliée, tout en lui se révolta!

Je tiens ce fait du Duc de Vicence lui-même. En ce moment, seul avec ce Grand Écuyer, le dépit de Napoléon éclate en exclamations amères! Puis, comme il arrive dans l'infortune, tous les partis qu'il n'a point pris, ceux qu'il a abandonnés, il les regrette! quand tout à coup, se redressant tout entier contre sa détresse, sa grande inspiration de Düben le ressaisit! Il montre, entre les deux masses ennemies, l'est encore ouvert. Il s'écrie que, loin de reculer, de fuir, de tout abandonner, il va, à la faveur de la nuit, rallier ses corps, et, tout au contraire, marcher en avant, s'enfoncer dans cet espace, atteindre l'Elbe à Torgau, le repasser, et que là, maître de l'autre rive du fleuve, il retrouvera toute sa fortune, à la tête de plus de trois cent mille baïonnettes!

Le Duc de Vicence m'a dit qu'il lui fallut les plus grands efforts pour contenir cet élan de désespoir et en montrer l'impuissance. Vaincu enfin, Napoléon retomba de cette exaltation de douleur dans une méditation morne et taciturne; sa fierté souffrante ne se résigna qu'à reculer d'une lieue, dans une posi-

tion plus concentrée. Encore, et après un repos de trois heures, ne s'y décida-t-il qu'à la dernière extrémité. Ce ne fut que le 18, vers une heure du matin, qu'il en donna l'ordre. Il ne daigna prendre d'autres précautions de retraite que vers Lindenau et la Saale. Acculé contre Leipsick, l'Elster et ses marais, il ne donna aucune instruction pour faciliter le passage de ce dangereux défilé. Berthier même repoussa durement l'officier du génie qui lui en demanda l'ordre. Quant à Napoléon, lui en supposer l'insouciance ou l'oubli, c'est impossible! Voulut-il donc alors, sur ce champ clos, vaincre ou périr?

Enfin, sa résolution prise, il dédaigne de la cacher à l'ennemi : il laisse sauter bruyamment ses caissons, que leurs attelages abattus rendent inutiles; il renvoie derrière lui tout ce qui ne peut plus combattre; et, parcourant, dans le crépuscule du 18, les nouvelles positions qu'il va défendre, lui-même, et de vive voix, renouvelle ses ordres à tous ses chefs! C'est en plein jour, c'est pied à pied que d'abord ils reculeront, mais pour s'arrêter, inébranlablement, leur droite appuyée à la Pleiss, à Connewitz; leur centre, sur la hauteur dominante de Probsthéida, et leur gauche appuyée sur la Partha, à Schœnfeldt. Cette ligne de bataille continue va former un angle presque droit, dont les deux côtés, l'un face au sud, l'autre face au levant, auront leur sommet à Probsthéida. C'est dans cet angle que, en arrière de Lauriston, de Victor surtout, et de Macdonald, Napoleon va se placer avec sa réserve.

Dès huit heures du matin, au sud seul d'abord, le combat s'engage! Les alliés s'avancent, et, pendant trois heures, chacun de leurs pas, disputé, leur coûte, à Dolitz surtout, des pertes cruelles. Dolitz enfin cédé, de ce côté dès lors, et de Connewitz à notre centre, contre notre droite, inflexible à l'abri d'un ruisseau fangeux, la gauche ennemie s'épuise en vains efforts. Mais c'est au centre, à Probsthéida enfin abordé, que, pendant quatre heures, les feux, les charges, les assauts à la baïonnette, toutes les fureurs de la guerre furent prodiguées! Trois fois Probsthéida envahi a été repris par Victor et Drouot d'abord, puis à l'aide de Lauriston, et enfin de la vieille Garde! Là, vers trois heures, Schwartzenberg, affaibli déjà de douze mille hommes, est rebuté : il s'arrête, recule, et ce n'est plus que de loin, et par son artillerie, qu'il ose combattre!

Cependant, à notre gauche face au levant, Macdonald avait résisté; et depuis midi, Marmont et Ney à Schœnfeldt, et en avant de Seller-Hausen, avaient eu à vaincre, dans Blücher, après son passage de la Partha, un acharnement plus ardent encore, quand, vers trois heures, à cet instant même où Schwartzenberg reculait, Bernadotte, toujours le dernier, apparaît enfin, devant Pauensdorf, avec une trahison préparée! En effet, on aperçoit tout à coup les Saxons et Wurtembergeois de Reynier, douze mille hommes et quarante canons, s'élancer en avant vers lui! On crut d'abord à un mouvement héroïque; mais bientôt on les voit joindre l'ennemi qui s'ouvre pour les recevoir, et, se retournant, écraser aussitôt de leurs

feux leurs compagnons d'armes, ceux dont ils partageaient, depuis deux ans, les marches du jour, le repos des nuits, et les repas, et les bivouacs!

Flahaut courut en avertir l'Empereur. Il n'y avait pas cinq jours que ces alliés perfides avaient encore juré fidélité! Mais Napoléon, sans s'étonner de ce surcroît d'infortune, et l'acceptant, le domine d'un front calme et de l'inébranlable fermeté qu'il y oppose! Sans se récrier, sans daigner se plaindre, et, comme s'il ne lui eût point déplu de voir tacher d'infamie, aux mains des Alliés, la victoire qui l'abandonnait, il appelle Nansouty et ses cuirassiers. Lui-même, en tête des grenadiers à cheval et de deux bataillons de sa Garde, il va remplir le vide fait par la trahison; il rallie les restes de Ney et de Reynier, rétablit le combat contre ces traîtres, et, résigné, il retourne impassiblement à d'autres périls!

Toutefois, sur ce point où Delmas est tué, à Sellerhausen comme à Schœnfeldt, sept fois ces deux villages ont été pris et repris, et, vers quatre heures, Ney et Marmont, après cette lutte héroïque, un contre quatre, n'ont reculé que d'une portée de fusil sur Leipsick!

En même temps, et au nord, Dombrowski et le Duc de Padoue, retranchés dans le faubourg de Halle, venaient de repousser deux corps russe et prussien, et de conserver à l'armée sa retraite. Partout alors les alliés s'arrêtent : le combat d'hommes se change en un combat de canons. Des deux côtés, mais bien inégalement, deux mille bouches à feu se répondent! Les coalisés, quoique en nombre plus que double,

n'ont pu, corps à corps, entamer Napoléon; ils veulent l'user, mais on périt autour de lui sans qu'il recule d'un pas, et la nuit vient enfin mettre un terme à ce massacre!

CHAPITRE IX.

Les alliés avaient perdu trente mille hommes; nous, vingt mille; mais douze mille de nos *alliés* avaient déserté. Deux cent vingt mille coups de canon venaient d'être tirés; il nous en restait à peine seize-mille! Les caissons, les gibernes étaient presque vides, les bataillons plus que décimés! Il était six heures du soir, la nuit remplaçait le jour, et les feux des bivouacs ceux de la guerre. Ce fut à la lueur de l'un de ces feux, que Napoléon dicta ses nouveaux ordres. Ils furent tristes, la nécessité les imposa. Ils prescrivirent à tous les corps de se resserrer, au point du jour suivant, 19 octobre, autour de Leipsick. Ils en défendront les abords extérieurs et les faubourgs, et par ses boulevards ils s'écouleront successivement ensuite. Puis il envoya Maret rendre au Roi de Saxe sa parole, et le détacher de son infortune.

Vers sept heures lui-même était rentré dans un faubourg de la ville, à l'hôtel de Prusse. Renfermé dans ce quartier, il y prit, seul avec Berthier, son repas, qu'il prolongea plus qu'il n'en avait l'habitude.

Quant à leur entretien, il resta secret : nul d'entre nous, jusqu'ici du moins, n'en a pu percer le mystère.

Il venait, pendant deux jours entiers, de tenir tête encore à toute l'Europe ! Plus que jamais l'honneur, la gloire même des armes étaient saufs ; mais le coup mortel était porté ! Cent quatre-vingt mille des nôtres abandonnés en Saxe, et au delà, dans onze places, l'ascendant de la victoire, l'empire de l'Europe enfin, étaient perdus ! Il s'agissait de sauver le reste : c'étaient nos blessés, nos canons, nos bagages, et environ quatre-vingt-dix mille hommes présents sous les armes. Cette masse énorme se trouvait acculée contre une ville, contre deux rivières, et à un seul pont étroit, suivi d'un défilé d'une demi-lieue au travers de marais profonds. Les moyens de salut consistaient dans la jetée de plusieurs ponts faciles à construire. On pouvait peut-être concevoir que depuis trois jours, soit fierté, soit crainte de décourager les siens et d'enfler la présomption de ses adversaires, cette précaution n'eût point encore été prise ; mais maintenant que tout était décidé, qu'il ne restait plus de gloire et de salut que dans la retraite, et douze heures de nuit seulement pour l'assurer, qu'allait-il faire ?

Il suffisait d'un ordre et de quelque travail : les bras et les matériaux ne manquaient pas, et les avis moins encore. L'aide de camp de service, le Duc de Plaisance, m'a lui-même dit que, trois fois dans cette soirée, interrompant le repas de l'Empereur, il vint l'avertir qu'une foule immense, dans le

plus effroyable désordre, encombrait le faubourg, le défilé, obstruait le pont et suspendait l'écoulement; mais que trois fois, et avec une même irritation, Napoléon lui avait imposé silence et l'avait forcé de se retirer!

Berthier était présent; pendant les heures suivantes, ni lui, ni aucun autre, Macdonald excepté, n'avait suppléé au silence de l'Empereur; l'entassement avait continué, aucune autre voie de salut n'avait été tentée, on était resté sans ordre!

Combien de fois depuis nos malheurs, revenant sur le triste souvenir du désastre du lendemain, n'en avons-nous pas entre nous recherché la cause! Interrogeant alors tous nos souvenirs sur le caractère, l'attitude, et les diverses émotions de notre Chef, nous nous demandions si lui, toujours le plus actif pour préparer l'attaque et la victoire, n'avait pas dédaigné de s'abaisser aux apprêts indispensables pour fuir; comme si, de tels soins ne le regardant plus, il les eût laissés à d'autres, persuadé que sans lui, qui seul pourtant ordonnait tout, chacun ne saurait que trop suffire à la retraite. Ou bien la bataille de la veille avait-elle été son dernier enjeu, sa dernière carte, et avait-il tout mis sur elle? Après quoi, jugeant son rôle fini, il aurait hésité entre la résolution de se faire tuer devant ce défilé et celle d'abandonner l'Allemagne avec tout ce qu'il y laissait! A ce propos, Neigre se rappelait que, avant la fin du dernier combat, il n'avait pu sauver le grand parc, ses canons et leurs caissons épuisés, en leur faisant passer le défilé, qu'en lui en arrachant l'ordre, ou plutôt la permission, permission que, sur

une observation de Berthier, inquiet de l'effet que pouvait produire la vue de cette retraite, Napoléon avait ensuite mais vainement révoquée. Quelques-uns concluaient qu'il fallait donc attribuer cette incurie apparente de la nuit du 18 au 19 octobre, à son hésitation entre ce cruel abandon et la tentation d'un grand suicide!

Mais d'autres, au contraire, s'en prenaient à une trop orgueilleuse confiance, naturelle à un guerrier si longtemps victorieux. Ils faisaient observer que, la veille encore, comme on l'a vu, les Coalisés, rebutés, n'avaient plus osé attaquer que de loin notre Empereur. Il avait donc pu croire, après deux grandes batailles autant disputées, après les offres de capitulation du Roi de Saxe qu'il venait d'autoriser, que pour ces Allemands, la terreur de son nom et de sa présence, leur désir de conserver l'une de leurs villes les plus renommées, et aussi les égards dus à l'un de leurs Princes les plus respectables, suspendraient assez l'attaque pour donner à la retraite de nos débris le temps nécessaire. Voilà sans doute aussi pourquoi la lenteur si remarquable de Napoléon à quitter cette ville le lendemain, à se séparer de ce monarque, et son incrédulité aux bruits de guerre qui se rapprochaient. Après tout enfin, s'il s'était trompé, s'il fallait se défendre un jour encore, la nécessité aiguillonnerait!

Ceux d'entre nous qui penchaient pour cette explication d'une aussi fatale sécurité, Fain entre autres, alléguaient les paroles mêmes de l'Empereur,

l'ordre donné à ses derniers corps de ne défendre que le pont de Lindenau, et non Leipsick. « Il pré-« férait, s'était-il écrié, la perte de quelques cen-« taines de voitures à une telle barbarie! déclarant « qu'il voulait épargner à cette seconde capitale « de la Saxe, à ce dernier asile de son Roi, enfin « à ce malheureux Roi lui-même, les horreurs « d'une ville prise d'assaut, et tous les dangers de la « guerre! »

Mais c'est assez conjecturer; sortons de cette inexplicable nuit du 18 au 19 octobre, et maintenant laissons parler les faits eux-mêmes. Le 19, à l'aube du jour, les restes affamés, inquiets et harassés de nos corps d'armée, reculèrent, et se resserrèrent autour des faubourgs de la ville, sans autre protection que de simples barricades. Les alliés les suivirent; et d'abord ils furent maintenus. Marmont fit plus : retranché dans la fabrique de Pfaffendorf, il repoussa victorieusement Sacken et Langeron. Mais déjà nos blessés, nos bagages affluaient de toutes parts; ils venaient s'ajouter à l'encombrement de la rue principale et des deux abords latéraux du seul pont par où ces trois masses confuses pouvaient s'échapper de ce coupe-gorge.

Au milieu de ce tumulte, vers midi seulement, Napoléon sort enfin de son quartier général; son attitude est calme, sa marche lente. Il veut revoir une dernière fois le Roi de Saxe. La Garde saxonne, dans une attitude contenue, mais évidemment hostile, était rangée autour du palais de son Souverain. L'Empereur met pied à terre sans défiance au milieu d'elle; il

monte, et là, pendant plus d'une heure, ces deux grandes infortunes, prêtes à se séparer, s'épanchent en sentiments de regrets, de triste reconnaissance, et luttent de courage et de généreuses paroles! Cependant les bruits de guerre redoublent, ils se rapprochent. Déjà, de toutes parts les faubourgs, dit-on, sont envahis! Ce cri d'alarme pénètre au milieu de ces royales douleurs, il en interrompt les adieux; mais Napoléon s'obstine à les prolonger; il lui répugne de s'arracher au péril où il est forcé d'abandonner un allié aussi fidèle!

Enfin, vaincu par les supplications de cette malheureuse famille et par la nécessité, après un dernier embrassement, il s'en sépare! il sort; et d'abord, le danger lui paraissant moins pressant, tout entier encore aux infortunés qu'il vient de quitter, il envoie Maret les rassurer. Mais, quand il veut continuer, l'entassement est si impénétrable, qu'il ne peut se faire jour par la porte de Lindenau hors de Leipsick : il faut qu'il retourne sur ses pas, et que, tournant la ville par ses boulevards, il regagne, par ce chemin détourné, le grand pont, son unique voie de retraite. Là encore la foule est si épaisse, si obstinée, que, sourde aux cris de son escorte, c'est par la violence seule qu'on parvient à lui en ouvrir le passage. Le pont franchi, les témoins disent qu'ils le virent s'arrêter, mettre pied à terre, et donner l'ordre de ne le détruire qu'après l'écoulement des corps d'armée qui en défendaient les approches, et de l'artillerie qui surchargeait le bord opposé. Après quoi, il envoya marquer son quartier à Markranstadt, quatre lieues plus loin.

Puis, remontant à cheval, il suit le défilé d'une demi-lieue qui finit au moulin de Lindenau, où il s'arrête épuisé, dicte pour Macdonald des ordres inexécutables, et s'endort profondément !

Cependant l'ardent Blücher s'est aperçu de notre retraite et de son désordre. Aussitôt le cri de sa joie furieuse retentit dans l'armée alliée : les Souverains accourent; ils repoussent toutes les propositions du Roi de Saxe. De leur côté, la certitude de la victoire enhardit, enflamme l'attaque; du nôtre, l'écoulement successif des premiers corps affaiblit la défense ; et, comme au lieu d'un commandement général il y a plusieurs chefs, les abords, quittés par ceux qui se retirent, restent sans défense. C'est ainsi que Ney, Victor et Marmont, franchissant le défilé, laissent notre gauche à découvert. En même temps, et à la droite, Augereau, profitant d'un pont léger qu'a fait jeter Macdonald, abandonne le combat sans en avoir reçu l'ordre. Son passage détruit cette faible voie de salut qu'il ne songe ni à garder ni à faire réparer. L'ennemi, remontant et descendant aussitôt l'Elster, afflue au-dessus et au-dessous du grand pont par ces deux vides, et tout à la fois la défection des Badois lui livre la ville. Déjà ses balles et ses clameurs se croisent sur l'unique passage où s'entasse, de plus en plus, notre fuite; les sapeurs de garde s'effrayent; un sous-officier donne le signal : le pont saute, les deux rives de l'Elster se séparent, la rive gauche devient déserte; et, sur la rive droite surchargée de tant de milliers d'hommes abandonnés, un long cri de désespoir se propage jusqu'à nos avant-postes !

Macdonald, à demi noyé, s'échappa du milieu des flots; Poniatowski y périt! Reynier, Lauriston et leurs généraux, restés sans retraite au milieu de quatre cent mille ennemis, mirent bas les armes! Quinze mille soldats, presqu'autant de blessés, deux cent cinquante canons, une immense quantité d'équipages, tombèrent aux mains de nos heureux ennemis!

La nouvelle de cette catastrophe, que lui transmirent Murat et Augereau, réveilla en sursaut Napoléon! Et d'abord, ce malheur était si grand, qu'il ne pût y croire. Mais bientôt, convaincu de sa réalité, le désespoir au cœur, voyant que ç'en était fait, que tout ce qu'il avait laissé derrière lui était perdu, que, devant lui, il avait à traverser une vaste plaine nue et de plusieurs lieues, où l'ennemi, en l'attaquant à gauche par Pegau, pouvait l'achever, il fut forcé, malgré sa consternation, de reprendre, de hâter sa marche jusqu'à Markranstadt. Il y arriva, les traits bouleversés! Dans l'agitation de sa douleur, il sortait de son quartier, y rentrait, en ressortait, demandant des nouvelles : où étaient Marmont, Mortier et sa jeune Garde, et quels corps l'avaient précédé. Peu après, Macdonald, qu'on croyait noyé, le rejoignit, encore tout trempé des eaux de l'Elster, et dans une violente irritation. Ce maréchal ignorait ce qui lui restait de ses divisions. Lui-même m'a dit que, les jours suivants, il put à peine rassembler quinze cents hommes!

Le lendemain 20 octobre, l'Empereur, trop justement inquiet, partit à deux heures du matin de Markranstadt. Sa jeune Garde était en arrière, Bertrand et son corps d'armée en avant. Il traversa pré-

cipitamment la plaine et ne s'arrêta qu'à Veissenfeldt. Dans ce trajet il revit le champ de Lutzen, où naguère, après le désastre de sa première Grande Armée, à la tête d'une Grande Armée nouvelle il avait ressaisi sa gloire. Il le repassa vaincu, fuyant au milieu des restes de cette seconde Grande Armée, réduite à environ quarante mille soldats encore ensemble! Combien tout était changé! En cinq mois, que d'hommes, que d'espoirs avaient fini! Combien de conquêtes abandonnées! Que de victoires perdues! Partout ses ennemis triomphants! Autour de lui-même, au lieu d'acclamations, des imprécations qu'il fallait feindre de ne pas entendre! Ces faibles débris d'une si haute fortune s'écoulaient consternés; ils se démêlaient, avec effort, d'une longue et misérable traînée de quarante mille fuyards, qui ne reconnaissaient déjà plus ni Chefs, ni Aigles, oubliant tout pour revoir encore la France!

Les moyens d'ordre et de discipline, l'autorité enfin venait d'échapper avec la victoire! Depuis longtemps cette victoire avait été surchargée de trop de responsabilité, la marche en avant ayant suppléé jusque-là à tout ce qui manquait, aux distributions de vivres, au ralliement de nos traîneurs, ce qui avait couvert et caché toutes nos faiblesses! Mais, maintenant qu'il ne s'agissait plus d'avancer mais de reculer; qu'honneur, gloire, péril, tout ce qui poussait les meilleurs et les plus braves en avant, les retenait à l'arrière-garde; les faibles, n'ayant plus de guides qu'eux-mêmes, ne songèrent qu'à fuir au plus vite, et à vivre chemin faisant. Dès lors toute cette tourbe, suite ha-

bituelle de notre armée, en prit la tête : déplorable avant-garde, sale traînée de maraudeurs, dévorant d'avance toutes les ressources du chemin! Sa déroute ne laissa aux combattants qui la suivaient que la misère d'un sol dévasté, et la contagion du triste et honteux exemple qu'elle leur donnait.

Heureusement, la plupart de leurs officiers et leurs généraux, tels que Macdonald, Sébastiani, Dombrowski, Marmont, Drouot, Exelmans, Guilleminot, et les restes de la Garde, commandés par Mortier et Oudinot, demeurèrent inébranlables. L'Empereur s'en servit pour protéger nos flancs et notre arrière-garde. Quant à Neigre, il persévéra à ne prendre conseil que de lui-même : il pourvut à nos munitions; il rétablit les passages. Aussi, quand l'Empereur le retrouva au delà d'Erfurt avec quarante canons complétement approvisionnés, le nomma-t-il sur-le-champ général de division!

Bertrand commandait le quatrième corps. Placé en arrière, pendant les trois jours de combat de Leipsick, il était resté étranger à ce grand désastre. C'était un excellent officier du génie, un homme de cœur et d'honneur, mais peu fait au commandement, et dont la tête commençait à s'affaiblir. Lorsque, à Weissenfeldt, il aperçut l'Empereur au milieu de cette foule désordonnée, la douleur le troubla, les larmes le gagnèrent, puis les sanglots, et, au milieu de nos soldats étonnés, il supplia, il conjura Napoléon de franchir la Saale, Erfurt, de gagner le Rhin, de sauver avant tout dans sa personne la fortune de la France; et il en disait plus, invoquant la paix, quand l'Empereur,

avec un geste de pitié, repoussant cet égarement, déclara à haute voix : « Qu'il ne quitterait point son « armée! Qu'il lui assignait Erfurt pour point de ral- « liement! » Il envoya Bertrand s'emparer du passage de la Saale, où ce général, comme on va le voir, s'étant laissé prévenir par l'ennemi, retomba dans un autre désespoir. De son côté Napoléon s'était, dès lors, enveloppé dans une résignation en apparence calme, et même impassible. Les nouvelles alarmantes accouraient de toutes parts : il les écarta par une incrédulité tantôt feinte, tantôt réelle, et s'y rendit inaccessible.

Dans cette marche, à la fois morne et tumultueuse, il se passa un fait remarquable. Guilleminot, homme de ressources, l'un de ces rares généraux que rien n'étonne, et que leur Chef peut commander de loin, était à l'arrière-garde. Sa division, forte de six mille hommes, était restée entière. L'ordre de passer en tête, pour seconder Bertrand, lui fut donné. La nuit commençait. Ce général, désespérant de percer la masse longue et confuse qui le précédait, rassembla tous ses capitaines. Il leur ordonna de se séparer en autant de pelotons qu'ils avaient de compagnies, d'abandonner la grande route, et, à droite, à gauche, par tous les sentiers, et à travers champs, de gagner, chacun suivant son inspiration, le point qu'il leur assigna, à plusieurs lieues en avant, pour le rendez-vous général. Telle fut sa confiance, le succès la justifia. A l'heure dite, au lieu donné, tous arrivèrent; pas un homme ne manqua!

Quant à son artillerie, qu'il avait été forcé de laisser suivre la route, il la remplaça par les canons que lui-

même trouva à la tête de la colonne, et dont, à la faveur du désordre, il s'empara. Tout réussit : l'ennemi, déjà maître du pont de la Saale, en fut chassé, maintenu sur l'autre rive, et, le lendemain, l'armée put continuer sa retraite.

Le 21, il fallut passer, la tête baissée, entre les souvenirs de Rosbach et d'Aüerstaedt! L'Empereur coucha à Eckartzberg, mais après avoir été forcé d'acheter, par un double combat et la perte de quelques canons vers Freybourg, le passage du défilé de l'Unstrutt. Le 22, Murat se laissa débaucher : il s'engagea à trahir l'infortune de son beau-frère, pendant que Dombrowski et ses Polonais juraient à Napoléon de lui rester à jamais fidèles. Le 23, Erfurt, en le trompant, consola quelques instants l'Empereur : les munitions y abondaient; les nouvelles de Paris, qu'il y trouva, le rassurèrent. Les actes officiels taisaient l'épuisement; ils ne parlaient que du nouveau dévouement de la France. Mais tout ce qu'il reçut d'ailleurs l'affecta; et, dans ce lieu même, les souvenirs du célèbre Congrès l'importunèrent. On remarqua que, en dictant ses ordres, il détourna ses yeux de la place où il avait vu l'Empereur Alexandre courbé devant sa fortune, fier de son amitié, et enthousiasmé de sa gloire! Qu'elle était grande alors cette fortune! Et comme à présent tout s'écroule autour de lui! Chaque dépêche qu'il ouvre, et qui vient de ses armées, renferme un malheur! Il y voit l'Italie perdue jusqu'à l'Adige; l'Espagne, jusqu'à la Bidassoa. Saint Sébastien est pris; tout ce qu'il espère, c'est que l'hiver, Pampelune, Soult et les Pyrénées, pourront arrêter Wellington prêt à envahir

la France ! D'autre part, il est vrai, dans le Royaume de Valence et en Catalogne, l'habile et sage Suchet, autant aimé que redouté, reste partout victorieux; mais la retraite du Roi l'a entraîné, et, forcé d'abandonner Valence, il s'est retiré en Catalogne.

Alors les tristes regards de Napoléon se tournent vers l'Elbe. Il s'efforce de croire que, à la nouvelle de sa retraite, les quatre-vingt mille hommes qu'il vient d'y abandonner se réuniront sur ce fleuve en le descendant, qu'ils se feront jour jusqu'à la France, et il essaie une troisième fois, mais vainement, de leur en faire parvenir l'ordre.

Cependant le péril du jour appelle bientôt sur lui-même sa pensée entière. Des rapports menaçants lui montraient son arrière-garde pressée par l'ennemi, ses flancs déjà dépassés par Blücher et Schwartzenberg, la défection de la Bavière changée en une trahison active, et Wrède en tête, accourant par Wurtzbourg, avec cinquante mille hommes, pour s'interposer entre lui et Mayence!

Et c'est au milieu de ces périls que Murat, en l'embrassant, l'abandonne!

L'Empereur alors compte ses débris; il cherche à leur donner un nouvel ensemble. Trois corps d'armée ont été pris dans Leipsick. Trois autres se sont dissous dans un désordre qu'on n'a point le droit de leur reprocher. Ceux de Victor, de Sébastiani et de Macdonald restent encore, mais ils offrent à peine six mille hommes! Napoléon en forme son avant-garde. Viendront ensuite la vieille et la jeune Garde, puis les restes sanglants de Marmont, que maintient fiers cependant

l'orgueil intrépide de ce maréchal. Le corps d'armée de Bertrand est intact, il a dix mille hommes; c'est à ce corps et à Guilleminot que Napoléon confie l'arrière-garde. Quant aux escadrons de Desnouettes et de Milhaud, ils débarrasseront l'armée de ses gros équipages, qu'ils escorteront vers Coblentz.

Cet ordre arrêté le 24 octobre, dès le 25 la retraite, une retraite de quatre-vingt-douze lieues, recommence. Gotha, Eisenach, Hunefeldt, Fulde et Schlutern en marquent la trace. Dans cette longue fuite précipitée, au milieu d'une foule d'hommes débandés, la faim, la fatigue, le manque de chaussures, les souffrances des bivouacs détachèrent encore des rangs bien des gens de guerre. Il y avait là tant de recrues! Pour les retenir, les efforts de nos cadres à demi brisés furent vains; Macdonald y perdit la moitié des hommes qui lui restaient. Il y eut là plus de malheureux que de coupables: ils crurent moins souffrir en se débandant; mais, sous leurs vêtements usés, leur sang, refroidi par la misère et par les brouillards glacés des longues nuits de la fin d'octobre, s'appauvrit : il contracta dès lors le germe de cet affreux typhus, dont la contagion devait incessamment amener, sur l'autre rive du Rhin, un nouveau désastre.

La confusion de cette retraite fut si grande, qu'on ne s'y aperçut point d'un fait ignoré encore, la disparition de l'un de nos plus intrépides maréchaux. Resté presque seul de son corps d'armée, dans son exaspération, il aborde un soir Gérard et Maison, il les interpelle, il leur demande : « S'il n'est pas temps d'en « finir, d'empêcher l'Empereur, après avoir perdu

« l'armée, de perdre la France! » Puis, dès le lendemain quittant l'armée, il passe le Rhin et ne s'arrête qu'à Paris. Là, étonné de sa faute, il se cache à tous les yeux, et attend Napoléon, dont il doit encore servir la cause héroïquement, jusqu'aux jours cruels de Fontainebleau, où, ressaisi d'un semblable emportement, on le verra arracher à l'Empereur sa déchéance!

CHAPITRE X.

Ce furent moins les ordres du jour que, sur nos flancs, les lances des Cosaques, et, en arrière, le canon de Bubna, qui donnèrent quelqu'ensemble à cette déroute. Elle s'écoulait cependant. Déjà même, le 29 octobre, la tête de nos hommes débandés était engagée dans la forêt de Lamboï, qu'un repli de la Kintzig entourait à leur gauche et devant eux; ils comptaient en déboucher en vue de Hanau, laisser à gauche cette ville et cette rivière, et suivre la chaussée de Francfort, quand tout à coup ils se heurtent contre une nouvelle armée ennemie, rangée en bataille dans la plaine! Les malheureux, rebroussant chemin sur la forêt, furent refoulés, à coups de fusil, dans ce coupe-gorge!

C'était Wrède, avec cinquante mille Austro-Bavarois. Ainsi que le commun des malfaiteurs, ce Feld-Maréchal attendait Napoléon au coin de ce bois, pour le surprendre, s'élancer sur sa défaite, et achever son in-

fortune! C'était un guet-apens des plus odieux : tout y fut conforme. Ses premiers coups en dénoncèrent l'exécution. Un grand désordre remplit aussitôt toute la forêt, la tête fuyarde et pillarde de notre armée ayant reflué sur notre avant-garde. Heureusement Macdonald commandait celle-ci. Ce maréchal ne s'étonna point : il débrouilla de la cohue de ces maraudeurs les huit à neuf cents hommes qui lui restaient; il en dispersa en tirailleurs la plus grande partie; et, à la faveur des broussailles qui cachaient son petit nombre, il osa commencer l'attaque. L'avant-garde ennemie, soit qu'elle jugeât du nombre par l'audace, soit pour l'attirer sur sa cavalerie et son artillerie, se laissa pousser d'arbre en arbre et de buisson en buisson, jusque dans la plaine. Un témoin, Fain, nous a dit : que la fusillade brillait au loin dans les arbres de la forêt, et que cette bataille commença comme une grande partie de chasse.

Le bois nettoyé, Macdonald, voyant une armée devant lui, n'eut garde d'en sortir. Il se contenta d'en disputer la lisière. Ce coup de hardiesse fut habilement soutenu et sauva l'armée. Victor à sa gauche, avec deux à trois mille hommes, Sébastiani à sa droite, avec les restes de sa cavalerie, accoururent; et tous trois, par des simulacres d'attaque sans cesse renouvelés, maintinrent l'ennemi pendant plusieurs heures sur la défensive.

Pourtant ce mensonge ne pouvait durer; personne n'arrivait à leur secours. Enfin Macdonald, profitant, m'a-t-il dit lui-même, d'un mouvement en avant qu'il ordonna aux siens pour les distraire, s'échappa de

leurs yeux, et courut à l'Empereur. Il le supplia de faire un prompt effort pour arrêter celui que l'ennemi préparait sur notre gauche. « S'il fait un pas de plus « de ce côté, lui dit-il, il va ressaisir la force, s'em- « parer de son débouché, et tout sera perdu sans « ressource! » Mais Napoléon temporise : il attend ses faibles colonnes, se plaignant de n'être plus obéi. Bertrand, Marmont, Mortier, ajoute-t-il, sont loin encore; il n'a près de lui que sa vieille Garde. Puis, quand le maréchal lui annonce qu'il a vu quatre-vingts canons et quarante mille ennemis, il nie ce fait, et persiste à ne croire qu'à la présence d'une avant-garde. Mais alors Macdonald, irrité, élève la voix; il affirme, insiste, et l'entraîne! Dès leur arrivée au bord de la plaine, un premier regard et une pluie d'obus et de boulets eurent bientôt convaincu l'Empereur, et, malgré sa répugnance à commencer avec sa réserve, il lui fallut en donner l'ordre.

Ceux qui le virent disent que, dans toute cette journée si critique, après ses premières dispositions prises, il ordonna moins qu'il ne laissa faire, demeurant à portée des coups, sans les rechercher, sans les éviter, et laissant éclater les obus à ses pieds sans changer de place. Ils crurent que c'était : quant au combat, confiance, comprenant bien qu'il n'avait qu'à gagner à attendre, chaque heure devant accroître nos forces, dont alors il écraserait les assaillants mal engagés; et quant à lui-même, dédain de son sort, que, dans sa position, un succès améliorerait peu, et dont un coup de feu ennemi l'eût déchargé!

Mais un mot avait suffi, et Drouot, toujours prêt,

toujours tout entier au moment présent, s'était avancé. On vit d'abord ses artilleurs, avec quinze pièces de canon et les grenadiers à cheval de la Garde, gagner, à la gauche de Macdonald, le bord du bois. Il y eut là un moment très-critique. Dans l'empressement de sa mauvaise action, Wrède s'était déployé, à découvert, dans une plaine étroite, entre la Kintzig et la forêt, cette forêt en face, la rivière à dos, comme s'il n'avait eu qu'à se présenter pour tout prendre, sans songer que, ainsi placé, il pouvait être pris lui-même. En effet, un seul pont étroit, celui de Lamboï, pouvait assurer sa retraite, mais il était derrière sa droite, en sorte que le reste de sa ligne était compromis. A la vue de nos grenadiers à cheval et de nos canons qui débouchaient contre son centre, s'apercevant qu'il était dans une position aussi dangereuse que celle où il avait voulu mettre l'Empereur, il opposa à notre effort un effort triple : aussitôt ses canons éclatèrent, son centre chargea, sa cavalerie surtout; et nos grenadiers furent ramenés sur nos pièces! Déjà même Drouot et ses canonniers, le sabre et le mousqueton au poing, étaient contraints à les défendre. Le danger était grand : les grenadiers à cheval, de plus en plus pressés, revenaient en désordre! Dans ce redoublement de confusion, la poursuite de l'ennemi qui les talonnait, son infanterie qui s'approchait, ses boulets qui brisaient les arbres, tout allait faire de cette forêt le lieu d'un dernier désastre!

Ce fut en ce moment que Saluces et d'Andlau, à la tête de quatre cents cavaliers du troisième de Gardes d'Honneur, débouchèrent de la forêt. Exelmans, dé-

monté par un boulet, se trouvait là ; il leur montra le danger. Aussitôt nos Gardes d'Honneur, formés en bataille, s'avancèrent; ils chargèrent au trot, leurs chevaux exténués ne pouvant mieux faire, mais si fièrement, que, à leur aspect, le double désordre de la défaite des nôtres et de la poursuite de l'ennemi, s'arrêta ! Les grenadiers à cheval repoussés se rallièrent au cri de *Vivent les Gardes d'Honneur!* et leurs vainqueurs, étonnés, reculant, lâchèrent prise.

Ce moment était décisif. Drouot, ainsi dégagé, en profita. Il acheva de déployer vivement cinquante canons, et en balaya la plaine. En même temps, et à sa gauche, quatre compagnies des chasseurs à pied de la vieille Garde, au centre les restes de la cavalerie et les cuirassiers de Saint-Germain, sortent du bois. Wrède alors, qui venait pour prendre, craignant d'être pris, ne lutte plus que pour fuir. Il fut vaincu par moins de dix mille hommes, par l'aspect des bonnets à poil de la vieille Garde, et surtout par le danger de sa position, qu'il abandonna avec plusieurs canons, quelques milliers de morts, de blessés et de prisonniers, en évacuant Hanau même, que défendait pourtant la Kintzig, et d'où, malgré sa défaite, il pouvait encore écraser notre passage!

Cependant, la nuit venue, Napoléon, resté jusque-là impassible, sortit de la forêt avec ses secrétaires et tous ses équipages, et, sans s'informer, sans autres précautions, sans même se faire précéder d'aucun éclaireur, il s'avança insoucieusement jusqu'à Hanau. Mais, des coups de fusil l'en ayant repoussé, il retourna sur ses pas avec la même

indifférence, et fit établir son bivouac sur la lisière du bois de Lamboï. Ce fut un de ses officiers de service qui, sans ordre, deux heures plus tard, soit inquiétude ou curiosité, soit pour passer une nuit plus commode, envoya quelques fantassins sonder la ville. Ils y entrèrent sans résistance : l'ennemi venait de l'abandonner. Napoléon ne s'en occupa pas davantage, et là encore il sembla que, pour lui, c'était assez de soins pour ce qui lui restait de fortune.

Pourtant, le lendemain 30 octobre, avant le jour, il chargea Marmont d'occuper cette ville qui flanquait la marche de nos colonnes. En même temps, à la faveur des ombres, notre cavalerie, nos gens débandés, parmi lesquels était Augereau, défilèrent sous les murs ; ils se hâtaient d'atteindre Francfort ; ils ignoraient que dix mille Bavarois en étaient maîtres. Mais ceux-ci, comme s'ils eussent eu la conscience de leur perfidie, n'osèrent pas même essayer de nous disputer le passage.

Le jour du 30 octobre grandissait, tout marchait en avant, et cependant Napoléon, toujours dans la forêt de Lamboï, demeurait à son bivouac. Il attendait là son arrière-garde, et se laissait précéder par tout le reste. Il accueillit paisiblement les magistrats de Hanau ; puis, se mettant enfin en mouvement, il y envoya Macdonald et son corps d'armée remplacer Marmont. Or ce corps d'armée était, ce jour-là, réduit à cent hommes ! C'était là tout ce qu'il opposait à quarante mille ennemis qui menaçaient l'une des portes de Hanau, quand lui-même et le reste de l'armée avaient encore à s'écouler devant l'autre porte. A la

vérité, Bertrand, avec dix mille hommes, devait relever Macdonald; mais il n'était pas encore arrivé. Néanmoins tout passa, tous nos débris défilèrent devant Hanau. Ce fut seulement quand Bertrand, ou plutôt Guilleminot, entra d'un côté dans cette ville, que l'armée Austro-Bavaroise essaya d'y rentrer par l'autre côté. On sait le reste : Wrède une seconde fois fut culbuté; il fut blessé, et son gendre, le Prince d'OEttingen, tué. Ainsi, dans cette mauvaise action, loin d'achever, comme il l'espérait, notre infortune, il ne recueillit que des douleurs privées et la honte de deux défaites.

CHAPITRE XI.

Il n'y avait plus d'obstacles entre Napoléon et Mayence, le 2 novembre il y arriva; et bientôt le canon ennemi gronda aux portes de cette forteresse. J'ai dit comment, en ce moment même, j'y entrai par la porte opposée, quelle fut ma première entrevue avec l'Empereur, et les diverses impressions qu'elle me fit éprouver. Quant à notre armée, le misérable aspect de ces restes de trois cent mille hommes, la plupart affamés, nus, et sans armes, me consterna! On eût dit que le spectre de la Grande Armée, morte l'année précédente, reparaissait! même délabrement, même désordre, même anéantissement : au lieu de colonnes, des files, traînantes et confuses, d'hommes de toutes armes; dans la Garde même, des pelotons

au lieu de bataillons! Cette seconde retraite en automne, de quinze jours et de quatre-vingt-douze lieues seulement, à travers la fertile Allemagne, avait eu, comme celle de 1812, sa Bérésina, ses fuyards, ses maraudeurs, sa famine, et sa gloire!

Le typhus, que la misère apportait au milieu de nous, fut, s'il se peut, plus désastreux encore. Les maisons regorgèrent tout à coup de malades; les rues se jonchèrent de cadavres; en trois jours, la confusion de douleurs qui s'y amassa fut à son comble! Je cherchai vainement à en démêler les Gardes d'Honneur, revenus de cette retraite que leurs derniers escadrons venaient de protéger si glorieusement. Je ne pus qu'ajouter quelques mourants que je trouvai gisant au coin des rues, à d'autres moribonds que j'avais découverts dans les étages les plus élevés de quelques maisons, où tout leur manquait. Ce spectacle déchirait: on sentait que, de toutes les impuissances, celle d'arracher les siens à de tels maux était la plus poignante. Mais j'étais arrivé avec des troupes fraîches, l'ennemi devenait pressant, je fus distrait de ma douleur par le danger, et il ne fallut plus songer qu'à se défendre.

Le troisième de Gardes d'Honneur fut placé aux avant-postes. La défense du Rhin, du fort Vauban jusqu'à Germersheim, lui fut confiée. J'eus sous mes ordres, avec deux mille Gardes et dix-sept cent cinquante chevaux qui lui restaient, la garnison française de Landau, celle, toute de Suisses, de Lauterbourg, et des gardes nationales. Dès les premiers jours, six cents Gardes, les Suises de Lauterbourg,

et deux bataillons que j'empruntai à Landau, furent cantonnés à portée du fleuve, qu'ils bordèrent de leurs postes et de leurs vedettes. Tranquille derrière ce rideau, et mes autres escadrons bien répartis dans de bons cantonnements, je ne songeai plus qu'à les mettre, au plus vite, en état de tenir campagne, et de leur donner pour cela tout ce qui leur manquait. C'était déjà, pour les quinze cents Gardes qui n'avaient pourtant pas encore combattu, une partie de l'équipement et la chaussure, mal confectionnés dans les départements; et tout, jusqu'à l'armement même et la moitié des chevaux, pour les cinq cents autres qui revenaient des combats de Leipsick et de la retraite, où un nombre pareil avait péri. Mais, à cent cinquante lieues d'un dépôt, dans des villages, et en face de l'ennemi, où trouver l'argent, le temps, et les ouvriers indispensables? Ajoutez que je n'avais pas un officier par cent Gardes, et que, sur ce petit nombre, cinq seulement et trois sous-officiers avaient quelqu'expérience. Cependant, quant au matériel du moins, ces difficultés furent surmontées. Elles venaient du désordre, suite de notre situation; je puisai mes ressources dans ce désordre. L'argent était de ces ressources la plus nécessaire; mais, lorsqu'on pouvait à peine en obtenir pour la solde, comment en demander pour d'autres besoins? Je me décidai à en prendre sur cette solde; j'osai même laisser figurer sur les feuilles de prêt les Gardes que l'épidémie et la désertion nous enlevèrent. La solde était de vingt-cinq sous : cette masse noire, avec quelques secours de notre dépôt, satisfit à nos dépenses. Quant

aux ouvriers qui manquaient absolument dans un corps de jeunes maîtres, aspirant tous au grade d'officier, ceux de nos cantonnements y suppléèrent. Tous furent requis et payés comptant. Nous échauffâmes le zèle de ces bons Allemands : ils travaillèrent non-seulement en conscience, ce qui est dans leur nature, mais vite, ce qui est moins dans leur habitude. Dire tout ce que nous accumulâmes de travaux pour ces réparations et pour l'instruction des Gardes, pendant les sept semaines de répit que la Coalition nous laissa, paraîtrait invraisemblable; intervalle trop court si le temps n'était pas le plus élastique des êtres, mais, bien employé et pour ce qu'il y avait de plus urgent, il nous suffit.

A ces difficultés, cependant, deux fléaux, l'un périodique, l'autre inattendu, s'étaient ajoutés : l'hiver et le typhus. L'un, avec ses neiges et ses glaces, interrompit nos communications; l'autre nous fut apporté par une traînée de fantassins, restes de la retraite, qui traversèrent nos cantonnements, et les infectèrent. Le premier atteint fut mon valet de chambre Geoffroy, le même qui m'avait sauvé la vie à Tours en désarmant Desnestumières. La malignité de son mal était telle, que sa respiration faisait pâlir la flamme d'une bougie qu'on en approchait! Je le disputai quinze jours à la contagion et je le pleurai.

Le lendemain, mon seul officier comptable et d'habillement, le plus nécessaire en ce moment, se sentit frappé. Pour celui-là, sans consulter, je le bourrai aussitôt de quinquina et il fut sauvé. Mais cette peste s'acharna sur nos villages : née de la misère, habi-

tants comme soldats, riches comme pauvres, forts comme faibles, elle nous attaqua indistinctement. Un jour, par exemple, j'arrive à Hersheim, dont le bon curé me reçoit gaîment à table; après quoi, lui serrant la main, je le quitte pour achever une visite d'avant-poste; trois jours plus tard, revenu à ce quartier général, j'y trouve le presbytère vide et le curé mort: on l'enterrait! Cette reconnaissante poignée de main lui avait communiqué le typhus, dont son humeur joyeuse, la force de l'âge, et sa santé vigoureuse n'avaient pu le préserver.

Dès lors le mal se développa avec une rapidité effrayante. Les symptômes variaient : les uns, subitement terrassés, expiraient dans un abattement profond; un délire furieux saisissait les autres. On en vit se précipiter, de leurs fenêtres, dans la boue à demi glacée des rues, d'où on les relevait mourants dans d'horribles convulsions! Déjà, sans compter les habitants, plus de deux cents Gardes étaient atteints; soixante avaient succombé. L'étendue de nos cantonnements, si favorable à notre mieux-être, aggravait le mal, nos officiers de santé y devenant insuffisants. Dans mon désespoir l'idée me vint de combattre ce nouvel ennemi en le reléguant et le concentrant dans une position plus élevée, où m'aideraient à le vaincre un air plus pur et des soins plus assidus. Mon choix tomba sur Gottranstein, gros village à mi-côte dans les Vosges dont nous occupions le pied, et qui avait une voie de retraite sur deux ponts et Metz. J'en fis notre hôpital régimentaire; dès lors la contagion y fut confinée, et bientôt domptée, grâce à cet air sa-

lubre et au zèle habile de monsieur Marie, l'un de nos chirurgiens-majors, qui faillit pourtant lui-même y succomber.

Mais alors, dans nos rangs, mélangés de Hollandais, de Suisses et de Toscans, s'infiltrait une contagion d'une autre nature. La Coalition, non satisfaite de sa force contre notre faiblesse, y joignit la ruse. N'osant encore franchir le Rhin, qui nous défendait bien plus que nous ne pouvions le défendre, elle se fit précéder d'une avant-garde occulte de contrebandiers de la rive droite; ils vinrent provoquer ce reste de nos alliés à une désertion que les longues nuits de décembre et nos Juifs de la rive gauche favorisèrent.

Dès lors les rapports de chaque matin annoncèrent le manque à l'appel, tantôt de plusieurs sentinelles, tantôt même de postes entiers composés de Suisses, et successivement de plusieurs Toscans et Hollandais du 3e de Gardes d'Honneur. Rien n'était plus significatif. Ainsi nos alliés de tout pays nous abandonnaient! La coalition contre nous devenait universelle! Mais nous devions nous y attendre, et, sans étonnement, sans irritation déplacée, nous nous mîmes en garde. Lauterbourg et le fort Vauban étaient trop loin de Landau pour que je pusse y aventurer des détachements de la garnison de cette forteresse; les troupes qui les gardaient furent épurées : les douteux, ainsi que le reste des Suisses de Lauterbourg, furent renvoyés dans l'intérieur, et les remparts de terre de cette ville confiés à l'un de nos escadrons. Quant aux Gardes d'Honneur étrangers, ils furent démontés, désarmés sur-le-champ, et renvoyés sur nos derrières.

A cette guerre sourde de nos ennemis nous ne pûmes répondre que par un contre-espionnage, ou volontaire, ou payé par le patriotisme des habitants les plus riches de cette partie de l'Alsace. Il m'apprit bientôt que de nombreuses colonnes de coalisés, au lieu de s'écouler sur Bâle, comme les premières, s'arrêtaient en face de nous; qu'elles s'aggloméraient vers Manheim, Seltz et le fort Vauban; qu'elles traînaient avec elles deux équipages de pont, et nous menaçaient, à droite et à gauche, d'un double passage. J'en instruisis le maréchal Victor et l'Empereur. Mais, au lieu de voir arriver des renforts, je reçus de Drouot l'instruction d'en envoyer à Paris, à la Garde Impériale, et du maréchal Victor l'ordre, en cas d'attaque, de jeter un escadron dans Landau, et de marcher aussitôt vers Strasbourg avec tout le reste.

Il devenait clair qu'il fallait se faire le plus leste possible, ne garder autour de soi que des combattants et se tenir prêts à une retraite. Aussitôt notre hôpital, transformé en ambulance, et notre infirmerie d'hommes et de chevaux invalides, placés également dans une gorge des Vosges, eurent l'ordre de lever le pied pour Metz au premier signal. Dans nos cantonnements, des chariots furent tenus prêts pour transporter dans Landau tout effet d'équipement non réparé. Quant aux escadrons et aux bataillons, chacun eut une ordonnance et un guide du pays, à mon quartier général, prêts à porter l'ordre aux bataillons de rentrer dans Landau au pas de course, et aux escadrons, de se réunir à moi dans la plaine d'Hersheim, lieu de ralliement le plus central que j'avais choisi.

Ces précautions prises, les vingt ordres de marche même écrits d'avance, sûr de n'être surpris d'aucun côté, j'attendis l'événement. A cette époque, la désertion, le typhus, le dur service des bords marécageux du Rhin, et l'envoi de détachements à l'intérieur, nous avaient enlevé plus de quatre cents Gardes. Mais nous étions encore quinze cent cinquante, ne manquant de rien et prêts à combattre.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

Il était temps. Après la retraite de Leipsick et le typhus des bords du Rhin, un troisième fléau, le pire de tous, l'invasion étrangère, allait fondre sur nous. Nous touchions au 20 décembre 1813, jour où commença l'envahissement. Depuis six semaines l'orage s'amoncelait : la rive droite du Rhin se surchargeait de masses ennemies; elles augmentaient à vue d'œil. Cet autre fleuve d'hommes, prêt à déborder sur nous, se déroulait à grands flots, s'accroissant sans cesse de mille affluents qui, de toutes les profondeurs de l'Allemagne, accouraient et se précipitaient vers la France!

Ces alliés eussent pu, sans s'arrêter et en frappant coup sur coup, achever d'écraser notre détresse; mais leurs Chefs semblaient avoir hésité. L'aspect de la Grande Nation leur imposa : cela paraissait alors si téméraire de porter la main sur la France! Avant de l'oser, ces vainqueurs, croyant n'avoir jamais réuni assez de forces, avaient appelé tout à leur aide.

Et d'abord, maîtres de la première barrière extérieure du grand Empire, ils l'ont retournée contre lui-même. Ils ont forcé la Confédération du Rhin de doubler, à leur

profit, ses contingents; ils lui ordonnent de tenir prêt un premier ban, puis un arrière-ban. Ils l'imposent à cent quatre-vingt-dix millions. Ils venaient de recevoir de l'Angleterre cinq cent mille fusils et deux cent millions de francs; ils exigent de celle-ci cent vingt-cinq millions de plus.

Cependant ces forces matérielles n'avaient pas suffi à leurs appréhensions; ils avaient invoqué toutes les forces morales. Réveillant d'antiques souvenirs, ils en ont exalté l'espoir de leurs peuples : leur Despotisme a promis la Liberté! L'orgueilleuse, l'immuable Féodalité Germanique n'a pas craint d'évoquer les souvenirs de l'Égalité Teutonienne! C'est ainsi qu'ils ont appelé à leur appui, le passé, le présent, l'avenir! Et, quand ils ont tout armé, tout enflammé; quand, du Niémen à la Bidassoa, neuf cent dix mille soldats sont ou vont être sous leurs drapeaux, et qu'enfin, hommes, armes, argent, passions, tout surabonde, ils n'ont point osé commencer encore!

Trois alliés naturels restaient à la France : la Suisse, Naples, et la haute Italie. Ils ont intimidé et embauché la première. Quant à Naples, son Roi, le propre beau-frère de notre Empereur, ils le subornent! Le Royaume d'Italie seul nous restait; et ils s'efforcent de le soulever contre son Vice-Roi, parce que, vainement tenté par son beau-père, ce Prince seul nous reste fidèle.

Voilà donc au dehors tout préparé contre cette frontière du Rhin qui, de Bâle à l'Océan, ne leur montre épars que quelques milliers de défenseurs. Et pourtant nul encore ne l'a franchi! On eût dit que, ignorant notre épuisement, avant d'oser risquer un

premier pas sur ce sol guerrier, d'où se sont élancées tant de conquêtes, ils ont cru ne pouvoir achever de nous vaincre que par nous-mêmes! C'est pourquoi, s'efforçant de dénationaliser chez nous cette guerre que chez eux ils nationalisent, ils se sont fait précéder par une avant-garde d'embaucheurs et de proclamations insidieuses. Par les uns ils ont débauché nos soldats étrangers; par les autres ils ont cherché à ébranler le zèle de nos peuples. En même temps, par une plus ou moins fallacieuse négociation, que, dès le lendemain, la révolte de la Hollande leur a fait démentir, ils ont tenté d'abuser notre Chef; et leur feinte modération a réussi à ajouter à sa détresse les trop justes mais intempestives récriminations de nos Législateurs. C'est alors seulement, c'est quand toute l'Europe, le Danemark excepté, est réunie, quand tant de défections, de trahisons et de haines nous environnent, qu'enfin ils vont risquer de nous envahir, et d'écraser, de tant de forces, notre épuisement!

Combien depuis 1792 les rôles sont changés! Voilà donc les Rois coalisés prêts à rentrer dans notre France à la tête des Peuples! Ils vont la subjuguer au nom de ce même génie de l'indépendance qui, vingt ans plus tôt, les en chassa d'un si vif élan, qu'ils en furent renversés de tous leurs trônes! C'est dans leur bouche que les mots de Charte et de Liberté se font entendre; et dans cette France, où, plus que chez eux, règne pourtant l'égalité, l'ennemi qu'ils dénoncent aux peuples, et qu'ils viennent, disent-ils, renverser, c'est le despotisme!

Quant à ce despotisme, j'en conviens, il régnait

sur nous, mais c'était celui de la gloire! Eh! quel fondateur de Dynastie, à la fois grand homme d'État et de guerre, ne fut pas despote? Par quel autre génie que celui de l'absolu pouvoir, Napoléon eût-il pu arracher la France à l'abîme de folie d'abord, puis de sang, puis de turpitude, où elle tourbillonna neuf années entières? Comment eût-il pu autrement la sauver d'elle-même et de l'invasion, et l'élever au-dessus de tous les Trônes alors coalisés pour la détruire?

Ce despotisme du génie nous avait gouvernés d'abord avec tous ses avantages, mais ensuite avec ses inconvénients. Ses nécessités, ses entraînements de gloire et d'ambition avaient si complétement épuisé la France, qu'à peine y restait-il, pour remplir nos cadres mutilés, des recrues imberbes. Or, si le génie de la guerre et de l'absolu pouvoir ne suffirent plus pour nous défendre, quelle autre force morale n'eût échoué? Vingt-deux ans d'efforts, deux épouvantables catastrophes, la dispersion des restes de nos armées depuis Dantzick jusqu'à Rome et Barcelone, tant de conscriptions anticipées, l'écrasement à Leipsick des gardes nationaux, notre dernière ressource, et le typhus, qui venait de nous dévorer cinquante-neuf mille hommes, tout nous livrait! Ce furent les forces physiques qui nous manquèrent. Je n'en croirai ni les déclamations du jour, ni les regrets d'un généreux patriotisme; Napoléon n'en appela qu'à lui-même, il est vrai; mais, pour tenter d'autres moyens, il était trop tard; et, dans notre épuisement total, les cris de la liberté n'eussent pas été plus puissants que les ordres de son despotisme!

C'est pourquoi, lorsque, huit jours après l'invasion commencée, Lainé lui demanda une déclaration de principes, un appel au Peuple, des garanties de liberté, et promit à ce seul prix le concours de la Nation, nous apprîmes que l'Empereur, le 30 décembre, avait étouffé, par une prorogation, ce cri de liberté poussé le 28 au nom du Corps Législatif. Il le jugea intempestif; il trouva inutile d'appeler en masse le peuple aux armes, quand ces armes, les munitions de toute nature, et les officiers manquaient; quand on avait à peine le temps de lever, rassembler, organiser, habiller et instruire quelques milliers d'hommes de troupes régulières, et que déjà nos frontières d'Espagne et d'Allemagne étaient envahies!

Enfin, et sans examiner ici le fond de sa pensée sur la paix et sur ses conquêtes, lorsqu'un danger aussi pressant l'appelait sur le champ de bataille, comment le blâmer de n'avoir pas consenti, en face de tant d'ennemis, à changer subitement tout un système de gouvernement poussé si avant, et d'avoir cru insensé de disséminer le Pouvoir quand toutes les Républiques du monde en eussent appelé à un Dictateur!

CHAPITRE II.

Il n'était que trop vrai, de notre côté rien n'était prêt! Notre ligne de défense s'étendait, du sud au nord, depuis Lyon jusqu'à Anvers; le Rhône à droite, à gauche l'Océan. Soixante mille Français, échappés au

désastre de Leipsick et au typhus, en étaient les seuls défenseurs. Leurs rangs, éclaircis, interrompus par d'effrayantes lacunes, étaient, en grande partie, composés d'adolescents de dix-sept à dix-huit ans, enfants escomptés sur les conscriptions des années à venir.

Ces frêles débris étaient disséminés sur cette longue ligne de défense, en présence de trois cent vingt mille hommes, qu'un nombre pareil, venant de plus ou moins loin, s'apprêtait à suivre. On apercevait à peine, dans cette étendue : à l'aile gauche, et de la mer à Coblentz, Decaen et Macdonald d'abord, puis Maison, qui les remplaça avec quelques mille hommes; à la droite, dans Lyon, Augereau et Marchand, encore presque seuls. Au centre, de Huningue à Landau, Victor; et de Landau à Coblentz, Marmont, chacun avec onze mille hommes.

C'était, en ne considérant ici que l'espace compris entre Huningue et Coblentz, sur ce vaste centre de soixante-dix lieues de développement, vingt-trois mille hommes seulement, contre Schwartzenberg, Barclay, Wittgenstein, Blücher, et deux cent quatre-vingt mille hommes. Nous étions à peine un contre douze, contre leur victoire, contre notre défaite, contre des peuples de soldats enflammés de vengeance, exaltés par ce même génie de l'indépendance qui, vingt et un ans plus tôt, nous avait victorieusement defendus contre toute l'Europe!

Au milieu de cet abandon, de cette détresse d'une part, et de cette surabondance de forces de l'autre, Schwartzenberg, ayant rassemblé en première ligne, et à son extrême gauche, de Bâle à Schaffhousen,

cent soixante-quatre mille trois cents Russes, Wurtembergeois, Bavarois et Autrichiens, avait commencé l'envahissement.

Dans cette dernière campagne prête à s'ouvrir, remarquons-le bien, telle était encore la renommée guerrière de la France et celle de Napoléon, que ce premier pas, la Coalition ne le tenta point de front, à découvert et au grand jour, mais furtivement, à la dérobée, pendant la nuit, au delà de l'extrémité de notre ligne du Rhin, là seulement où ce fleuve abandonne notre frontière, enfin sur le point où la France, trop confiante ou trop épuisée, se croyant couverte par l'Helvétie, n'avait pas un homme pour se défendre!

Son attaque, toute puissante qu'elle était, s'enveloppa de la longue et sombre nuit du 20 au 21 décembre 1813; elle se glissa par le pont inoffensif de Bâle, et sous l'abri de la feinte neutralité de la Suisse. Son but était le sommet du Morvan, d'Épinal à Langres. Là, maîtresse des deux chaînes de montagnes et du point général de départ des eaux qui défendent l'est et le sud de la France, elle aurait encore atteint la source des rivières qui courent à notre capitale.

En effet, parvenue à cette position, le Rhin, le Rhône, les Vosges et les Ardennes, seraient dépassés, le point culminant de l'est de la France serait occupé; et tout à la fois, la Saône, la Sarre, la Moselle et la Meuse, qui se présentaient en travers à l'invasion, ainsi que la Seine, l'Yonne et la Marne qui devaient la conduire jusque dans Paris, seraient saisies à leurs sources.

Tel fut, le 20 décembre, le but de Schwartzenberg; il l'atteignit le 20 janvier, car il n'avait qu'à vouloir : nos vingt-trois mille hommes étaient au loin, sur sa droite, et nul de nous sur son passage. Cent quarante-six mille autres ennemis, qu'il avait laissés devant nous, nous contenaient.

Je ne veux parler ici que de notre armée, celle du centre, où tout se décida. Quant au reste, je rappellerai sommairement que, pendant notre lutte désespérée, Raap, Davout, l'armée de Hambourg, et toutes nos garnisons depuis Dantzick jusqu'à Hanau, restèrent assiégés. J'ajouterai que le Prince Eugène et l'armée d'Italie, que Suchet et celle de Catalogne, se défendirent pour leur compte. Quant à Soult et à l'armée d'Espagne, on sait assez que, repoussés en France par Wellington dès le mois d'octobre 1813, ils manœuvrèrent et combattirent loin de nous, entre les Pyrénées et la Garonne.

Il en fut de même à notre droite, dans le triangle que forment Mâcon, Genève et Lyon. D'abord Marchand, avec quelques recrues, y soutint glorieusement une petite guerre isolée contre Bubna et six mille Autrichiens. Alors, comme depuis, à peine y aperçut-on Augereau, même quand il eut réuni à Lyon trente mille hommes.

En même temps, à notre gauche, Maison et l'armée du nord furent séparés de nous comme le reste. Ceux-ci, du côté d'Anvers, ensanglantèrent le terrain qu'il fallut céder; après quoi, ils disputèrent les frontières de la Belgique, en s'appuyant sur nos forteresses.

CHAPITRE III.

Maintenant, et en attendant le moment où Napoléon, désarmé encore, aura pu réunir, pour venir à notre secours, une faible armée nouvelle, je vais, par le récit des faits dont je fus témoin, montrer quelle fut notre détresse. Ici quelques détails personnels, conformes d'ailleurs au plan de cet ouvrage, ne paraîtront point, je l'espère, hors de propos.

J'ai dit que, réduit à quinze cents chevaux, et chargé de la garde du Rhin, du fort Vauban à Guermersheim, j'avais été forcé, pour faire vivre, pour abriter et pour rééquiper mes escadrons, de les disséminer en cantonnements, entre le Rhin et les Vosges. Nous formions l'extrémité de l'aile gauche du maréchal Victor, et par Guermersheim nous touchions à l'aile droite du Duc de Raguse. Le dernier jour de 1813 était arrivé. On ne nous avait point avertis que, au loin, par delà notre aile droite, et depuis dix jours, l'envahissement avait commencé. Nous ignorions qu'ainsi notre ligne centrale était déjà dépassée, à sa droite, par cent cinquante mille hommes !

Depuis plusieurs jours tous les rapports augmentaient notre anxiété. Nul renfort ne paraissait, aucun ne nous était annoncé ; et cependant, nos regards fixés sur l'autre bord, il nous semblait entendre, au travers de ses froids brouillards, les clameurs de cet amas d'ennemis, le bruit de leurs armes, le roulement des milliers de canons et de caissons qu'ils traînaient avec eux,

et, dans l'écho de leurs chants nationaux, leurs cris de guerre et de vengeance!

Nous attendions ainsi, quand, le 1er janvier 1814, à onze heures du soir, après un assez triste dîner de jour de l'an, d'un côté une lettre du sous-préfet de Spire, et, du côté opposé, des douaniers accourant de Lauterbourg, m'annoncèrent que le Rhin venait d'être franchi vers Manheim, nos troupes repoussées, et que, vers le fort Vauban, un autre passage allait être effectué.

Ces deux invasions à ma droite et à ma gauche, poussées vivement jusqu'aux Vosges, pouvaient m'enfermer entre le fleuve et la montagne, et me couper ma retraite sur le maréchal Victor. Quelles qu'eussent été les précautions que j'avais prises, il me fallait quatorze heures : pour hâter le départ de mon infirmerie et de mon hôpital régimentaire; pour rallier mes escadrons, en jeter un dans Landau, y faire rentrer derrière moi les bataillons que j'en avais tirés et le matériel du 3e corps de Gardes d'Honneur, dont nous ne pouvions nous appesantir. En même temps, et à ma droite, j'avais à placer deux cents chevaux en regard du fort Vauban pour masquer Weissembourg, en leur envoyant l'ordre de se reployer lentement sur cette ville, où, le lendemain soir, je voulais aller coucher. Mon projet était d'en repartir le 3 janvier, et de m'écouler au pied des monts vers Strasbourg, comme j'en avais reçu l'instruction.

La plupart de ces ordres, comme je l'ai dit, étant prêts d'avance, ainsi que les ordonnances et leurs

guides, en une heure tout fut expédié ainsi que ma dépêche au maréchal Victor; en voici le résumé :

« Monsieur le maréchal,

« J'apprends à l'instant que le maréchal Sacken et « vingt-six mille hommes ont passé le Rhin hier vers « Manheim, et que monsieur de Wittgenstein, avec « seize mille Russes, en fait autant aujourd'hui vers « le fort Vauban. Je donne ordre, etc., etc.... Ainsi, « puisqu'il faut l'abandonner, du moins cette rive « du Rhin sera nette; les Gardes d'Honneur ne per- « dront ni un malade ni un seul effet; et l'ennemi, « s'il nous presse trop, n'y trouvera demain que des « coups de sabre, etc., etc. »

Le lendemain 2 janvier, vers midi, j'étais à la tête de 1,200 chevaux réunis devant Herscheim, couvrant Landau, et protégeant ainsi la rentrée, dans cette forteresse, de la garnison que j'en avais tirée, et de mes bagages. Ce devoir rempli, je partis pour Weissembourg. J'y arrivai avec la nuit, mais fort surpris d'y trouver déjà les deux cents chevaux que j'avais placés en observation devant Wittgenstein, pour couvrir ma retraite. Leur chef d'escadron, tout novice encore, n'avait pas compris sa mission.

C'était avec ces recrues ainsi commandées que, pendant plusieurs jours, j'avais à défiler entre le Rhin et les Vosges, sous les yeux et à portée des coups de seize mille Russes, qu'on nous disait même être vingt-sept mille. Il n'y avait donc pas de temps à perdre; et cependant, pour conserver les hommes,

leurs chevaux et l'équipement, et pour maintenir l'ordre et l'ensemble, il ne fallait pas marcher trop vite. Il convenait d'arriver avant la nuit dans de bons cantonnements, et de n'en repartir qu'au grand jour; d'éviter, autant qu'il se pourrait, à ces recrues la fatigue des grandes gardes, des bivouacs, des reconnaissances; et, en cas d'attaque, d'avoir à leur droite pendant la marche, et derrière nous pendant la nuit, une voie de retraite au travers des Vosges. J'abandonnai donc à l'ennemi, qui d'ailleurs l'occupait en force, la route du Rhin; je m'en traçai une autre au pied des monts, par Lambach, Reichoffen, Oberbrünn, Neuwiller et Dethwiller; gardant chaque jour ma retraite au travers de la montagne, par les passages de Bitch d'abord, puis de la Petite Pierre, puis enfin de Phalsbourg; sûr ainsi de n'être point acculé contre les Vosges, et, si j'étais trop pressé par l'ennemi, de pouvoir abandonner l'Alsace.

Il est superflu d'ajouter qu'une avant-garde et une arrière-garde, bien commandées, bien renseignées, prévinrent les surprises, et, dans ce long défilé, maintinrent en ordre et serrée notre colonne. Mais ce que je dois dire, et ce que je me plais à consigner ici avec une vive gratitude, c'est le patriotisme, c'est le dévouement exemplaires de ces bons et braves Alsaciens dont nous traversâmes les villages; ce sont, malgré leur désespoir de se voir en proie à l'invasion et à la ruine qui allait en résulter, les soins généreux dont ils nous comblèrent. En route et dans nos haltes, ils accouraient; ils nous apportaient leurs vins, leurs vivres, ils les distribuaient aux Gardes et en refusaient le prix!

Le soir, à notre arrivée dans les cantonnements choisis, ils s'emparaient des hommes et des chevaux, ils se les disputaient, et soins et vivres, ils leur prodiguaient tout. D'autres les aidaient à barricader les avenues du côté de l'ennemi et à les garder; d'autres encore, des vieillards même, leurs bourgmestres en tête, s'offraient, à pied et à cheval, à mes intructions; et toute la nuit ils allaient aux nouvelles, ils poussaient au loin des reconnaissances. Leurs courses étaient rapides, leurs investigations audacieuses, leurs rapports exacts. Nous fûmes enfin bien mieux éclairés et gardés par eux que nous n'eussions pu l'être par nous-mêmes. Il n'y avait certes pas de meilleurs, de plus généreux, de plus braves Français dans toute la France! On peut juger de l'amertume de nos regrets en nous voyant forcés d'abandonner à l'invasion de tels compatriotes!

Quant à cette manœuvre, il eût été plus prudent, sans doute, de mettre les Vosges entre nous et l'ennemi, et de revenir sur Saverne par Phalsbourg; mais je jugeai que le général Russe, en mettant le pied sur notre rive, ne songerait d'abord qu'à s'assurer de la route qui borde le fleuve, et à s'éclairer sur Strasbourg, ce qu'il ne manqua pas de faire; que, en tous cas, je ne pourrais avoir affaire, de ce côté, qu'à une avant-garde légère, ce qui arriva; qu'ainsi, du moins, j'atteindrais plus tôt le rendez-vous indiqué, où je pouvais être utile.

Il en résulta en effet, comme on va le voir : le ralliement du 4e régiment de Gardes d'Honneur, oublié devant Saverne; celui de deux mille fantassins près de

se livrer à l'ennemi; la mise en défense et l'approvisionnement de Phalsbourg, oubliés de même, et dont le commandant allait se laisser surprendre. Enfin il est plus que vraisemblable, si l'on m'eût permis ensuite de me retirer directement sur Nancy, avec les deux bataillons et les deux mille chevaux ralliés sous mes ordres, que j'y eusse assuré la retraite du maréchal, en retardant, d'au moins vingt-quatre heures, l'entrée trop prompte des alliés dans cette ville.

Au reste, nous n'eûmes qu'à nous louer de l'extrême circonspection de l'ennemi. Sa lenteur, singulièrement prudente, favorisa cette marche de flanc qu'il eût pu rendre si dangereuse. Pourtant, en approchant de Dettwiller, j'éprouvai quelques instants une vive inquiétude. Ici, la persuasion que l'ennemi était éloigné, et que j'allais trouver près de Strasbourg le maréchal Victor, m'avait porté à marcher sur deux colonnes, que séparait un cours d'eau moins guéable que je ne l'avais jugé, lorsqu'on vint me prévenir que le général Seslawin occupait en force Dettwiller, point de réunion que j'avais assigné à ces deux colonnes. La mienne avait sa retraite sur Saverne; mais l'autre, de cinq cents chevaux, ne pouvait me rejoindre que par le pont du village occupé, disait-on, par deux mille Russes.

Il n'y avait point à hésiter : je m'avançai rapidement, décidé à ressaisir ce passage. J'espérais surprendre Seslawin; mais, en arrivant devant Dettwiller, j'en vis sortir une cavalerie nombreuse qui, se déployant et se couvrant de tirailleurs, me força à me déployer de même. De plus en plus inquiet, et impa-

tient d'en finir, je m'avançais prêt à charger, étonné de ne point entendre commencer le feu, lorsque je vis nos éclaireurs se mêler, sans combattre, au parti contraire. Or qu'on juge du soulagement que j'éprouvai! cet ennemi, si malencontreusement placé entre moi et mon détachement, c'étaient des Français, des frères d'armes, le quatrième régiment de Gardes d'Honneur! Il était fort de six cents chevaux, sous deux chefs expérimentés. Ils nous reçurent à bras ouverts. Réunis à mon commandement, ils admirèrent notre nombre double du leur, ils s'émerveillèrent de notre tenue brillante, si bien réparée autour de Landau et que nous en rapportions encore intacte; car, grâce aux soins de nos bons compatriotes Alsaciens, rien en nous n'avait souffert, ce qui ne devait pas durer longtemps.

J'avais obéi, je croyais m'être rallié au maréchal Victor, et je me trompais : c'était le quatrième régiment seul que j'avais rejoint. Son colonel ignorait même où se trouvait le corps d'armée; il se plaignait d'être sans ordres. J'envoyai de toutes parts aux nouvelles; toutes furent alarmantes! L'ennemi était devant nous, nous séparant de Strasbourg. On disait l'Alsace entière évacuée par nos maréchaux; on nous y croyait oubliés. On nous jugeait dépassés, au loin, à droite et à gauche, par les deux invasions. On ajoutait que, poussant droit devant elles, et se recourbant en Lorraine derrière nous, elles allaient nous couper toute retraite.

Dans une situation aussi critique, je m'échelonnai de Dettwiller à Saverne, couvrant Phalsbourg, et re-

poussant les attaques de Seslawin. Le lendemain matin l'un de nos exprès revint de Molsheim avec la nouvelle que, depuis deux jours, le maréchal Victor s'était précipitamment retiré dans la Lorraine. Je calculai la distance que ce paysan disait avoir parcourue. C'étaient douze grandes lieues en moins de cinq heures! Cela me parut invraisemblable, quel que fût le zèle de ces braves gens, en sorte que, tout en donnant l'ordre aux régiments de se reployer sur la montagne, je fis garder à vue ce pauvre homme jusqu'à Saverne, où, son rapport s'étant confirmé, je lui rendis la liberté avec excuses, éloge, argent, et tout ce qui pouvait le consoler.

Alors, serrant douloureusement la main à nos généreux compatriotes des bords du Rhin, nous gravîmes la montagne, nous traversâmes Phalsbourg et, les derniers, nous abandonnâmes l'Alsace à l'invasion!

CHAPITRE IV.

Ce qui paraîtra incroyable, c'est que, dans cette dernière marche, nous passâmes au travers de la citadelle de Phalsbourg sans plus de façons que dans un village : pas une pièce en batterie; aucun factionnaire, nul qui-vive ne nous arrêta; comme s'il n'y avait là ni remparts, ni portes, ni garnison! Indigné de cette incurie, je fis battre la générale par le premier tambour que je rencontrai, et donnai l'alerte, annonçant l'ennemi qui me suivait. Le commandant, enfin



réveillé, ferma ses portes. Il disait que, oublié par le ministre et le maréchal, on ne lui avait rien prescrit ; que sa garnison était insuffisante, sans vivres, sans un seul affût en état de servir. Je lui répliquai qu'il n'en devait que se mieux garder, et qu'il était inexcusable.

Quelques heures après, je m'occupais à cantonner ma brigade à Sarrebourg et sur le revers de la montagne, quand le hasard voulut que, sur le chemin, je rencontrasse environ deux mille fantassins de quatre régiments. Ils avaient été dirigés sur Strasbourg, sans armes prêtes, sans cartouches, comme en pleine paix, ignorant que, à une demi-lieue de là, ils allaient rencontrer les Russes! Je les arrêtai, j'expliquai à leur chef où nous en étions ; il n'en pouvait croire ses oreilles. Puis, le ralliant à moi, j'écrivis au maréchal Victor qu'on disait être à Rembervillers, pour lui demander ses ordres.

Ce récit semble être de peu d'importance; mais outre qu'ici nous eussions pu perdre, sans coup férir, une forteresse et deux mille hommes, ces détails montrent dans quel désordre jette une invasion au milieu d'habitudes négligentes, suites d'une longue sécurité. Organisés pour l'offensive, contre elle nous ne l'étions aucunement. Pris au dépourvu, tout était à remanier. De là ces oublis d'ordres, d'instructions, et ces choix d'hommes si impropres aux circonstances. Cela m'expliqua en partie ces inconcevables pertes subies par la Prusse après Iéna. Si nous n'en éprouvâmes de semblables qu'en petit nombre, telles que celles de La Fère et de Soissons, c'est que notre sécu-

rité avait duré moins longtemps, et que la Coalition ne profita pas aussi rapidement que l'Empereur de sa victoire.

En attendant la réponse du maréchal je jetai un bataillon dans Phalsbourg; puis, comme une avant-garde de Seslawin était venue sommer le gouverneur, je la fis tourner par une compagnie de voltigeurs et attaquer de front par un détachement des Gardes. Ces Russes eussent été tous enlevés sans un geste de l'un des nôtres, qu'il me semble voir encore. M. d'Arbaud-Jouques, chef d'escadron, l'un de nos plus beaux hommes de guerre, sans attendre mon ordre, dans son impatience, mit le sabre à la main d'un air si martial, que, à ce seul aspect, le commandant russe se troublant donna sur-le-champ le signal et l'exemple de la retraite. Il fallut alors fondre sur lui en toute hâte; mais, le mouvement de nos fantassins n'étant pas achevé, ces fuyards en furent quittes pour la perte de quelques hommes, armes et chevaux, qu'ils abandonnèrent pour échapper à notre poursuite.

En rentrant dans Phalsbourg j'y trouvai l'ordre du maréchal de ravitailler cette place, de la mettre en état de défense, d'y placer un bataillon, ce qui était fait, et de renvoyer le reste de l'infanterie, partie à Lunéville et partie à Metz, avec le colonel du 6ème léger. Cet ordre, quant à la défense et à l'approvisionnement de la citadelle, arrivait trop tard si je ne m'y fusse préparé. Je réussis à l'exécuter, en requérant de toutes les communes environnantes les ouvriers et tous les vivres qu'il fut possible de réunir. A ces instructions, comme je me trouvais placé en intermédiaire



des maréchaux Victor et Marmont, le général Grouchy, commandant la cavalerie du corps d'armée, ajouta l'ordre d'essayer de rétablir les communications avec le corps du Duc de Raguse.

Je fis bien de ne risquer dans cette direction que le moins de monde possible, car, dès le lendemain, de nouveaux ordres m'arrivèrent. J'étais à Sarrebourg, sur la route directe de Lunéville, quand, le 10 janvier, je reçus l'instruction de laisser sur ce chemin deux cents Gardes pour le couvrir, puis se reployer sur cette ville, et de rejoindre moi-même sur-le-champ, avec le reste, le maréchal Victor à Rembervillers, par la route la plus courte. Le temps était horrible; les chemins de traverse, défoncés, disparaissaient sous une neige qui tombait à gros flocons. Cette marche était tellement forcée, que, parti de Sarrebourg à sept heures du matin, je n'arrivai à Rembervillers qu'à sept heures du soir. Je n'y trouvai ni vivres, ni fourrage, ni logements; il me fallut laisser mes escadrons, la bride au bras, dans un champ de boue, la neige venant de se transformer en une pluie à verse qui noyait mes malheureux Gardes. Je courus au quartier général demander des ordres. Ces ordres furent d'attendre ainsi, toute la nuit, le départ du corps d'armée prêt à rétrograder sur Lunéville, et d'en former l'arrière-garde.

Mais, puisqu'il s'agissait de se retirer sans combattre, au lieu de harrasser et d'épuiser, par une détestable marche de flanc bien inutile, suivie d'une nuit sans pain, sans fourrage et sans abri, dix-huit cents chevaux frais, bien ensemble, et si précieux à conserver, pourquoi, de Sarrebourg où ils étaient, ne leur avoir pas



donné pour point de ralliement Lunéville, où dans tous les cas il fallait passer? Or, tout au contraire, on les avait inconsidérément appelés, et cela pour les faire rétrograder dès le lendemain, mourant de faim et de misère, sur cette même ville, par une autre route et une seconde marche tellement forcée encore, qu'elle devait durer deux jours et deux nuits de plus.

Encore si l'on m'avait arrêté en chemin, le premier jour, à Magnières, point où j'avais rejoint cette autre route, et où la retraite du maréchal Victor devait passer; si l'on ne m'eût pas fait avancer inutilement jusqu'à son quartier général encombré de troupes, cette première journée et la seconde en eussent été abrégées; j'aurais eu le temps d'abriter, pendant quelques heures, mes régiments, de les faire manger et se reposer; mais non, on avait même négligé un soin aussi nécessaire! Sans doute la puissance démesurée de l'ennemi commandait à notre impuissance nos mouvements : nous étions plus à ses ordres qu'aux nôtres; mais ici, où cela n'était pour rien, il y avait eu, de la part de je ne sais quel chef, imprévoyance ou insouciance; car, il en faut convenir, trop de guerre, au lieu de former, gâte : elle endurcit, elle blase; et, soit fatigue, soit égoïsme, on s'y habitue à négliger ces ménagements, ces soins si indispensables à la conservation des hommes et des chevaux qu'on ne retrouve plus ensuite dans l'occasion.

Désespéré de cette faute et des souffrances de mes pauvres Gardes, j'attendais près d'un feu, sur la place de Rembervillers, le moment de parler au maréchal, quand un vaguemestre vint me remettre une dépêche.

Je l'ouvris au milieu de plusieurs officiers et de quelques Gardes; ils s'aperçurent qu'elle venait de Paris. J'en commençais la lecture sans précaution, lorsqu'heureusement, en me penchant vers la flamme, saisi de surprise, je me détournai! J'en avais assez vu pour craindre qu'un coup d'œil indiscret ne leur révélât ce qui me restait à lire.

Je ne sais quelle fâcheuse inspiration avait fait choisir à l'Empereur le moment où les Gardes se montraient si dignes du poste d'honneur qu'ils occupaient, et où ils formaient plus de la moitié de la cavalerie du corps d'armée, pour leur déclarer qu'ils étaient exclus des rangs de sa Garde! Il y avait dans cette déchéance, si peu méritée, de quoi désorganiser ces corps de volontaires, et en faire même déserter les moins zélés! Comme toute faute a sa bonne raison, celle-ci avait peut-être pour cause l'économie, ou la nécessité d'apaiser la jalousie de la vieille et de la jeune Garde qu'on reformait, cette élite voyant en effet nos corps d'un œil mécontent.

Quoi qu'il en fût, comprenant sur-le-champ tout le mal qu'une décision aussi inopportune devait produire, je me contins, me retournai vers les Gardes, et, jetant au feu cette dépêche, je leur dis négligemment que c'était un duplicata, une répétition inutile d'ordres déjà exécutés; puis je me mis à causer avec eux sans affectation, comme si rien de nouveau ne fût arrivé. Jamais les Gardes ne se sont doutés de cette disgrâce; et l'Empereur, jusqu'à la fin de cette campagne et de l'Empire, a dû sans doute le dévouement de ces braves volontaires à l'heureuse inspiration qui

m'arrêta si à propos et dont je me félicite encore.

Je dévorais intérieurement ce nouveau chagrin, quand le maréchal Victor me fit appeler. Il était onze heures du soir, il allait se mettre à table. Ce fut le dernier repas de grand quartier général où je me trouvai. Il me rappela le premier, celui auquel on se souvient peut-être qu'en 1800, et dans Augsbourg, j'avais été invité par le général en chef Moreau. Mais quel contraste! Alors, dans un riche palais, notre conquête, c'était une vaste salle à manger, où cinquante brillants couverts entouraient un magnifique plateau que mille bougies éclairaient! Et quelle profusion de vins, quelle abondance de mets nous avaient été prodigués, au son d'une musique martiale et de ses airs les plus triomphants! Comme alors, en nous, tout était vivant de jeunesse confiante, hautaine, victorieuse! Comme tout éclatait de contentement, d'orgueil et de gloire! repas splendide, festin de vainqueurs, dont la conquête faisait tous les frais avec son abondance et son luxe accoutumés!

Tandis qu'aujourd'hui, au lieu d'un général prêt à gagner sa plus célèbre bataille, un maréchal s'apprêtant à fuir! Au lieu de cent mille guerriers victorieux, et d'une guerre conquérante et nourricière, douze mille hommes en retraite, manquant de tout dans leurs propres foyers envahis! Enfin, dans ce quartier général de Rembervillers, à la place de ce festin, de ce palais somptueux d'Augsbourg tout éclatant de lumières, une pauvre maison bourgeoise, qu'il me fallut chercher à tâtons dans une froide obscurité; et, dans une salle basse, sale et humide, une table où de

rares chandelles éclairaient à peine des aliments indispensables, servis dans des plats de terre, pour quelques convives couverts d'uniformes usés, comme leurs figures, et moins par le temps que par les combats et les bivouacs : tristes restes de tant d'armées si florissantes, après tant de victoires si glorieuses ! Qu'était devenue cette joyeuse et bruyante animation de notre vigoureuse et triomphante jeunesse ? Quel changement ! Comme les physionomies, sillonnées d'insomnies et de blessures, paraissaient maintenant graves et soucieuses ! Comme ces fronts, jadis si sereins et si haut portés, maintenant se montraient ou dépouillés, ou couverts de cheveux déjà blanchis, non par l'âge mais par les fatigues de tant de guerres si lointaines, et surtout assombris par la douleur de voir notre patrie, jusque-là si conquérante, menacée à son tour de subir la honte et tous les maux de la conquête !

Quant aux entretiens, même différence : au lieu de ces récits confiants et de ces éclats de voix assurée, des conversations à voix basse, s'aiguisant encore de quelques plaisanteries, mais forcées, amères, moqueuses de nous-mêmes, comme pour prévenir celles d'un ennemi maître enfin chez nous à son tour, et qui, sans doute, allait nous rendre, en une fois et avec usure, toute la ruine, toutes les humiliations que, depuis quatorze ans et plus, nous lui avions infligées ! C'était enfin un dîner de vaincus, où tout était encore assez bon pour des convives trop heureux d'y trouver le nécessaire : repas qu'il fallait achever à la hâte, pour fuir aussitôt après, au milieu de cette même nuit, au travers d'une boue profonde et d'une pluie

froide et battante, en abandonnant nos malheureux compatriotes à la merci de ces masses d'étrangers qui déjà, et de toutes parts, nous environnaient!

CHAPITRE V.

La vérité, c'est que nous-mêmes nous n'avions plus une minute à perdre pour échapper à leur triple invasion. Pendant que le maréchal Victor observait Schwartzenberg, dont l'extrême droite, vers Saint-Dié, venait d'écraser la sienne, il avait appris que, à sa gauche, par delà Landau, les Russes et les Prussiens avaient dépassé les Vosges, repoussé Marmont, et que, inondant la Lorraine, ils allaient se saisir, derrière nous, des ponts de la Meurthe et de la Moselle, qu'il nous fallait traverser. Nous quittâmes donc précipitamment, vers minuit, notre repas, pour monter à cheval et nous mettre en marche. Notre seul espoir, en reculant plus vite que l'ennemi n'avançait, était de le prévenir dans Nancy, où devait passer notre retraite. Les Gardes d'Honneur, formant l'arrière-garde, restèrent en bataille jusqu'à sept heures. On les avait embarrassés d'une batterie, bien plus gênante dans une retraite aussi précipitée qu'elle ne pouvait leur être utile.

Après onze heures de marche dans la neige depuis Sarrebourg, et une halte de douze autres heures de nuit sous la pluie, sans vivres ni fourrages, nous commencions à nous remettre en mouvement quand,

tout à coup et avec le jour, un vent violent accourut de l'est comme l'invasion : il nous apporta une gelée de dix degrés, si subite et si rigide, que, en un instant, la route noyée devint un miroir de glace, et que les vêtements tout mouillés des Gardes se roidirent sur leurs corps affamés et harassés. La terre, le ciel, tout dans cette seconde journée, l'une des plus dures que j'aie subies, nous fut hostile! Nos mains, douloureusement engourdies, pouvaient à peine nous servir; nous marchions sur un verglas où nos chevaux, et ceux surtout de l'artillerie, ne s'avançaient que de chute en chute. Chaque rampe devenait un obstacle presqu'insurmontable; sous cette mortelle température, retenus par nos canons, quelque précipitée que dût être notre marche, il fallut l'entrecouper de haltes continuelles.

Il était onze heures du soir lorsque, approchant de Lunéville, nos chevaux, en flairant ce beau cantonnement, reprirent courage. Mais, en y entrant, j'y trouvai l'ordre impitoyable de mettre en bataille les Gardes sur la grande place, de les y faire repaître ainsi, et de passer outre. On croira que du moins, après ces deux jours entiers et cette seconde nuit de marche sans pain et sans abris, des feux, des vivres et des fourrages nous avaient été préparés pour ce court et froid bivouac : ce soin encore avait été oublié! Lorsque, après avoir essayé d'obéir, j'entrai à tâtons dans l'hôtel de ville pour y requérir ces secours indispensables, j'y trouvai des administrateurs étonnés, ne sachant que répondre à une réquisition nocturne aussi subite, et me demandant le temps de délibérer.

Ce temps nous tuait; poussé à bout, je leur déclarai que j'allais faire nourrir militairement les Gardes chez l'habitant, en faisant, s'il le fallait, enfoncer les portes!

Il y avait si peu d'exagération dans la colère de cette menace, que, en ce moment-là même, elle s'effectuait : l'impérieuse nécessité le voulait ainsi. Je laissai donc la municipalité délibérer, et les Gardes agir. Je prévins seulement ceux-ci que, dans trois heures, on sonnerait à cheval, de bien employer ce temps, et d'être exacts. Nul ne manqua à l'appel, et à trois heures, en effet, nous étions en route. C'était l'heure la plus glaciale; mais bientôt le jour, ce grand consolateur et réparateur des nuits si longues ou de marches ou de bivouacs, reparut moins rigide que la veille; et, vers onze heures du matin, nous atteignîmes enfin des villages, où s'arrêta notre épuisement : retraite et marche désorganisatrices, dont il eût été si facile, comme on l'a vu, d'épargner la ruine à ces jeunes corps. Dans ces trois seules journées, et sans gloire, sans un coup de sabre, ils perdirent environ trois cents hommes ou chevaux malades, ou estropiés : plusieurs par leurs chutes, le plus grand nombre par la gelée qui saisit les pieds mal chaussés des Gardes, et détruisit ceux de leurs chevaux, le temps ayant manqué pour réparer la ferrure dans une marche aussi forcée et aussi pénible!

Pendant ce court repit, qui ne dura pas deux heures, nous apprîmes que nous allions former la seconde brigade d'une division dont la première brigade

serait composée de deux cents Gardes d'Honneur du 1er régiment, et du 10e de hussards fort de cinq cents chevaux. Telle fut, en effet, notre organisation pour le reste de la campagne. On ajouta que, en ce moment, séparés du maréchal par plusieurs lieues et par Nancy qu'il avait abandonné, il nous fallait marcher en toute hâte pour traverser cette ville, notre seule voie de salut, avant d'y être prévenus par les Russes, déjà à ses portes. Aussitôt, remontant à cheval, nous pressâmes la marche si à propos, que, vers une heure, nous entrâmes dans Nancy par une porte, à l'instant même où, de son côté et par la porte opposée, Biren et l'avant-garde ennemie y pénétraient. Une heure plus tard c'en était fait : séparés des nôtres pris entre les deux invasions, il nous aurait peut-être fallu mettre bas les armes !

Malgré la présence de l'ennemi, le cœur me saignant de la détresse des Gardes, ayant d'ailleurs reçu l'ordre de requérir le fer nécessaire à la ferrure de la cavalerie du corps d'armée, ou quinze mille francs pour en acheter, et même, en cas de refus, d'emmener le maire comme otage, je crus avoir le temps, en exécutant cette instruction, de faire porter du vin et des vivres à mes régiments rangés en bataille sur la place. Mais le cas était plus pressant qu'à Lunéville. D'une part les habitants et leurs administrateurs étaient si effarouchés, que je n'en pus rien obtenir; d'autre part l'ennemi, ne nous voyant point d'infanterie, devint si entreprenant, qu'à peine eus-je le temps de remonter à cheval : je n'y parvins qu'en mettant le sabre à la main au milieu des Co-

saques, qui galopaient déjà par les rues en poussant leurs cris sauvages. Puis j'effectuai ma retraite, emmenant le pauvre maire, que je remis à la division chargée désormais de l'arrière-garde. Ses compatriotes, m'a-t-on dit depuis, le rachetèrent en envoyant l'argent demandé.

Nous n'avions point à nous plaindre de cette ville. Que pouvait-elle faire au milieu d'une telle échauffourée? Pourtant, et quoique la Lorraine se soit montrée aussi bonne Française que l'Alsace, déjà le parti royaliste, si faible, et, si malheureusement pour lui, allié à l'invasion, osait paraître. En effet, les Cosaques momentanément contenus, un seul coup fut porté par nous, et ce fut à l'un de nos compatriotes. L'esprit de parti l'avait enivré; un revers de sabre le punit des sarcasmes dont il osait insulter notre douleur d'être forcés d'abandonner à l'Étranger l'une des plus belles villes de notre malheureux pays! Il n'était sans doute pas le seul de sa couleur; mais, quant à nous du moins, là, comme dans tout le reste de cette campagne, grâces à Dieu, ce fut le seul mauvais Français que nous rencontrâmes. Au reste, en quittant cette cité accidentellement inhospitalière, et se rappelant les paysans Alsaciens, nos Gardes se disaient entre eux que, de même que le pauvre s'apitoye plus que le riche, nos villages leur avaient été, jusque-là, plus secourables que nos villes.

Une vieille division de cavalerie venait enfin de nous remplacer à l'arrière-garde. Couvert par elle, et après avoir marché, tout le reste du jour encore, sur la chaussée de Nancy à Toul, je m'arrêtai dans des villages

assignés à mes cantonnements : c'était, depuis Sarrebourg, la première nuit de repos accordée à mes pauvres Gardes. Nous commencions à en jouir, il n'était pas minuit, lorsque je fus réveillé en sursaut par un bruit subit : qu'on juge de mon étonnement, quand j'aperçus près de moi le général de cette division qui devait, à deux lieues derrière nous, me préserver de toute surprise ! Telle était la désorganisation, suite et de souffrances excessives, et de l'incurie habituelle pour les besoins des troupes, et d'ordres trop souvent inexécutables. Il en résultait qu'on s'était accoutumé à ne plus tenir compte même des instructions les plus nécessaires à observer; en sorte que, hors de portée du chef, plusieurs de nous, ne songeant qu'au mieux-être et à la conservation de leurs troupes, ne prenaient plus d'ordres que d'eux-mêmes. Celui-ci, brave et plein d'esprit, n'était pourtant pas de ces hommes dont la réputation bruyante leur a peu coûté et ne vaut pas plus, n'aimant à s'exposer que devant témoins et à ne frapper de coups qu'à portée d'échos; mais il avait préféré à son poste sur la neige, de venir dormir chaudement dans mon village. Sa réponse à mes reproches fut : « Bon ! l'ennemi dort, boit ou s'amuse « dans Nancy ; la nuit nous garde ; nous n'avons plus « qu'elle pour alliée, profitons-en ! »

Il se trompait : deux heures plus tard, trahi par cette alliée comme par les autres, l'un de mes régiments, le 4e, attaqué à l'improviste, perdit plusieurs hommes, et fut malheureusement privé de l'un de ses meilleurs chefs d'escadron, M. d'Arbaud-Jouques. Cet officier, échappé aux Cosaques, vint à moi, nu, sans

armes et démonté. Je fus forcé de l'envoyer se rééquiper à mon dépôt; dans le dénûment de chefs expérimentés où nous étions, cette perte était irréparable.

A quelques lieues plus loin je devais perdre encore un colonel, M. de Saluces, renvoyé sur nos derrières, mourant du typhus. Ainsi nos rangs s'éclaircissaient : en six jours, et presque sans combats, ma brigade était réduite de deux mille sabres à moins de dix-sept cents.

Le lendemain, après avoir perdu la Meurthe et la Moselle, nos deux corps d'armée, ne formant plus que dix-sept mille hommes, séparés l'un de l'autre, poussés de front, débordés, à droite et à gauche, par une invasion de deux cent quatre-vingt mille hommes, et consternés de ne rencontrer aucun secours, continuèrent à reculer. Nous formions la droite des deux corps. Le 16 janvier nous passâmes la Meuse à Vaucouleurs. Alors seulement, avec soixante fantassins, neuf cent cinquante vieux dragons de la division L'Héritier, et ma brigade, faisant volte-face, nous essayâmes de défendre ce passage.

CHAPITRE VI.

Là, sur le sol natal de Jeanne d'Arc, défenseurs comme elle, de notre France qu'elle sauva et que

après trois cent quatre-vingt-dix ans, dans l'amertume de notre fuite et de notre dénûment, nous voyions retombée dans une situation plus désespérée encore, plusieurs de nous, saisis de respect pour son berceau, invoquèrent sa mémoire! On verra qu'on pourrait dire que ce ne fut pas en vain, et que, de son temps, ce qui nous arriva le surlendemain eût passé pour un miracle.

Au reste, qu'aujourd'hui la science humaine s'efforce d'expliquer naturellement, par l'extase et les hallucinations, la merveilleuse vocation de Jeanne; que cette science parvienne même, dans l'avenir, à compléter cette explication par une étude plus approfondie des effets du magnétisme; qu'un jour enfin elle puisse se rendre compte pareillement d'autres événements prodigieux de ce monde, tout cela en supprimera-t-il la Providence, Dieu, le créateur de toutes choses, qui les gouverne toutes, et dont la justice éternelle, soit qu'elle châtie ou protége, en a voulu ainsi l'enchaînement?

Quoi qu'il en soit, Voltaire ne gagna point au rapprochement que nous fîmes de nos malheurs avec ceux du siècle de La Pucelle. Quelques citations de son déplorable chef-d'œuvre de persiflage n'eurent en ce moment aucun succès. On regretta plutôt de ces temps passés leur foi vive et forte, que le patriotisme seul ne suffisait plus à remplacer. Mais, ainsi qu'il arrive souvent aux hommes de guerre, faits à ne vivre qu'au jour le jour, à braver le malheur comme tout le reste, le résultat de ces émotions et de cette première halte sous l'invocation de Jeanne fut un

bonnet en pointe, surmontant une de ces figures plates et osseuses, apparut avec sa lance! Ceci nous fit prendre la chose au sérieux, et nous ramena à une disposition d'esprit plus conforme aux circonstances.

Dans le fait, pour avoir risqué un coup si hardi, il fallait que ces sauvages eussent encore mieux déjeuné que nous-mêmes. Heureusement leur hourra était à sa fin, car en guerre on s'arrête fréquemment avant sa fortune; c'est le contraire des autres jeux de hasard, où l'on pousse trop souvent plus loin qu'elle. Nous n'eûmes donc qu'à sortir le sabre d'une main, et de l'autre nos serviettes; notre présence suffit : l'échauffourée recula, et, se dissipant, elle disparut sur l'autre rive.

Toutefois cette surprise, où plusieurs des nôtres avaient été blessés, pris ou noyés, n'en était pas moins assez honteuse. Accoutumés trop longtemps à attaquer, nous avions perdu l'habitude de nous défendre. Cette fois pourtant, revenant aux détails connus et si indispensables de notre métier, on fit barricader le faubourg, on en éclaira les abords, on crénela des murs, et l'on plaça une sentinelle sur le clocher, pour en surveiller les approches. Mais, ne prévoyant pas assez que cet éclair annonçait un orage plus sérieux, on oublia de se préparer à faire sauter une arche du pont; on négligea même de le barricader, et nous nous endormîmes dans Vaucouleurs sans plus de précautions que la veille.

Le lendemain 18 janvier, au milieu du jour, nous persistions dans cette incurie, lorsque, derrière une

nuée de Cosaques, nous vîmes six mille hommes d'infanterie et dix-huit canons se déployer en face de nous, et couvrir les hauteurs de la rive droite. De cette position dominante leurs regards plongeaient sur le pont et dans la ville; ils n'y voyaient que des cavaliers, aucun apprêt de défense, point d'artillerie, et soixante voltigeurs seulement contre leurs six mille baïonnettes. Quelques boulets, suivis d'un pas de charge, leur eussent suffi; dès ce soir-là même, ils nous eussent arraché ce passage de la Meuse et l'abri de Vaucouleurs, au lieu de s'arrêter dans leur inutile et froid bivouac. Mais ils devaient leurs succès à cette lente méthode, dont le mépris, après avoir longtemps contribué à nos victoires, nous avait perdus; et ils en outraient intempestivement le prudent usage.

En conséquence ils se contentèrent, dans ce premier jour, de nous reconnaître, de s'établir sur leur terrain, et de rejeter sur nous notre grande garde. Quant à nous, accourus sur le pont, et nous désolant de ne l'avoir point rompu, nous fûmes réduits à élever entre eux et nous une faible barricade, qu'un seul de leurs boulets pouvait renverser. Mais ils s'en tinrent à quelques balles, simulacre de combat que nous acceptâmes avec empressement, et que bientôt la nuit vint ajourner. Mais qu'espérer du lendemain? Comment prétendre à la possibilité de résister un seul instant, car nos travaux nocturnes pour rompre le pont furent impuissants. Heureusement la fortune de Jeanne n'avait pas abandonné son berceau, elle veillait sur lui plus que nous-mêmes! Pourtant la

nuit avançait, et déjà, au milieu de ses ombres et d'une tempête dont nous maudissions bien à tort la violence, nous nous préparions tristement à nous retirer, quand le jour revenu, ce même jour qui devait éclairer l'infaillible passage de l'ennemi et notre fuite, nous montra, au travers de l'ouragan et d'un vrai déluge, ce fleuve, la veille notre allié si faible et si impuissant, totalement transformé! On eût dit que, à l'aspect si nouveau de l'Étranger, il se fût gonflé d'indignation! Il croissait, il débordait à vue d'œil: ses flots accouraient, ils s'amoncelaient impétueusement les uns sur les autres; déjà même ils avaient atteint la hauteur du pont, et ils en battaient les arches avec un acharnement inexprimable, lorsque, au bruit de nos acclamations, cette masse, si tenace contre nos efforts, s'écroulant enfin, laissa entre nous et l'ennemi un large abîme!

Nous admirions, nous applaudissions, nos soldats criaient de ravissement! Nous rendions grâce à ce fleuve si bon Français, et à la patriotique protection de la Vierge de Vaucouleurs! Quelques obus, que dans sa mauvaise humeur l'ennemi nous lança, n'amortirent point notre enchantement: il dura toute cette journée que jadis on eût appelée miraculeuse, et d'autant plus que, aussitôt après ce bienheureux écroulement, le vent ayant sauté tout à coup du sud au nord, l'ouragan cessa, et le ciel reprit sa sérénité. Son œuvre était accomplie, et là du moins, devant le berceau de notre héroïne, l'invasion fut forcée de s'arrêter!

Mais, malheureusement, il n'en était pas de même ailleurs; aussi notre joie fut-elle courte, elle finit avec

le jour qui l'avait vu commencer. Un ordre vint avec la nuit : nous aurions pu et dû la passer encore dans Vaucouleurs, on jugea plus prudent d'en faire sortir notre cavalerie. On la plaça près de la ville et d'un château, quartier général trop commode, à portée des batteries de l'ennemi, mais à son insu. Rangée là, en lignes redoublées dans une plaine basse, en proie à un givre glacial, qu'un vent du nord fouettait au visage de nos malheureux soldats, on leur défendit les feux, on leur recommanda le silence. Ce fut sous la mortelle âpreté de cette atroce température, que nos régiments demeurèrent onze heures de nuit, la bride au bras, et immobiles! Inutile et détestable supplice, que motiva, sans l'excuser, la crainte de laisser les chevaux dispersés dans les maisons d'une ville que des obus pouvaient brûler : crainte exagérée, que l'événement ne justifia point; et d'ailleurs, s'il fallait un bivouac, qui empêchait d'en choisir un moins intolérable?

Cependant les généraux et leur état-major passèrent chaudement dans le château voisin cette nuit près de là si dure. J'y étais aussi; je n'y dormis point : le chagrin des maux que souffraient les Gardes m'en fit plusieurs fois sortir. Je songeais à la rareté des Charles XII; à combien de souffrances le soldat échapperait s'il fallait que le chef, qui les exige, les supportât; tandis qu'il n'y a guère de douleurs insupportables pour celui qui, sans les partager, les impose!

L'occupation de Vaucouleurs avait coûté aux Gardes d'Honneur un colonel et quarante Gardes, neuf tués par l'ennemi, et plus de trente hors de combat par ce bivouac. Le colonel B^{on}. de Saluces, Piémontais,

officier ferme, calme et clairvoyant dans le danger, fut de ce nombre. Enfin, le 21 janvier à cinq heures du matin, nous dirigeant vers Ligny, nous reprîmes notre retraite. Une fâcheuse nouvelle, venue la veille de notre droite, nous forçait encore à reculer. Le 18, à quelques lieues au-dessus de nous, Wrede et son armée avaient, à Neufchâteau, passé cette Meuse qui, devant nous, avait interrompu l'invasion. Nous sûmes d'ailleurs que, plus loin encore de ce côté, Schwartzenberg, poussant toujours en avant, dans le vide, sur Chaumont, venait, par les sources du fleuve, de tourner cette dernière ligne.

Cette courte défense de la Meuse à Vaucouleurs peut servir de résumé à l'histoire de tout le commencement de cette campagne. Partout où nous faisions tête, l'ennemi nous opposait dix soldats contre deux, et toutes les armes réunies contre une seule! Résistions-nous quelques instants, aussitôt d'énormes masses, se prolongeant et dépassant nos flancs, menaçaient au loin notre retraite, qu'il fallait précipiter. Ainsi venaient de tomber devant les Alliés les lignes du Rhin, des Vosges, de la Moselle, et enfin celle de la Meuse. Ils avaient la gloire que donne le nombre!

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

s; et trois fortes divisions d'infanterie, la moitié
rtillerie, les deux tiers de leur cavalerie, sont de-
dés, en toute hâte, à nos deux armées d'Espagne.
première Garde avait été dévorée par l'hiver
812; la seconde venait d'être décimée ou de rester
onnière en Allemagne; et déjà Drouot, dont la vertu
ple, modeste, et le naïf héroïsme sont dignes des
ps antiques et chevaleresques, a été chargé de la
tion d'une troisième vieille et jeune Garde. Celle-ci
être de quatre-vingt-quatre mille hommes : ce sera
armée d'élite, ou plutôt de recrues déguisés sous
om redoutable.
ès le 9 octobre deux cent quatre-vingt mille cons-
avaient été appelés; le 12 novembre l'appel de
cent mille autres recrues, de cent quatre-vingt
e hommes des cohortes, de sept cent soixante
e hommes enfin, a été décrété. Bientôt cent vingt
n bataillons de gardes nationaux le seront encore.
out le trentième cheval est requis. Vains appels,
d tout va manquer : temps, armes, hommes, che-
; et jusques aux camps assignés à nos réserves! De
quatre camps, vingt ou trente jours après leur
nation, trois déjà, Utrecht, Metz et Lyon, ont
u envahis, ou dépassés, ou menacés par l'inva-
Napoléon a-t-il voulu imposer à l'ennemi par
écrets? Ou bien, comptant sur le caractère des
ons et sur celui des Coalisés, a-t-il cru que, avec
lemands, il aurait toujours le temps pour lui, et
fin, pour quelques mois du moins, sa renommée,
in, l'hiver, et l'aspect redouté de la France, se-
t des alliés suffisants?

Un incident semblerait confirmer cette opinion. Au milieu de ces premiers soins, le B^on^. de Saint-Aignan, son écuyer, et son ministre à Weymar, où il était resté prisonnier, venait d'être relâché. C'était un homme de tête et de l'esprit le plus éclairé. En revenant en France il s'était arrêté dans Francfort, où il avait conféré avec les ministres des Alliés. Il en avait rapporté une note de sa main, sans caractère officiel il est vrai, mais convenue entre eux, et écrite sous leur dictée. Metternich lui-même en avait rectifié plusieurs détails. Elle indiquait l'intention de traiter. Ce qui résultait de son ensemble, c'est qu'on laisserait à la France, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, nos frontières *naturelles*, celles que la République avait conquises. L'envoyé anglais, Aberdeen, avait été présent à cet entretien, auquel il semblait n'avoir point refusé son assentiment.

La sagacité de Metternich surtout avait paru redouter la chute entière de Napoléon. A ses yeux, dans l'énorme vide que, en s'abattant, laisserait le Colosse, deux spectres menaçants étaient prêts à surgir : d'une part, le génie envahisseur du Nord; de l'autre, le Démon révolutionnaire que, depuis treize ans, Napoléon tenait courbé sous le poids de son Pouvoir. Ce ministre était convenu que, contre ce double danger, la conservation de notre Empereur en France et son alliance avec l'Autriche importaient au repos de l'Europe entière. Saint-Aignan rapportait donc la conviction que, en ce moment encore et à ces conditions, l'Autriche nous serait favorable. Pressé par Metternich et par son propre zèle, il était accouru, heureux de sa mission, et ne doutant pas d'un bon accueil.

D'abord, en effet, l'Empereur, qu'il trouva à Saint-Cloud, le 15 novembre, seul avec le Duc de Vicence, l'avait pressé de questions inquiètes et redoublées. Au nom d'Aberdeen son espoir avait semblé satisfait. « Cette fois enfin, avait-il dit, les Anglais veulent « donc traiter ! » Puis, dans son impatience, en écoutant la note, écrite à la hâte, que lui lisait difficilement son écuyer, la saisissant, il en avait déchiffré lui-même plusieurs passages. Saint-Aignan s'applaudissait de cet empressement, lorsque, arrivé à cette condition : « Que l'Autriche voulait une frontière en Italie, « et que le Piémont offrait plusieurs lignes qu'on « pourrait discuter, » Napoléon, s'interrompant, s'écria : « Oh ! oh ! les Autrichiens veulent Venise ! » A cette exclamation inattendue, Saint-Aignan demeura, m'a-t-il dit, confondu d'étonnement. Venise? grand Dieu ! Hé quoi ! l'espoir de l'Empereur en est encore là ! Quoi ! rejeté derrière le Rhin, sans armée, sans soldats pour le défendre, il conserve encore une pareille illusion !

Elle était, pour être vraie, trop invraisemblable. Je ne sais dans quel but Napoléon s'en donna l'apparence; mais le fait est que, cette lecture achevée, laissant tomber, comme s'il les eût dédaignées, ces avances pacifiques, il sembla ne plus se préoccuper que des renseignements de guerre que son écuyer, à la fois militaire et diplomate, pouvait lui apporter.

Quant au Duc de Bassano, que Caulaincourt n'avait point encore remplacé, lorsque le lendemain Saint-Aignan, le revoyant, insista sur l'importance de son message : « Bien, bien, lui répondit-il, l'Empereur fera

« la paix de l'autre côté du Rhin ! » Sur quoi, sans vouloir en entendre plus, il le congédia.

Quel qu'ait été l'espoir ou la défiance de Napoléon, on sait que sa réponse, du 16 novembre, à Metternich fut vague et insuffisante. Elle fit perdre quinze jours, et croire aux Alliés, d'ailleurs fort en désaccord entre eux sur la paix, que Napoléon ne cherchait qu'à gagner du temps. Enfin, le 2 décembre, Caulaincourt, devenu ministre, répondit catégoriquement. Mais alors les partis étaient pris, et la mutilation de la France, décidée par le ministère anglais. Il avait désavoué les propositions de Francfort. Ce que *peut-être* avait prévu l'Empereur qui, en les acceptant plus tôt, n'eût donc pas prévenu l'invasion. On sait trop qu'elle eut lieu dix jours après la communication aux Alliés de cette seconde réponse.

Chaque jour, il est vrai, les résultats du désastre de Leipsick s'étaient appesantis sur nous et sur l'Empereur. Déjà, le 11 novembre, Dresde, Saint-Cyr et vingt-trois mille hommes avaient succombé. Le reste était facile à prévoir. En effet, douze jours plus tard, le 23 novembre, la Hollande envahie s'était révoltée; le 30, Raap, Dantzick, et une autre de nos armées enfermée dans ses murs, allaient capituler. Les 5, 22, 25 et 26 décembre, Stettin, Zamosk, Modlin et Torgau, devaient, en éprouvant un sort pareil, accroître l'orgueil et enfler les prétentions des vainqueurs. En même temps, dans Custrin, Glogau, Magdebourg, Wittemberg, Hambourg, Wurtzbourg et Hanau, une autre armée française, dispersée en garnisons, se trouvait séparée de la France, vide de soldats pour la défendre !

On se tromperait cependant, si l'on attribuait à un aveuglement invraisemblable l'attitude fière que venait de montrer Napoléon. J'ai recueilli la preuve que, le 15 novembre, le jour même de son entrevue avec Saint-Aignan, il appréciait tout le danger de sa position. Il est certain que, dès lors, il avait supposé la possibilité de l'invasion avant le 25 décembre, et même l'arrivée de la Coalition, dès le premier mois de 1814, sur l'Aisne, la Marne et la Seine. C'est pourquoi les Princes Borghèse et Eugène allaient être avertis de tout préparer secrètement, au delà des monts, pour le retour en France de l'armée française d'Italie, forte, disait l'Empereur, de trente mille hommes, ce qui était contesté : on assure qu'on n'y comptait guère que douze mille Français. Napoléon avait prescrit jusqu'aux moindres détails de cette retraite. La Vice-Reine et sa Cour devaient être renvoyées au milieu de nous. Dans Milan, cette Princesse Bavaroise était au moins un embarras; dans Paris, elle deviendrait un otage utile. Quant à l'Italie, Venise, Mantoue et Alexandrie seraient seules conservées : on y renfermerait les troupes italiennes. En même temps la marche rapide et rétrograde des Français, que leurs équipages auraient précédés, s'effectuerait, par les routes de Vérone et de Milan, sur les monts Cenis et Genèvre. Elle s'accomplirait à la faveur d'une suspension d'armes, sans doute obtenue par la cession d'Osopo, de Palma-Nova, et derrière un rideau de troupes légères, dont Eugène devait se couvrir. Ce mouvement de retraite dévoilé, on comptait sur la lenteur autrichienne, sur le temps que, dans sa joie orgueilleuse, M. de Bellegarde per-

drait à reprendre, dans Milan, possession de l'Italie, et à y organiser un Gouvernement. D'ailleurs Venise, Mantoue et Alexandrie retiendraient une partie de ces forces; les Alpes et leurs forts en arrêteraient le reste.

Quant au Prince Eugène, il franchirait les monts, il rallierait à lui, sans reprendre haleine, dans Chambéry, Dessaix et cinq mille hommes; dans Grenoble, Marchand et huit à dix mille hommes; dans Lyon, Augereau et tout ce qu'on aurait pu y rassembler. Dès lors, à la tête de soixante mille hommes et de cent canons, ce Prince remonterait derrière l'invasion, vers la Lorraine. C'était là que l'Empereur, en se faisant jour vers Saint-Dizier au travers de la Coalition, et après avoir pourvu à la défense de la capitale, devait se rejoindre au Vice-Roi, avec ses renforts et les milliers d'hommes qu'il comptait tirer de nos villes fortes. Ainsi l'Invasion, coupée dans sa base, se trouverait tout à coup surprise, enfermée, et saisie entre Paris et nos maréchaux d'une part, et de l'autre, entre le Rhin, toutes nos forteresses, le Vice-Roi, l'Empereur et plus de cent mille hommes!

Ce plan n'est point une supposition; c'est un fait, si l'on doit en croire d'Anthouard, qui lui-même me l'a affirmé. Il y avait plusieurs années que Napoléon avait voulu prendre pour aide de camp ce général d'artillerie; puis, d'autres considérations l'avaient déterminé à l'attacher en cette qualité au Prince Eugène. Il s'était établi que, chaque année, sous un prétexte quelconque, ce général reverrait Napoléon. Ce fut lui, en effet, que, vers le commencement de novembre 1813, Eugène envoya de Vérone à l'Empereur; c'est à lui

que, le 15 novembre, Napoléon aurait expliqué ce plan, d'où semblait dépendre le salut de la France; c'est enfin lui qu'il aurait chargé d'en commander, sur la route et pendant son retour en Italie par le Piémont, les premiers préparatifs. Ordres, argent, pouvoirs, tout, disait-il, avait été mis à sa disposition. Les propres expressions de l'Empereur avaient été celles-ci, je les tiens de d'Anthouard lui-même : « Si l'invasion ne « force le Rhin qu'après le 1er janvier, je suis en me- « sure : le plan s'exécutera avec ordre, et en combi- « nant bien tous nos mouvements. Mais, si la Coalition « m'envahit avant Noël, je suis pris au milieu de mes « dispositions, le pied en l'air; il faudra donc qu'alors « Eugène se hâte d'accourir. Pour l'Italie, qu'il ne « s'en inquiète pas, je la reprendrai quand je voudrai! « L'Italie est en France, mais la France n'est pas en « Italie! C'est en France que tout se décidera! »

Il ne disait que trop vrai! Et cependant, si le Prince Eugène nous manqua alors, qui de nous pense aujourd'hui que c'est à lui qu'on doit s'en prendre?

CHAPITRE II.

La vérité, c'est que Napoléon, sans aveuglement, sans découragement, avait envisagé tout son danger, et qu'il ne comptait plus que sur lui-même. On vient d'entendre sa voix appeler encore tout son Peuple aux armes, de ses accents les plus impérieux! On vient de voir qu'il avait compris la nécessité de rappeler ses

armées d'occupation d'Italie et de Catalogne au secours de son Trône, menacé jusque dans sa base. Mais malheureusement, lui, si prompt, si décidé quand il s'agissait d'attaquer et de conquérir, hésitait. Ferdinand, à qui il avait rendu l'Espagne, le 11 décembre, par un traité, et qu'il eût peut-être mieux valu y renvoyer aussitôt, devait rester à Valençay deux mois encore; Suchet, retiré de la Catalogne, était affaibli des garnisons qu'il y avait laissées. Quant à l'Italie et au rappel du Prince Eugène, l'Empereur s'en tenait à des instructions vagues ou conditionnelles : il ne pouvait s'arracher à lui-même un ordre précis et formel, quelqu'indispensable qu'il fût à son salut, quand l'effet en devait être d'abandonner le berceau de sa gloire et la plus belle de ses conquêtes!

Alors encore, dans son intérieur on remarqua que l'attente et les commencements même d'une si mortelle invasion n'avaient en lui rien changé. Au milieu de tant de soins de guerre, il avait continué à tenir des Conseils de toute nature. Là, devenu seulement plus irritable, mais toujours libre d'esprit, il délibérait, il expédiait toutes les affaires de l'Empire comme si l'Europe entière n'eût point été debout à ses portes!

C'était ainsi que de ce même Cabinet, d'où jadis il avait prévu le jour de son entrée triomphale dans Vienne, Berlin, et Madrid, il voyait, d'un œil ferme, cette multitude de Princes et de Peuples, tant de fois vaincus, victorieux à leur tour, le menacer dans ce même sanctuaire, où ses méditations avaient reconstitué si fortement et si glorieusement relevé la France!

Qui mieux que lui aurait su prévoir que cette Coa-

lition pouvait pénétrer jusqu'à lui sur trois lignes d'opérations, c'est-à-dire par trois directions principales; que les bases en devaient être, de la droite à la gauche, Wesel, Manheim et Bâle; que leur cheminement sur Paris serait jalonné : du point de départ de Wesel, par les villes de Bruxelles, Mons et Laon; de celui de Manheim, par Sarrebruck, Nancy, Verdun et Châlons; et de Bâle enfin, par Vesoul, Langres et Troyes?

Cependant la guerre, qui, dans les vingt premiers jours de décembre 1813, semblait s'être arrêtée derrière le Rhin, avait pénétré en Hollande, où venaient de descendre huit mille Anglais. L'amiral Verhuel s'y était immortalisé par une fidélité héroïque, Molitor y avait été repoussé jusque derrière la Meuse; et Decaen, qui le remplaça, avait cru devoir se contenter de défendre la Belgique, que la révolte des Hollandais commençait à agiter.

Le retentissement de ces coups frappés au nord, quand derrière le Rhin tout semblait suspendu encore, avait attiré, surtout de ce côté, l'anxiété de Napoléon. C'était l'ancien théâtre des grandes guerres; il avait affaire à des hommes de méthode; il crut à l'empire des précédents. D'ailleurs, là était l'objet de la jalousie de l'Angleterre; et puis, la vieille frontière Française n'est ici qu'à sept ou huit marches forcées de sa capitale. Il semble enfin que, en ce premier moment, le ressort de sa pensée se soit tendu plus fortement vers cette Belgique, dont il ne signera jamais la cession, et dont la perte doit entraîner la sienne!

Voilà pourquoi, lorsque, au centre et derrière nous,

vers Nancy, Ney et son corps d'armée de cinq mille conscrits avaient été seuls postés en réserve, il a remplacé à Anvers Decaen, auquel il reproche l'abandon de la Hollande, par le général Maison, et ordonné à celui-ci de reprendre l'offensive. C'est encore pourquoi il a poussé de ce côté tout ce qu'il avait de forces prêtes. A Macdonald, à Molitor, Roguet et Castex, il a joint les divisions Barrois, Des Nouettes, Royer, Friant et Laferrière. C'était sa Garde, et le maréchal Mortier qui la commandait.

Mais, à peine était-elle arrivée le 24 décembre à Namur, qu'elle et ce maréchal avaient *été rappelés*, en toute hâte, vers Reims et Langres. Ce contre-mouvement, l'invasion inopinée par Bâle et ses progrès l'avaient exigé. Pendant que le Duc de Trévise a précipité sa marche, et que, le 12 janvier, il est arrivé à Langres avec une tête de colonne faible et harassée, cent soixante mille Autrichiens, Russes, Bavarois et Wurtembergeois, l'ont attaqué de front, dépassé à droite, en dévorant la Bourgogne et la Franche-Comté, et l'ont forcé de se retirer vers Chaumont pour y couvrir Troyes.

Jusque-là, les premiers mouvements de l'invasion avaient donc, comme à nos deux maréchaux, commandé à Napoléon les siens. J'ai dit, quant à Victor de toutes parts débordé, sa retraite précipitée, par Lunéville, Nancy et Toul, derrière la Meuse. Quant à Marmont, le triple passage du Rhin, de Manheim à Coblentz, le 1er janvier, par les cent trente mille hommes de Blücher, avait surpris et dispersé ses onze mille combattants. Il avait dû s'estimer heureux d'en avoir

rallié la plus grande partie derrière la Sarre. C'était de là qu'il avait d'abord reculé derrière la Moselle, vers Metz, où il avait laissé Durutte, puis à Verdun derrière la Meuse, où Victor et lui s'étaient enfin retrouvés en ligne. Ils y étaient affaiblis d'environ cinq mille hommes; mais leur jonction avec Ney, derrière ce fleuve, les avait renforcés d'un nombre pareil.

On a dit que cette défensive des trois maréchaux avait eu, de l'offensive de Blücher, une idée trop avantageuse; ce qui arrive souvent à l'assailli qui, raisonnant mieux pour l'assaillant que cet assaillant lui-même, cède trop vite, et l'aide à vaincre, en le supposant plus audacieux qu'il ne l'est ordinairement. Mais ce reproche ici n'est point mérité, hors peut-être à Nancy, qui ne fut sommé que par une faible avant-garde. Il se peut que, par réaction de sa trop longue résistance vers Rembervillers, Victor ait cédé Nancy quelques heures trop tôt.

Cependant l'Empereur, qui avait surtout compté sur le temps, voyant l'ennemi s'en emparer, avait appelé tout à son aide. Soit optimisme, sans quoi il n'y a guère d'esprits fermes et persévérants, soit besoin d'illusions pour soutenir les courages, ses dépêches, en excitant les trois maréchaux, leur avaient représenté l'Invasion moins formidable qu'elle ne l'était sur le Rhin, et nécessairement amoindrie depuis son passage. « La nécessité, disaient-elles, de masquer « nos forteresses, ne devait plus lui laisser, pour s'a« vancer, qu'une force insuffisante. Qu'ils résistent « donc! Qu'ils appellent à eux gardes nationaux, « gardes forestiers, gardes champêtres! Que Victor

« ressaisisse les Vosges ! Que Marmont et Ney tiennent « ferme sur la Moselle ! Et lui, qui vient de rendre la « couronne au Roi Ferdinand, rappelant ses armées « d'Espagne, va bientôt accourir à leur secours avec « cent mille hommes ! »

Il n'en avait pas dix mille à leur amener; mais chaque heure était précieuse : chaque jour, gagné sur l'Invasion, lui donnait, à Paris, où il les habillait et armait, mille recrues. Il y attendait des renforts envoyés par Suchet et Soult, et l'arrivée à Châlons de Macdonald, rappelé de Namur en toute hâte.

En conséquence ses instructions aux trois maréchaux, de plus en plus exigeantes, en exagérant leurs forces et la faiblesse de l'ennemi, leur indiquait tout ce qu'il attendait d'eux; mais on s'y était habitué. Cette fois, surtout, elles ne purent les tromper sur le sentiment qu'il avait lui-même de sa détresse, car on y trouvait ces mots : « Qu'en tout cas il fallait couvrir « la capitale ! » Bien plus, notre fuite, au travers de Lunéville, avait rencontré et entraîné le Duc de Vicence avec elle; rien n'était plus significatif. Ce ministre des affaires étrangères, comme celui de Louis XIV, y était venu pour demander la paix aux Alliés, jusque dans leur quartier général. On le sait, ce ne fut qu'après quatorze jours d'attente qu'il reçut ses passe-ports, et non pour Manheim, mais pour Châtillon, et seulement quand le ministre des affaires étrangères anglais, Castlereagh, venu lui-même, eût décidé les Alliés à nous imposer la perte de la Belgique, c'est-à-dire la chute de l'Empire !

Tout avait donc augmenté le découragement de nos

maréchaux. Mortier, à leur droite, repoussé de l'Aube, reculait sur Troyes; eux-mêmes avaient abandonné la Meuse, notre dernière ligne de défense. Vainement alors Berthier accourt, le 22 janvier, à nos avant-postes, avec l'ordre de faire, à l'instant, volte-face, et de défendre l'Ornain, en avant même de Ligny et de son défilé : il n'obtient qu'un simulacre d'obéissance. Là, comme partout depuis vingt jours, on se sent dépassé par les flancs, on est écrasé par le nombre; on ne se voit point soutenu; d'ailleurs la confiance manquait dans le Major Général, comme dans la position dangereuse qu'il voulait qu'on défendît.

Ligny est donc encore abandonné; Saint-Dizier même, où l'on se croit tourné par Joinville, tombe aux mains du général Russe Landskoy. Dès le 25 janvier nous sommes repoussés autour de Vitry, jusqu'où Marmont, qui revient de la grande route de Verdun aux Islettes, où il a laissé Ricard, a reculé; où Ney nous attend avec six mille hommes. Nous voilà donc rejetés dans le bassin de la Marne, sur le versant des eaux qui vont à Paris, dans les vastes plaines, toutes ouvertes, de la Champagne, à sept marches de la capitale!

CHAPITRE III.

A cette nouvelle, Napoléon a tout précipité : il a confié son Fils à la garde nationale Parisienne, Paris à son frère Joseph, la Régence à l'Impératrice! Le

25 janvier, à trois heures du matin, il part, il quitte pour la dernière fois Paris, sa femme et son enfant qu'il ne doit plus revoir! Le même jour il arrive à Châlons, où quelques milliers de soldats, qui l'ont précédé, vont se joindre aux vingt mille qui nous restent. Et pourtant il écrit à Mortier : « Que tout va « changer; qu'il ne s'agit plus de se défendre, mais « d'attaquer, et qu'il arrive à la tête de cent *mille* « hommes! » Bertrand a écrit cette dictée; c'est Canouville, tout étonné, m'a-t-il dit lui-même, qui en a fait le duplicata, et qui l'a expédiée.

Il est vrai que, à l'aspect de Napoléon, gardes nationales, population, soldats, tout s'est ranimé! Les cris de *Vive l'Empereur!* retentissent sur son passage! Toutefois un autre cri bien nouveau, « *A bas les* « *droits réunis!* » qui s'est mêlé à ces acclamations, lui fait pressentir de combien d'obstacles divers il faudra désormais qu'il triomphe. Mais sa nature héroïque et l'habitude de dix-sept ans de prodiges guerriers soutiennent son espoir!

Dans Châlons, Berthier et ses rapports, les nouvelles que lui-même recueille, les troupes, qu'il pousse en avant, ne le retiennent que douze heures; le 26, il est à Vitry. C'est là surtout que, l'oreille prête, l'esprit tendu, il interroge les généraux, les autorités locales, les paysans, et qu'il apprécie leurs réponses! Puis, l'œil sur ses cartes, où des épingles, attachées par ses ingénieurs, ont marqué les renseignements qu'il vient de rassembler, il juge des positions de ses adversaires, devine leurs projets, et dicte ses ordres d'attaque! La nuit du 26 au 27 en couvre les préparatifs; au point

du jour elle éclate ! Milhaud et sa cavalerie commencent ; le vieux, l'habile et intrépide Duhesme les suit avec son infanterie ; Landskoy, surpris, est renversé ; Saint-Dizier reconquis, et Napoléon, dès huit heures du matin, y a pénétré lui-même.

A sa vue inespérée, toute cette population, consternée, abattue sous le poids des bravades de l'ennemi, se relève soudainement, exaspérée d'indignation, transportée d'enthousiasme ! Leurs vins, leurs vivres, ils offrent et prodiguent tout à nos recrues, qu'ils appellent leurs sauveurs ! Les uns, les accompagnant, veulent porter leurs sacs et leurs armes ; d'autres leur en montrent le maniement, et leur disent les ruses de guerre. Ceux-ci sont des vétérans retirés, qu'émeut la pitié de voir tant d'inexpérience aux prises avec tant de périls ! Les plus ardents s'arment eux-mêmes, et nous rejoignent. Ce premier coup de guerre, ce retour de victoire, ces cris de colère et de joie retentissent au loin dans les campagnes ; les paysans déterrent leurs armes ; ils accourent, les uns apportant des nouvelles, les autres fiers, la tête haute, brandissant des lances et des fusils ennemis, et poussant devant eux des prisonniers qu'ils viennent de saisir. Tous s'empressent autour du Libérateur ! Et lui, reconnaissant, attendri, touché de leurs malheurs qu'ils croyent passés, il les accueille ! A l'un, que d'anciens services recommandent, il donne l'Étoile d'Honneur ; pour un autre, que son zèle actif et intelligent distingue, il crée un emploi longtemps désiré !

Au milieu de ces émotions, de ces prisonniers, de ces rapports, Napoléon achève de s'éclairer. Le coup

qu'il vient de frapper a momentanément préservé la Marne; mais, seul contre tous, il sent qu'il faut qu'il se multiplie, qu'il se rende présent partout; que l'ascendant de sa renommée, que l'auréole de victoires qui l'environne, voilà son armée réelle, la seule presque qui lui reste; et, comme il vient d'apprendre que la grande armée Alliée, Blücher en tête, marche, avec l'Aube et la Seine, sur Troyes et Arcis, il se décide. Il va se jeter, à l'improviste, dans le flanc de leurs masses, qu'il espère surprendre, et, les entrecoupant, trancher le nœud de leur coalition, la déconcerter, l'épouvanter, la détruire peut-être!

C'est pourquoi il abandonne la Marne à *elle*-même, et tourne précipitamment à droite vers l'Aube. Brienne, où passe en ce moment Blücher, est son but; Eclaron, Montierender et Mézières, son chemin : chemin de terre grasse, au milieu des bois, mais dont l'obscurité répond à son projet de surprise, et la ligne directe, à son impatience.

En effet, de ce côté, chez les Souverains alliés, tout concourait. Et d'abord, soit qu'ils eussent attendu Blücher, soit étonnement, comme on l'a prétendu, la longueur, chaque jour croissante, de leurs lignes d'opérations les avait effrayés? Ce succès sans obstacles, au travers de l'accueil sombre et morne de la France, où ils s'enfonçaient si avant, leur avait paru un péril. On assure que, dans cet abandon, sans combats, de toutes nos lignes de défense, ils appréhendèrent un plan concerté; dans notre retraite si précipitée, un piége. Ainsi entravés dans leurs soupçons, ils allaient, dit-on, s'arrêter, quand, du sein même de

Paris, la trahison, leur tendant la main, leur a rendu toute leur audace!

Dès lors, reprenant leur cri de guerre, *Paris! Paris!* tous se sont ralliés, ressaisis d'un grand espoir! Blücher, des vallées de la Meuse et de la Marne qu'il venait d'atteindre, est accouru se joindre à Schwartzenberg, dans celles de l'Aube et de la Seine. Ce fleuve les conduira jusque dans notre capitale! Des avis secrets, Laharpe lui-même, qui vient de s'en échapper, les ont avertis de notre détresse; il n'y a plus à hésiter! Désormais tout leur est ouvert! la France est épuisée, elle réprouve son Chef; eux n'ont donc plus qu'à marcher en avant! C'est Paris même, Paris, qu'ils ont tant redouté, qui les appelle!

Et réellement, déjà Blücher s'était avancé jusque dans Brienne; déjà sa tête de colonne était lancée, au delà de l'Aube et du défilé de Lesmont, sur la route d'Arcis, et lui-même était prêt à la suivre, quand le cri de défaite de Landskoy suspend son départ! A la vigueur du coup qui venait de renverser de Saint-Dizier, jusque dans Vassy, ce général Russe, il avait reconnu Napoléon!

Néanmoins, Wittgenstein venant de le rejoindre, le téméraire Blücher continuait : il allait mettre, non-seulement la distance de Bar-sur-Aube à Lesmont, mais le pont de Lesmont et l'Aube elle-même, entre lui et Schwartzenberg. Un jour, un pas de plus, et c'en était fait de lui : il nous livrait cet intervalle, cette lacune, où, dans ce même moment, Napoléon, accourant de Saint-Dizier sur Brienne, suivi de trente mille hommes, se précipitait! Ainsi Blücher, notre

ennemi le plus ardent, eût été tout à la fois coupé de l'armée Alliée, attaqué en tête par Mortier, en queue par Napoléon, et notre Empereur, de ce premier élan, eût abattu peut-être à cette lourde Coalition, à ce Briarée aux cent bras, son bras le plus redoutable!

Mais tout allait nous manquer, la Fortune d'abord! Un malheureux officier d'ordonnance, expédié de Saint-Dizier à Arcis, se laissa prendre avec sa dépêche : elle révéla à Blücher son danger. Aussitôt il a rappelé sa tête de colonne, il s'est concentré autour de Brienne; et, quand nous débouchons des bois de Mézières, c'est pour n'obtenir, au prix de trois mille morts et blessés, qu'un succès insignifiant, sans autre résultat, après un combat acharné, que l'occupation de cette ville.

Dans cette lutte du 29 janvier nos corps, s'arrachant péniblement des fondrières du bois du Der, n'ont pu arriver que successivement sur le champ de ce combat; leurs efforts, sans simultanéité, n'ont point été décisifs; ils ont repoussé pourtant l'ennemi sur Brienne, mais d'abord sans atteindre cette ville, et la nuit semblait nous avoir arrêtés dans la plaine. Ainsi, vers six heures du soir, ce vaste château carré, couronnant une hauteur, ses cours, ses jardins, ses terrasses, et la ville, qui en est à cinq cents pas au pied de la colline, Blücher en était resté maître. Déjà même, croyant le combat fini, lui et les siens, attablés, buvaient au succès de leur résistance, quand soudain leur joie se change en frayeur par la plus vive des alertes! Ce fut notre premier boulet qui la donna : il vint briser

en mille éclats, sur les têtes et sur la table même de Blücher et de son état-major, le lustre sous lequel ces étrangers dînaient joyeusement !

A ce coup inattendu, aux cris d'attaque qui le suivent, ils se lèvent, ils se pressent en tumulte, et, abandonnant à pied le château, que nos bataillons escaladaient du côté des jardins, Blücher et ses officiers fuyent précipitamment pour se réfugier dans la ville. Mais, en descendant l'avenue, ils se heurtent contre la brigade Baste qui la remontait ; Blücher tombe au milieu de notre avant-garde ! Plusieurs des siens, son aide de camp même, sont ou pris ou tués à ses côtés, et malheureusement c'est l'ardent et heureux vieillard, trop fait à ces échauffourées, qui seul y échappe !

C'était Napoléon lui-même qui venait d'ordonner ce renouvellement d'attaque ! Pendant que, non loin de là, croyant Blücher prisonnier, il s'écrie : « Qu'il tient « le vieux sabreur ! Que la campagne ne sera point lon« gue ! », le Feld-Maréchal, plus irrité qu'étonné, court appeler Alsufiew et Sacken à son secours. Alors, en dépit d'une nuit obscure, s'engage une des plus furieuses mêlées de cette guerre ! Deux fois ils attaquent le château ; mais l'un de nos chefs de bataillon, l'intrépide Henders, s'y est établi avec quatre cents hommes des 37e et 56e régiments ; il profite habilement de ses avantages, se cramponne dans cette position, en jonche de morts toutes les avenues, et, malgré les efforts d'une armée entière, il s'y rend inexpugnable !

Cependant la ville, que deux rues, qui se coupent



perpendiculairement, partagent en quatre parts, a été plusieurs fois prise et reprise ; les attaques se croisent : Baste y est tué ; Decouz, son général de division, blessé à mort, et le Prince de Neuchâtel, atteint à la tête d'un bois de lance.

L'Empereur était lui-même à portée des coups. Dans cette journée, lorsqu'il traversa Mézières, on avait vu le vieux curé de ce village venir se jeter à sa botte, et la presser avec émotion. C'était l'un de ses anciens maîtres de quartier au collége de Brienne. Napoléon l'ayant reconnu et accueilli affectueusement, ce bon prêtre s'était exalté. A cette fin comme au commencement de la carrière de son Héros, glorieux de son élève, fier de se retrouver à ses côtés, il voulait encore, dit-il, lui servir de guide. Napoléon l'avait fait monter sur le cheval de son mamelouck, et tous deux étaient arrivés ainsi devant Brienne. Mais bientôt le pauvre curé avait été démonté par une balle. On s'était assez mêlé pour que, vers la fin du combat, quelques Cosaques, ivres, égarés dans l'obscurité, eussent, en s'échappant, passé près de Napoléon ; car la nuit n'avait point arrêté cette lutte, que des incendies éclairaient, chaque maison de Brienne ayant été disputée.

Enfin, rebutés de tant d'efforts, las de carnage, quand, au milieu de ces décombres sanglants, on s'arrêta, chacun resta l'oreille au guet et l'arme prête. Le jour seul, du lendemain 30 janvier, en nous découvrant la retraite nocturne de l'ennemi vers Trannes, nous montra notre avantage.

C'était ainsi que, au lieu d'avoir surpris par derrière,

coupé et enlevé ce corps Prussien, notre effort, en ne l'attaquant que de front, en le repoussant sur la route de Bar et le forçant à remonter l'Aube, l'avait rallié à la grande armée Coalisée qui la descendait. Toutefois la journée du 30 janvier fut encore victorieuse. Le Duc de Bellune, le deuxième corps, et notre cavalerie, nettoyèrent la plaine de La Rothière; notre armée s'y réunit et y prit position. Là elle sécha ses vêtements, pansa ses plaies, prépara ses armes; le château de Brienne fut débarrassé des morts qui l'encombraient; Napoléon y établit son quartier général.

CHAPITRE IV.

Mais déjà la Fortune changeait les rôles. Blücher sentait toute la Coalition derrière lui; et, nous faisant front de Trannes à Eclance, il venait de reprendre les façons hautaines de l'assaillant et l'air de supériorité de l'offensive.

De son côté Napoléon, ramené des extrémités de tant de conquêtes jusque dans l'École Militaire où s'était formée son adolescence, la retrouvait dévastée, jonchée de morts, encombrée de ruines. Il rêva, pour se raffermir contre d'amères pensées, à divers bienfaits dont il se promit d'embellir ce séjour, et, pour consoler les habitants de leur désastre, il leur fit prodiguer l'or de sa cassette. Il ignorait que l'effroi avait conduit à se réfugier dans les caves du château plu-

sieurs jeunes et belles femmes, riches habitantes des campagnes voisines. On les découvrit; elles furent rendues au jour; lui-même voulut les accueillir, les rassurer, et il les fit manger à sa table. Quant à la ville, il la reconstruira de son trésor; le château, il se propose de l'acheter: il le transformera en un riche établissement militaire, ou plutôt en un Château Impérial!

En ce moment la prudence devait peut-être lui en dicter l'abandon; cette position, en avant d'un défilé, était dangereuse; mais, soit nécessité de circonstance, comme on va le voir, soit aussi que ce retour à son premier point de départ eût rapproché, dans sa pensée douloureuse, les deux extrémités de sa grande vie, et que, tentant sa fortune, il voulût s'assurer si, dans le lieu même où elle commença, le Ciel en aurait marqué le terme, trop fier pour reculer, trop faible pour attaquer, il s'arrêta dans l'attitude, pour lui si pénible, de la défensive!

Toutefois un motif impérieux le fixait à cette place. Marmont, avec sept mille hommes, avait, de Saint-Dizier vers Vassy, flanqué sa marche. Les Alliés eussent entouré ce maréchal si l'Empereur eût rétrogradé. Cela est si vrai, qu'alors, ma brigade formant l'avant-garde de Marmont, je fus forcé de me faire jour au travers de la droite de Blücher pour atteindre Brienne et La Rothière, la veille même du combat qui se préparait (1).

(1) Je mets en note, à propos de cette jonction, quelques souvenirs privés, dont je ne veux point interrompre l'ensemble de ce récit.

Et d'abord, lors de la première arrivée de l'Empereur à Châ-

Il fallait donc que Napoléon séjournât sur ce terrain, pour y rallier son lieutenant et l'arracher du milieu de tant d'ennemis, dût-il en coûter une bataille. Et

lons, je ne sais par quel ordre ou quel désordre, ou peut-être par quel mauvais instinct d'un de nos chefs, ma brigade fut trois fois mise et remise en marche, vingt-quatre heures durant! On ne lui laissa pas même le temps de repaître un seul instant; et cela, pour se retrouver, après cette triple marche si meurtrière, juste au point d'où la veille elle était partie. Il semblait vraiment que, au moment le plus décisif, il convenait à quelqu'un de nous rendre incapables de combattre! Ce fut la première et la seule fois que, derrière moi, j'entendis murmurer les Gardes. Moi-même aussi, je l'avoue, je fus tellement indigné, que, m'étant enfin cantonné dans un village pour y reprendre force et haleine, je refusai rudement d'en sortir, désobéissant ainsi à un ordre direct de l'Empereur, que son aide de camp, le général Dejean, vint m'apporter. Cette fausse ou coupable manœuvre venait de me coûter cent hommes ou chevaux, qu'il fallut renvoyer sur les derrières. Pourtant la discipline ni le zèle n'en souffrirent. La preuve en est ce qui arriva dans un autre village, au delà de Saint-Dizier, où la nuit suivante nous avait arrêtés poursuivant les Russes.

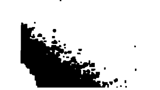
On sait que, depuis le 1er janvier, jour où notre retraite du Rhin avait commencé, nos gens ne recevant ni solde ni distributions de vivres, il avait bien fallu qu'ils vécussent chez l'habitant. Toutefois, grâce au patriotisme de ceux-ci et à la modération des Gardes, nulle plainte ne m'était parvenue encore, lorsque, ce soir-là, l'ordre subit d'une marche forcée de nuit, vers Brienne, nous ayant remis sur pied, soit dépit de cette alerte nocturne après tant de fatigues, ou querelle de logement, le feu prit, par le fait de l'un des nôtres, à une chaumière. Ce fut à la triste lueur de cet incendie et aux cris de la pauvre femme incendiée, que la brigade se rassembla. Dans notre hâte il était impossible de reconnaître l'auteur de ce méfait; mais comment souffrir ce désordre et en abandonner la victime à son infortune? « Non! m'é-

pourtant, dans une situation aussi critique, rapidité audacieuse, manœuvres soudaines, élans inattendus, toutes ces ressources du génie de l'Empereur, et qui

« criai-je devant les rangs, il ne sera pas dit que, en France, les « Gardes d'Honneur se seront déshonorés, comme nos ennemis, « par la flamme et le pillage! Cotisons-nous donc, et qu'à l'ins« tant ce malheur soit réparé! » C'était le premier, ce fut le dernier; un quart d'heure après, ces hommes d'élite avaient répondu à mon appel, et quatre cents francs remis à notre pauvre compatriote l'avaient consolée de son désastre!

La marche qui suivit, suspendue par une halte de quelques heures, ayant continué tout le lendemain, nous approchions de Brienne, lorsque je rencontrai l'habile et manœuvrier *Duhesme*. Sa division était arrêtée, et lui, en contemplation devant un accident de terrain que la route traversait. Aussitôt qu'il m'aperçut: « Quel dommage, me dit-il, que l'ennemi ne soit point là! Voyez « quelle charmante position, que cela serait joli à disputer, et qu'il « y aurait de plaisir à s'y défendre! » Il m'en détaillait les avantages, et moi, j'écoutais, j'admirais l'ardeur de ce vieux divisionnaire de 1792, toujours si épris de son art et des émotions de la guerre, qu'il regrettait cette bonne occasion manquée d'un combat de plus, après vingt-deux ans de combats continuels, et au milieu de cinq cent mille ennemis à combattre encore! Ceux-ci n'étaient que trop près, car, en ce moment, le bruit de quelques coups de feu de mon avant-garde me força de reprendre et hâter ma marche.

C'étaient les troupes légères de la grande armée coalisée. Maîtresses d'un village et de la route qui nous y conduisait, elles occupaient les hauteurs du Val de l'Aube, et s'interposaient entre nous et l'Empereur. Arrivé en vue de ce combat, comme je déployais un escadron et poussais quelques tirailleurs en avant pour reconnaître, le général Briche, dont la division de vieux dragons me suivait de loin, me rejoignit, accompagné seulement de trois ordonnances, et un peu échauffé de son dernier repas: « Quoi! s'écria-t-il en arrivant, ce village vous arrête? Je vais



eussent convenu à notre petit nombre, lui étaient interdites! Sa faiblesse était à découvert dans cette plaine; et, contraint d'y demeurer immobile en face de la force, à tout moment croissante, des Alliés, bien loin de pouvoir les frapper d'un coup décisif, celui que leurs masses se préparaient à lui porter, il fallait l'attendre!

Dans ce séjour, qui lui rappelait si amèrement sa paisible enfance, c'était déjà bien assez d'infortune; mais ce ne fut pas tout encore, et là, rien ne lui fut épargné! A tant d'anxiétés, Daure, l'un de nos plus habiles et anciens ordonnateurs, vint ajouter de tristes nouvelles. Il arrivait de Saint-Dizier; il venait de suivre notre mouvement; Napoléon, en se précipitant par ces chemins de traverse, avait compté sur une gelée favorable, que semblait promettre un temps clair et sec, et le temps avait répondu à son espoir par un dégel. Daure lui apprend que nos ambulances, nos canons et leurs caissons, n'ont pu être arrachés des boues du Der, que l'ennemi nous suit, et qu'il s'en empare! Pendant que l'Empereur se plaint de cette

« vous montrer, moi, comme il faut le prendre! » Et en effet, partant au galop, il commença aussitôt la charge. Mais je me gardai bien, quelque folle qu'elle pût être, de souffrir qu'il nous donnât cette leçon. Je fis signe aux miens de me suivre, et je m'efforçais de le dépasser, quand un bienheureux ruisseau, en arrêtant subitement sa monture, le désarçonna, et le fit rouler dans ce bourbier. « Je vous laisse vous y rafraîchir, lui dis-je! » Et, pendant qu'il s'en relevait, je continuai, je chassai l'ennemi de sa position, et m'emparai du village disputé. Ce fut par ce coup de main que s'accomplit, en avant de Brienne, la jonction du corps d'armée de Marmont avec l'Empereur.

trahison de la Fortune, l'ordonnateur, baissant la voix, m'a-t-il dit lui-même, lui annonce un autre danger : il lui apprend qu'un autre ennemi, qu'une guerre nouvelle, se déclarent, et que des proclamations du Prétendant se répandent ! Il en avait la preuve entre les mains. Napoléon reçut cette dernière atteinte sans émotion apparente. Le zèle éclairé de Daure n'avait pas besoin de remercîments ; l'Empereur se contenta de lui prescrire sur ce sujet si menaçant, même avec Berthier, le plus absolu silence.

Le lendemain, 31 janvier, il le fit rappeler avant le jour. Ses blessés l'inquiétaient, il multiplia les recommandations. Puis, dans l'abandon qui suit le repos, et en regardant autour de lui, ses souvenirs, ses espoirs d'enfance s'étant réveillés plus vifs que la veille, il en raconta les détails à Daure, se laissant aller aux charmes de ce récit que termina cette exclamation : « Pouvais-je croire alors que j'aurais à défendre ces « mêmes lieux contre des Russes ? »

Un long silence, plein de sombres pensées, avait succédé à ces paroles, quand un cri, le cri : *Au feu !*, cri trop conforme à son inquiète préoccupation, l'en arracha. Un incendie venait en effet d'éclater dans la bibliothèque voisine ; il y courut, et bientôt ses ordres l'en eurent rendu maître. Cet incident, en le rappelant au présent et à l'avenir, le rendit tout entier aux soins du jour.

Alors, du sommet de cette colline et des fenêtres du château qui la couronne, Napoléon jette ses regards vers la plaine de La Rothière, où les deux armées étaient en présence. D'un côté, et derrière Blücher, c'étaient

les Coalisés, leurs vieilles réserves, et tous leurs Souverains réunis; tandis que du nôtre, derrière quelques chefs vétérans, c'étaient à peine trente-sept mille hommes, la plupart recrues, mal nourris, à demi vêtus, s'étonnant de tout, s'ignorant eux-mêmes, sachant à peine le port, l'usage, le soin de l'arme, et ces précautions, soit du combat, soit même de la marche et du bivouac, qui préparent et qui préservent. Hier ils étaient paisiblement assis au foyer paternel, aujourd'hui, en proie aux surprises, aux privations, aux souffrances, pour eux si étranges, d'une campagne d'hiver, les voilà jetés soudainement au milieu d'un champ de neige, en face de l'Europe armée et menaçante, et de quatre cents canons ennemis, auxquels leurs mains inexpérimentées auront, dès demain, à répondre!

Quelques anciens soldats seulement, restes épars de nos désastres, rares débris empreints de malheur, sont clair-semés dans leurs rangs. Leur attitude est grave; leurs récits de guerre, jadis si pompeux et si triomphants, loin d'être un encouragement dans les froides nuits des bivouacs, n'avaient plus pour dénoûments que des catastrophes!

Tels étaient aux regards de Napoléon, et disséminés sur notre longue et frêle ligne de bataille, les faibles et derniers défenseurs de la France et de sa gloire!

Cette ligne traversait, de droite à gauche, de l'Aube au bois de Soulaines, une plaine de près de deux lieues de largeur. Dienville sur l'Aube, que défendait Gérard avec sept mille cinq cent quarante hommes, en marquait la droite; La Rothière, Petit-Mesnil, et La Giberie,

où commandait Victor, le centre; c'est là que Napoléon lui-même, avec Oudinot et Ney placés en réserve, attendra l'attaque : ce centre et cette réserve forment à peine vingt-deux mille hommes. Le hameau de la Chaise et Morvilliers en retour, mal retranchés, où Marmont et six mille quatre cents hommes seulement n'arriveront de Vassy qu'au travers de l'ennemi, pendant la nuit qui va précéder le combat, en indiquaient la gauche.

Dans cette longue et fragile position, si faiblement occupée, nous n'avions d'autre retraite qu'un pont étroit, celui de Lesmont; encore était-il rompu. C'étaient les Gardes d'Honneur que l'Empereur avait placés sur cette seule voie de salut pour en hâter le rétablissement et la garder. Tel était le champ de bataille que, le 31 janvier, Napoléon envisageait, et qu'ensuite, sous un ciel sombre, chargé de frimas, il parcourut.

Il cherchait, au travers des flocons d'une neige épaisse, à pénétrer de ses regards soucieux la ligne ennemie. De grands mouvements s'y manifestaient. Pendant que, au loin et de toutes parts, de grands corps alliés, l'un, avec Colloredo dans la forêt d'Orient, les autres avec Wrede et Wittgenstein, par delà le bois de Soulaines, Yorck vers Saint-Dizier qu'il vient déjà de reprendre, nous dépassant à droite et à gauche, inondent jusqu'aux chemins que nous venions de parcourir, et menacent nos flancs et nos retraites, Schwartzenberg, le Roi de Prusse, les deux Empereurs et toutes leurs réserves, sont accourus. Ils sont en face de Napoléon! Blücher marche en tête de cette grande

armée de soldats éprouvés, bien repus, vivant en maîtres, depuis plus d'un mois, dans nos demeures, et s'enhardissant de leur nombre, de leurs succès et de nos revers!

Le vieux maréchal Prussien disposait devant notre front toutes ses masses. Giulaï attaquera Gérard, Dienville et son pont, par les deux rives de l'Aube; Sacken, que suivront les réserves ennemies, La Rothière; une part de l'armée Austro-Russe et les Wurtembergeois, La Giberie; une autre part de la même armée et l'armée Bavaroise, la Chaise et Morvilliers même.

Ainsi, à notre droite, vingt-deux mille hommes contre sept mille cinq cents et quelques hommes de réserve; au centre, cinquante-sept mille hommes contre vingt et un mille; enfin, à notre gauche, quarante-cinq mille hommes contre six mille quatre cents! C'étaient cent cinquante mille hommes contre trente-sept mille!

La nuit s'écoula silencieusement. Le lendemain 1er février, quand au point du jour nous reprîmes les armes, même silence. C'était l'impatient Blücher qui nous livrait la bataille; il en avait choisi le lieu et le jour, c'était à lui d'en marquer l'heure, et cependant la matinée s'écoulait! Étonnés, nous attendions, nos bataillons près de leurs feux, l'arme au faisceau; nos avant-postes, l'arme ou la bride au bras. Mais il plut, soit à notre vieil adversaire, soit plutôt à la lenteur des Alliés, qui en accusèrent le mauvais état des chemins, de ne se croire prêts que vers une heure. Austerlitz, Iéna, Friedland, toutes ces journées décisives, où, quoiqu'inférieurs en nombre, nous avions eu la supé-

riorité de l'attaque, avaient autrement commencé! Nous ne comprenions pas pourquoi ces assaillants, qui devaient croire à la victoire et se ménager le jour pour en profiter, le prodiguaient ainsi. Ils savaient pourtant, mieux que nous, combien la nuit, protectrice de la défensive, est, dans les jours de combat, invoquée par elle. Mais enfin, après six heures d'attente, au flottement de leurs longues et profondes colonnes qui se mettaient en mouvement, au pétillement, de plus en plus pressé, des coups de feu d'une nuée de tirailleurs qui les précédaient, nous reconnûmes qu'une bataille rangée, qu'une grande et décisive bataille *allait s'engager*.

CHAPITRE V.

Nous la perdîmes! Les détails stratégiques en sont fidèlement consignés dans nos livres d'art militaire. Il suffira de dire que, à notre droite, à Dienville, l'ennemi échoua; que Gérard, avec sept mille cinq cents hommes, dont les deux tiers voyaient le feu pour la première fois, fut attaqué, sur les deux rives, par un nombre triple de soldats aguerris, par une artillerie formidable, et qu'il demeura victorieusement inébranlable dans cette position.

Au centre, à La Rothière, il en fut de même d'abord; jusqu'à trois heures Duhesme et son infanterie repoussèrent les attaques des masses de Sacken. Il faiblissait pourtant, lorsque notre cavalerie accourut. Ses

charges sur l'infanterie Russe furent vigoureuses; elles réussissaient quand, surprise par une nuée d'escadrons ennemis, elle fut ramenée en désordre sur notre ligne de bataille. Sa déroute fut si subite, elle jeta un si grand trouble dans nos rangs, que Wassiltschikow arracha vingt-quatre pièces de canon à notre réserve. Le reste de notre cavalerie accourut vainement pour les ressaisir, il était trop tard; la cavalerie ennemie était rentrée dans sa ligne avec ce trophée de sa victoire.

Cependant Napoléon, que la déroute de nos cavaliers avait un moment enveloppé, venait de pousser en avant, avec son escorte, au travers de leur désordre. Grouchy, qu'il avait fait appeler pour lui rendre compte, de l'attaque de La Rothière, n'avait pu obéir. Ce général et Duhesme se trouvaient en tête de nos bataillons embusqués dans les clôtures de ce village : ils n'osaient et ne pouvaient les quitter. Un feu meurtrier, long prélude des charges qui se préparaient, accablait et étonnait leurs jeunes conscrits. Chacun d'eux avait les yeux sur ces deux chefs, sur Duhesme surtout, sur ce vétéran si renommé, se plaisant toujours au péril, comme vingt-deux ans plus tôt, quoique, tout au contraire d'alors, gloire, rang, fortune, il n'eût plus rien à y gagner, et tout à y perdre. Ils le voyaient avec Grouchy en avant d'eux, tout à découvert, et pourtant aussi calme que sur un champ de manœuvres! Contenues, encouragées par cet exemple, qu'alors, chaque jour et sans cesse, les chefs avaient à donner, et qui nous en a tant fait perdre, ces faibles recrues résistaient.

Ce fut en ce moment, et au plus fort de ce danger,

qu'ils aperçurent soudainement Napoléon. Inquiet de la position critique de ces deux généraux, il était venu se joindre à eux. Nos soldats se montraient l'un à l'autre leur Empereur, impassible au milieu de cette grêle de balles et de mitraille, à laquelle il ne paraissait pas songer! Grouchy pressait son bras d'une main suppliante : il lui représentait, m'a-t-il dit, que toutes leurs destinées tenaient à la sienne! Mais lui, en souriant, répondait : « Non, laissez! Ne savez-vous pas que « tous nos jours sont comptés? » Néanmoins, pour ne pas tout exposer à la fois, il avait renvoyé Berthier et Ney, et, quoique d'instant en instant le péril redoublât, il persévérait à observer. Heureusement d'autres soins l'attirèrent enfin sur d'autres points; car, un moment après son départ, vers quatre heures, Sacken, Alsufiew et leur infanterie, renforcés de leurs réserves, se précipitèrent une seconde fois sur La Rothière. Ils y écrasèrent, ils y détruisirent entièrement l'infanterie de Duhesme, et restèrent maîtres de ce village, de ce centre, de ce point le plus avancé de notre ligne, qui devait donner son nom à la bataille.

Toutefois ce n'était qu'un vain nom; et, quoique Blücher et les réserves Russes fussent à portée, leur victoire en resta là. A huit cents pas en arrière, dans cette plaine ouverte pourtant, Oudinot, Ney, Napoléon lui-même, avec leurs simulacres de corps d'armée, leur firent tête! Ce fut si audacieusement, que, quoique Blücher eut cent mille hommes sur ce point contre dix-huit mille, inquiet, à sa droite, d'un échec du Prince de Wurtemberg, repoussé de La Giberie par Victor, et qui demandait du secours; ignorant les succès du ma-

réchal de Wrede à son extrême droite, dont la position de La Giberie, ressaisie par Victor, le séparait, ce vieux général en chef Prussien, tout fougueux qu'il était, n'osa faire un pas de plus.

Mais bientôt de désastreuses nouvelles de notre gauche arrivent coup sur coup à l'Empereur! Wrede, avec son armée Austro-Russe et Bavaroise, a traversé les bois et les étangs de Soulaines. Son attaque s'est développée jusqu'à Morvilliers : elle enveloppe cette aile, elle prend notre armée à revers. Les trop faibles obstacles que Marmont peut lui opposer, sont impuissants contre son énorme supériorité. Toutes les positions, que notre maréchal s'obstine à défendre de ce côté, tombent aux mains du Bavarois : La Chaise d'abord, puis le plateau de Morvilliers. Chaumesnil ensuite, en arrière de Victor, vainement disputé, est perdu à son tour; Morvilliers même enfin, sur le flanc gauche et bien en arrière de notre ligne de bataille, est abandonné!

Cette conquête décidait du combat, elle devait même compromettre notre retraite. C'était à ces bois, à ces étangs de Soulaines, et à ce plateau élevé de Morvilliers, que Napoléon avait appuyé la gauche de sa bataille. Ce plateau dominateur en commandait le reste; bien plus, il se prolongeait de près d'un myriamètre, jusqu'en face du château de Brienne, c'est-à-dire à près de deux lieues en arrière de notre ligne. Pourtant, avec cette opiniâtreté des grands hommes de guerre, Napoléon espère encore, mais c'est en lui seul; et, répondant au cri de détresse du Duc de Raguse, il appelle la division Guyot. Ce n'était que cinq cents chevaux d'élite, une brigade d'infanterie, et une

batterie; l'Empereur lui-même marche à leur tête! Il dépasse le bois d'Ajou, près duquel il trouve Marmont déjà acculé; il rallie les restes de ce maréchal à cette réserve, et lance sur Chaumesnil ce faible corps. Mais l'avantage d'un nombre quintuple, celui de la position que couronnait une artillerie formidable, et l'assurance que donne le succès, résistent à cet effort désespéré : notre artillerie, brisée, est éteinte; notre infanterie, labourée de boulets, criblée de balles et de mitraille, est repoussée! Aussitôt Frimont et sa nombreuse cavalerie se précipitent de ces hauteurs : cent prisonniers, sept canons tombent en son pouvoir; et désormais le faible obstacle du bois d'Ajou, dont Napoléon garnit la lisière d'artillerie et de quelque infanterie, puis le rideau plus faible encore de la cavalerie de Nansouty et de Milhaud, qu'il étend de ce bois vers Petit-Mesnil, couvrent seuls notre centre, notre retraite, et deviennent notre dernière ressource.

En ce moment, vers quatre heures et demie, Victor, jusque-là inflexible dans La Giberie, mais alors tourné par Wrede, maître du plateau de Morvilliers, et attaqué de nouveau en tête par le Prince de Wurtemberg renforcé de trois divisions, reculait aussi; il abandonnait cette position; et, refoulé sur notre gauche et notre réserve vers Petit-Mesnil, son mouvement rétrograde complétait notre défaite.

Les trois armées Alliées étaient donc enfin réunies; notre front était enlevé, notre gauche rejetée en arrière de notre centre; nos restes, pris en flanc, étaient enveloppés. Ces victorieux jouissaient encore d'une demi-heure de jour. Le Prince de Wurtemberg et

Wrede surtout n'avaient qu'à marcher en avant, et les trente mille hommes qui nous restaient à peine, attaqués en tête par Blücher avec quatre-vingt mille hommes, et chargés, en flanc gauche et en arrière, par quarante-cinq mille Austro-Bavarois, eussent été jetés hors de leur retraite, et acculés sur l'Aube où ils auraient succombé!

Mais Blücher et Wrede n'osèrent concevoir un effort aussi décisif; la conquête du champ de bataille leur suffit. On eût dit que, étonnés de leur victoire, ils n'osaient en profiter. Aucun d'eux du moins ne l'acheva. Il sembla qu'à leurs yeux, quels que fussent et l'avantage de leur position sur notre Empereur et l'énorme disproportion des forces, sa présence les égalisait! Ce fut sans doute pourquoi ils s'arrêtèrent.

De son côté Napoléon, aussi ferme dans cette situation désespérée qu'eux paraissaient incertains dans leurs succès, n'avoue point encore sa défaite. Il veut du moins la cacher au jour qui finit, et, quand l'ennemi le croit vaincu, le démentir par une nouvelle attaque. C'est La Rothière, le nom, le centre même de la bataille qu'il tente encore de ressaisir! Les Russes se montraient en dehors de ce village : une charge heureuse de cavalerie les y refoule. Rothembourg et sa faible division d'infanterie, partagée en trois colonnes, suivaient ce mouvement, et La Rothière fut reconquis jusqu'à son église. Mais là, les deux colonnes de sa droite et de sa gauche se heurtèrent contre les réserves Russes; ce choc les renversa. Néanmoins, s'aidant des murs et des haies, elles reculaient jusqu'à la plaine, en se défendant, quand la colonne

du centre, celle de Rothembourg, presque toute de recrues, pénétrant de son côté dans ce village, y fut accueillie de même par un feu si subit et si violent, qu'elle s'arrêta toute troublée, et perdit la tête. Dans leur premier saisissement, ces soldats tout neufs déchargèrent machinalement leurs armes en l'air; puis, têtes baissées, se pressant les uns sur les autres, ils se pelotonnèrent et devinrent incapables de mouvement.

Cette terreur devait les perdre, elle les sauva! Le chef des Russes crut qu'ils l'attendaient pour se rendre : il suspendit son feu, et s'avança en leur faisant signe qu'il les recevait à quartier. Rothembourg ignorait la défaite et la fuite de ses deux autres colonnes; bien loin de comprendre l'officier ennemi, dont l'épée n'était plus menaçante, il s'imagina que ce Russe venait la lui remettre, et tous deux se rapprochèrent. Mais aussitôt désabusés, tous deux se saisissent! Pendant leur lutte, que de part et d'autre leurs soldats étonnés contemplent, nos fantassins, ranimés par leurs officiers, reprennent leurs rangs; et, quand enfin débarrassés l'un de l'autre chacun des deux chefs court aux siens, le nôtre, rétablissant les feux et régularisant sa retraite, parvient à regagner aussi la plaine. Il y retrouve ses deux autres colonnes et ses canons, et repousse, par une décharge à mitraille et à bout portant, la sortie des Russes. A la faveur de ce retour de fortune, Rothembourg rallia les restes de sa division à quatre cents pas de La Rothière; et ce qui est inconcevable, c'est qu'il tint là, ou plutôt que Blücher le laissa y tenir ferme.

Le général Prussien, ainsi attaqué jusqu'au dernier

moment au centre même de sa victoire, en doutait encore et se trouvait heureux de la défendre. Pendant qu'il hésite et s'arrête, le jour, pour lui si propice, tombe; et la nuit, seule alliée qui nous pût secourir, vient enfin couvrir de ses ombres notre défaite.

Elle nous trahit cependant, mais sur un seul point. Ce fut quand, à la faveur de l'obscurité, le Duc de Bellune eut encore abandonné Petit-Mesnil. On se souvient de cette aile gauche de cavalerie que Napoléon avait opposée à l'armée victorieuse du maréchal de Wrede. Sa droite s'appuyait à ce village. Dès lors, et à son insu, elle se trouva en l'air et sans garantie. Pendant que, voyant la nuit s'épaissir, nos cavaliers s'applaudissaient de la bienheureuse inaction des armées Austro-Russes et Bavaroises, cette même nuit leur cachait l'armée Wurtembergeoise, qui, débarrassée de Victor, se déployait sur leur flanc droit, désormais à découvert et sans protection dans la plaine.

D'abord rien ne troubla leur sécurité. Mais, vers six heures et demie du soir, leur oreille et leur attention, fixées à gauche sur Chaumesnil, furent frappées, à leur droite, par le bruit d'un grand cliquetis d'armes et le piétinement d'une foule de chevaux. Tranquilles de ce côté, ils se demandaient entre eux quel renfort leur arrivait, quand soudain une masse de cavalerie ennemie tombe, avec des cris furieux, sur leur flanc sans défense! Surpris ainsi, ils sont culbutés les uns sur les autres; on les sabre, on les pousse éperdus, à toute bride, et en déroute complète, vers Bengué, et jusque sur l'Empereur lui-même! Napoléon fut enveloppé dans cette bourrasque! Son piqueur, plusieurs de ses

Gardes furent blessés autour de lui; et, quand enfin cette échauffourée se termina, comme elle avait commencé, sans qu'on sût comment, on s'aperçut que nos pièces légères, nos batteries qui garnissaient le bois d'Ajou, que les blessés, qu'enfin tout ce qui n'avait pu fuir était resté aux mains de l'ennemi.

Ce fut là le coup de grâce! Tout semblait désespéré! L'aile gauche était détruite; l'armée brisée, entr'ouverte jusqu'à son centre et à ses réserves, cinquante-quatre canons perdus, sept mille hommes tués ou pris! Nos attelages d'artillerie, harassés, incomplets et en désordre, demeuraient insuffisants dans ces boues profondes; nos conscrits, exténués de faim et de fatigue, étaient déconcertés, découragés; il fallait un bonheur inouï pour pouvoir s'échapper de ce champ de bataille; et pourtant Napoléon s'obstine encore à y demeurer! Pendant toute cette journée sa Renommée avait combattu pour nous plus que nous-mêmes! C'était la perte de cet ascendant sur tant d'ennemis, qu'il regrettait! Sa défaite était plus glorieuse que leur triomphe, mais la leur avouer lui semblait intolérable! La Rothière, qu'ils occupaient, devait être le nom de cet aveu; et, forcé d'ordonner la retraite, il ne peut se résigner à leur laisser ce trophée de leur victoire. Les soldats lui manquant, il ordonne à Drouot de marcher en avant avec ses obusiers. « Qu'il brûle ce village! Qu'il en chasse une dernière fois nos ennemis! et, puisqu'il faut l'abandonner, qu'il ne leur « en laisse que les cendres! » Ce fut dans cette journée son dernier ordre. Une grêle d'obus tomba aussitôt sur La Rothière; les flammes en chassèrent les Coa-

lisés, qui, surpris de cette dernière attaque, prirent pour le commencement d'un nouveau combat ce signal de notre retraite. Tels furent les adieux de Napoléon à ce champ de bataille!

Dès lors il permit à nos restes de bataillons de commencer leur mouvement rétrograde : il se fit en ordre, et lentement. La cavalerie le couvrit. On bivouaqua en avant et autour de Brienne, dans une neige fondue, et tard, car ce fut seulement à dix heures du soir que les canons ennemis se turent entièrement. Pendant ces trois dernières heures, leurs boulets seuls, qu'ils nous lancèrent en croyant se défendre, nous poursuivirent.

Ils couchaient sur nos positions sans oser s'en croire maîtres. Et réellement leur triomphe était incomplet : à minuit Gérard, toujours invinciblement fixé dans Dienville, possédait encore la droite du champ de bataille.

Ce général, dont l'accueil fut toujours si bienveillant pour les siens, était inflexible devant l'ennemi. Son coup d'œil guerrier, sa valeur calme, sa sereine et simple droiture, rappelaient à l'Empereur, disait-on, Desaix qu'il avait tant regretté. Sous un tel chef, nos jeunes recrues, un contre trois, avaient repoussé leurs adversaires. Dienville, criblée de leurs balles et de leurs boulets, était restée impénétrable à leurs baïonnettes. Les forces triples de Giulaï n'avaient pu y mordre; et l'Autrichien rebuté, après s'être usé contre une aussi ferme résistance, s'était retiré.

Ainsi, de ce côté du moins, la bataille s'était pour nous terminée glorieusement. Lorsque, après minuit,

l'ordre général de retraite parvint à Gérard, alors seulement ce général abandonna ce poste, et vint mêler son bonheur à notre infortune. Ce fut vers Brienne qu'il nous rejoignit, et que sa victoire rentra dans notre défaite.

CHAPITRE VI.

Cependant la brigade des Gardes d'Honneur, appelée de Lesmont à la défense de Brienne, s'était arrêtée sous ses murs. Elle y déploya mille chevaux; on défendit les feux. Nous demeurâmes là, depuis huit heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, rangés en bataille, la bride au bras, et prêts au premier signal. Un morne silence avait peu à peu succédé à ce sourd grondement du canon qui paraît si grave aux réserves, quand il se rapproche d'elles, au lieu de s'en éloigner victorieusement.

Pendant que, en avant de nous, les feux des bivouacs des deux armées couvraient de lueurs bien inégales le champ de bataille, la cavalerie de la Garde, plongée dans une profonde obscurité, entourait le château. Napoléon, depuis huit heures du soir, y était rentré. Une ombre mobile allait, venait, et reparaissait fréquemment à l'une des croisées les plus éclairées de cet édifice. C'était l'Empereur! Seul avec Fain, hors de la chaleur et de la contention d'esprit du combat, il en appréciait toutes les conséquences. Elles lui paraissaient si désespérées, que, en descendant de cheval, son

premier mot à Maret avait été : « Écrivez à Caulain-« court qu'il termine tout! » Une vive anxiété l'agitait : à tout moment, l'oreille attentive, l'œil inquiet, il quittait ou sa dictée, ou ses cartes, tantôt pour envoyer aux nouvelles ou en demander, tantôt pour s'approcher de cette fenêtre, et interroger d'un regard perçant toute la plaine.

Les feux français, rares et pâles, cernés par les brillants et innombrables feux ennemis allumés, de Morvilliers à La Giberie et vers Dienville, n'éclairaient que trop le danger d'une position aussi critique. Ils montraient nos faibles débris, resserrés comme dans un champ clos. En effet, l'Aube à droite, la Voire derrière, et ces bivouacs menaçants, rangés en face et sur notre gauche, nous environnaient. Deux ponts étroits et fragiles, ceux de Lesmont et de Rônay, sur les routes de Troyes et de Vitry, étaient notre seule voie de salut. Il ne fallait qu'une inspiration aux généraux Wrede et Blücher pour s'emparer de l'un, nous acculer sur l'autre, et nous achever. Mais l'Empereur veillait. Vers une heure du matin, après quatre heures de halte et sur son ordre, l'infanterie, l'artillerie rechargèrent et attisèrent les feux de leurs bivouacs, puis aussitôt, reprenant les armes, elles se mirent en retraite : Marmont vers Perthe et Rônay, le reste sur Lesmont. La cavalerie de Grouchy et quelques pièces légères couvrirent ce mouvement. Quant à Napoléon, il demeura au milieu de nous, écoutant, consultant l'heure, et s'informant sans cesse. Ce fut l'instant de sa plus vive inquiétude.

Ces précautions, le silence recommandé, cette mar-

che hâtive, nocturne, et rétrograde, tous ces aveux de défaite, il en comprenait la fatale influence sur l'ennemi, et sur notre infanterie si neuve, si harassée, si mutilée, et à demi vêtue et repue. Il savait que la plupart de nos attelages, désorganisés par le combat, étaient réduits, les uns à trois chevaux, d'autres à deux seulement, et qu'ils ne pouvaient arracher nos canons qu'à force de temps et de peine de ces champs à demi gelés. Au milieu de cette obscurité, de ces efforts, et de tant de mouvements divers, qui tous tendaient à se concentrer vers un même défilé, quelle irréparable confusion eût produit un seul élan des Bavarois, ou même un seul hourra, une seule boutade de Cosaques! Aussi l'Empereur comptait-il les moments! Heureusement tout, sans le moindre bruit, s'écoula : le temps, la nuit et nos colonnes.

Vers quatre heures du matin notre tour vint. Ce moment fut pénible : il y avait des blessés à abandonner. Napoléon envoya tout ce qui lui restait d'or aux Sœurs chargées de leur soin ; d'autres précautions furent prises ; alors enfin lui-même abandonna ce château, où tant de diverses émotions l'avaient agité! Il était à pied ; son attitude était ferme, mais grave et soucieuse. Il fit ainsi près d'un quart de lieue ; après quoi, il monta à cheval, et se perdit à nos yeux vers Lesmont, dans les dernières ombres de cette nuit si longue à nos souffrances et à sa sollicitude!

Cependant Blücher restait immobile: Jusqu'à huit heures du matin, un simple rideau de cavalerie et les lignes de nos feux abandonnés suffirent à le contenir. Bien loin de songer à nous attaquer, ces vainqueurs

si nombreux pourtant, mais étonnés de nos retours offensifs de la veille, incertains du lendemain, et redoutant un de ces coups de foudre du génie de Marengo, restèrent sur la défensive. Leur nombre, les prisonniers, leur victoire évidente, rien ne parut les convaincre. Pour se croire vainqueurs, ils n'eurent foi qu'en nous; et même encore, lorsque revint le soleil du 2 février, il leur fallut, pendant une heure de jour, la vue du vide de la plaine que nous venions d'évacuer, pour qu'ils pussent se croire assurés de leur succès.

Ils nous poursuivirent mal, comme ils nous avaient vaincus. Point de charges de cavalerie; point d'autres prisonniers que nos blessés intransportables de la veille; quelques coups de leur artillerie légère seulement, auxquels on riposta, nous atteignirent. A dix heures et demie du matin, la rive droite de l'Aube était nette de tous nos débris; et Ney, relevant mes escadrons avec cent vingt chasseurs d'élite à pied et deux cents jeunes éclaireurs à cheval, s'établissait sur l'autre rive, à l'issue du pont de Lesmont. Deux maisons se trouvaient à droite et à gauche de ce passage : son aide de camp Heymès plaça vingt-cinq fusiliers dans chacune d'elles; il mit le reste en réserve. Quant au pont, lui et le maréchal le laissèrent intact. Napoléon l'avait expressément recommandé; ils ne comprirent pas, m'a-t-on dit, le motif de cet ordre, dicté sans doute par le souvenir du désastre de Leipsick. Quel qu'en fût le danger, ils s'y conformèrent.

Mais bientôt l'avant-garde ennemie, s'apercevant de cette faute volontaire, se précipita pour en profiter.

Déjà nos jeunes éclaireurs, épouvantés, fuyaient à toute bride, quand Ney et Heymès seuls, comme à Kowno, accoururent. A leurs voix, nos vieux fusiliers embusqués et leur réserve brisèrent de leurs balles la tête de colonne ennemie; ils la chassèrent du pont que Ney, irrité du péril qu'il venait si gratuitement de courir, fit rompre aussitôt. Alors, se joignant à l'obstacle, il tint ferme jusqu'à onze heures du soir. Ainsi, de ce côté, et le lendemain d'une bataille perdue, ce maréchal, avec une compagnie de vieux soldats, suffit pour retenir un jour entier Blücher et les Souverains Alliés, à deux lieues de leur victoire. Dans leur surprise, ils s'étaient arrêtés à la contempler!

Mais du côté de Marmont, Wrede, instruit à notre école, et devinant mieux nos misères, avait été plus rapide. Il s'était efforcé de le prévenir sur les ponts de la Voire. L'Empereur avait ordonné la destruction de celui du grand chemin, le pont de Rônay devant suffire. Il fut mal obéi, soit dans nos officiers fatigue et précipitation, ordinaires à ces moments de désastre; soit plutôt, dans nos paysans, incrédulité à un danger si nouveau pour eux, impossibilité de se figurer, quand l'Empereur était là, que l'ennemi pût les atteindre, et répugnance naturelle à détruire leurs moyens de communications. Ce passage en aval, et tout proche de celui de Rônay, tomba donc dans les mains des Bavarois.

D'autre part Marmont, parvenu de bonne heure au pont de Rônay, avant de le passer, s'arrêta. C'était un général habile, mais trop fier, et dont l'orgueil se ployait difficilement aux précautions de la défensive.

Malgré son danger il dédaignait de se hâter et de mettre ce cours d'eau entre lui et l'ennemi, quand tout à coup cet ennemi lui apparut à la fois sur les deux rives : vingt mille hommes le poussant sur cette rivière, et cinq mille, déjà sur l'autre bord, accourant pour lui en interdire le passage. Ceux-ci, à eux seuls, étaient au moins égaux en nombre aux siens, leur position le dominait, ils allaient lui couper toute retraite !

Il y avait là de quoi troubler les plus intrépides. Mais ici le caractère de Marmont vint à son aide : il ne daigna pas se croire perdu ; et, se roidissant contre l'épuisement de trois jours et de deux nuits de marches et de combats continuels, contre sa défaite de la veille, contre le poids d'une faute et sa position qui semblait désespérée, dans tous ces motifs d'accablement il ne vit qu'une plus grande occasion de gloire. Il commença par se jeter sur la rive droite et s'y établir fortement. Alors, pendant que les siens, s'aidant habilement de tous les obstacles, arrêtaient meurtrièrement les efforts du maréchal de Wrede, lui-même, avec mille baïonnettes et quelques cuirassiers, se retourna contre les forces plus que triples qui l'avaient tourné ; il les chargea l'épée à la main sur les hauteurs qu'elles avaient surprises, les en chassa, et, sous les yeux du général en chef Bavarois, qui s'agitait vainement sur l'autre rive, tout ce qu'il ne massacra pas, il le prit ou le noya dans la Voire.

Sa retraite ainsi fut reconquise. La sienne et la nôtre s'achevèrent sur les deux rives de l'Aube : Marmont par Mœry sur Nogent, l'Empereur par Piney sur Troyes.

cevoir ! Hier, ils n'étaient pas assez de tous réunis contre un seul, aujourd'hui qu'ont-ils besoin de tant d'ensemble? Chacun d'eux est assez fort! Qu'ils se répandent; qu'ils couvrent toutes les avenues de Paris, la rapidité suffira! Que Blücher, se séparant d'eux vers leur droite, aille donc courir sur Meaux, par les deux rives de la Marne : que Platow, Kaisarow et Seslawine marchent à leur gauche, par Sens, Moret et Fontainebleau. Quant à eux, Schwartzenberg, le Roi de Prusse et les deux Empereurs, ils suivront les deux rives de l'Aube et de la Seine; quelques étapes de plus, et leur entrée triomphale dans Paris effacera celles dont Vienne, Berlin et Moskou rougissent encore!

Et vraiment ce qu'ils espéraient aurait pu dès ce moment même devenir une triste réalité. Leur nombre était si grand, que, ainsi répartis, ils suffisaient. Il ne leur eût fallu que suivre ce premier élan, qu'agir tous enfin, comme ils parlèrent. Mais, ainsi qu'il arrive le plus souvent, l'action les rendit à leurs différents caractères. En effet Blücher, qui ne doute de rien, part; et, sans s'inquiéter de Macdonald, alors arrivé dans Châlons et qu'il laisse à sa droite aux prises avec Yorck, sans s'occuper du Duc de Raguse, alors dans Arcis, il passe entre deux, il court à travers champs par Braux et Fère-Champenoise, disant, criant si haut qu'il va tout droit à Paris, que Marmont et tout son corps l'entendirent.

Mais en même temps, et tout au contraire, Schwartzenberg, maître, avec cent mille hommes d'élite, de tous les passages de l'Aube, de toutes les routes qui tournent ou abordent Troyes, défendue seulement par

ment trompeurs. L'un traita de simple et insignifiante affaire d'avant-garde une défaite funeste quoique glorieuse; l'autre, au contraire, rempli d'emphase, proclama comme une victoire complète et décisive un succès informe et inachevé. Dans celui-ci on remarqua un autre tort : cette coalition de Princes, de Rois et d'Empereurs insulta au Vaincu; ils l'imitèrent en ce mal, sans l'égaler dans le reste. Sur ce petit sommet de Brienne il semble que, pendant cet instant, leurs têtes réunies se soient exaltées comme naguère la sienne après Tilsitt, mais alors seule, et au faîte d'une gloire et d'une puissance incommensurables.

Ils occupaient, le 2 février, ce même château où ils remplaçaient Napoléon. La veille, le matin même, nos canons enlevés, nos positions perdues, ne leur en avaient pas dit assez; mais, dans Brienne, ce Quartier Impérial pris, ces blessés abandonnés, les rapports du champ de bataille, les rodomontades de Blücher, qui avait la parole hardie comme l'action, et qui cette fois l'eut bien davantage, les enivrèrent! Ils passèrent de la crainte à la présomption : on assure que l'on entendit des cris de joie : « Ils avaient donc aussi « leur Marengo! leur Iéna! leur Austerlitz! »

Il se peut que leurs transports n'aient point été aussi unanimes et exagérés qu'on l'a dit alors et qu'ils nous parurent, mais le résultat y fut conforme. A leurs yeux, notre armée, parce qu'elle rétrogradait sur plusieurs directions, sembla désorganisée. Ils appelèrent ce double mouvement, dispersion; cette retraite, fuite ou déroute! Paris, plus encore qu'avant l'arrivée de Napoléon, leur parut tout ouvert et prêt à les re-

l'Invasion, le débordant et le dépassant, poussait sur sa capitale. Il ne lui était donc pas resté un instant à perdre pour s'en rapprocher, pour prendre en avant d'elle une position plus resserrée, plus centrale, plus à portée des routes et des rivières qui convergent sur Paris, et des renforts que lui envoyaient ses armées d'Espagne.

Tels furent ses motifs stratégiques; ils suffisaient bien, mais d'autres encore s'y joignirent. L'ascendant de son génie sur nos chefs, cette confiance, qui fait tout entreprendre, était ébranlée. Le fait suivant en est un indice, on ne peut l'omettre. Il est trop vrai que, alors, une défiance singulière, un doute pénible germèrent dans l'esprit de quelques-uns des généraux, des maréchaux et même des ministres de Napoléon. Maintes fois, déjà, plusieurs de ses ordres les avaient étonnés : ils leur paraissaient si téméraires, si peu d'accord avec leur position, la vérité et les circonstances, qu'ils n'avaient cru pouvoir se les expliquer que par la plus triste des suppositions. Ce qui surtout les surprenait dans ces instructions, c'était l'indication de la force des corps qu'ils commandaient. Elle s'y trouvait portée, comme dans la retraite de Moscou, avec une exagération si constante, si en désaccord avec la réalité et les états de situation envoyés au Quartier Impérial, que celui auquel elles étaient adressées, et de qui elles exigeaient des efforts proportionnés au nombre de troupes qu'elles supposaient sous ses ordres, en demeurait consterné ! On ne savait plus si l'Empereur voulait par là, ou tromper l'ennemi aux mains duquel tomberaient ces dépêches, ou s'entre-

tenir lui-même dans une illusion fatale et inexplicable.

Je tiens de Ricard, aujourd'hui Pair et Conseiller d'État, et alors l'un de nos généraux de division les plus distingués, que, l'avant-veille de cette retraite de Troyes sur Nogent, il réfléchissait soucieusement sur cette singularité, quand il reçut l'ordre d'aller prendre position à Aubeterre. Ce village, entre Arcis et Troyes, est presque adossé à la Seine. Placer ainsi, sans retraite possible, à trois lieues de tout secours, et en face de la grande armée Austro-Russe, une division réduite à dix-huit cents hommes, parut à Ricard un de ces ordres si extraordinaires, que l'exclamation, « Mais il est donc vrai qu'il perd la tête! » lui échappant, révéla l'ordre fâcheux d'idées dans lequel, depuis quelque temps, lui, comme plusieurs autres, était entré.

Ricard, inquiet et voulant sauver sa division, courut au Quartier Impérial. Il aborda Berthier, et lui expliqua ce que l'instruction qu'il recevait avait d'inexécutable. Berthier répondit : que tel était l'ordre; qu'il ne savait autre chose; qu'il n'irait certes pas s'exposer à porter à l'Empereur ses objections, mais que lui Ricard pouvait y aller lui-même. Ce général s'y décida : il entra chez Napoléon, lui montra la position de l'ennemi, celle d'Aubeterre, la faiblesse de sa division, et, en attendant sa réponse, il s'attristait d'avance, m'a-t-il dit, de l'état d'affaiblissement dans lequel il allait sans doute trouver déchu ce grand esprit. Sa curiosité fut satisfaite, mais par une impression toute contraire à celle qu'il s'attendait à éprouver. L'Empereur, après quelques questions sur le moral des troupes

qui le préoccupait, lui dit : « C'est un mauvais mo« ment à passer, mais nos renforts approchent; as« seyez-vous là, et écrivez! » Aussitôt, sans états, sans notes, et de mémoire, il lui dicta les numéros, la force, la composition de dix-neuf détachements, de toutes armes, dont il allait lui compléter une division de six mille cinq cent cinquante hommes! L'état de leur armement et habillement, leurs marches, la date du jour où chacun d'eux devait le rejoindre, il n'oublia rien! « Récapitulez, ajouta-t-il, voyez si l'ensemble « s'accorde avec les divers nombres que je vous ai « annoncés! » et ce nombre entier s'y trouva conforme. Quant à la position où il l'envoyait : « L'occu« pation, reprit-il, en était indispensable : un parc « d'artillerie passerait le lendemain à portée de ce « village, il aurait sans doute besoin de secours. Je « vous enverrai toutes ces instructions avant que vous « ayez atteint ce cantonnement; je vais les dicter « à Berthier. Emportez ces notes, mais partez promp« tement! »

Ricard, revenu de sa méprise et confondu de tant de présence d'esprit, le quitta, ressaisi d'admiration. Pourtant il ne pouvait se figurer que la dépêche et les états de situation de Berthier seraient, en tous points, conformes à la dictée rapide qu'il emportait, et qui renfermait tant de détails. Il se trompait encore : luimême m'a dit que ces états, envoyés le soir même par le Major Général, lui en confirmèrent, mot pour mot, l'exactitude. Bientôt aussi, au jour donné, tous ces détachements le rejoignirent. Quant au convoi annoncé et à son escorte, à l'heure indiquée de leur

passage à Aubeterre, et à l'attaque de l'ennemi; enfin, quant à sa présence jugée suffisante pour protéger les uns et repousser l'autre, Ricard ajoutait que, en effet, tout s'était passé, de point en point, comme l'Empereur l'avait prévu.

On sait, au reste, que cette triste appréhension, sur laquelle ce général venait d'être si complétement rassuré, avait agité pendant quelques instants le ministre de la guerre lui-même, mais qu'il en avait été guéri pareillement. Une admirable instruction, destinée à Carnot, alors à Anvers, et dictée d'un seul jet et sans ratures, l'avait courbé de nouveau devant le génie de son Empereur!

Cet ébranlement de confiance dans la tête de l'armée, quelle qu'en fût la nature, n'échappait pas à Napoléon. Mais alors éclatait dans nos derniers rangs un bien autre et bien plus inquiétant symptôme! Nos conscrits, qu'une première bataille n'avait pas étonnés, fléchissaient. Les fatigues, les privations, les marches nocturnes et forcées des retraites, cette attente pénible et défiante du plus faible, toutes ces misères de la défaite et de la défensive, les avaient décontenancés. L'accueil morne et effrayé de la ville de Troyes, le recel de ses vivres que, dans sa folle crainte d'un siége, elle cacha à nos soldats affamés, et dont nos ennemis seuls profitèrent, enfin le relâchement des règles de la discipline, dans le trouble de tant de mouvements subits et inattendus et dans le désordre des alertes, avaient achevé d'ébranler la fidélité à leurs drapeaux d'un grand nombre de nos jeunes fantassins.

Comment, dans nos rangs où tout manquait, re-

tenir des recrues si nouvelles, et cela en vue du toit maternel, sur le seuil du foyer qui les avait vus naître, où tant de larmes d'un départ si récent encore n'étaient sans doute pas séchées, où tant de joie attendait leur retour? Beaucoup de ces malheureux ne purent tenir contre une attraction si puissante. Du 3 au 5 février six mille disparurent! Les appels, surtout ceux du matin, devinrent sinistres. A celui du 4 février, et dans le 37[me] seulement, deux cent cinquante hommes manquèrent! Les routes étaient couvertes de ces déserteurs. Ils se disaient, comme ils le font tous, blessés ou malades. D'autres s'écartaient des chemins, s'arrêtant de village en village, pour vivre de maraude, sans fatigue et sans danger.

Les rigueurs furent inutiles; on ne sait jusqu'où le mal se serait étendu sans la lenteur autrichienne et la fausse nouvelle de la paix, à laquelle fit croire l'ouverture du Congrès de Châtillon. L'une donna trois jours de repos, l'autre fit crier de joie tout le pays; l'armée l'accueillit avec transport, et plusieurs de nos hommes égarés nous revinrent.

L'Empereur, dans l'instant le plus critique de ce découragement contagieux, était à Troyes. Ce dégoût de la guerre et la nécessité évidente de reculer encore augmentaient son anxiété. Des renforts de conscrits venaient de lui arriver; mais, bien loin de remplacer les pertes des derniers combats, ils comblaient à peine les vides de la désertion. Ce fut alors que la confirmation d'un autre abandon, bien plus coupable, vint l'accabler.

Quelques jours après le désastre de Leipsick, Murat,



revenu d'Erfurt à Naples, s'y était refait une armée, afin de donner plus de prix à la défection que déjà, dit-on, il méditait. Bientôt, en effet, il avait ouvert ses ports au commerce anglais, son oreille aux propositions de l'Autriche; et tout à la fois il avait protesté, plus que jamais, de son dévouement à son Beau-Frère. Enfin, le 11 janvier, Vienne lui garantissant Naples et l'ayant leurré de l'espoir de joindre l'Italie centrale à sa Couronne au prix de sa défection, il l'avait signée! Londres devait ratifier cet engagement. Néanmoins, inquiet de l'avenir, il avait suspendu la marche, déjà commencée, de ses trente mille Napolitains vers le Pô. Avec Eugène, il avait expliqué ce retard à se joindre à lui par une prétendue susceptibilité de rang. Avec le général autrichien Bellegarde, il avait allégué l'hésitation de l'Angleterre à ratifier le traité du 11 janvier.

On assure que, en même temps, il avait envoyé proposer verbalement au Prince Eugène le partage de l'Italie : « Ils en proclameraient tous deux l'indépen-« dance. A ce cri national, soulevée toute entière, ils « en écraseraient Bellegarde, surprendraient l'Autriche « vide de soldats, et dicteraient la paix dans Vienne. « Ils auraient, par ce coup imprévu, agrandi, affranchi « leurs Royaumes et sauvé la France! » On ajoute qu'Eugène étonné n'en voulut pas croire ses oreilles; qu'il demanda un écrit signé, l'obtint, l'envoya à l'Empereur, et ne répondit à Murat que par un refus indigné! Dès lors Murat, qu'un reste de pudeur semblait retenir, n'hésite plus. Rome et la Marche d'Ancône, que nous occupions encore, étaient sous sa main,

il s'en empare. il arrache Ancône même, par un odieux bombardement, à ses anciens alliés et compatriotes; et, menaçant vers Parme le flanc droit du Vice-Roi qu'il devait défendre, il déclare sa trahison par cette menace et par cette détestable conquête.

Depuis ce moment, rongé de remords, agité de crainte ou d'espoir selon les alternatives de la fortune de Napoléon, ses tergiversations firent pitié. Sa défection scellée par un armistice indéfini que lui accorde l'Angleterre, et sa déclaration de guerre à la France enfin proclamée, la première fois qu'il se retrouve en présence de ses anciens compagnons d'armes il semble n'oser en soutenir les regards. C'est ainsi que, le 27 février, il reculera devant Verdier, sans combattre, et que, le 1er et le 2 mars, il abandonnera le Taro, Guastalla, Parme et le général autrichien Nugent, son nouvel allié, auquel il laissera prendre ou tuer deux mille huit cents hommes.

Alors, pourtant, embarrassé des reproches de Nugent, et forcé de choisir entre deux trahisons, il se décidera: on le verra attaquer trois mille Français et Italiens avec dix mille hommes; il leur fera perdre, du 6 au 9 mars, Rubiera, San-Lorenzo, et les assiégera dans Reggio. Mais là renaîtront ses hésitations, dont nos généraux Rambourg et Gratien profiteront en s'échappant de cette ville pour se retrancher derrière le Taro, où s'arrêtera cette guerre déplorable.

Hâtons-nous d'épuiser un si pénible récit; et, pour n'y plus revenir, ajoutons qu'alors, si Murat mit quelque intervalle dans les coups qu'il nous portait, on le dut moins peut-être à ses remords qu'à sa jalousie de

l'arrivée des Anglais dans la Toscane, qu'il regardait comme sa conquête.

Quoi qu'il en puisse être, le 29 février une descente de Lord Bentinck et de huit mille Anglais et Siciliens s'était effectuée dans Livourne. Cette prise de possession et une proclamation du général anglais irritèrent, dit-on, Murat. Dès lors, suspendant sur le Taro l'effet de sa défection, il ne songe plus qu'à en revendiquer les fruits. L'altercation entre Lord Bentinck et lui fut violente; elle dura un mois. Ce ne fut que le 7 avril, et par l'entremise de Balascheff, envoyé d'Alexandre, qu'elle se termina. Ces détails paraissent si invraisemblables, ces prétentions si insensées, que, en dépit de ce qu'il y a d'avéré dans ces scandales, on est tenté d'en douter encore.

Cependant Bentinck s'était emparé de la Magra et du golfe de la Spezzia. Il évacua la Toscane, pour aller prendre Gênes par terre et par mer au général Frezzia, trop faible pour s'y défendre. Murat, satisfait alors, promit de chasser les Français de Plaisance et de la Lombardie. Il est vrai que, s'il essaya de tenir parole, ce fut le plus tard qu'il put. Il ne recommença les hostilités que le 13 avril; elles finirent le 16. La disproportion des forces était si grande, qu'il n'y avait qu'à marcher en avant. Néanmoins ce ne fut qu'après les combats d'abord indécis des 13 et 15 avril que Maucune, notre général, perdit le Taro et la Nura, et fut rejeté dans Plaisance. Stharemberg attaquait, Murat soutenait l'attaque, mais sans son ardeur accoutumée.

Enfin, le 16 avril, tout étant décidé à Paris, ce mal-

heureux Roi retourna à Naples avec une couronne si souillée, que, dix mois après, dans les Cent-Jours, en essayant, pour la réhabiliter, de la rattacher à celle que venait de ressaisir Napoléon, il la perdit! Ce malheur mérité était sans compensations; Murat lui préféra la mort. Il tenta, sans espoir, de reconquérir son Royaume, où, dès son premier pas, il fut pris et fusillé! L'infortuné supporta courageusement ce supplice, et finit en brave soldat comme il avait commencé.

CHAPITRE VIII.

C'était la nouvelle, déjà prévue, du premier éclat de cette défection, que l'Empereur, alors à Troyes, venait d'apprendre. Il fit aussitôt appeler Daure. Cet ordonnateur avait été à Naples l'un des ministres de Murat. En 1813 il avait en vain conseillé à Napoléon d'envoyer Belliard près de son Beau-Frère. Daure accourt. Dès que Napoléon l'aperçoit, il l'interpelle, et, d'une voix brève, au milieu d'une marche agitée dans laquelle il l'entraîne : « Eh bien, s'écrie-t-il, vous savez la nou-
« velle? Murat, mon Beau-Frère, en pleine trahison!
« Murat, devenir l'homme de l'Autriche! Joindre son
« armée à l'armée Autrichienne! Lui, qui s'il se fût
« uni à Eugène, pouvait, par une victoire, frapper
« aux portes de Vienne! Pauvre Eugène! Celui-là, du
« moins, ne me trahira pas! Mais Murat! Murat, faire
« tirer sur des Français! C'est le Bernadotte du Midi!
« Ah! pourquoi lui avez-vous créé une armée? Quel

« funeste service! Combien j'avais raison de ne de-
« mander à Naples que des vaisseaux et non des sol-
« dats! Mais vous qui connaissez ses conseils, qui donc
« a pu l'entraîner? Et qui lui envoyer maintenant, s'il
« en est temps encore? » Alors, comme Daure, de qui je tiens ces détails, répondait péniblement à ces interpellations, l'Empereur, reportant sa pensée sur l'avis que cet intendant lui avait donné dans Brienne, redevint calme, et sortant d'un long silence : « Oui, reprit-
« il froidement, tout ceci finira par un Bourbon! »

C'est alors, et du 4 au 6 février, qu'il rappelle enfin en France le Prince Eugène, et qu'en dépit de l'ambition de Murat il renvoie le Saint-Père à Rome. C'est dans un même esprit contre la Régence Espagnole, désapprobatrice de son traité de Valençay avec Ferdinand VII, qu'il donne l'ordre de rendre ce Prince à l'Espagne.

Ce désespoir froid dans un cœur ferme n'en ébranla pas le courage. Seulement, la guerre lui manquant, il essaya la paix, et ce fut de Troyes encore qu'il redoubla ses instructions dans ce but au Duc de Vicence.
« Je vous donne, lui écrivit-il, carte blanche, pour
« conduire les négociations à une heureuse issue,
« sauver la capitale, et éviter une bataille où sont les
« dernières espérances de la nation! »

Mais on a vu que la guerre marchait plus vite que cette paix, et que, de toutes parts débordé, ce n'était plus dans Troyes qu'il pouvait l'attendre. C'est pourquoi, le 6 février, suivi de Ney qui flanque sa droite, de Victor, de Gérard, et de nous, il abandonne à l'ennemi cette ville, le département de l'Aube, et la terre

de Pont, propriété de sa mère : il recule ainsi de deux marches, et s'arrête, le 7 février, à Nogent-sur-Seine. Là, pendant que, avant de nous rejoindre, Mortier, resté seul dans Troyes, étonne Schwartzenberg par une fausse attaque, et qu'il lui fait perdre un temps précieux à changer encore ses dispositions et à déployer toutes ses forces contre quelques mille hommes, l'Empereur prépare lui-même la défense de la Seine. Le pont de Nogent est miné sous ses yeux, les maisons crénelées; il hâte ces travaux, il les paye de l'or de sa cassette, il ne néglige aucun détail. Sous le poids d'un Empire croulant sur lui, il agit libre d'esprit, libre dans ses moindres mouvements comme un général d'avant-garde !

Enfin, rentré dans son quartier, il y dicte la réorganisation de ses corps, multipliant ses généraux, en proportionnant le nombre à celui de ses régiments plutôt qu'à leur force. Mais, après qu'il s'est ainsi préparé à faire tête encore à l'attaque de Schwartzenberg, et que, accablé de fatigues d'esprit et de corps, il veut chercher, dans l'oubli que donne le sommeil, un repos et un répit de quelques instants, d'autres atteintes, une foule de nouvelles désastreuses viennent l'assaillir ! Après celles de la désertion qui l'entourait, et de la défection de son Beau-Frère; après les tristes exclamations des meilleurs des siens qu'il a pu entendre, « Où nous arrêterons-nous? Quand viendront nos renforts? Tout est donc perdu sans ressources! » ce sont encore des courriers, des officiers tout chargés de malheurs, qui, se succédant coup sur coup, lui arrivent de toutes parts!

Rumigny, l'un d'eux, venait de Châtillon. « Le con-
« grès, lui dit-il, est à peine réuni. Les intentions de
« lord Aberdeen paraissent, il est vrai, franches et pres-
« que conciliatrices; mais les dispositions de Stadion
« et de Humboldt sont hautaines, hostiles, et celles
« de Razumowski, sauvages et implacables! » L'Em-
pereur l'écouta sans impatience. Il se promenait len-
tement, en laissant par intervalles tomber ces paroles :
« C'est mon mariage qui a fait mon malheur! Je ne
« me plains pas de l'Impératrice, mais j'ai trop compté
« sur l'Autriche!.... Mon Beau-Frère, Metternich, leur
« corps d'armée, qui servait en 1812 sous mes dra-
« peaux, m'ont trompé!.... Enfin, vous le voyez, tout,
« jusqu'à l'hiver, m'a manqué! La terre, gelée et ferme
« la veille de ma marche sur Brienne, s'est changée
« en boue le lendemain, Marmont y est demeuré, et
« cette malheureuse affaire de La Rothière, que je n'ai
« pu éviter, rend la paix indispensable! Mes soldats
« ne veulent plus combattre! Repartez donc promp-
« tement, allez, le Duc de Bassano vous remettra vos
« dépêches! »

Maintes fois Rumigny lui-même m'a dit que, dans cette circonstance, tout en Napoléon l'avait attristé : sa voix lente, sourde et voilée cette fois, son regard fatigué, son attitude languissante! Il ajoutait que, en descendant l'escalier, il rencontra successivement Berthier, Belliard, le Duc de Dantzick, qui, dans leur anxiété, l'y attendaient. Chacun d'eux le pressa, avec la plus vive chaleur, de dire à Caulaincourt : « Qu'il « n'y avait plus d'armée! Qu'il fallait la paix à tout « prix! » Sur une interpellation de Rumigny, Berthier

répondit : « Non ! cela ne s'écrit pas. Mais, je vous le « répète, je vous charge formellement de lui dire « qu'il faut la paix sur-le-champ ! » Rumigny vit ensuite Maret. Celui-ci lui remit en silence ses dépêches.

A peine est-il reparti que d'autres officiers se présentent. L'un, avec les terreurs de Paris, apporte des présages de nouvelles trahisons. L'autre vient du nord : Aix-la-Chapelle est envahi ! Liége devenue Russe ! Bruxelles a été prise le 2 février ! La Belgique est perdue ! Maison est rejeté sur nos anciennes limites ! Berthier interdit regardait son Chef : il restait muet, quand un troisième officier accourt en toute hâte. Celui-ci vient de notre gauche. Là surtout, tout est désespéré ! La Marne est ressaisie par Yorck, Vitry enlevé, Châlons a capitulé le 5 février ! Notre grand parc fuit, abandonné dans la plaine ; et Macdonald, presque seul, refoulé, par soixante mille hommes, sur Epernay, Château-Thierry et Meaux, ne sait où il pourra s'arrêter ! Paris est donc à découvert ! Partout le nombre l'emporte, et partout, malgré nos efforts, notre impuissance est dévoilée !

A ce dernier coup enfin, le désespoir s'empara du Quartier Impérial. Une stupeur morne environne Napoléon ; lui-même s'affecte ; son chirurgien Ywan, ses serviteurs les plus rapprochés m'ont dit qu'ils craignirent même que ses forces physiques, ébranlées par tant de chagrins, ne l'abandonnassent ! Et, en effet, leurs regards, accoutumés à se tourner vers lui dans le péril et à l'y trouver supérieur, cette fois le trouvèrent consterné ! Ils ajoutaient toutefois que, pendant ce cruel séjour où il lutta autant contre les siens que contre

l'ennemi, vingt instructions surtout à son frère, pleines de détails dictés, tantôt pour la formation et l'armement de quelques renforts, tantôt pour rassurer l'Impératrice, ou pour armer les barrières de Paris contre une insulte, et faire vider ses palais de Compiègne et de Fontainebleau de tout ce qui pouvait y servir de trophée aux Alliés, montraient et sa présence d'esprit dans un danger aussi extrême, et l'indomptable résolution qu'il y opposait !

La nuit du 7 février et le 8 s'écoulèrent dans ces angoisses. Pourtant un dernier espoir restait encore, il se concentrait sur Caulaincourt. L'Empereur se rappelait sa persévérance, depuis deux ans, à vouloir et à lui conseiller la paix. Ce ministre avait reçu de Troyes ses pleins pouvoirs ; Rumigny venait encore de lui porter les injonctions les plus pressantes ; le Congrès allait répondre, et les pensées de notre Empereur se dirigeaient toutes sur Châtillon. Un auditeur en arriva en ce moment. L'Empereur saisit et ouvrit précipitamment sa dépêche. Pendant que ses yeux la dévoraient avidement, Berthier, Maret, Fain l'observaient avec anxiété ; mais aucun mot, nulle exclamation, pas un seul geste ne lui échappèrent. Seulement on crut le voir froisser convulsivement ce papier qu'il tenait en sa main ; puis, absorbé dans un silence morne, et se retirant dans sa chambre à coucher, il s'y renferma.

Les plus intimes des siens, avertis, étaient accourus. De moment en moment l'inquiétude croissait. Pourtant, d'abord le respect contint ; mais toutes nos destinées étaient là, une seule porte en séparait, et bientôt Maret et Berthier la franchirent.

Ils ont dit qu'ils trouvèrent notre malheureux Chef assis, le coude appuyé sur sa table, le front comprimé dans sa main, et que son autre main, qui tombait pendante et abandonnée, tenait encore la lettre du Duc de Vicence. Ils ajoutent que, au bruit qu'ils firent en entrant, il leva la tête, qu'il laissa aussitôt retomber, et que, sans rompre un silence plus sombre encore que son regard, il leur tendit d'un geste lent et consterné ce papier funeste !

Ce n'était plus notre frontière naturelle, la barrière du Rhin, la France telle qu'il l'avait reçue de la République, qu'on voulait lui laisser; ces bases offertes à Francfort, les alliés les renient. Ce qu'ils exigent désormais, c'est la mutilation de la France, son emprisonnement dans ses anciennes frontières, celles de 1790! Tel était leur ultimatum.

A cette cruelle lecture succéda un nouveau et plus douloureux silence. Cependant il fallait une réponse; les Alliés la voulaient prompte et catégorique; le courrier, prêt à repartir, la demandait, et Napoléon, soit qu'il attendît de l'un des siens une occasion d'éclater, soit que, comme toutes les grandes douleurs, celle-là fût muette, persistait dans sa morne taciturnité. Un témoin a écrit qu'enfin, l'œil humide, les deux ministres unirent leurs instances; qu'ils osèrent risquer quelques mots sur la nécessité de céder. Tous les autres attribuent à Berthier seul ce triste courage.

Quoi qu'il en soit, aux premières paroles de Berthier, à ce mot de paix, toute l'indignation de l'Empereur soulevant, rejetant ce poids d'ignominie, que des ennemis tant de fois vaincus prétendaient lui imposer,

éclata soudainement! « Quoi! s'écria-t-il en se redres-
« sant, vouloir que je signe un pareil traité, que je
« foule aux pieds mon serment! Des revers inouïs ont
« pu m'arracher la promesse de renoncer à mes con-
« quêtes; mais que j'abandonne celles de la Républi-
« que! Que je viole le dépôt qui me fut remis avec
« tant de confiance! Que, pour prix de tant d'efforts
« et de victoires, je laisse la France plus petite que je
« ne l'ai trouvée! Jamais! Ce serait une trahison, une
« lâcheté! Vous êtes effrayés de la continuation de la
« guerre, et moi je le suis de dangers plus certains
« que vous ne voyez pas! »

Alors il montra la Prusse et l'Autriche avançant de tout ce que la France aurait reculé, et cette paix, qu'on lui commande, traînant après elle une suite de malheurs plus graves que ceux de la guerre la plus acharnée. « Songez-y! reprit-il encore, que serai-je pour
« les Français quand j'aurai signé leur humiliation?
« Qu'aurai-je à répondre aux Républicains du Sénat,
« quand ils viendront me redemander leur barrière
« du Rhin? » On dit qu'alors, levant les yeux au Ciel, il le pria de le préserver de pareils affronts; puis que, ayant repris sa marche agitée, il revint à ses deux ministres, et ajouta : « Qu'ils pouvaient répondre ce
« qu'ils voulaient, mais que lui rejetait un pareil
« traité! Qu'il lui préférait la guerre et ses chances
« les plus rigoureuses! »

Ce long et premier cri de douleur jaillit du fond de son âme, en accents rudes et brefs, et par élans rapides et pressés. Ses deux Conseillers l'écoutaient en silence, les yeux baissés, et immobiles, mais sans re-

noncer à l'espoir d'une paix moins humiliante. C'est pourquoi, malgré l'heure déjà avancée, malgré la fatigue d'un jour surchargé de tant de tristesses, et quoique l'Empereur, en finissant, se fût jeté sur son lit, le Duc de Bassano ne le quitta que lorsqu'il eut paru consentir à permettre de répondre évasivement, sans accepter, sans refuser. Toutefois ce qui pourrait faire croire que Napoléon hésita, c'est qu'il voulut, ce soir-là même, que les propositions du Congrès fussent envoyées au Conseil Privé de la Régente. Cette disposition perça dans sa préoccupation à prescrire jusqu'aux moindres détails : il fit enjoindre à chaque Conseiller de donner son avis motivé; il voulut qu'un procès-verbal recueillît avec soin, et nominativement, toutes les opinions.

C'était ainsi que dans cette ville de Nogent, où ma brigade se trouvait et se reposait, notre malheureux Empereur, frappé sans relâche, luttait sans espoir contre ce redoublement de nouvelles désastreuses et la honte qu'on voulait lui imposer.

La nuit cependant avançait; il était resté seul avec son plus ancien valet de chambre, de qui je tiens ces tristes détails, lorsque, accablé de fatigue et voulant remettre tout au lendemain, il lui fit emporter le flambeau, dont on sait que la lumière gênait son sommeil. Mais la faculté qu'ont les grands hommes de se maîtriser eux-mêmes comme ils maîtrisent les autres, et de savoir déposer, à leur gré, les émotions les plus vives pour se livrer à d'autres soins, ou pour reprendre dans le repos de nouvelles forces, cette faculté, jusque-là si remarquable en Napoléon, cette fois fut impuis-

sante. Ce sommeil, qu'il appella vainement, ne vint pas un seul moment fermer ses yeux. Dix fois, en trois ou quatre heures, il appela, renvoya, et rappela son valet de chambre, tantôt lui redemandant de la lumière, tantôt la lui faisant remporter, et s'irritant contre l'agitation qui le consumait. Vers cinq heures du matin il le rappela encore, et, le voyant entrer tout endormi et chancelant, il le plaignit et l'encouragea, lui promettant un long et prochain repos. Constant, d'abord ému, répondit que personne ne pouvait se plaindre de fatigues partagées par un tel maître; puis, s'enhardissant, il osa ajouter : « Que pourtant le désir « et l'espoir de la paix étaient universels ! » Mais, à ce mot de paix, Napoléon fut subitement transformé : il passa d'un abandon presqu'attendri à une contraction violente. « Eh bien oui! s'écria-t-il d'une voix « rude et concentrée, on aura la paix! On la veut! On « verra ce que c'est qu'une paix déshonorante! » Constant, désolé d'avoir ravivé les douleurs de son maître, se taisait, quand vers sept heures survint un officier du Duc de Raguse. Ce maréchal commandait toujours notre aile gauche. Poussé, le 7 février, vers Villenoxe et Barbonne, par l'arrivée de l'Empereur, qui l'avait remplacé à Nogent, il avait lancé son avant-garde par Sézanne et Baye, vers la Marne, pour essayer de se lier à Macdonald, mais il n'avait rencontré partout que l'ennemi. C'étaient à Sézanne des éclaireurs, qu'on dissipa facilement, et à Baye un des bataillons de Blücher. Les quatre corps d'armée de ce maréchal Prussien défilaient, à grands pas et à grands intervalles, vers Paris, par les deux routes qui, de

Châlons, passent, l'une par Épernay et Château-Thierry, l'autre par Étoges, Champ-Aubert et Montmirail.

Ces deux colonnes se précipitaient par ces deux directions pour se réunir à La Ferté-sous-Jouarre. L'une, celle de la Marne, commandée par Yorck, poussait devant elle Macdonald au delà de Château-Thierry, tandis que la tête de l'autre, conduite par Sacken, dépassait Champ-Aubert, et, s'avançant dans le vide, courait par Montmirail sur La Ferté, s'efforçant d'atteindre ce point de jonction des deux routes avant notre maréchal.

Macdonald allait donc être pris en tête, en queue, et entre deux feux, séparé de Paris et de l'Empereur, et son faible corps ou détruit, ou dispersé, et en tous cas rendu inutile. Mais il avait prévu cette manœuvre. Une de ses divisions, jetée promptement en arrière de lui, venait d'occuper La Ferté; elle lui donna le temps de l'atteindre dans l'instant même où l'avant-garde de Sacken, culbutant deux mille de nos recrues arrivées de la veille, allait pénétrer dans cette ville. La division Albert rétablit le combat, prit quatre cents ennemis; et Macdonald, trop faible pour résister à l'une ou à l'autre colonne et moins encore aux deux réunies, recouvra du moins sa retraite sur la capitale.

Ceci se passait le 9 février, le jour même où, vers sept heures du matin, l'Empereur apprenait à Nogent que, au delà de Sézanne, Marmont venait de chasser de Baye ce bataillon Russe du corps de Sacken, dont on disait la tête de colonne déjà au delà de Montmirail. En même temps, et d'heure en heure, étaient arrivés

de Paris des cris d'épouvante : Meaux fuyait sur notre capitale! Blücher était à ses portes!

A ces nouvelles, qui lui montrent ce général d'échauffourées méprisant assez sa détresse pour oser défiler ainsi à sa portée, le génie guerrier de Napoléon s'indigne! Il succombera peut-être, mais non sous ce coup de pied Prussien! Alors, s'enflammant, il sort du désespoir des négociations par l'espoir des nouveaux combats qui s'offrent à lui : il s'élance de son lit de douleur, il court à ses cartes, s'étend sur elles, et, le compas à la main, il mesure les distances; il fait jalonner d'épingles, dont les têtes sont chargées de cire de diverses couleurs, les positions qu'il juge occupées par l'ennemi, les routes qu'il veut suivre, les points qu'il veut ou faire garder ou attaquer. A neuf heures le Duc de Bassano le surprend encore dans ce travail. Ce ministre lui apportait à signer les dépêches pacifiques et résignées que, d'après ses dernières paroles de la veille, on avait passé la nuit à rédiger. « Ah! vous « voici! s'écrie l'Empereur, que m'apportez-vous? « Il n'est plus question de cela! Il s'agit de bien autre « chose! Voyez, me voilà en train de battre Blücher « de l'œil! Il s'avance par la route de Montmirail; je « le battrai demain! Je le battrai après-demain! La « face des affaires va changer, et nous verrons! Ne « précipitons rien! Il sera toujours temps de faire « une paix comme celle que l'on nous propose! »

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE I.

Sa résolution était prise! Son génie, celui de l'attaque, celui de ses premières campagnes d'Italie, venait de le ressaisir; il allait briser les chaînes honteuses sous lesquelles se débattant depuis la veille, on l'avait vu près de succomber!

Dans l'heure qui suivit, Nogent fut confié au maréchal Victor; Allix, Pacthod, Pajol et Montbrun reçurent l'ordre de garder, avec des dépôts et des gardes nationaux : l'un, Sens et l'Yonne; l'autre, le pont de Montereau; le troisième, celui de Melun; et le quatrième, Fontainebleau. Enfin le maréchal Oudinot devait occuper Bray et Provins, avec quelques cadres. Voilà l'informe, le fragile rideau que, à trois, à quatre marches de Paris, et derrière la Seine, il opposa seul à la grande armée ennemie, et auquel il ne craignit pas de se confier de ce côté, pour la défense de la capitale!

Quant à lui, déjà précédé par Ney, avec les divisions Decouz et Musnier; par Mortier, avec les divisions Friand et Michel; et suivi par les divisions de cavalerie

Laferrière, Bordesoulle, Des Nouettes, Colbert et Guyot; dès dix heures du matin il marchait déjà au travers des bois et des terres marécageuses qui séparent Nogent de Sézanne; il allait se joindre aux divisions Ricard, La Grange et Doumerc, que commandait Marmont, pour se précipiter dans le flanc distendu que lui prêtait Blücher, pour couper en deux sa colonne, la détruire peut-être, et lui reprendre la Marne.

Ma brigade ne suivit ce mouvement qu'une heure avant la nuit; et pourtant, malgré cet intervalle, la route était si détestable et la traversée de la forêt de Traconne si laborieuse, que notre marche nocturne s'entremêla aux restes des divisions qui nous avaient précédés. Leur trace était toute parsemée de chevaux, de soldats, de canons même, perdus ou noyes dans ces fondrières. Un grand nombre de ces fantassins y avaient laissé leurs chaussures; plusieurs centaines s'étaient dispersés dans ces marécages. Le dévouement des bons et braves habitants de ces contrées vint à leur aide; ils protégèrent cette marche, dont le sort de la guerre pouvait dépendre : leurs cordages, leurs chevaux, leurs bras, ils avaient tout offert; et, quand vint notre tour, ce furent encore eux qui, pendant toute cette nuit froide, pluvieuse, et la plus noire de cet hiver, guidèrent, un fanal en main, notre colonne.

Quant à l'Empereur, que rien n'arrêta, il était arrivé, le soir même du 9 février, mais tard et mal suivi, dans Sézanne. Il croyait Marmont bien au delà; il le supposait maître du pont et du défilé de Saint-Prix, seule issue par où notre armée pût traverser le petit Morin et déboucher des marais de Saint-Gond sur l'ennemi.

C'était de là que Napoléon voulait se ruer par Baye, sur Champ-Aubert, en travers de la colonne trop allongée de Blücher, d'Alsufiew et de Sacken, sur le grand chemin de Châlons à Paris, où ce dernier venait de s'aventurer avec une rapidité si menaçante.

En effet, cent cinquante lanciers de Marmont avaient occupé Baye le 8 au soir; mais le lendemain matin, 9 février, ce poste avait été repris par les Russes, et le maréchal, soit négligence soit découragement, car il en avait d'abord compris toute l'importance, s'était laissé repousser jusque dans Sézanne. A la vue si inattendue de Marmont encore dans cette ville, Napoléon s'irrite! Le maréchal lui montre le petit nombre de ses soldats, leur dénuement, leur lassitude et le terrain pourri où s'enfoncent ses chevaux et s'engravent ses canons. Mais, à la voix toute-puissante du maître, toutes ces impossibilités disparaissent, les courages se raniment, le patriotisme s'exalte : les habitants accourent de toutes parts, et, malgré la nuit, hommes, femmes, chevaux, tout s'attelle!

Le lendemain matin 10 février, dès le point du jour, et de la hauteur qui domine Saint-Prix, Marmont plongea d'avides et inquiets regards dans la vallée marécageuse du Petit-Morin et sur le pont qui le traverse; puis il les releva, plus inquiets encore, sur la hauteur opposée. Il n'eût fallu là que deux bataillons et une batterie ennemie pour tout arrêter, pour déconcerter l'Empereur, et faire échouer la plus belle de ses manœuvres. Mais pour cette fois encore, son Étoile avait jeté sur nous un dernier rayon! Le pont de Saint-Prix était intact; la hauteur opposée, déserte. Notre

non-occupation de ce passage, la reprise facile qu'en avait faite l'ennemi, toutes ces négligences de la veille, qui eussent dû nous être si fatales, avaient trompé Alsufiew et Blücher lui-même. De ce côté ils n'avaient cru qu'à la présence d'un simple parti de cavalerie. Seulement Blücher, sur des avis reçus du comte Pahlen, venait de rétrograder d'Étoges, où il s'était établi presque seul, dans Vertus, où arrivaient les corps de Kleist et de Kapzewicz. Quant à Alsufiew, plus tranquille encore, après avoir négligé de rompre le pont de Saint-Prix, ou d'en faire occuper le défilé, il dormait si paisiblement dans Baye, avec ses six mille grenadiers, que nos coureurs suffirent à chasser ses grandes gardes jusques en vue de son quartier général.

Alsufiew, réveillé par nos premiers coups de feu, reconnut sa faute : il envoya quelques bataillons vers Saint-Prix pour la réparer, mais il était trop tard. Déjà les divisions de Marmont étaient maîtresses du défilé ; elles repoussèrent ces Russes jusqu'à cinq cents toises de Baye, où l'on trouva Alsufiew rangé en bataille. Sa gauche était dans un vallon d'un difficile accès ; son front, couvert par un bois fortement occupé. Il était neuf heures. Ici commença le premier acte du drame de cette journée ; il y en eut trois. Marmont vit d'abord que le sort de cette première rencontre tenait à la possession de ce bois ; il plaça en face la division Ricard, le 113me régiment en tête, dispersé en tirailleurs, et soutenu par deux brigades en colonnes. La division La Grange, déployée à gauche, eut l'ordre de pousser deux bataillons sur la droite des Russes.

Le 113me venait de rejoindre ce corps d'armée. Fab-



vier, celui de la Moskowa, et que, depuis, la Grèce a rendu célèbre, dit que ce régiment était composé de conscrits tout neufs; que leur uniforme entier ne consistait qu'en une capote grise et un bonnet de police d'une forme féminine, d'où vint que l'on appela ces pauvres enfants, *les Marie-Louise*. Ils étaient à peine commandés et encadrés. Quand le maréchal parcourut leur ligne, voyant la plupart des pelotons sans officiers, il demanda à l'un d'eux où donc était son lieutenant. « Notre lieutenant? répondit une voix grêle, mais nous « n'en avons jamais eu! — Et le sergent? reprit le ma« réchal. — Pas davantage, repartit la même voix; « mais c'est égal, ne craignez rien, nous sommes bons « là! » Comme alors il leur montrait l'ennemi, en leur recommandant de bien ajuster, l'un d'eux ajouta : « *Qu'il tirerait* bien, mais qu'il n'était pas sûr de pou« voir recharger son arme! » Et réellement, l'instruction d'une partie de ces pauvres recrues allait à peine jusque-là; mais leur bravoure naturelle suppléa à tout. Le signal donné, pelotons, bataillons, tout s'élança, et de ce premier élan le bois fut emporté!

Ce rideau arraché, nous découvrîmes Alsufiew ralliant ses fuyards; mais, trop à découvert dans Baye, il recula, en combattant, jusqu'à la hauteur des fermes d'Andrecy et du bois de Bannay, où il s'arrêta, appuyant sa droite et sa gauche à ces deux points, et nous montrant un front déterminé. Il nous disputait ainsi le chemin de Sézanne à Epernay, qui coupe verticalement, à Champ-Aubert, la grande route de Châlons. Ricard suivait ce chemin; La Grange marchait toujours à sa gauche; c'était le côté de l'ennemi le

plus accessible, et ce fut là que d'abord notre attaque fut la plus chaude. Elle commença mal : vingt-quatre pièces russes écrasèrent La Grange ; on n'y put répondre, notre artillerie, mal attelée, n'ayant pu suivre. Cette division perdit contenance : elle reculait en désordre, quand la vue de l'Empereur et de Ney, accourant avec tout ce qu'ils pouvaient traîner de canons, arrêta les Russes.

Sans doute aussi l'apparition de deux mille chevaux, dirigés par Napoléon sur Fromentières, et qui s'y trouvèrent bientôt en arrière, à droite de la ligne de bataille d'Alsufiew, inquiéta ce général. Il demeurait incertain, lorsque La Grange, profitant de son hésitation, rallia son corps et recommença son attaque. Il tomba blessé, mais ce ne fut qu'après avoir vu le général russe ployer sa ligne en bataillons carrés, céder le terrain, et se concentrer sur Champ-Aubert.

Toutefois, en se retirant, il nous maintenait à distance par des feux nourris, quand Ricard, à son tour, poussa vigoureusement sa tête de colonne sur ce village. Il s'en empara, le perdit, et s'acharnant il en ressaisit les premières maisons. Cette lutte fut sanglante. On s'y battit corps à corps, et à la baïonnette, ce qui est rare. Il y avait du désespoir dans la résistance des Russes : ils ne savaient plus où reculer !

Alsufiew, acculé sur la grande route de Châlons à Paris, qu'il avait l'ordre de couvrir, sentait l'impossibilité de s'en servir pour se retirer, soit à droite, soit à gauche, sans nous prêter, à bout portant, l'un ou l'autre de ses flancs. Mais, pendant qu'il se cramponnait dans ce dernier poste, la connaissance des lieux,

une intrépide, une heureuse inspiration du général Girardin, et un hasard de l'une des charges de la cavalerie de Bordesoulle sur les carrés de la droite russe, termina ce second combat. Dans le tumulte de cette attaque une cinquantaine de nos lanciers, enivrés par l'ardeur de leur charge, n'entendirent pas le ralliement : ils traversèrent la ligne ennemie et, poussant leur fortune, ils se rabattirent sur Champ-Aubert, qu'ils coupèrent par le milieu, pendant que, du côté de notre infanterie, on s'en disputait encore l'entrée. Les Russes, qui s'y défendaient, entendant derrière eux des cris de victoire, n'en demandèrent pas davantage : ils crurent nos lanciers sur parole, et, sans compter, ils se mirent à fuir en déroute.

Pourtant, l'instant d'après, soit que le hasard ou la nécessité les eût bien conduits, soit qu'Alsufiew lui-même eût d'abord été bien inspiré, il se trouva, avec sa division, rejeté de l'autre côté de la grande route de Paris sur celle d'Épernay. C'était pour lui une voie de salut s'il y eût persévéré. Il était tard; reculer bien ensemble vers Epernay, en disputant l'heure et le terrain jusqu'à la nuit, c'était ce qu'il avait de mieux à faire; mais, dans sa préoccupation de regagner la grande route, sa retraite sur Blücher, apercevant à sa gauche, au travers du bois du Désert, un chemin qui pouvait l'y conduire, il se persuada qu'il devait le suivre.

Ce fut en présence et à portée de Marmont que, aveuglé par cette idée fixe, il fit faire un à-gauche à son corps, et nous prêta son flanc droit, en engageant la tête de sa colonne dans ce bois marécageux. A la vue

de cette faute Marmont lança vivement une brigade de cuirassiers sur ce flanc découvert; il ne fallut qu'un choc : la colonne Russe, coupée en deux, tourbillonna ; ses deux tronçons se dispersèrent en plusieurs milliers de fuyards, jetant leurs sacs et leurs armes! Dans ce sauve-qui-peut général, la plupart se précipitent par tous les sentiers dans le bois du Désert. Mais déjà toutes les issues en étaient occupées par l'ordre de Marmont, et lui-même, avec Bordesoulle et tout ce qui l'entourait, gagna la tête de cette déroute.

Un instant après, trois mille Russes étaient tués ou pris; deux cents des plus éperdus se noyaient dans les étangs du Désert; plus tard quinze cents autres, égarés dans ces marais, étaient ramassés par nos paysans, par des enfants même, qui, brandissant fièrement leurs serpes, nous en ramenèrent un bon nombre!

Sept mille grenadiers Russes détruits, vingt et un canons, cinq mille fusils, quarante-huit officiers, et deux généraux prisonniers, furent le trophée de cet heureux jour! Alsufiew lui-même fut saisi au milieu du bois par un simple Chasseur de six mois de service. Ce conscrit, quelque chose qu'on pût lui dire, ne voulut pas lâcher prise qu'il n'eût conduit ce général à l'Empereur. Il le lui remit de sa main, et Napoléon décora ce jeune soldat de l'Ordre d'Honneur!

Marmont en ce moment se trouvait là; on remarqua son attitude et celle du général qu'il venait de vaincre. Toutes deux furent conformes à la situation de l'un et au caractère bien connu de l'autre : Alsufiew paraissait atterré, tandis que Marmont, trop orgueilleux

pour paraître enorgueilli, restait le même, trouvant sa victoire toute naturelle !

Alsufiew avait fini par une faute, comme il avait commencé. Sa dernière manœuvre venait de nous livrer son corps entier sans défense, de même que, le matin, il nous avait abandonné, sans combat, la seule position qu'il eût pu défendre. Il est vrai que dans l'intervalle sa conduite avait été digne d'un meilleur commencement et d'une fin moins déplorable.

Quant à l'Empereur, lorsque, établi sur la grande route dans une chaumière de Champ-Aubert, il invita à sa table les généraux prisonniers, il essaya de les consoler : sa victoire fut douce à leur infortune ! Mais bientôt, frémissant à l'idée que peut-être, en cet instant même, Caulaincourt, usant du pouvoir qu'il lui avait envoyé, signait une paix honteuse, il les congédia. Déjà sa fierté, se saisissant avidement à cette nouvelle branche de laurier, s'empressait de secouer l'humiliation de la cruelle soirée de Nogent ! Une dépêche fut dictée précipitamment au Duc de Vicence. Elle peint son espoir, son habitude de bonheur, et la force de son penchant à croire à son Étoile ! « Un changement brillant, disait-elle, était survenu « dans sa position ! De nouveaux avantages se pré- « paraient ! Le plénipotentiaire de la France pouvait « donc reprendre au Congrès une moins humble « attitude ! »

Cette dépêche expédiée, il devint plus tranquille. Alors seulement il put enfin prendre cinq heures d'un repos cruellement acheté par la fatigue et les chagrins des nuits précédentes.

CHAPITRE II.

Son sommeil fut calme. Mais il ne s'était pas endormi sur ce premier succès sans en avoir assuré les conséquences : tout était prêt pour le lendemain. Dès son arrivée sur cette grande route, il avait envisagé d'un coup d'œil sa position ; toute la contrée comprise entre Vertus, La Ferté et Château-Thierry en avait été comme éclairée ! On eût dit qu'il y avait aperçu d'avance tous les mouvements de ses ennemis : celui de Blücher, qui devait infailliblement accourir, par Vertus, au secours des siens ; celui d'Yorck, vraisemblablement appelé de Château-Thierry à Montmirail ; enfin, la marche rétrograde de Sacken, le plus compromis de tous ces chefs, celui dont l'audace avait osé prétendre à se montrer le premier devant Paris. Ce général, se sentant pris sur le fait, tourné, menacé sur ses derrières, revenait déjà sans doute à grands pas, en ne songeant plus qu'à fuir ou à se défendre.

Montmirail surtout, où passe la grande route de Châlons, où se réunissent celles de Sézanne et de Château-Thierry, avait apparu à notre Empereur comme le point de ralliement donné à tous ces corps ennemis. Dès lors, les prévenir à ce rendez-vous, et tout à la fois, d'une part y retarder l'arrivée de Blücher en envoyant ralentir sa marche ; de l'autre observer, de ce même point, Yorck qui en était le plus près ; enfin aller soi-même au-devant de Sacken, qui certainement revenait de sa pointe sur Paris, talonné par Macdonald, se mettre en travers de sa retraite et le

détruire en avant de Montmirail, tel fut l'éclair de sa pensée : ses ordres, dès la soirée même du 10 février, en avaient fait commencer l'exécution.

En effet Alsufiew venait à peine de succomber, et Napoléon n'avait pas mis pied à terre, que déjà Marmont et Grouchy étaient dirigés sur Étoges contre Blücher; Macdonald, averti; Mortier, la jeune Garde et nous, appelés de Sézanne dans Montmirail; enfin Ricard, Nansouty et quatre mille chevaux d'élite, poussés de Champ-Aubert dans cette même ville de Montmirail, d'où ils chassèrent, vers onze heures du soir, un pulk de Cosaques.

Le lendemain 11 février, dès cinq heures du matin, Napoléon, remonté à cheval, s'avançait sur ce point central qu'il dépassa. Sa marche fut lente, afin de conserver à ses corps un ensemble indispensable. Quand reparut le soleil, ses premiers rayons lui promirent une belle journée et tinrent parole. Ce fut à la hauteur de Marchais qu'il rejoignit sa cavalerie, rangée en bataille dans la plaine.

Il était dix heures. Déjà toutes ses prévisions se réalisaient. En arrière à sa droite l'apparition de quelques coureurs Prussiens annonçait qu'Yorck arrivait de Château-Thierry sur Montmirail; en face on apercevait Sacken, revenant de Trilport à grands pas, fatigué d'une marche de quatorze heures; inquiet, il accourait aussi, et en toute hâte, sur Montmirail. Il entrevoyait enfin les clochers de cette ville; il espérait y trouver Blücher, lorsque, dans le court intervalle qui l'en séparait, il aperçut notre avant-garde.

La prudence eût peut-être voulu qu'alors il ma-

nœuvrât de Vieux-Maisons sur sa gauche pour se réunir à Yorck, ou que, du moins, il attendît son concours; mais, soit dépit d'avoir été forcé de lâcher prise sur Paris, dont ses soldats portaient déjà, dit-on, le nom écrit sur leurs bonnets; soit audace et intrépidité naturelle, il osa tout le contraire. Il se peut aussi qu'il crût devoir se renfermer dans ses instructions : elles lui prescrivaient Montmirail pour point de ralliement; on lui en barrait le passage, il ne songea qu'à le forcer.

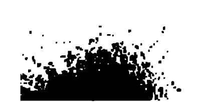
Le voilà donc qui pousse en avant sa colonne, cherchant une position pour la déployer et pour engager le combat. En cet endroit la route, comme la plupart des grands chemins, suivait une vallée, celle du Petit-Morin, mais en se maintenant sur les hauteurs du versant droit, en sorte que, laissant à sa droite deux des affluents de ce cours d'eau, elle les dominait et restait indépendante de leurs ressauts. Ces deux ravins, peu distants l'un de l'autre, étaient ceux de L'Épine-aux-Bois et de Marchais. De même que la plupart des ravins transversaux, ceux-ci offraient des positions militaires. Il n'y avait pas à choisir, car déjà l'Empereur occupait celui de Marchais. Sacken prit donc position sur l'autre. Le temps ne lui manqua point : les boues ralentissaient la marche de notre artillerie; les divisions Michel et De France, appelées de Sézanne, étaient loin encore; le corps Prussien comptait plus de vingt et un mille hommes; le corps Russe, autant; nous n'étions pas quatorze mille, et Napoléon attendait.

Notre attitude défensive et la nécessité de se faire

jour décidèrent Sacken. La disproportion des forces l'éblouit sur celle du génie. Il n'hésita pas, il prit l'attaque. Son plan hardi fut, dans le détail, aussi habilement conçu que d'abord vigoureusement exécuté. Sa gauche, toute de cavalerie, couvrit la plaine en face de la nôtre. La Haute-Épine et L'Épine-aux-Bois étaient le centre et la clef de sa position. Il le comprit : quarante canons et le gros de son armée la lui assurèrent. Quant à sa droite, il l'étendit jusqu'au Petit-Morin. Scherbatow la commandait; elle reçut l'ordre de remonter violemment ce cours d'eau et de tout renverser devant elle. Sacken prétendait nous maintenir dans la plaine et sur la grande route, pendant que cette droite, remontant victorieusement le Morin jusqu'à Montmirail, pivoterait sur son centre, et nous rejetterait sur la route de Château-Thierry et sur le corps d'armée d'Yorck, où s'achèverait notre défaite.

Mais l'Empereur, qui, dès la veille, avait deviné l'ensemble de ces mouvements, ne pouvait être surpris par leur réalisation. Son génie, bien autrement audacieux, venait de le jeter, avec quatorze à quinze mille soldats, au milieu de quarante-deux mille ennemis. Un coup d'œil sur ce champ de bataille lui suffit pour juger le général russe et préparer sa défaite.

Au centre, c'est-à-dire sur la grande route, où tout devait se décider, il plaça Friant et sa vieille Garde en colonne serrée : c'étaient quatre mille hommes seulement. A sa gauche, au vallon transversal de L'Épine-aux-Bois tout rempli de Russes, il opposa dans celui de Marchais, vers le village de ce nom, les divisions Decouz et Musnier, et dans Pomessone celle de Ricard,



dont l'extrême gauche s'appuya au Petit-Morin. Quant aux quatre mille chevaux de notre droite, il les laissa dans la plaine; leur flanc droit fut couvert par le petit bois de Bailly, qu'une brigade d'infanterie défendait. Tel fut vers le milieu du jour notre ordre de bataille.

Déjà le canon retentissait; déjà même, aux petillements inégaux des feux de tirailleurs les roulements brefs, réguliers et plus sérieux des feux de rangs, avaient succédé; on était aux prises. Napoléon calme, mais attentif, observait. Il attendait que l'intention de Sacken se fût mieux dessinée, car, au milieu de ces bruits de mort, jamais chef de guerre, quand il le fallait, ne sut mieux attendre. Sûr enfin de l'agression de Sacken par son aile droite, et que ce Russe, qu'il avait tourné, prétendait, sans craindre de se séparer des Prussiens d'Yorck accourant à sa gauche, le tourner à son tour, il se décide. Aussitôt sa cavalerie reçoit l'instruction de se porter en avant dans la plaine. Elle menacera l'intervalle des routes de La Ferté et de Château-Thierry, et la marche de flanc que pourrait tenter Sacken pour se réfugier auprès d'Yorck. Quant à son aile gauche si vivement attaquée, Napoléon la refuse, il lui ordonne de faiblir, de reculer même. Il agace ainsi, il encourage l'aile droite Russe et l'attire dans cette fausse voie; mais, en même temps que, de ce côté, il se prête à la faute de son ennemi, au centre il se prépare à en profiter. C'est pourquoi l'on voit Friant et quatre bataillons, serrés en masse, s'avancer silencieusement sur la grande route, dépasser Marchais, s'arrêter à portée de La Haute-Épine, et, les armes prêtes, attendre un signal.

Il était plus de deux heures quand l'Empereur sembla

céder ainsi aux Russes, par sa gauche, dans le Val du Morin, et les menacer de son aile droite dans la plaine. Son but était d'attirer à la fois, de ces deux côtés, leurs forces accumulées à leur centre; il tentait ainsi Sacken, d'un côté par l'espoir et de l'autre par la crainte. Ce général ne manqua pas d'obéir à ces deux puissants mobiles. Sentant fléchir notre gauche devant sa droite, il crut au triomphe de son plan d'attaque, et affaiblit son centre à La Haute-Épine et à L'Épine-aux-Bois, pour renforcer cette droite et achever sa victoire. Il fit de même pour son aile gauche : il dégarnit encore son centre, afin de la rendre assez forte pour maintenir de ce côté ses communications avec Yorck. C'était là justement ce qu'espérait l'Empereur. On eût dit que Russes comme Français se conformaient à ses instructions, et que des deux côtés, de même que sur un champ de manœuvres, on obéissait à ses ordres!

Dès lors pour lui l'action commence. Il n'a plus là ces grandes réserves d'Austerlitz et de Wagram; de toutes ces redoutables masses, Friant et quatre mille vieux soldats lui restent seuls, et la moitié va lui suffire! Au signal qu'il donne, ces deux mille vétérans s'élancent, ils se précipitent sur La Haute-Épine. Tout ce qui ose les attendre, tombe; le reste est culbuté sur l'artillerie; les quarante canons russes se taisent; la fusillade même est éteinte; il faut ici combattre corps à corps, et bientôt nos baïonnettes règnent seules sur ce champ de carnage. Par ce coup de guerre le centre des Russes est crevé, et, au moment où il se croyait victorieux, Sacken est vaincu soudainement!



Pourtant la surprise de ce général n'enchaîna pas son audace : il reforma ses troupes en colonne, et, tête baissée, il fit remonter Liewen de L'Épine-aux-Bois sur La Haute-Épine et dans la plaine. Il espérait réparer la brèche faite à son centre, se rejoindre à sa gauche, et se rattacher aux Prussiens, dont enfin, vers Fontenelle, les coups commençaient à se faire entendre. Mais, pendant que Friant et ses grenadiers se maintiennent invinciblement dans leur conquête, Napoléon aperçoit cette marche de flanc de la gauche de Liewen. Elle se dessinait en une épaisse et noire traînée, en travers de la grande route; déjà même la tête de cette colonne gagnait la plaine. A cette vue, d'un mot, d'un geste, tout ce qu'il a de cavalerie près de lui, celle de Guyot, les quatre escadrons de service, jusqu'au peloton qui le suit, sont lancés, à toute bride, sur le flanc de cette masse mouvante, qu'ils enfoncent et foulent aux pieds. La mêlée commencée, grenadiers à cheval, dragons, chasseurs et lanciers, tous d'élite et expérimentés, n'ont plus besoin d'ordres : ils sabrent en tous sens cette malheureuse infanterie, qui tourbillonne éperdue; tous leurs coups portent, et deux brigades presque entières tombent détruites!

S'il en échappa vers les Prussiens quelques centaines, et avec eux la cavalerie Russe, c'est que le chef pourtant très-habile et fort brave de la nôtre qui couvrait la plaine, manœuvra plus savamment, ce jour-là, qu'il ne combattit. Quelques-uns disent qu'il était fatigué de guerres; ou que, appesanti par ces principes exagérés de prudente lenteur qu'inspire parfois le long commandement des lourdes réserves, il était devenu d'au-

tant plus ménager de ses escadrons, qu'on les lui avait fait souvent trop prodiguer. Quoi qu'il en soit, le fait est que cette fois il laissa s'échapper l'occasion.

Cependant nous étions victorieux au centre; la gauche des Russes était en pleine retraite; leur droite était attirée dans un guet-apens; tout paraissait décidé; il semblait qu'il n'y avait plus qu'à ramasser prisonnière cette aile ennemie, engagée si témérairement et si avant dans la vallée du Morin; mais il arrivait tout le contraire. La valeur aveugle de ces Russes, commandés par un chef d'une opiniâtreté pareille, changeait la nature des choses : elle déconcertait le génie. Scherbatow, ou plutôt, dit-on, Bernadozow, avait, il est vrai, donné dans le piége, mais, en s'y obstinant, il le forçait!

Ce général s'était rendu maître de tout le ravin, de Marchais à Pomessone, pendant que nous nous emparions de la tête de celui de L'Épine-aux-Bois, son point de départ, et, tout entier à l'ordre qu'il avait reçu, il ne voyait que sa victoire; il ne s'embarrassait pas de la nôtre. Sourd aux coups qu'il devait entendre derrière lui, il poussait sa chance, il avançait toujours, et de volontaire qu'avait été d'abord la retraite simulée de Musnier et de Ricard, il la rendait réelle et involontaire.

Vainement Napoléon, resté sur la grande route à cette hauteur, et que commençait à inquiéter l'attaque des Prussiens d'Yorck en arrière de notre droite, ordonnait à Ricard et à Musnier de reprendre à sa gauche l'offensive, et d'en finir; leurs recrues ne voulaient plus mordre. Ces conscrits tout neufs, ignorant le péril,

avaient d'abord étonné nos vétérans; mais, la connaissance faite, ils en étaient à ce point où, sachant apprécier le danger, on n'y est pas fait encore. Et puis, pour tout dire, sans vêtements suffisants, mal nourris, transis du froid des bivouacs, et harassés de marches et de combats, ils étaient au bout de leurs forces. Leurs officiers avaient obtenu d'eux plusieurs vigoureux élans; plusieurs fois même Pomessone et Marchais avaient été pris et repris; mais il était alors quatre heures, et, décimés, abattus, l'énergie de l'attaque leur manquait, il leur restait à peine le courage de se défendre.

Toutefois Napoléon s'obstine; il était pourtant lui-même si dépourvu, qu'il ne put envoyer à Ricard que deux des quatre bataillons de sa vieille Garde, qui lui restaient en réserve. Ils furent inutiles. Ricard les jugea, m'a-t-il dit, insuffisants; il ne voulut pas les exposer en vain. Peut-être eussent-ils suffi cependant, car de quoi de pareils soldats n'étaient-ils pas capables? Les deux autres bataillons de cette même vieille Garde allaient le prouver, mais dans une attaque plus décisive, mais sous les ordres et les yeux de Napoléon, qui seul avait le droit et le pouvoir d'exiger ces efforts surhumains de ces hommes d'élite. En cet instant, étant demeuré sur la grande route avec ces deux seuls bataillons, il hésitait à risquer, pour ressaisir Marchais, cette dernière réserve.

Mortier venait, il est vrai, d'arriver. Ce maréchal, toujours prêt au bruit du canon, et qui jamais ne se fit attendre sur un champ de bataille, était suivi de Michel et de six bataillons de la jeune Garde; mais il avait

fallu les opposer, vers Fontenelle, à l'irruption de l'armée d'Yorck. Le canon de cette autre armée grondait en arrière de notre flanc droit, où l'avant-garde Prussienne pénétrait sans résistance.

Ainsi, malgré la brillante conquête de La Haute-Épine, et celle de la haute plaine, en arrière de notre droite, au centre, et à gauche sur le Morin, nous nous trouvions retombés dans la défensive; le ravin même de Marchais était perdu; et pourtant la nuit approchait. L'ardeur opiniâtre avec laquelle Scherbatow et Berriadozow poursuivaient une faute, allait en faire une belle action, et rendre la bataille au moins indécise. On vit alors l'Empereur, agité, frapper sa botte de son fouet à coups redoublés, et tourner fréquemment les yeux vers Montmirail. Il attendait notre division; elle approchait; partie le matin de Sézanne, nous arrivions enfin presque avec la nuit, trop tard, et parce que, dans les meilleures armées, il y a malheureusement des hommes trop habiles à n'entrer en ligne qu'au jour tombant, et quand la nuit est prête à substituer aux feux de la guerre ceux des bivouacs.

Mais, quelque prompte que fût la chute de ce onzième jour de février, Napoléon fut plus rapide encore! Nous déployer derrière lui, et tout aussitôt précipiter, à la baïonnette, ses deux bataillons sur Marchais, le maréchal Lefebvre en tête; puis nous reployer en colonnes, et nous lancer ainsi, par la grande route, sur le flanc gauche de Scherbatow, fut l'affaire d'un moment : dix minutes suffirent. Ce second coup de guerre, plus décisif que le premier, réussit de même. En dépit des feux des Russes, la distance, l'ennemi,

Marchais et ses positions, tout disparut en un clin d'œil sous notre charge, et surtout sous le pas de course de ces deux bataillons! On n'en a point assez dit, on n'en dira jamais assez sur leur gloire! Quant à la nôtre, les histoires d'alors l'ont trop vantée, elle appartient toute à Napoléon; elle est tout entière dans le mouvement décisif qu'il nous ordonna, et qui acheva de déconcerter l'ennemi, car nous l'exécutâmes sans grands obstacles. Ce fut bien plus cette manœuvre que nos sabres qui nous livra cette foule de prisonniers, dont nous font honneur des récits qu'on a pourtant raison d'estimer, malgré l'inévitable inexactitude de ces minutieux détails.

Au bruit de ce second coup de foudre Ricard s'élança sur l'extrême droite des Russes, devenue incertaine : elle plia; la poursuite fut courte, la nuit l'ayant arrêtée et non l'ennemi, qui disparut dans les ombres, fuyant en déroute.

Napoléon suivait sa victoire d'un œil satisfait; déjà même il s'était avancé jusqu'à La Haute-Épine, quand un courrier, l'abordant en grande hâte, lui remit une dépêche. Son regard, en voyant l'enveloppe, changea soudain. Un dépit hautain y éclata. Il se saisit violemment de cette lettre et, sans l'ouvrir, il la lança au loin derrière lui, par-dessus son épaule gauche, avec un geste de mépris et de colère! Tout ce qu'on put savoir c'est qu'elle arrivait de Châtillon. On suppose qu'elle renfermait une réponse conforme aux humiliations de Nogent. Berthier vit ce mouvement, il s'en affligea, dit-on, et fit ramasser cette dépêche. Pourtant il ne put s'étonner que de si cruelles concessions, à demi

arrachées par la défaite, fussent désavouées par la victoire.

Une seconde nouvelle survint en ce moment; elle fut autrement reçue que la première. A notre droite, Michel, quoique blessé, et le maréchal Mortier triomphaient aussi. Depuis la ferme des Tourneux jusqu'à Fontenelle, leurs six bataillons venaient d'enfoncer, de position en position, neuf bataillons Prussiens. Pirch, leur général, était blessé, son artillerie, prise. Ainsi, de toutes parts, la victoire terminait le combat; le nom de Montmirail devenait célèbre; vingt-six canons russes et prussiens, plus de deux cents voitures, et quatre mille cinq cent soixante ennemis morts, blessés ou prisonniers, restaient sur le champ de cette bataille.

Ce succes fut acheté : dix-huit cents Français, deux genéraux de Mortier, beaucoup d'officiers, et la plupart des officiers supérieurs de Ricard, le payèrent de leur sang!

Au milieu de tant d'efforts intrépides, un trait de fermeté stoïque avait été remarqué. Le jeune et brave chirurgien major Bancel, attaché à la Garde, et plusieurs fois blessé lui-même, avait, selon son habitude, établi son ambulance le plus près possible du combat. Il pansait nos blessés, quand, levant la tête, il aperçut près de lui un ancien chasseur à cheval de la vieille Garde fumant tranquillement sa pipe en le regardant. Bancel, alors trop occupé, y fit d'abord peu d'attention. Pourtant, un quart d'heure après, le voyant toujours à la même place, toujours fumant et toujours aussi paisible : « Que faites-vous donc là, enfin? s'écria-t-il;

« comment un ancien comme vous n'est-il pas honteux « de se tenir ainsi à l'écart, lorsque ses camarades se « couvrent de gloire? » Sur cette interpellation, le chasseur fit faire froidement à son cheval un demi-tour; puis, ôtant sa pipe de sa bouche : « Tenez, major, « répondit-il, en lui montrant sa jambe brisée, dont « le pied pendant ne tenait plus qu'à une fibre, pensez-« vous que je n'aie pas mon compte comme cela, et « que j'en puisse faire davantage? »

On peut juger des regrets que ce chirurgien eut de ses reproches, et quels soins il prodigua à ce vétéran mutilé. Tels étaient ces Guides célèbres du Général Bonaparte, que, depuis 1796 et l'Égypte, l'Europe entière avait admirés! Que de fois, depuis quatorze ans, nous avions veillé ensemble près du Premier Consul et de l'Empereur! Mes vieux amis, à cette heure où j'écris ces souvenirs, dans quelles humbles retraites vivez-vous, dispersés et oubliés? Mais combien peu de vous sont debout encore!

CHAPITRE III.

L'Empereur coucha à La Haute-Épine. Les deux chambres qu'il y occupa étaient encombrées de morts. On les jeta dehors pour lui faire place. Pour nous, notre charge et notre poursuite s'étaient arrêtées non loin de là, vers la forêt de Nogent-sur-Marne. La nuit, qui met le vainqueur comme le vaincu sur la défensive, enchaînait nos mouvements. Nous ne savions

plus où attaquer un ennemi déjà posté, et qui savait bien où fuir et où se défendre. Incertains, nous demeurâmes dans l'obscurité, longtemps rangés en bataille. On défendit même jusqu'aux étincelles, car, au moindre bruit, les décharges de l'ennemi, presqu'à bout portant, nous apprenaient que notre ligne se trouvait au milieu de leurs grandes gardes. Nous nous débrouillâmes enfin les uns des autres; alors, nos postes placés, nous allumâmes nos feux; on alla à tâtons aux vivres et au fourrage, l'eau seule manqua tout à fait; le reste de la nuit fut paisible.

Sacken en profita pour s'écouler le long des bois; puis, gagnant la route de Château-Thierry, vers Montfaucon et Wiffort, où l'arrière-garde Prussienne s'était arrêtée, il se mit à couvert derrière elle.

Ces deux corps Alliés s'étaient ainsi rapprochés, mais non leurs esprits : un souffle de mésintelligence s'exhalait de leur défaite. D'accord jusque-là par un intérêt commun, une haine pareille et le succès, leur union accidentelle s'était ébranlée de ce premier revers. Ils s'en accusèrent, dit-on, réciproquement; Sacken reprocha à Yorck sa lenteur; et Yorck, à Sacken sa précipitation.

Cependant Napoléon veillait! Il envisageait sa position si critique encore. Alsufiew est anéanti; Sacken désorganisé; Yorck entamé et repoussé; quarante-sept canons leur ont été arrachés; plus de onze mille Russes et Prussiens sont détruits. Mais ils étaient soixante-douze mille, et le cours de la Marne entre leurs mains. De ce côté Yorck et Sacken réunis, trente-sept mille hommes encore contre quinze mille,

restaient maîtres de Château-Thierry et de ses abords. D'autre part, et derrière nous, Blücher, l'audacieux, l'impétueux Blücher, sans doute impatient d'accourir, par Étoges, au secours des siens, avec quatre-vingts canons et vingt-deux mille hommes, allait culbuter sur nous Marmont et ses quatre mille recrues. Enfin trois jours se sont écoulés depuis que, devant toute la grande armée Alliée, la Seine a été presque abandonnée à elle-même. En effet, déjà Victor, alarmé nous y rappelait. Comment s'en éloigner davantage lui tourner le dos, s'enfoncer plus avant au nord vers Château-Thierry, et s'engager, se compromettre de plus en plus, au milieu de soixante mille Coalisés avec ce peu de soldats qui suivent Napoléon, et qui sont la dernière ressource de la France?

L'Empereur, cependant, n'hésita pas. Le 12 février au matin, vers huit heures, il nous mit en marche, à travers champs, droit au nord et vers la Marne. Mortier s'avança, de Fontenelle, vers le même but. Quant à Napoléon, poussant d'abord jusqu'à Vieux-Maisons, il y laissa une réserve; puis, s'étant assuré de la retraite de Sacken sur Château-Thierry, il prit la même direction.

Il ne s'était pas décidé par des considérations ordinaires; il avait tout calculé : du côté de la Seine, la lenteur autrichienne; sur la Marne, l'ascendant de sa Renommée, et celui de l'attaque, qu'il venait de ressaisir. Il jugea donc qu'il pouvait disposer de deux jours encore. Il pensa que Blücher et ses lieutenants, que ces vainqueurs inaccoutumés, se sentant saisis sur le fait, et pris en flagrant délit de conquêtes, par

leur maître en fait de batailles, seraient tous, ou frappés de stupéfaction par son apparition soudaine, ou prêts à fuir, et qu'il ne s'agissait que de les atteindre! C'était encore le Héros de l'Italie, procédant par des coups audacieux et inattendus, afin d'étonner; frappant ainsi l'imagination, celle des siens et celle de l'ennemi; enthousiasmant l'une et terrifiant l'autre; nous exaltant de la foi qui sauve, et imposant à ses adversaires celle qui consterne et détruit!

Nous nous dirigeâmes donc, le 12 février, sur Château-Thierry, sans nous embarrasser de Blücher, dont nous n'entendions point parler encore. La division Ricard, épuisée, demeura à Montmirail. Friant même et la moitié de ses grenadiers de la vieille Garde restèrent en réserve à Vieux-Maisons. Ainsi nous marchâmes un contre trois, avec peu de canons, mais sans douter de la victoire.

A deux lieues de là, en cotoyant un bois, je ne sais quel bruit ou quel instinct nous fit pressentir l'ennemi sur son autre lisière. Cinquante Gardes du 3ème et le capitaine Carabene eurent l'ordre d'aller dépister cette proie. A peine avaient-ils disparu, qu'un feu de bataillon, mal exécuté, déchira l'air, et que l'un des nôtres reparut au galop. Au premier tournant ils avaient aperçu un bataillon russe escortant sept canons et une grande quantité de caissons embourbés : aussitôt, se précipitant au travers d'une décharge, lâchée en l'air par surprise et machinalement, ils avaient tout pris sans coup férir.

Cet incident n'avait pas même suspendu notre marche. Mais, au delà de la route de Montmirail à

le Château-Thierry. Infanterie, canons, voitures, tout convergeait sur l'étroite entrée des ponts de cette ville, et s'y accumulaient en tumulte. Yorck, que Sacken avait précédé, était là, hâtant la fuite au delà de la Marne. Aux avis multipliés qu'il reçoit, au retentissement du canon et de la fusillade qui se rapprochaient, se sentant acculé sur ce défilé, il nous opposa, en arrière de lui, sur la plaine haute, Jurgass et trois mille chevaux. Il espérait que le général Horn, ainsi soutenu, se maintiendrait sur ce dernier plateau qui nous cachait sa détresse.

En effet la première charge de cette cavalerie, sur la tête de notre division formant l'aile droite de notre ligne, renversa d'abord sur nous le 10ème de hussards et le premier de Gardes d'Honneur. Je m'avançais pour les soutenir quand l'Empereur, en poussant en avant, sur la grande route, l'infanterie de Mortier, et lançant Letort, Dejean et les dragons de sa Garde sur le flanc de cette attaque, l'anéantit soudainement!

Horn et son infanterie, Jurgass et ses trois mille chevaux, rompus et culbutés, furent rejetés les uns sur les autres; la route d'Épernay leur fut coupée; tous furent refoulés dans l'entonnoir profond de Château-Thierry, où leur déroute s'ajouta encore à l'encombrement. Inutilement Frendenrich, avec deux régiments russes, essaya encore de nous arrêter; l'Empereur les fit enfoncer par les quatre escadrons de service de sa Garde : ils furent sabrés et pris avec leur général.

Dès lors, le plateau de Nesle étant entièrement nettoyé, Napoléon vit à ses pieds, au fond du vallon et dans le faubourg de Château-Thierry, toute la dé-

22.

faite d'Yorck. La masse confuse de ces vaincus s'agitait, se pressait éperdue, à l'entrée des ponts. Elle y était tellement accumulée, qu'une charge de Guyot et de l'escadron des grenadiers de service s'y engrava. Au milieu de leur détresse, il faut le dire, on remarquait la fermeté de leurs officiers, qui s'efforçaient de les remettre en ordre et d'en sauver le plus grand nombre.

Le Prince Guillaume de Prusse fit plus : deux de ses bataillons allaient franchir la Marne, il les fit revenir sur leurs pas; et, bien serrés, la baïonnette en avant, leur bon ordre ayant retraversé ce désordre, ils couvrirent tout par ce dernier et intrépide retour offensif. Mais à la voix de notre Empereur lui-même, deux de nos bataillons se précipitèrent sur eux des hauteurs de Nesle, et les heurtèrent si violemment, que d'un seul choc ils les brisèrent : la moitié resta sur place, tuée ou prise; les autres, fuyant désespérés sous la pointe de nos baïonnettes, mirent le feu aux ponts; ils nous livrèrent ainsi ceux qu'ils étaient venus secourir.

Ce coup de grâce termina tout de ce côté; l'incendie du pont et le feu de seize pièces prussiennes de 12, qui, de l'autre rive, foudroyèrent vainqueurs et vaincus, n'en permirent pas davantage.

Cette troisième journée fut belle : la Marne ressaisie; Yorck et Sacken près d'être rejetés sur l'Aisne et la Vesle; plusieurs batteries prises, trois mille Russes et Prussiens jonchant le champ de bataille; un grand nombre d'autres fuyant dispersés, et sur lesquels les Champenois firent main basse, tels en furent les résultats. Ils nous coûtèrent à peine quatre cents hommes.

Dans cette troisième journée le succès n'avait hésité



qu'un instant, et à notre droite, par le fait de l'un des nôtres qui, selon son habitude, n'ayant exposé que la moitié des siens pour rester avec l'autre, l'avait compromise.

L'Empereur coucha dans le château de Nesle; nous bivouaquâmes autour, et dans les fermes environnantes. Eau, vivres, fourrage, tout s'y trouva. En défendant le pays, nos soldats étaient forcés de s'en nourrir. Sans solde depuis plus d'un mois, sans distributions possibles dans des mouvements aussi rapides, on prenait le nécessaire où l'on pouvait, sans demande d'une part, sans obstacle de l'autre, la nécessité régnant sur tous, et autorisant tout. Nos soldats se disaient, pour se consoler de leur coopération à cette ruine, que c'était autant de pris sur l'ennemi, qui pouvait revenir; quant aux habitants, ils leur prodiguaient tout dans ces premiers moments, où, transportés d'indignation contre l'Etranger, ils ne sentaient que la joie de leur délivrance.

Pendant cette nuit, aux appels redoublés de nos maréchaux, que Schwartzenberg poussait devant lui sur la Seine, se joignirent les avis plus pressants encore du Duc de Raguse. Ce maréchal était forcé de reculer, devant Blücher, d'Étoges sur Montmirail, où ce Prussien pouvait nous couper toute communication directe avec Sézanne et le maréchal Victor. Pourtant l'Empereur ne s'en émut point; ses regards ne se détournèrent pas encore de la Marne. Il n'était maître que de la rive gauche, il lui fallait la rive droite, que la grande route suit depuis Châlons jusqu'à la capitale.

Dès le point du jour du 13 février, il ordonna donc



la reconstruction des ponts. Tous les moyens manquaient, hors un seul bateau qu'on apercevait à l'autre bord. Des flots grossis et rapides, l'arrière-garde d'Yorck, une grêle de balles, tels étaient les obstacles. Un des nôtres, se jetant à la nage, les traversa. Un citoyen zélé, échappant sur l'autre bord aux tirailleurs prussiens, vint à son aide; la barque et ses deux conducteurs, dont on aurait dû conserver les noms, nous arrivèrent; cinquante soldats passèrent, l'ennemi disparut, et les habitants, enfin délivrés, accoururent tous sur l'autre rive!

Napoléon était alors descendu dans le faubourg, où la maison de poste était devenue son quartier. Debout sur la culée des ponts, il en dirigeait le rétablissement. Du côté de nos soldats le travail était ardent, mais réglé et silencieux; à l'autre bord, c'était un tumulte d'efforts et de clameurs; toutes les voix, qui ne conseillaient ou n'excitaient pas, nous appelaient; tous les bras superflus étaient tendus vers nous; peu d'instants suffirent à tant de patriotisme, et bientôt ce peuple, son Empereur et l'armée se rejoignirent!

Un historien véridique, un témoin, un ami, que j'aime à citer, le B[on] Fain, a retracé éloquemment cette grande émotion; il a peint les transports de ce peuple délivré par son Empereur lui-même; les cris de reconnaissance des uns, de fureur des autres, des femmes surtout, et leur vengeance sur de misérables Kalmouks éperdus, auxquels elles firent expier, à coups de fourche et dans les flots, les excès atroces dont elles avaient été victimes. De notre côté, dans le faubourg, dans la maison même

occupée par l'Empereur, sept de ces sauvages, surpris ivres de vin, de sang, et cuvant leurs crimes, y avaient été massacrés à coups de hache.

Au milieu de l'exaspération de tant de passions impossibles à contenir, et de l'enthousiasme qui l'environnait, Napoléon, que rien ne distrayait de son but, venait d'envoyer Ney et ses premières troupes, passées sur l'autre bord, poursuivre l'ennemi. En même temps il s'informait, il questionnait; mais on ne lui répondait que par des exagérations naturelles à des populations qui venaient d'être en proie à toutes les exactions, si nouvelles pour eux, de la conquête. A les en croire, il n'y avait pas d'officier blessé qui ne fût un Prince ou un général; pas de bataillon, fuyant en désordre, qui ne fût un régiment. Alors, de plus en plus exaltées de la puissance de leur Empereur, qui venait de faire passer ces milliers d'ennemis de l'insolence de l'oppression aux angoisses de la terreur, dans l'emportement de leur joie d'un revirement aussi subit, après avoir cru tout perdu, elles se figuraient tout sauvé!

Napoléon les écoutait, souriant parfois, et parfois s'attristant de leur confiance. Il attendait les rapports de Ney. Trois à quatre cents traîneurs ramassés, beaucoup de caissons brûlés ou abandonnés, d'autres qu'on entendait sauter encore, témoignaient de la fuite précipitée de l'ennemi. Il paraissait s'enfoncer par delà la Vesle. C'était donc assez de ce côté; on avait conquis le temps d'aller combattre ailleurs; le moment de se retourner contre Blücher et ensuite contre Schwartzenberg, de répondre aux cris d'alarme,

d'heure en heure plus pressants, d'abord de Marmont, puis de Victor, était venu.

Aussitôt la Garde, Ney, et Nansouty font volte-face; ils profitent des dernières heures de ce jour pour se rapprocher de Montmirail. Quant à Mortier, l'Empereur le laisse sur la Marne : il traversera Château-Thierry à la nuit tombante; il y laissera le général Vincent, et ira contenir au nord Yorck et Sacken. A minuit lui-même monte en voiture, où il travaille et reparaît, avec le jour du 14 février, dans Montmirail. Saint-Germain y arrivait de Meaux, avec deux mille quatre cents chevaux; Ricard et Friant s'y étaient reposés; il les réunit au maréchal Ney, à Nansouty et à sa Garde.

CHAPITRE IV.

L'Empereur ne s'était point fait entièrement illusion en croyant avoir retrouvé son Étoile. Blücher en paraissait complétement ébloui. Depuis quatre jours que nous étions aux prises avec ses lieutenants, nous ne pouvions comprendre ce qu'il était devenu. Nous le savions à la tête de Kleist, de Kapsewitcz, et de vingt-deux mille hommes, et cependant ce Feld-Maréchal, si résolu, semblait avoir disparu du champ de bataille!

Monté, comme sur des échasses, sur ses succès de La Rothière, nous l'avions surpris s'avançant à grandes enjambées, un pied déjà sur Meaux, l'autre encore



sur Châlons, méprisant la lenteur autrichienne, ne doutant de rien, et jouissant d'avance du facile honneur d'envahir le premier notre capitale.

Vainement, dès le 9 février, Alsufiew l'avait averti de notre première escarmouche sur Baye, et Lubomirski, quelques heures après, de la marche de Napoléon lui-même par Sézanne; il ne s'en était nullement inquiété. Cela lui avait paru une vaine démonstration, le flottement d'un homme égaré, éperdu, vaguant d'un danger à l'autre, et ne sachant, dans sa ruine, où porter la main pour l'arrêter! Seulement il avait alors daigné suspendre, de quelques moments, son triomphe; il s'était contenté d'ordonner le ralliement de ses deux corps les plus avancés, dans Montmirail. Quant à lui-même, au lieu de s'y réunir, dans sa présomptueuse quiétude, se trouvant à Vertus avec ses deux autres corps, il avait imaginé de s'éloigner encore plus de Montmirail, pour aller s'embourber à Fère-Champenoise. Placé là, sur le flanc droit de notre première marche, il s'était figuré que quelques coups de lance et le bruit sourd de son arrivée dans cette fange tenace et profonde, suffiraient pour déconcerter et arrêter Napoléon.

Mais, le lendemain, on l'avait vu, dit-on, frappé de stupéfaction au retentissement de la défaite d'Alsufiew; puis, il avait imploré de Schwartzenberg une diversion; enfin lui-même, retournant sur ses pas en toute hâte, était allé reprendre sa ligne d'opérations à Bergères.

Là, sur la route de Châlons à Montmirail, que



Marmont et quatre mille hommes seulement lui coupaient à Étoges, quand il sait que, au delà de ce rideau, Sacken et Yorck ont à combattre Napoléon, quand il ne lui faut qu'un faible effort pour percer l'obstacle, pour se rejoindre aux siens, et mettre, entre soixante mille feux, l'Empereur et ses quinze mille hommes, il est resté immobile le 11, immobile encore le 12! Le 13 février enfin, sortant de cette inexplicable inaction, il s'était décidé à attaquer, avec vingt-deux mille soldats et quatre-vingts canons, Marmont et sa poignée d'hommes; il les avait poussés sur Fromentières. Le 14, à l'instant où Napoléon venait d'arriver de Château-Thierry à Montmirail, il poursuivait; il avait même, dès huit heures du matin, dépassé Vauchamp, quand tout à coup il vit cette faible troupe, qu'il chassait devant lui, se retourner, lui tenir tête, écraser de mitraille son corps le plus avancé, puis notre infanterie, suivant ses boulets, déposter de Vauchamp son avant-garde. Étonné de ce retour offensif, il fait ressaisir ce village; mais un escadron de cuirassiers et quatre escadrons d'élite l'en chassent encore!

Blücher s'indigne; il appelait ses réserves pour écraser le faible corps de Marmont, auquel seul il croyait avoir affaire, lorsque, au milieu de sept mille chevaux, qu'il voit se déployer soudainement, il reconnaît la cavalerie de la Garde Impériale. Fasciné par cette apparition inattendue, par les cris, de *Vive l'Empereur!* de nos fantassins ranimés qui ne doutent plus de la victoire, dans nos dix-sept mille hommes, qu'il aperçoit devant lui, il en croit voir

cinquante mille! Alors, passant de la présomption au découragement, il fait rétrograder ses bagages, son artillerie; il ploie en carré son infanterie sur les deux côtés de la grande route, et commence sa retraite. Mais, pendant que sa droite et sa gauche sont menacés, la première, de près, par Grouchy et quatre mille chevaux, l'autre, au loin et hors de portée encore, par Leval et quatre mille cinq cents hommes arrivant d'Espagne, Ziethen, ses escadrons, ses carrés même, sont rompus et mis en déroute par la cavalerie de notre Garde!

Blücher, ainsi battu de front et débordé sur ses flancs, ne songe plus qu'à conserver dans sa fuite quelque ensemble; il y réussit jusqu'à Janvilliers. Mais, derrière ce village, au delà du bois de Serchamp, que Grouchy vient de tourner et de dépasser, chargé en flanc gauche par ce général, et en flanc droit par notre Garde, il perd d'abord quatre canons et trois mille hommes. Mutilé ainsi, il se défendait pourtant encore, ralliant, resserrant ses restes, et nous présentant un front déterminé, quand Drouot, accourant au galop avec cinquante canons, l'écrase de mitraille à demi portée! Pendant deux heures il le chasse ainsi devant lui, jusque dans Champ-Aubert, en jonchant de morts et de blessés ennemis les champs et la grande route!

Champ-Aubert, où la première de ces quatre victoires avait commencé, fut encore fidèle à notre fortune. Ce lieu inspira mal l'obstination du maréchal prussien. Le jour tombait, il crut pouvoir s'y défendre, et nous arrêter devant le défilé de la

forêt d'Étoges, de ce *Bois enchanté*, comme l'appelaient les jeunes soldats de Marmont, depuis qu'il leur avait livré les neuf mille grenadiers d'Alsufiew. Ce bois ne démentit pas cet heureux surnom, qu'il devrait conserver encore. En effet, le temps que Blücher croit gagner en se déployant, il le perd; Grouchy s'en empare. Il dépasse encore cette position, tourne une seconde fois le flanc droit de l'ennemi et si complétement, que, au moment où Blücher veut profiter du combat qu'il vient d'engager, pour continuer sa retraite, nos escadrons fondent, à bride abattue, sur le flanc et même en arrière de sa colonne! Tout ce qu'il cherche à leur opposer, ils le renversent! La route est conquise, la retraite de l'ennemi entièrement coupée; le Prince Auguste de Prusse, Kleist, Kapsewicz, Blücher lui-même, n'ont pour refuge que quelques buissons, sous lesquels ils se dérobent à nos sabres!

C'est un fait, que tous ces chefs eussent *été* pris sur place, et que peut-être la France eût *été* sauvée par cette charge, si la nuit et les hasards d'une mêlée aussi confuse ne les eussent pas cachés à la vue de nos cavaliers victorieux! L'excès du désordre les préserva. Méconnus par leurs propres soldats, renversés, foulés aux pieds, la déroute les entraîna dans le bois qui bordait la droite de la grande route. En même temps, à la voix de l'Empereur et de Ney, une attaque pareille de la cavalerie de notre Garde, sur le flanc opposé de Blücher, avait eu le même succès. Les deux charges se rejoignirent! Champ-Aubert, au même instant, avait été ressaisi. Dans cette con-

fusion nos canons, ne pouvant plus choisir, se turent, et l'on n'entendit plus que les cris et les coups de cette attaque décisive.

On dit que, dans l'obscurité qui nous cachait l'étendue de notre victoire, ce fut un brave retour offensif de Ziethen et de son artillerie, au travers de ce tumulte, qui le termina. Il sépara les victorieux des vaincus qui ne savaient plus où fuir, et ne songeaient plus à se défendre.

Blücher, ainsi dégagé, sentit enfin que nous lâchions prise; il reprit sa fuite; le grand chemin la guidait; la déroute l'entraîna jusqu'à Étoges, où, resaisissant quelque commandement, il plaça Urusow et sa division, et crut avoir, en ce lieu, marqué la fin de son désastre. Mais à Champ-Aubert, où se trouvait l'Empereur, l'un des chemins de la Seine à la Marne croisait celui de Châlons à Paris; c'était une position; il fallait la couvrir par un poste avancé. Et puis, toute l'armée, les états-majors, Grouchy, Ney, Marmont, l'Empereur s'y trouvaient accumulés; on y était sans vivres, sans logements suffisants, on s'y gênait; car dans nos déterminations il entre des motifs de bien des natures; enfin Marmont avait été chassé d'Étoges la veille au matin, et la reprise d'Étoges complétait la revanche; il n'était pas sept heures, et Napoléon voulut pousser jusque-là sa fortune.

Une heure après il apprit que, au travers de mille débris et de la nuit la plus noire, le Duc de Raguse, son régiment de marins en tête, s'était inopinément heurté, dans Étoges, contre l'ennemi, et si brusquequement, que, de ce choc, sept canons, huit cents

Russes et leur général Urusow, étaient restés prisonniers entre ses mains. Le reste avait disparu ; on ajoutait que, à sa fuite désespérée par Bergères, Blücher ne voyait plus que Châlons pour terme.

En même temps vinrent de toutes parts les autres rapports. Le général Lyon et six cents des nôtres étaient hors de combat, mais huit mille cinq cents ennemis tués ou prisonniers, quinze canons, dix drapeaux et le général Urusow marquaient cette quatrième victoire. Vauchamp lui donna son nom. Dès lors tout sur cette ligne d'opérations était accompli, et l'une des plus hardies et des plus glorieuses de toutes les expéditions de Napoléon était achevée!

En effet, sous le poids du plus grand des désastres, écrasé par le nombre sur l'Aube, presque sans armée et sans ressources, l'Empereur, rejeté dans Nogent par cent cinquante mille ennemis, venait de leur dérober six marches et quatre victoires! Il avait osé, s'éloignant de la Seine, confier le salut de son trône à la pesanteur indécise de leurs mouvements, à la lenteur de leurs inspirations, et, la tête libre, le cœur entier, il était allé se jeter vers la Marne, avec vingt-sept mille soldats seulement, au milieu d'une autre invasion de soixante-neuf mille hommes. Là, dans cet autre cercle de feux, se multipliant, frappant coup sur coup, à droite, à gauche, en tous sens, il les avait, de toutes parts, éteints et dispersés! Cette courte, cette héroïque semaine venait de lui suffire pour arracher à cette irruption cinq généraux, soixante-huit canons, une immense quantité de caissons et de bagages, et plus de vingt-huit mille combattants! Une foule d'autres erraient

débandés dans nos plaines. Cette armée si orgueilleuse, marchant au cri de *Paris!*, ce nom écrit sur leurs bonnets, et poussée par son chef qui se faisait appeler *le Maréchal En avant!*, s'en trouvait déjà à douze lieues seulement le 9 février, et, dès le 14, elle en était rejetée à quarante, éperdue, dispersée; à moitié détruite, et entièrement désorganisée! L'ascendant de notre renommée était ressaisi, et, du côté de la Marne, pour ce moment du moins, Napoléon venait de sauver notre capitale!

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

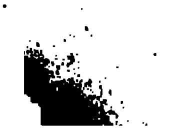
CHAPITRE I.

Cependant, du côté de la Seine abandonnée presqu'à elle-même, et aux premiers cris de détresse de Blücher, la grande armée coalisée, avec tous ses Souverains réunis, s'était réveillée de son engourdissement. A notre droite, l'opiniâtre, le fougueux Allix, n'a pu sauver les faibles murailles de Sens, attaquée par des forces sextuples, et trahie par un royaliste. Dans Nogent, l'intrépidité de Bourmont, blessé, et qui eut le malheur de survivre à sa gloire, a défendu, trois jours entiers, ce passage avec douze cents recrues seulement contre vingt-cinq mille baïonnettes; mais le nombre enfin l'a emporté ! En arrière de cette garnison valeureuse, Bray-sur-Seine, mal disputé, a été évacué; Montereau, saisi. L'Yonne, la Seine et le Loing forcés ainsi, Victor et Oudinot ont été contraints de reculer sur Paris. L'inondation alors a gagné de toutes parts : de notre droite à notre gauche, Montargis, Nemours, Fontainebleau, Moret et Nangis ont été perdus; Melun abandonné, Guignes compromis. Déjà même nos parcs de réserve, les bagages des chefs, s'étaient réfu-

giés derrière Charenton, jusque dans Bercy; enfin, sur trois de ses plus grandes routes et de ses plus larges et faciles abords, Paris, une seconde fois de ses barrières, pouvait presque voir l'Invasion étrangère le menacer de ses trois plus formidables têtes! L'épouvante y régnait. Sa délivrance du côté de Meaux, ce triomphe de Napoléon sur Blücher, n'était plus aux yeux de ses habitants que l'héroïque mais inutile et dernier effort d'un génie désespéré!

Dans Champ-Aubert, autour même de l'Empereur, on se demandait ce qu'il allait faire. Allait-il, pour défendre l'Impératrice, son Fils et son Trône attaqués, rétrograder dans Paris? Mais les trois grandes colonnes des Alliés n'en étaient plus qu'à douze lieues, tandis que trente lieues nous en séparaient! Ou bien, s'imitant lui-même, ira-t-il sur la Seine, comme dans le bassin de la Marne, surprendre en flanc leur triple irruption? Mais quelle entreprise aventureuse! Qui des siens, harassés de ces quatre victoires, pourra le suivre? D'ailleurs, quelle route choisir? L'une, celle de Sézanne, celle-là même qui l'avait jeté au milieu de l'attaque de la Marne, pourrait-elle le porter, dès le sur-lendemain, en travers de l'envahissement de la Seine? Ce chemin n'avait que quinze lieues, mais il était défoncé, impraticable, et quelques milliers d'hommes, épuisés, apparaissant vers Provins ou Nogent, au milieu de la grande armée ennemie, suffiraient-ils?

C'était donc une autre route, celle de Meaux à Guignes, deux fois plus longue il est vrai, mais bien ferrée, qu'il faudrait prendre, la meilleure, en pareil cas surtout, étant la plus courte. Celle-là, loin de l'a-



mener sur le flanc ennemi, le conduirait sur l'une des trois têtes de l'invasion; mais peut-être, en refoulant à l'improviste et violemment cette colonne, et passant rapidement sur ses débris, l'Empereur arriverait-il encore à temps pour surprendre en flanc les deux autres!

Jusque-là, les cris de ses maréchaux abandonnés, les terreurs de Paris, rien ne l'avait détourné de son acharnement sur Blücher. Au milieu des combats qu'il venait de livrer, assailli de tant de clameurs, on l'avait vu calme, demeurer ferme, et dans son appréciation du caractère de ses adversaires comme de l'ébranlement des siens, et dans ses calculs de temps, de lieux, et même d'heures! Mais cette dernière heure, celle du désastre entier de Blücher, venait de sonner. Dès lors, donnant le signal, toute la foudre de son génie se détourne sur la Seine; et nous reconnûmes bientôt que là, comme sur la Marne, tout avait été prévu, et tout préparé!

On était encore à cheval et sous les armes à Champ-Aubert; le bruit du dernier coup porté par Marmont dans Étoges venait d'y retentir, quand soudain tout fait volte-face à la fois! Des officiers d'ordonnance partent à toute bride : ils portent à Victor, à Oudinot, l'ordre de cesser de fuir, de reprendre l'offensive, et de défendre Guignes à tout prix. Ils ont quitté l'Empereur le 14 février au soir à Champ-Aubert, et ils annoncent, quelqu'impossible que cela puisse paraître, que derrière ces maréchaux, dès le surlendemain, Napoléon débouchera par Chaulnes avec sa Garde!

En même temps l'Empereur envoie l'ordre à Macdonald de marcher sur Brie avec les huit mille hommes qu'il commande, et il laisse à Marmont et au Duc de Trévise la défense de l'Aisne et de la Marne.

Pour lui, malgré la quadruple lutte des jours précédents, malgré la fatigue de la nuit de travail et du jour de combat qui vient de finir, au milieu des ténèbres de cette seconde nuit sans sommeil, il part, quitte Champ-Aubert; il entraîne avec lui Ney, dix mille hommes et quarante canons; il repasse sur les débris de Blücher, et ne s'arrête à Montmirail, quelques heures, que pour y expédier sur Paris les affaires accumulées dans ses portefeuilles pendant l'héroïque semaine, les milliers de prisonniers, les soixante-huit canons arrachés à Blücher, et les bulletins qui doivent rassurer la capitale. Puis, continuant le 15 février, ses canons en poste, son infanterie sur tous les chariots qu'on a pu réunir, sa cavalerie à marches forcées, il pousse sur Meaux, et, tournant à gauche par Couilly et Fontenay, presque sans repos il achève, le 16 février, en deux jours seulement, vingt-neuf lieues de marche!

Il déboucha, à la chute du jour, en vue de la grande route de Brie et de Guignes, et si à propos, qu'il arriva juste à temps pour dissiper les tirailleurs russes qui, repoussant Victor, s'interposaient déjà entre ce dernier village et celui de Chaulnes, par lequel il avait annoncé qu'il accomplirait cette miraculeuse manœuvre.

Tout avait été si bien combiné, que, en ce même moment, Valmy et son corps, Treilhard et sa division ar-

rivant d'Espagne le rejoignirent. Simultanément, et par des ordres pareils, d'autres troupes, appelées de Paris, reprenaient, les unes Melun, les autres Fontainebleau; enfin, de cette dernière ville à Guignes, sur soixante mille hommes que nous eûmes en ligne de bataille, cinquante mille se trouvèrent réunis autour de Guignes dans sa main puissante!

Ce fut alors qu'aux regards des siens sa grande pensée se développa! On comprit qu'il allait se précipiter sur cette première tête de colonne ennemie; la culbuter, par Nangis, sur Nogent, Bray et Montereau, d'où, prenant à revers les deux autres, il surprendrait leurs corps, dispersés sur les deux rives de la Seine et devant l'Yonne, comme il venait d'anéantir ceux de l'armée de Silésie, entre le Morin et la Marne.

Pourtant rien n'était décidé; on n'avait acquis, par tant de combats glorieux, par cette dernière marche et cette réunion merveilleuse, que la possibilité de combattre encore. Et d'abord, comme l'arrivée dans Bercy des grands parcs et des équipages des maréchaux avait effrayé Paris, des courriers y furent expédiés d'heure en heure. Ils y portèrent l'espoir! Depuis Charenton jusque dans les faubourgs une foule empressée et joyeuse les accompagna.

Dans cette même soirée du 16, de Guignes, et vers les trois routes par lesquelles on avait fui, vingt ordres d'attaque partirent du Quartier Impérial. La nuit, qui s'avançait, ne suspendit rien autour de Napoléon : le village impérial, les champs, les ténèbres qui l'environnaient, se remplirent de mouvements. On eût dit qu'une vie nouvelle y circulait,

que tous les chemins en étaient animés! De nombreuses colonnes, de toutes armes, les couvrirent; elles défilèrent, sans discontinuer, au travers des ombres. Leurs têtes, qui se portaient toutes en avant, en se déployant sur plusieurs directions; les feux, qui bientôt s'allumèrent et qui, sur plusieurs lignes longues et redoublées, éclairèrent la plaine, tout annonçait aux soldats qu'un grand combat se préparait, car tels sont les préliminaires des batailles. Déjà le roulement des canons, ce grand rassemblement, tous ces bruits de guerre, les excitaient; et, quand ils eurent pris position, la présence annoncée de l'Empereur et les récits de nos gloires de la Marne les électrisèrent! Le 16 ils reculaient consternés; mais quand, le 17, le jour reparut, il montra leurs Aigles relevées, leurs visages fiers, et dans leurs yeux, brillant d'audace, l'espoir de sauver, de venger du moins la Patrie, renaissant encore!

Peut-être m'arrêtai-je trop à ces souvenirs; mais c'étaient nos derniers élans d'ardeur, nos derniers efforts victorieux! ils ont illustré nos malheurs, ils retardèrent l'asservissement de la France, et, si je me plais trop à les retracer, que, du moins, ceux des nôtres qui les liront me le pardonnent!

Il y eut à peine quelques heures de repos ou plutôt de halte sous les armes; encore l'Empereur les employa-t-il à donner cent ordres de détail. Il cherchait à tirer parti de tout; il usait de toute espèce de ressources. La veille, sur le chemin qu'il parcourait si rapidement, des chevaux de rouliers, attelés à un grand convoi de farine, croisèrent sa marche; ses canons, qui

le suivaient en poste, en allaient manquer; il appela Laplace, son officier d'ordonnance, le fils du savant célèbre, et, lui remettant cent mille francs en or, il lui ordonna d'acheter ces chevaux à tout prix, et de les distribuer aussitôt à l'artillerie de sa Garde. Dans notre épuisement, nos canons surtout le préoccupaient. C'était, à l'appui de tant de recrues, une élite impassible, inébranlable, et sa plus solide réserve.

Le jour revenu, il monta au clocher de Guignes, et, du bout du fourreau de son épée en ayant fait sauter quelques ardoises, il plongea ses regards dans la plaine. Aussitôt après, tout s'ébranla; et bientôt, vers Péqueux, les premiers coups de feu commencèrent. Il n'y eut alors qu'un cri : Voilà donc enfin la bataille ! et l'Empereur, le plus impatient de tous, ordonna le déploiement de ses colonnes. Mais, au premier coup d'œil que lui et le général ennemi jetèrent l'un sur l'autre, ils s'aperçurent : lui, qu'il n'avait en face qu'une avant-garde; et Pahlen, qu'une armée entière s'apprêtait à le combattre. Le Russe, à cet aspect, recula, mais sans perdre contenance. Ses douze canons, ses quatre mille fantassins, ses deux mille chevaux, il les couvrit de Mormant, d'une nuée de tirailleurs, et, se mettant en retraite, il ploya en carrés ses bataillons.

De son côté l'Empereur, mécontent de n'avoir atteint qu'un si faible corps, voulut du moins s'en saisir. Il le fit pousser de front par Gérard, déborda ses flancs, lui enleva ses tirailleurs, et, le voyant, vers Grand-Puits, près de lui échapper, il appela Drouot avec trente-six pièces de sa Garde. On vit alors, avec ce même général ces mêmes canons, qui, l'avant-veille, à trente-

deux lieues de là, enfonçaient l'infanterie Prussienne sur la route de Châlons, transportés, comme par enchantement, sur celle de Troyes, accourir au grand trot et y foudroyer de même l'infanterie Russe! En vain Pahlen implora le secours de Hardegg et des Bavarois et Autrichiens, qui de Nangis voyaient sa détresse; on l'abandonna! Ses carrés, que sa cavalerie, rompue par la nôtre, découvrit, ébranlés, criblés de mitraille, furent chargés à leur tour. Valmy, Milhaud et Subervic les achevèrent. Un seul bataillon tenta d'échapper : il se jeta dans le marais d'Ancœur; mais là, enveloppé par les dragons de Treilhard, il rendit les armes.

On laissa derrière soi ces douze canons, leurs cinquante caissons, ces quatre mille prisonniers, et poursuivant, l'épée aux reins, Pahlen désespéré que ses escadrons entraînaient, on le culbuta sur Hardegg au travers de Nangis, d'où ces colonnes, renversées l'une sur l'autre, s'échappèrent sur plusieurs directions.

CHAPITRE II.

Il était une heure. Déjà cinq lieues de marche, en combattant, étaient faites, un succès remporté, et Nangis ressaisi : Nangis, nœud des trois routes qui, par Montereau, Bray et Nogent, convergent sur Troyes et traversent la Seine. De ce sommet Napoléon s'informa; il considéra ces trois directions, et son choix fut fait à l'instant même. Wittgenstein et ses Russes reculaient

par Nogent; Wrede et ses Bavarois, sur Bray; l'Empereur se contenta de pousser sur ces directions les Ducs de Reggio et de Tarente, prévoyant que, sans équipage de pont, un plus grand effort de ce côté serait inutile.

Mais cet effort, au contraire tout à Montereau le favoriserait : la proximité de cette ville, les deux abords de ces ponts qui embrassent un plateau élevé, celui de Surville, plateau qui commande la Seine et l'Yonne. C'était donc de ces trois débouchés le seul dont on pouvait promptement se saisir, et d'où, poussant vers Troyes, on ouvrirait à Macdonald et à Oudinot les deux autres passages.

Bien plus, sur cette rive droite de la Seine, l'avant-garde Wurtembergeoise avait été aventurée jusqu'à Melun, et sur l'autre rive, par delà l'Yonne et jusqu'à Fontainebleau, Bianchi et l'aile gauche Autrichienne. Il fallait donc courir, sans hésiter, sur Montereau, l'enlever, franchir ce passage, et, y ressaisissant à la fois la Seine et l'Yonne, y couper à ces deux autres têtes de l'Invasion toute retraite. Mais il n'y avait pas une heure à perdre, et, pour arriver à temps, cette trouée devait être faite à l'instant même. Quelle que fût la rapidité audacieuse de cette manœuvre, Napoléon, après le grand exemple que, sur la Marne, il venait de donner lui-même, avait droit de l'exiger de Victor et des troupes fraîches encore de ce maréchal. Ceci, pour ce qui va suivre, ne doit point être oublié.

En conséquence l'Empereur pousse aussitôt de Nangis, par Villeneuve et Salins, Victor, Gérard et onze mille hommes. En même temps, de Melun, par

le Châtelet, Panfou et Valence, Pajol, Pacthod et six mille hommes, s'avançant, occuperont l'avant-garde Wurtembergeoise. Quant à lui, avec Ney et dix mille hommes, que la fatigue de trente-cinq lieues de marche consécutive retient dans Nangis, il s'y tiendra prêt à suivre Victor, et, s'il le faut, à le soutenir. L'armée ennemie est en retraite évidente, et, contre le corps Wurtembergeois divisé, contre le corps Autrichien, que doit couper cette attaque et qu'Allix contient vers Fontainebleau avec cinq mille hommes, ces vingt-sept mille hommes doivent suffire. De là une marche rapide de Napoléon sur Troyes, à laquelle se réuniront, chemin faisant, Macdonald par Bray, Oudinot par Nogent, et que suivront Nansouty, Leval et dix mille chevaux, rappelés de Montmirail, étonnera Schwartzenberg, et lui arrachera peut-être la victoire.

Telle fut sa pensée; l'exécution en fut différente.

D'abord les premiers pas de Victor furent rapides, mais, à trois lieues de Nangis, à moitié chemin de Montereau, à Villeneuve, Hardegg et le Bavarois Lamotte, réunis, l'arrêtèrent. Gérard était en tête, l'attaque fut vive et Villeneuve emporté à la baïonnette; mais, pendant que Gérard s'étendait à gauche pour couper au Bavarois sa retraite sur Wrede et Bray par Donnemarie, son premier succès, mal soutenu par un de nos généraux de cavalerie, puis ressaisi par une charge hardie de Bordesoulle, fut, dit-on, suivi tardivement par tout le reste.

D'autre part Gérard, sur le flanc de Lamotte, commençait à lui porter un coup décisif, lorsque, plusieurs fois rappelé dans Montigny par Victor, il se vit forcé

de lâcher prise. Ce maréchal, en retenant Gérard d'un côté, s'arrêta de l'autre. Au lieu de pousser rapidement sur Montereau, il ne dépassa point Salins, en dépit des ordres qu'il avait reçus, et quoique l'une de ses avant-gardes, arrivée sans obstacle jusqu'à Surville, eût dû l'éclairer sur la facilité d'y obéir.

En ce même moment Napoléon, dans sa sollicitude, venait, par un autre chemin, de pousser Mortemart et deux escadrons de sa Garde sur Montereau. A l'approche imprévue de cette reconnaissance tous les symptômes d'une déroute s'étaient manifestés dans cette ville. Deux heures d'efforts de plus de Victor eussent donc enlevé ce passage dans la soirée même.

Le rapport de Mortemart et la nouvelle de la halte intempestive du Duc de Bellune arrivèrent à la fois à l'Empereur. Son irritation fut violente. « C'était, s'é-« cria-t-il, le trop commode quartier de Salins qui « avait arrêté ce maréchal! C'étaient nos revers qui « avaient changé dans son Lieutenant, en timidité, « son ancienne audace! » Néanmoins, songeant, sans doute, que la fatigue de neuf lieues de marche et de combats était une excuse, de vifs reproches et l'ordre impérieux d'enlever Montereau, dès le point du jour suivant, suffirent à son impatience.

Il en fut d'ailleurs distrait par un incident qui flatta son espoir. Un parlementaire venait de se présenter à nos avant-postes : c'était le comte de Parr. Schwartzenberg demandait un armistice! On ne sait si ce fut, du côté de l'Autriche, un retour à une politique plus paternelle, un accès de découragement, ou bien une ruse de guerre. Quant à Napoléon, il semble n'en plus

douter : à ses yeux, la Coalition est ébranlée! Dans l'éclat des quatre coups de foudre dont il a écrasé Blücher, l'Autriche vient de reconnaître son Étoile; dans son retour magique, et déjà victorieux sur la Seine, elle croit revoir tout entier au sein de la France, le Héros de l'Italie! Sa veine heureuse est ressaisie! Aussitôt, poussant dans cette voie, il mêle à la guerre la politique : c'est vers son Beau-Père que tous ses efforts se dirigent. Une lettre, dont il envoie la dictée à l'Impératrice, achèvera de toucher le cœur de ce Monarque! Il croit qu'un appel à des intérêts communs, et à traiter directement l'un avec l'autre, pourra réussir. Napoléon espère échapper à l'odieux Congrès! Dans le Conseil de Régence, le ministre Cessac seul avait opiné contre les propositions reçues à Nogent; et lui, qui succombera plutôt que de s'y soumettre, redevenu victorieux, non-seulement il s'indigne, plus que jamais, de ces conditions, mais c'est à son tour lui qui veut en dicter!

Dans cette chaleur, toute d'espoir, animé par son mécontentement de Victor, par l'épouvante qu'il suppose à la Coalition, il dicte pour son plénipotentiaire l'instruction suivante :

Nangis, le 17 février 1814.

« Monsieur le duc de Vicence, je vous ai donné carte
« blanche pour sauver Paris et éviter une bataille qui
« était la dernière espérance de la Nation. La bataille a
« eu lieu, la Providence a béni nos armes! J'ai fait trente
« à quarante mille prisonniers; j'ai pris deux cents
« pièces de canon, un grand nombre de généraux, et

« détruit plusieurs armées sans presque coup férir! J'ai « entamé hier l'armée du Prince de Schwartzenberg, « que j'espère détruire avant qu'elle ait dépassé nos « frontières. Votre attitude doit être la même : vous « devez tout faire pour la paix. Mais mon intention est « que vous ne signiez rien sans mon ordre, parce que « seul je connais ma position. En général, je ne désire « qu'une paix solide et honorable, et elle ne peut être « telle que sur les bases proposées à Francfort! Si les « Alliés eussent accepté vos propositions le 9, il n'y aurait « pas eu de bataille; je n'aurais pas couru les chances « de la fortune, dans le moment où le moindre insuccès « perdait la France! Enfin je n'aurais pas connu le « secret de leur faiblesse! Il est juste que, en retour, j'aie « les avantages des chances qui ont tourné pour moi. « Je veux la paix; mais ce n'en serait pas une, celle qui « imposerait à la France des conditions plus humiliantes « que les bases de Francfort. Ma position est certai- « nement plus avantageuse qu'à l'époque où les alliés « étaient à Francfort. Ils pouvaient me braver : je n'a- « vais obtenu aucun avantage sur eux, et ils étaient loin « de mon territoire. Aujourd'hui, c'est tout différent. « J'ai eu d'immenses avantages sur eux, et des avan- « tages tels, qu'une carrière militaire de vingt années, « et de quelqu'illustration, n'en présente pas de pa- « reils! Je suis prêt à cesser les hostilités, et à laisser les « ennemis rentrer tranquillement chez eux, s'ils signent « les préliminaires basés sur les propositions de Franc- « fort! La mauvaise foi de l'ennemi et la violation des « engagements les plus sacrés mettent seuls des délais « entre nous, et nous sommes si près, que, si l'ennemi

« vous laisse correspondre avec moi directement, en
« vingt-quatre heures on peut avoir réponse aux dé-
« pêches. D'ailleurs je vais me rapprocher davantage.
« Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et
« digne garde. »

En ce moment Pajol, jadis aide de camp de Kléber, et dont la bravoure dévouée avait enfin vaincu la longue et défiante prévention de l'Empereur, était accouru de Melun prendre ses ordres. Napoléon l'accueillit bien. Il voulut que le lendemain, par Le Châtelet, et dès sept heures du matin, une vive attaque de ce général occupât et retînt devant lui l'arrière-garde Wurtembergeoise. « Qu'il ne s'épargne point! Qu'il « soit certain d'un succès brillant! A la même heure « l'irruption de Victor sur Montereau lui en répond! »

L'Empereur n'en doutait pas. Comment croire que pour la seconde fois, que presque sous ses yeux, Victor négligerait de lui obéir? Comment supposer que, après une faute et les violents reproches qu'elle lui avait attirés, qu'enfin, avec l'ordre et l'occasion de la réparer, dès le jour suivant il la recommencerait?

Le 18 février, à sept heures du matin, plein de cette confiance, Napoléon s'avançait à cheval sur les traces de Victor. L'esprit et l'oreille tendus vers Montereau, il écoutait, s'étonnant déjà de ne rien entendre. Cependant des coups sourds et lointains lui annonçaient que Pajol était aux prises. Dès lors pourquoi ce silence de Victor? Neuf heures vinrent, et l'Empereur apprit que ce maréchal n'avait point attaqué encore!

On n'avait pu lui cacher que, la veille au soir, sur le lieu même où il se trouvait en ce moment, deux

des canons d'une batterie de sa Garde, attachée à la division Guyot, et surpris sans escorte par des Cosaques, avaient été enlevés. L'extrême lassitude de nos cavaliers, qui s'étaient hâtés à l'approche du logement et avaient devancé leur batterie, leur ignorance de la présence de l'ennemi, étaient des excuses; mais l'Empereur n'en admit aucune. Malgré les nouveaux faits d'armes de Guyot sur la Marne, malgré le mérite de cet officier, l'un des plus fidèles et des plus solides généraux de la Garde, son emportement fut extrême. Il a été, il sera cité, on ne peut le taire, il faut l'expliquer. Il faut dire que, depuis la veille, tout ce qu'il avait appris de ce côté l'irritait. C'était, pendant son absence : la négligente défense du pont de Bray; l'abandon des approches de Fontainebleau; un combat mal engagé, le 13, vers Luisetaines; la fuite de nos parcs de réserve jusqu'à Bercy; enfin un découragement général! Depuis son retour sur la Seine, c'était la faute de l'un des chefs de notre cavalerie, qui, la veille, avait sur ce point manqué l'occasion, faute qu'on aurait pu lui taire; c'était encore, et surtout, celle de Victor!

On l'a d'ailleurs vu, à mesure que ses soldats d'élite diminuaient, il tenait d'autant plus à ses canons. Ajoutez que, dans cet instant critique, où sa pu ssance d'opinion, ébranlée en Russie, terrassée à Leipsick, presque détruite à Brienne, mais ressaisie sur la Marne, était son dernier espoir, le moindre accident pouvait la lui arracher sans retour. L'orgueil enfin des succès surhumains que lui-même venait d'accompiir le ren dait plus exigeant!

Quoi qu'il en soit, l'Empereur, ainsi disposé, arrivait à la hauteur de Villeneuve, lorsque, rencontrant la division Guyot et sa batterie mutilée, il s'arrêta, mit pied à terre, et, marchant avec agitation, il fit appeler ce général. Dès qu'il l'aperçut il éclata! « C'est donc vous « qui vous laissez enlever votre artillerie?..... Non, « monsieur, il n'y a point d'excuses! Nos canons, c'est « le rempart, le salut du pays, l'honneur de l'armée! « En les perdant on perd l'honneur! Tout leur doit « être sacrifié! Est-ce à ma Garde à l'ignorer? Pour- « quoi serait-elle donc ma Garde? » Alors sa colère, comme un embrasement, redoublant de violence au milieu de cet ouragan de paroles, il saisit à deux mains son chapeau et le lança à terre en s'écriant : « Qu'il « lui fallait un autre général! Qu'on appelât Exel- « mans! » Et, malgré les refus de celui-ci, il le fit à l'instant même reconnaître en tête de cette division de sa Garde.

C'était certes beaucoup trop de rigueur pour une négligence; il ne tarda point à le sentir. Ainsi qu'il arrive souvent dans d'autres intérieurs, quand son mécontentement avait eu raison, sa colère eut tort; et, dès ce moment, l'excuse dont le serviteur avait eu besoin devint le besoin du maître.

Au reste, ce qui suivit fait honneur à l'un et à l'autre: Guyot dévora son affront; il plaignit son Chef plus que lui-même; trop bon Français, trop attaché à Napoléon pour l'abandonner dans sa détresse, il demeura; d'autre part, si le regret de l'Empereur resta muet, ses actions l'exprimèrent. Confiant dans la noble résignation de ce général, il le rapprocha de lui. Il le

nomma commandant des quatre escadrons de service près de sa personne. C'était lui confier sa vie elle-même.

On verra qu'il y avait eu du calcul dans cet emportement de l'Empereur, qu'il avait un but, qu'il ne devait point s'arrêter là, que Guyot n'en était pas le véritable objet, qu'il s'y était rencontré par un malheureux hasard, et que d'autres surtout y devaient être sacrifiés. En effet, ce jour entier était destiné à la colère! La nuit ne la calma point; le jour suivant il voulut même, en quelque sorte, en dresser acte et la proclamer; ce fut un système.

CHAPITRE III.

Napoléon venait de remonter à cheval au bruit du canon de Victor, qui enfin se faisait entendre, mais faible, sans s'éloigner, et n'annonçant rien de décisif. Montereau n'était donc pas encore en notre pouvoir! L'Empereur envoyait officier sur officier presser l'attaque, comptant les instants, et voyant s'échapper l'occasion. A chaque minute son irritation croissait. Bientôt des rapports successifs l'augmentèrent.

Il apprend d'abord que, vers neuf heures, la division Château, poussée seule de Forges dans Villaron, en a été culbutée; puis, qu'une heure plus tard, Duhesme, à son tour, renouvelant le même effort, a été repoussé; qu'enfin, vers midi et demi seulement, le corps de Gérard, débouchant par la route de Nangis,

est entré en ligne. L'Empereur ne peut concevoir ce défaut d'ensemble. Ce qui lui est évident, c'est que le combat, mal engagé, se prolonge ; c'est que la retraite des corps ennemis, aventurés dans Melun et Fontainebleau, et que devait couper cette manœuvre, doit malheureusement s'être opérée, et que, en ce moment même, ils lui échappent ! Ainsi, à la halte prématurée de la veille Victor a joint la lenteur coupable de l'attaque de ce jour, et à cette seconde faute une troisième, des efforts partiels, successifs, se faisant ainsi battre en détail !

D'autre part l'intrépide Pajol, fidèle à ses instructions, mais que, à sept heures, l'attaque de Victor n'a point secondé, a vu ses canons brisés et ses conscrits déchirés par la mitraille d'un ennemi trop supérieur en nombre. Il n'a point reculé, il tient toujours tête, mais il a déjà perdu trois mille hommes !

Alors le dépit de Napoléon monte à son comble. A sa voix brève et cassante le général Dejean part rapidement ; et, quelqu'adoucie que soit la forme dont cet aide de camp s'efforce d'envelopper l'ordre qu'il porte, Victor, au milieu du combat, apprend, à la tête de son corps d'armée, que l'Empereur lui en ôte le commandement, qu'il le donne au général Gérard, et quant à lui-même, qu'il doit à l'instant se retirer !

Ce maréchal reçut d'abord froidement cette dégradation. « Ceci, dit-il en se retournant vers ses offi-
« ciers, n'est que la suite de la lettre d'hier au soir. »
Et il allait se rendre au Quartier Impérial, lorsque quatre fois, coup sur coup, et par quatre officiers différents, cet ordre lui fut répété dans de tels termes,

qu'il n'osa plus ni demeurer, ni se présenter devant Napoléon, et qu'il abandonna le champ de bataille.

Dès lors tout changea d'aspect. Il s'agissait surtout, jusque-là, d'un combat d'artillerie; celle du Prince de Wurtemberg, supérieure à la nôtre, nous écrasait. Dans cette balance inégale Gérard jeta promptement les quarante pièces de sa réserve. Aussitôt l'avantage passe de notre côté; l'infanterie Wurtembergeoise accourt sur ce feu pour l'éteindre, mais Gérard, l'épée à la main et chargeant lui-même, la repousse. La tête de la colonne impériale parut alors. Il était environ trois heures : heure décisive aux jours des combats disputés, et, à cette époque de l'année, heure d'à-propos pour les réserves. Ce furent deux bataillons de gendarmerie d'élite qui l'annoncèrent : ils se joignirent à Duhesme, et, la baïonnette en avant, se ruant dans Villaron, ils s'y établirent. Dès ce moment le Prince de Wurtemberg, effrayé de cette apparition, ne songea plus qu'à la retraite.

Il n'était plus temps. Pendant qu'il veut y mettre ordre, l'Empereur, portant ses batteries de douze sur le plateau de Surville, l'aborde en face; il le pousse, il le précipite dans le défilé étroit et profond que le Prince avait à dos, et que trop longtemps il avait osé défendre. Au même moment, à sa gauche par la route de Nangis; à sa droite par celle de Melun, l'habile Gérard d'une part, Pajol, sa cavalerie, la garde nationale bretonne de l'autre, et des gendarmes à pied, que guide Delort, refoulent les deux ailes de l'ennemi sur son centre. On les vit alors, du sommet du plateau de Surville, se partager en deux longues et épaisses

traînées de fuyards. Elles s'engageaient dans les deux faubourgs et s'y entassèrent. Ce fut surtout à la culée des deux ponts, que ces deux colonnes, se rejoignant, s'accumulèrent. Les renforts, qui, de l'autre rive, se présentèrent à l'issue de ce défilé, en augmentaient l'encombrement. Pendant que Duhesme, Gérard et Château manœuvrent contre leur arrière-garde, les pentes de Surville se couvrent, de plus en plus, de nos canons ; leurs feux convergent et plongent sur ces masses de fuyards ; leur mitraille, qui n'entend pas les cris de grâce, rebondissant sur les pavés, ricochant contre les murailles, traverse, de part en part, cette cohue de désespérés, qu'elle crible et sillonne en tous sens.

C'était l'Empereur lui-même qui dirigeait ces feux, et, comme l'inexpérience des canonniers les exposait, il leur indiquait la manière. On le vit même descendre de cheval, et pointer plusieurs fois les pièces ! Il fit taire celles de l'ennemi, qui tiraient encore de l'autre rive. Nos artilleurs avaient d'abord murmuré du danger auquel il s'exposait : ils l'avaient conjuré de s'éloigner. Mais lui : « Allez, mes amis, leur avait-il « répondu gaiement, ne craignez rien ! Le boulet qui « me tuera est encore loin d'être fondu ! »

Cependant les Wurtembergeois n'étaient pas au bout de leur désastre. Poursuivis par tous les feux de la guerre, une autre guerre, survenant, éclata sur leurs têtes. Les habitants de Montereau avaient été opprimés sans mesure; leur exaspération, jusque-là comprimée, se déchaîna tout à coup et de toutes parts. Les uns, accourant joindre nos colonnes d'attaque, s'offrent pour guides; d'autres, de tout ce qu'ils trou-

vent sous leurs mains, des fusils des vaincus, des tuiles de leurs maisons, de leurs meubles les plus pesants, se font des armes ! La plupart, montés sur leurs toits, embusqués derrière leurs contrevents, font pleuvoir tous les genres de mort sur la foule éperdue de leurs oppresseurs ! Il n'y eut point de pitié pour les blessés même ; la ville entière fut transformée en un champ de carnage !

Ces Wurtembergeois, nos alliés d'hier, et devenus subitement nos ennemis les plus cruels, méritaient leur malheur : il fut complet ! Leur arrière-garde, forte de cinq mille hommes, couvrait encore les abords des faubourgs, lorsque, à la droite et à la gauche de l'Empereur, un dernier, un double et vigoureux effort, où tombèrent l'un mort, les autres blessés, trois de nos chefs les plus vaillants, termina tout : à gauche, ce fut Château ; à droite, Pajol et Delort. Les deux premiers, l'un par le chemin de Nangis, l'autre par celui de Melun, fondirent, tête baissée, sur tout ce qui tenait encore. Hors du faubourg plusieurs bataillons, crevés et dépassés par Pajol, mirent bas les armes. Dans les faubourgs la résistance inerte de la foule pressée des fuyards, qui jetaient leurs fusils, n'arrêta point cette double charge : Château la perça de ses baïonnettes, Pajol, le 7me de chasseurs en tête, les écrasa sous les pieds de ses chevaux et à coups de sabre.

Ces deux chefs, se faisant un jour rapide et sanglant dans cet entassement de vaincus, poussèrent droit aux ponts. Celui de la Seine était miné. Une brigade ennemie, postée sur l'autre bord, le défendait. A la vue des nôtres, la fusillade et la mine éclatèrent. Château

en fut renversé mortellement; le cheval de Pajol, abattu sur lui, et Delort, blessé. Mais ces deux derniers chefs, que soutint à propos Du Coëtlosquet, se relevant au milieu des balles et de la fumée de l'explosion, continuèrent. La mine avait fusé; un entonnoir sur clef fut son seul effet. Le pont français avait résisté : il nous livra passage. Les généraux ennemis, qui l'avaient défendu, n'eurent pas le temps de fuir; l'un fut pris, l'autre tué, la ville et le fleuve reconquis, et le Prince de Wurtemberg et Bianchi disparurent, l'un remontant la Seine, l'autre, l'Yonne.

Ils laissaient entre nos mains six canons, quatre drapeaux, six mille morts ou prisonniers. Mais les lenteurs du début de cette journée nous avaient coûté : un général tué, deux autres blessés, et quatre mille hommes.

En ce même jour, 18 février, les Ducs de Tarente et de Reggio rejetaient Wrede dans Bray, et Wittgenstein dans Nogent. Une multitude de traîneurs et de bagages, un parc entier, restèrent entre leurs mains. La fuite des Bavarois et de ce Russe fut si rapide, que les tables préparées pour eux, toutes chaudes encore, et couronnées de lauriers, selon leur usage, servirent aux dîners de nos maréchaux.

Pourtant, et comme l'Empereur l'avait prévu, le passage de la Seine, disputé sur ces deux points, fut jugé impraticable. Il fallut, pour l'effectuer, que ces deux corps se résignassent à une contre-marche sur Montereau, ce qui, avec la fatigue des troupes et une réorganisation devenue nécessaire, explique le séjour de Napoléon dans Surville.

CHAPITRE IV.

Il n'était d'ailleurs plus temps de se hâter. L'avant-garde Autrichienne, engagée dans la forêt de Fontainebleau, s'en était retirée. Il n'y avait donc plus à mordre dans le flanc ennemi au delà de Montereau, mais seulement sur sa retraite. Nos troupes légères s'y étaient attachées, elles suffisaient. C'est pourquoi Napoléon ne repartit de Surville que le surlendemain 20 février.

Mais ce mécompte et la vue de tant de sang français, que l'on eût pu épargner, le révoltaient. La mort de Château, la chute de Pajol, dont les anciennes blessures s'étaient rouvertes, l'échauffement enfin de cette lutte meurtrière, l'avaient aigri. Un autre incident, une grave négligence, ravivait son irritation, commencée la veille par le rapport de Mortemart : au plus fort de ce combat d'artillerie, les munitions avaient manqué !

De fâcheuses nouvelles lui gâtaient aussi sa victoire. Tandis qu'Épernay avait vaillamment résisté, Reims avait fléchi. Derrière Marmont, à qui la Marne était confiée, Montmirail avait été ressaisi par douze mille Russes. Devant Mortier, qui défendait l'Aisne et l'Oise, Rusca venait d'être tué, et Soissons enlevé par une nouvelle armée de vingt-cinq mille ennemis. Winzingerode la commandait. C'était ce même Allemand devenu Russe, pris par Mortier dans Moskou en 1812, repris ensuite par Tchernicheff, et qui, pendant sa captivité, avait été offensé par de si rudes menaces. Ainsi

les têtes de l'Hydre, à peine abattues, renaissaient.

Parmi nous, c'était pire encore. Des symptômes de dissolution commençaient : ceux de l'affaiblissement de l'Autorité Impériale, dans Paris même. Plusieurs ordres de l'Empereur avaient été inexécutés! Aux yeux du plus grand nombre sa constance à repousser une paix honteuse, était traitée d'obstination à n'abandonner aucune de ses conquêtes. Enfin une triste réciprocité de défiance s'était montrée. Il apprenait qu'il venait d'être impossible de faire sortir la garde nationale hors des barrières pour escorter, de Meaux à Paris, les prisonniers, et laisser nos soldats disponibles. Dans cet ordre, pourtant si convenable, cette garde Parisienne, quoique déclarée sédentaire, avait cru voir un moyen de recrutement pour l'armée active : « On voulait, s'écriait-elle, l'entraîner sur les « champs de bataille, et, comme les cohortes de 1813, « la sacrifier à une ambition sans mesure! »

Bien plus, dans plusieurs de ses généraux l'Empereur a cru reconnaître la fatigue, le dégoût d'une carrière sans terme, et que, rassasiés de dangers, ce n'était plus que comme des préliminaires d'une paix indispensable qu'ils acceptaient les périls et les joies de la victoire.

Mais ici, qu'ajouterais-je au récit du témoin le plus intime des soucieuses préoccupations de notre Chef? « Tandis que nos succès, dit-il, réjouissent la cons-« tance infatigable des soldats, redoublent l'ardeur « civique des habitants des campagnes, et portent jus-« qu'à l'exaltation le dévouement de nos jeunes offi-« ciers, il remarque avec inquiétude qu'un retour

« d'espérance n'a pas encore pénétré dans le cœur
« des chefs de l'armée...... .. et il en ressent toute
« l'amertume (1)! »

Elle ne tarda pas à éclater. La nuit était venue. Seul, et renfermé dans le grand appartement du château de Surville, dont la commotion produite par la batterie de douze, servie par lui-même, avait brisé toutes les vitres, il le parcourait avec agitation; son air était sombre; l'émotion du champ de bataille l'y avait suivi. On eût pu croire qu'il allait ordonner et combattre encore; mais à cette exclamation, « On ne m'obéit « plus! On ne me craint plus! Il faudrait que je fusse « partout à la fois, » on vit bien que l'orage, prêt à se déclarer, grondait contre les siens.

En effet, le dépit dont il était plein déborda bientôt en ordres sévères. Le premier atteignit M...., qu'il accusait de la perte, sans combat, de Fontainebleau. Un second, le général d'artillerie à qui les munitions venaient de manquer. Le troisième anathématisa les généraux qui, dans Soissons, avaient survécu au brave Rusca. Il voulut que tous fussent traduits devant des Conseils de guerre; et aussitôt, jugeant d'avance dans le bulletin qu'il dicta rapidement, il stigmatisa le découragement des uns, celui des villes comme des individus, et exalta le dévouement infatigable des autres. Un certain désordre, qu'on a remarqué dans cette proclamation, atteste l'irritation qui l'inspira. Mais, comme il entrait du calcul dans toutes ses actions, même les plus passionnées, tout, dans cette dictée de colère, tend

(1) Fain, *manuscrit de* 1814.

à un but, celui d'exciter par l'espoir ou la crainte, et de montrer ce qu'il attendait de chacun.

Au reste, il en fut de cet emportement comme de la plupart de ses colères : l'effet produit, il s'en tint aux menaces. Mais, il en faut convenir, si de pareilles incriminations publiques n'étaient pas toutes méritées, si, du moins pour quelques-uns, la part des circonstances n'avait pas été appréciée suffisamment, qu'était-ce que cette clémence pour les peines matérielles, après les douleurs morales que ces publications venaient d'infliger?

L'Empereur avait sans doute raison de s'écrier : « Qu'il fallait donc qu'il fût partout à la fois! Que « partout où il n'était pas tout allait mal! » Mais il eût fallu ajouter : partout où l'effet de sa présence ne décuplait pas nos forces trop insuffisantes, et ne frappait pas de consternation nos adversaires! Or c'était là justement ce qui eût dû être à ses yeux une excuse suffisante pour ceux des nôtres qui, loin de lui, à la tête de quelques recrues ou de populations effrayées, se trouvaient frappés d'impuissance.

Toutefois, quant à Victor, on s'accorde à dire que sa colère ne fut point injuste, et à en louer l'apaisement. Ce maréchal, dans le premier dépit de sa disgrâce, avait hautement affecté une singulière indifférence; mais la victoire de Montereau, remportée sans lui, avait dompté sa révolte. Dès lors, pénétrant jusqu'à l'Empereur, il osa venir, les larmes aux yeux, réclamer contre une réprobation désormais pour lui si cruelle. Je laisse encore ici parler ce témoin sincère, cet ami dont je me plais à mêler les récits à mes souvenirs.

« A la vue de Victor qu'il repousse, un cri d'indi-
« gnation échappe à Napoléon ! Il l'apostrophe avec
« emportement ! Que lui veut-il ? Qu'a-t-il à faire à
« l'armée ? La seule place qui lui convienne est aux In-
« valides ! Et sur-le-champ, mille imprécations de dé-
« couragement et d'incapacité jaillissent, à flots pressés,
« de sa bouche. Dans ce débordement des douleurs
« dont son âme est pleine, une foule de griefs, cachés
« jusque-là, apparurent. Il lui reprocha de servir de
« mauvaise grâce ; de fuir le Quartier Impérial ; de ne
« pas même dissimuler une secrète opposition, qui
« sied mal dans les camps ! Ses plaintes s'adressent à
« la maréchale elle-même : elle s'éloigne de l'Impéra-
« trice, qu'il semble que la nouvelle Cour abandonne !

« Courbé sous les coups d'un si violent orage, ce
« n'est d'abord que par une attitude soumise et des
« larmes que le malheureux Victor demande grâce.
« S'il essaye quelques protestations de dévouement,
« elles se perdent dans les éclats de cette tempête.
« Mais enfin, saisissant un intervalle, il invoque de
« glorieux souvenirs, et, s'enhardissant d'être écouté,
« il repousse l'ordre de se retirer : il s'écrie que l'un
« des plus anciens Compagnons de Bonaparte ne
« pourrait quitter l'armée sans déshonneur ! Les sou-
« venirs de l'Italie, dont Napoléon vient de renouveler
« la gloire, ne sont pas invoqués en vain. Sa colère se
« radoucit ; il n'oppose plus au maréchal que ses
« blessures : elles veulent du repos, lui dit-il ; elles ne
« lui permettent plus l'activité de l'avant-garde et les
« privations des bivouacs ; ce sont elles qui, sans doute,
« forcent les fourriers du maréchal de s'arrêter aux

« lieux où l'on trouve un lit! Mais plus les reproches
« s'affaiblissent, plus Victor en paraît ressentir l'a-
« mertume ; il osait même risquer un commencement
« de justification qui peut-être l'eût perdu, quand
« heureusement, les sanglots l'interrompant, il ne
« lui resta plus que la force d'ajouter : que s'il avait
« fait une faute, il la payait bien chèrement par le
« coup qui venait de frapper son malheureux gendre!
« Au nom de Château, Napoléon l'interrompt avec
« la plus vive émotion : il s'informe si l'on conserve
« encore quelque espoir de sauver ce général; il n'é-
« coute plus que la douleur de Victor, il la ressent
« tout entière! le Duc de Bellune, reprenant confiance,
« proteste de nouveau qu'il ne quittera point l'armée;
« il va, dit-il, prendre un fusil, il n'a point oublié
« son ancien métier; Victor se placera dans les rangs
« de la Garde! Ces derniers mots achèvent de vaincre
« Napoléon. Eh bien, Victor, restez, dit-il en lui ten-
« dant la main; je ne puis vous rendre votre corps
« d'armée, puisque je l'ai donné à Gérard; mais je
« vous donne deux divisions de ma Garde, allez en
« prendre le commandement; qu'il ne soit plus
« question de rien entre nous; et, comme il allait com-
« mencer son repas, il le fit placer à sa table! »

Telles étaient les colères de Napoléon : cruelles en menaces, mais s'exhalant, s'épuisant en paroles. Toutefois, dans son cœur rongé de soucis, tout grondait encore. Aussi, quand Rumigny, revenant pour la troisième fois de Châtillon, reparut devant lui, le trouva-t-il inabordable. Dès que l'Empereur l'aperçut : « Re-
« tirez-vous! lui cria-t-il; je ne veux plus entendre

« parler de votre Congrès! On m'y déshonore! C'est
« une honte que de pareilles propositions! Qu'on les
« porte aux Bourbons, c'est à eux seuls qu'elles con-
« viennent! »

CHAPITRE V.

Quelques mots, lancés dans une des bourrasques de cette journée du 18 février, et qu'on interpréta mal, montrèrent encore que le spectre de la France ravagée, en oppressant son cœur, ajoutait à l'amertume qui le déchirait. Et réellement ce qu'il avait vu, ce qui lui revenait de toutes parts était effroyable! Depuis deux mois, et sur un tiers de la France, les Alliés concentraient plus de maux que nos dix-neuf années de guerres et de conquêtes n'en avaient répandu sur l'Europe entière. Un grand nombre d'habitants, arrachés à leurs foyers, avaient disparu; les uns avec leurs charrettes et leurs chevaux, les autres comme guides et, le plus souvent, pour aider ces hordes à découvrir les vivres, le vin, et l'or surtout, qu'elles convoitaient. D'autres encore, traités comme leurs propres bêtes de trait ou de somme, avaient été abandonnés, roués de coups, estropiés, et exténués de faim, au milieu des neiges et des boues de ce rude hiver; ils y avaient péri de misère et de désespoir! Ceux qui servaient de guides n'avaient pas moins souffert : soit que la fatigue des marches eût irrité ces étrangers, soit que, dans leurs cantonnements, leur avidité eût été déçue, ou n'eût pas été suffisamment assouvie, leur désappointement s'en était pris à nos

Ces excès peuvent faire juger du reste; l'exemple, venant d'en haut et descendant dans toutes ces hordes, en avait fait un torrent dévastateur! C'était une émulation de violences et de rapines. De même que les châteaux, les maisons les plus apparentes, quartiers des chefs ennemis, et quoiqu'elles eussent été placées sous leur sauvegarde, n'avaient souvent pas été plus épargnées. La soumission, l'empressement des serviteurs qu'on y avait laissés furent inutiles. A l'issue des longs festins que ces chefs s'y étaient fait servir, le vin, le linge, l'argenterie, tout avait été enlevé; d'insultantes railleries répondaient seules aux plaintes que parfois on avait osé leur adresser. Bientôt ensuite ils étaient remplacés par leurs bandes, plus brutales et aussi avides; et comme ces nouveaux venus exigeaient, à grands coups de knout, ce qu'on n'avait plus, dans leur colère ils torturaient nos malheureux compatriotes pour leur arracher des aveux impossibles, renouvelant ainsi les atrocités de nos anciens chauffeurs, écume de nos guerres civiles!

Dans beaucoup d'autres lieux, leurs joies nous avaient été plus funestes encore. Avertis par le bruit de leurs cruautés on avait prévenu leurs désirs par des contributions recueillies d'avance et des tables promptement servies. Leur cupidité ainsi satisfaite, leur voracité rassasiée, on espérait quelque repos; mais alors, gorgés de pillage et de vin, ils se saisissaient des filles et des femmes; et quand les pères, les maris désespérés accouraient aux cris de ces infortunées, ils se débarrassaient de ces importuns à coups de pique, ou bien ils les garrottaient, et, devant eux, après avoir

son lit; à ses pieds, et sur un matelas jeté par terre, sa jeune femme violée et sans connaissance; sous le berceau de l'enfant un fagot déjà embrasé, voilà le spectacle qui frappa nos yeux! En même temps, et dans le verger voisin, de sales Cosaques, ivres et hurlant leurs chants sauvages, dansaient en forçant, à coups de knout, les maris, les sœurs de leurs victimes, et le ménétrier du village à partager leur orgie! Ces misérables, à notre aspect imprévu, s'élancèrent sur leurs chevaux, mais si effarés, qu'ils fouettaient et talonnaient leurs montures, sans s'apercevoir que, attachées encore aux arbres du verger, elles ne pouvaient leur obéir. Ceux-là expièrent leurs crimes sans merci; et cette fois, du moins, une prompte et juste vengeance put adoucir le désespoir de nos malheureux compatriotes.

Eh bien, toutes ces douleurs de la France, réunissez-les dans un seul cœur; ajoutez-y le malheur d'en être la cause. Sous un poids si déchirant, qu'on ne s'étonne donc plus de voir ce grand cœur, au lieu de faiblir, se soulever, s'irriter parfois, s'indigner surtout quand ses refus d'une paix honteuse et mensongère sont accusés d'ambition; quand les siens eux-mêmes, lorsqu'il s'agit d'arracher la France à tant de maux, résultats d'excès de guerre qu'il n'est plus temps de lui reprocher, ne veulent point comprendre qu'il ne lui reste plus d'autre ressource qu'un dernier, un suprême effort de guerre!

Quelqu'invraisemblable que parût être cet espoir, on verra que ce miracle aurait pu s'opérer encore!

Mais, quand l'Europe menaçait Paris, qu'importait, à près de trois cents lieues de là, un succès pareil? L'Empereur y dut surtout voir que, ses instructions, depuis novembre 1813, sur l'éventualité du retour en France du Prince Eugène, ayant été indécises et conditionnelles, et conséquemment n'ayant pu jusqu'alors être exécutées, l'occasion de les accomplir était perdue; qu'Eugène, resserré, en face et sur ses deux flancs, par les armées Autrichiennes et Napolitaines, n'était plus libre de ses mouvements, et qu'il ne fallait plus compter sur l'armée d'Italie pour le salut de la France et de l'Empire.

Qu'alors, comme on l'a supposé, un doute cruel sur l'entier dévouement du Prince se soit ajouté aux chagrins de Napoléon, c'est ce qu'on ignore. Cette triste supposition est, dit-on, fondée sur ce que, précédemment, soit défiance naturelle à l'infortune, ou par une inquiétude excusable après tant de défections, l'Empereur, voulant se faire un otage de la Vice-Reine, avait successivement essayé de l'attirer d'abord à Paris, puis à Montpellier, et enfin à Gênes : « Tous les hon-
« neurs l'y accompagneraient; la Vice-Reine y serait
« entourée d'une partie de la garde italienne; le gé-
« néral Frézia, homme à la fois de Cour et de guerre,
« et qu'on savait lui être agréable, y commanderait. »
Telles, assure-t-on, avaient été les prévenances dont cette proposition fut entourée, mais inutilement, le Prince ayant refusé, en alléguant : « Que cette fuite prématurée serait d'un fâcheux exemple, tandis que, au contraire, la présence de la Vice-Reine au milieu des Italiens les encouragerait. »

« grader, il en demandait l'ordre très-précis, qu'il « exécuterait aussitôt, quoiqu'il prévît qu'alors il at- « tirerait sur ses pas cent mille ennemis de plus, que « sa présence en Italie contenait loin de la France. »

Je ne cherche point à excuser le Vice-Roi, d'abord par respect pour la vérité, qui doit passer avant tout, puis parce que, en ce cas, ce serait aux dépens de l'Empereur; et, j'en conviens, l'Empereur me tient encore plus au cœur que le Prince Eugène. Mais plus je consulte mes compagnons d'armes, les serviteurs intimes de Napoléon et du Prince, et mes souvenirs, plus j'examine, plus je me persuade que, soit incertitude sur les conséquences de sa première détermination, soit qu'il lui en ait trop coûté, l'Empereur ne put s'arracher à lui-même l'ordre positif de l'abandon de l'Italie, et que, s'en tenant au vague de ses premières instructions, il avait remis à en décider au temps, aux inspirations du Prince et à sa fortune.

Quant à une trahison, certes, jamais le Prince Eugène n'en fut capable! Sa fidélité est démontrée : par l'indignation qui dicta sa noble réplique aux propositions que lui fit la Coalition, à la fin de 1813; par sa proclamation en réponse à la déclaration de Murat; par ses combats contre les Autrichiens à Valeggio, Salo, Gardonne et Sustinente; par ceux qu'il soutint contre Murat, Nugent et Stahremberg, depuis le 27 février jusqu'au 9 mars, et du 13 au 16 avril : combats peu remarquables, mais par lesquels il fit respecter sa position et s'y maintint.

Néanmoins une lettre de l'Empereur, du 17 janvier, avait encore rappelé en France le Vice-Roi. On y lit

ces mots : « Aussitôt que vous en aurez la nouvelle « officielle (celle de la défection de Murat), il me « semble important que vous gagniez les Alpes avec « toute votre armée. » Mais pour une détermination aussi grave, quelle insuffisante instruction ! Combien la forme en est indéterminée ! Et qui oserait faire un crime au Prince d'en avoir demandé et attendu une plus positive ?

Ceci explique pourquoi, le soir du 16 février et le lendemain matin, on remarqua dans les gestes, dans l'attitude de l'Empereur, et plus tard dans sa réponse datée de Nangis le 18, un fond de mélancolie, un air de contrainte, mais venant sans doute de sa propre indécision plus que de celle du Vice-Roi. Dès lors il parut se contenter d'une diversion lointaine. D'ailleurs à Nangis, d'où il expédia Tascher, son nouveau succès de Mormant, l'attente de celui de Montereau sans doute plus décisif, l'orgueil de l'écrasement de Blücher, l'effroi de l'ennemi, qui se décelait par la demande d'un armistice, tout cela avait relevé son espoir. Ses paroles à l'aide de camp du Prince Eugène, en le congédiant, en sont la preuve. « Ses quatre victoires sur « la Marne, lui dit-il, lui avaient ramené toute sa for- « tune ! L'élite de l'armée ennemie, sous Blücher, « était détruite ! La Coalition était rompue ! Ne ve- « nait-on pas de voir sur la route de Troyes, comme « sur celle de Châlons, recommencer sa déroute ? « Dans quelques heures, l'attaque de Victor sur « Montereau allait faire justice des Bavarois et des « Wurtembergeois ! Qu'était-ce que le reste ? des « Autrichiens effrayés, cherchant à gagner du temps,

« et implorant un armistice; son fouet pour ceux-là
« suffirait! Qu'Augereau sorte donc enfin de Lyon et
« de son inaction honteuse! Qu'il marche, tête bais-
« sée, sur Mâcon et Châlons! Qu'Eugène défende pied
« à pied, et à tout prix, l'Italie! Qu'importe Murat et
« ses Napolitains? qu'il n'en tienne compte! Qu'il ne
« songe qu'à Bellegarde, et qu'il livre, sous Milan, une
« grande bataille! »

Ces paroles, dites pour être répétées au Vice-Roi, je les tiens du brave et loyal Tascher lui-même : il fut chargé de les lui transmettre. Napoléon n'avait plus d'autres instructions à lui donner; elles étaient conformes aux circonstances et à son caractère. Mais, quelques jours plus tard, il dut regretter de n'avoir pas formellement rappelé ce Prince.

CHAPITRE VII.

Telles furent, les 16, 17 et 18 février, à Guignes, Nangis et Surville, les préoccupations diverses de Napoléon. Voilà aussi pourquoi, dans Surville, toute cette journée de colère. Le sommeil la calma. Le lendemain 19 différa de la veille. L'Empereur reparut satisfait et radieux : réaction assez naturelle, soit que, par habitude de bonheur, il eût réellement repris confiance, soit que, fatigué d'appréhensions, il cédât au besoin d'espérer.

Tout y contribua : un soleil pur, un premier jour de repos après tant de journées laborieuses, enfin d'heu-

« s'étaient prosternés ! » A entendre ce courtisan on eût dit l'Empereur remonté, plus haut que jamais, sur le trône de ses victoires !

Quant à Napoléon, soit espoir dans l'ascendant réellement prodigieux de sa Renommée si puissante encore, ou qu'il voulût propager jusque dans Châtillon l'effet du récit qu'il venait d'entendre, se retournant vers l'envoyé de Caulaincourt, il lui demanda, en souriant : « Si le Congrès n'allait pas être saisi d'é-« tonnement et d'effroi, à la nouvelle d'un changement « de fortune aussi imprévu et aussi subit? »

Pourtant, quel effroi pouvaient raisonnablement inspirer soixante mille hommes, dont les deux tiers étaient des recrues, à plus de cent trente mille soldats éprouvés, qu'on avait en face sur la Seine, et bientôt à quatre-vingt-dix-huit mille autres vers la Marne et l'Aisne, quand il ne pouvait opposer à ceux-ci que les dix à onze mille hommes des Ducs de Trévise et de Raguse? Mais Napoléon, confiant dans l'ascendant qu'il venait de ressaisir, comptait triompher des premiers par une offensive active et imprévue, aussi conforme au génie français qu'inaccoutumée à ses adversaires, gens froids, peu dispos d'esprit et de corps, et à qui des manœuvres longuement préméditées convenaient seules, leur méthodique roideur se ployant mal à des mouvements subits et inattendus qui les déconcertent.

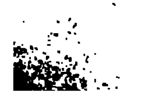
Son but était donc, après avoir jeté le trouble dans cette masse de Coalisés, de frapper coup sur coup dans ce désordre, d'en redoubler la confusion, qu'accroîtraient leur nombre, la multiplicité des chefs,

la diversité des nations, enfin le soulèvement de nos provinces frontières, les sorties de nos garnisons et l'attaque d'Augereau sur leurs derrières; toutes choses qui transformeraient leur retraite jusqu'au delà du Rhin en une irrémédiable déroute !

Ce qui va suivre prouvera qu'il n'y avait à cela rien d'impossible.

Ce retour de confiance dura les jours suivants, mais sans abandon, en y faisant tout concourir, en rassemblant, en employant tout ce qu'il avait de ressources. Pendant que, à Surville, il réorganise ses corps, il donne à Grouchy, à Leval et à leur sept à huit mille hommes et chevaux, le temps de le rejoindre. Ces généraux accouraient de Montmirail, d'où ils venaient de chasser Diebitch et ses douze mille hommes. L'Empereur s'était peu inquiété de cette tardive diversion, lancée par Schwartzenberg, sur son attaque contre Blücher, sachant bien que le coup qu'il courait porter sur la Seine à la grande armée Alliée en ferait justice.

Cependant la marche en avant de l'Empereur avait été ralentie, d'un côté par les contre-marches d'Oudinot et de Macdonald sur Montereau, et de l'autre par l'extension forcée de notre aile droite. Gérard la conduisait; il avait trouvé détruit le pont sur l'Yonne; il lui avait donc fallu remonter, jusqu'à Sens, cette rivière. Ainsi non-seulement la tête de colonne de gauche de l'ennemi nous avait échappé, mais notre poursuite, errant sur la Seine et retardée par l'Yonne, laissait à l'arrière-garde de Schwartzenberg le temps de se reconnaître, de se raffermir, et de se préparer à



se défendre. Ce contre-temps ne décontenança point Napoléon dans son espoir. Dans le nombre des heureuses nouvelles de ce jour il y en eut qui purent lui paraître décisives : la Savoie, le Dauphiné, le Lyonnais, s'étaient, disait-on, levés en masse. Marchand, Dessaix, Séras, à la tête de leurs conscrits et de tant de braves citoyens, avaient repris l'avantage. Depuis le mont Cenis jusqu'à Lyon, et de Lyon à Genève et à Mâcon, le sol français devait être nettoyé d'ennemis. Bubna venait de lâcher prise, il reculait ! Les vieilles divisions Musnier et Pannetier, envoyées par le maréchal Suchet, arrivaient à Lyon. Ces forces réunies composaient une armée; Augereau la commandait; elle pouvait, par un mouvement hardi, couper la ligne d'opérations de la grande armée ennemie, déjà ébranlée, et que Napoléon, à la tête de soixante mille hommes, allait poursuivre.

L'ordre en fut, ce jour-là même, expédié à ce maréchal. Rien en même temps ne fut oublié pour ranimer ce chef vieilli et le rendre à son âge héroïque. Dans Paris, sa jeune femme fut honorée de la visite de l'Impératrice. On la fit écrire à son mari des lettres pressantes pour rallumer son ardeur éteinte. Vaine illusion qui acheva de tout perdre, et dont les souvenirs de Rastadt, du 19 brumaire, d'Eylau et de Leipsick, auraient dû préserver notre Empereur !

C'était Suchet qu'il fallait là, et avec son armée entière ! Mais Napoléon crut trop au patriotisme du héros de Castiglione ! Ce maréchal avait, il est vrai, tant à craindre d'une Restauration, tant de gloire à recueillir par ce dernier effort, et si peu de vie à perdre !

Le 20 février tout, du côté de l'Empereur du moins, parut confirmer les espérances du 19. L'armée, divisée en cinq corps, marcha sans obstacles sur Troyes, par les routes de Sens et de la Seine : Gérard à droite, Macdonald au centre, Oudinot à gauche. La Garde, aux ordres de Ney, Victor, Nansouty et Drouot, formait la réserve. Grouchy et sa cavalerie, Leval et sa division étaient encore en arrière; ils se hâtaient.

Le 21 même enchantement., Gérard continua sur le grand chemin de Sens; les autres corps remontèrent la Seine par la grande route, et par les deux chemins qui s'en séparent à la sortie de Nogent, pour la retrouver devant Troyes. L'ennemi fuyait toujours et de toutes parts. Partout où ses arrière-gardes essayèrent quelque résistance, elles laissèrent des blessés et des prisonniers. Schwartzenberg avait ordonné une forte reconnaissance : elle fut prévenue et culbutée sans avoir pu rien reconnaître.

Le 22 la marche en avant, sur quatre colonnes, ne fut pas moins victorieuse. Toutefois, à l'extrême gauche, à Mesgrigny, la rencontre imprévue d'une avant-garde et sa résistance furent remarquées. Bientôt, pourtant, la division Boyer déposta ces ennemis inattendus : ils s'enfuirent par Mory, où, poussés par les baïonnettes de la brigade Gruyère, ils mirent le feu, et repassèrent sur la rive droite de la Seine. Gruyère se précipita sur leurs traces, au travers des flammes et du fleuve, mais, arrivé sur l'autre bord, on lui tint tête; et ce général, étonné, vit se déployer devant lui une armée entière.

C'était Blücher! C'étaient quarante-huit mille hom-

mes ! Cette armée, déjà réorganisée à Châlons et renforcée par Langeron, accourait sur la Seine aux cris d'alarme de Schwartzenberg. Gruyère, bientôt blessé, se maintint sur la rive droite jusqu'à la nuit, dont il profita pour remettre le fleuve entre lui et le maréchal Prussien ; puis il acheva la destruction du pont qui venait de servir à sa retraite.

L'Empereur, doutant d'abord de cette apparition imprévue et si menaçante, était accouru. Il s'en assura par ses propres yeux, aux abords du pont et au travers d'une grêle de balles et de mitraille. Quand elle lui fut prouvée il ne s'en émut point. Il savait que Schwartzenberg l'attendait devant Troyes. Il comptait sur une bataille pour le jour suivant, pendant lequel la Seine retiendrait Blücher derrière elle. Ces vingt-quatre heures lui parurent devoir suffire pour frapper sur la tête de la Coalition un coup décisif. Il poussa donc outre, laissant, en arrière de son flanc gauche, ce rude adversaire.

En ce moment-là même il arrivait à Châtres, d'où la plaine, qui le séparait de Troyes, lui parut couverte d'ennemis. Il se persuada, de plus en plus, que la journée du lendemain 23 déciderait du sort de la France !

Ainsi Napoléon s'avançait, sans balancer, avec soixante mille hommes, au milieu de près de deux cent mille : cent trente mille devant lui, quarante-huit mille en arrière, à gauche, ceux-ci hors de portée, il est vrai, mais pour quelques heures seulement. Et pourtant cette Coalition, étonnée, allait reculer encore !

---

immense attirail, douze mille hommes tués ou prisonniers, et trente lieues de leurs conquêtes!

Cette atteinte, sur un aussi vaste corps, était peu de chose matériellement, mais l'effet moral qu'elle avait produit était plus grave. Alors, comme dans toutes les positions qui deviennent soudainement critiques, ressortirent des inconvénients jusque-là inaperçus. C'étaient les antipathies, les incompatibilités, les jalouses défiances de tant d'intérêts et de tant de Chefs divers! Ajoutez que la présence de tous ces Souverains appesantissait l'armée, accroissait les embarras et augmentait la responsabilité. Aussi le Généralissime n'osait-il, tout seul rien ordonner : il lui fallait pour chaque décision, l'avis d'un Conseil; pour chaque mouvement, une délibération. Il y en avait eu deux le 15, et d'autres depuis. Dans un de ces derniers Conseils, on était convenu d'accepter une bataille; et, quoiqu'on fût au moins trois contre un, on avait voulu être quatre, et Blücher avait été appelé.

Le 23 février enfin, se sentant ainsi renforcé, on paradait, déployé devant Troyes, sur les hauteurs de Barberey; une nombreuse cavalerie allait être lancée en avant pour nous reconnaître, quand l'apparition de l'armée impériale, débouchant sur trois colonnes, fit évanouir tout cet appareil. Il était à peine huit heures du matin, et déjà, chez le Roi de Prusse, un nouveau Conseil s'était rassemblé. Schwartzenberg y prit la parole. Ce fut pour proposer la retraite. Il allégua l'attaque inattendue d'Augereau, en arrière à gauche des Coalisés; déjà sa marche, victorieuse vers Genève, atteignait la Suisse; elle menaçait leur base d'opéra-

tions. Bubna essayait en vain de résister; il criait au secours! Il fallait, de ce côté, détacher cinquante mille hommes, sans quoi bagages, ambulances, magasins, renforts, enfin tout ce qui, sur une ligne capitale, occupe l'intervalle du point de départ au point d'action, serait en péril. Eux-mêmes, s'ils perdaient une bataille, que deviendrait leur retraite? Passerait-elle intacte devant cette armée de Lyon prête à ressaisir la Franche-Comté? Dévierait-on en Lorraine et en Alsace, pour l'éviter? Mais quoi! se risquer entre les citadelles de ces provinces, au travers de leurs fleuves, de leurs montagnes, de leurs défilés, et de leurs populations guerrières, déjà soulevées? Il était donc plus prudent de se rapprocher de sa base, de raccourcir ainsi cette trop longue ligne d'opérations, et, dans le cas d'un revers, la longueur d'une aussi périlleuse retraite.

Metternich appuya ces considérations de raisons encore plus puissantes; cet avis passa : et aussitôt, malgré leur force quadruple de la nôtre, les Coalisés n'hésitèrent plus à se retirer!

Ils poussèrent encore plus loin la prudence. Pendant que, derrière un rideau de troupes légères, laissées sur les hauteurs de Barberey, l'armée ennemie achevait de repasser Troyes et la Seine, un parlementaire se présenta à nos avant-postes. Il apportait, au nom de Schwartzenberg, l'offre réitérée d'un armistice, la promesse d'une prompte paix, et demandait à parler à l'Empereur.

Il n'alla pas loin : il le trouva au hameau de Châtre, entre les quatre murs tout nus de la chaumière d'un charron, où il venait de passer la nuit. Cet envoyé était

un Prince de Lichtenstein, aide de camp du Généralissime. Sa mission en parut plus significative. Il apportait une réponse de l'Empereur d'Autriche. Elle était pacifique; elle avouait le désappointement résultant de revers inattendus; elle reconnaissait dans notre Empereur l'ascendant d'une éclatante et ancienne supériorité renaissante! L'attitude, les paroles de l'aide de camp furent d'accord avec l'esprit de cette dépêche et ce qu'il venait demander.

Quelque peu sûre que fût cette occasion de sonder les intentions de ses ennemis, Napoléon essaya de s'en servir. Il interpella ce parlementaire. « Le plan « favori de l'Angleterre avait donc enfin prévalu dans « les Conseils des Coalisés! Leur guerre était devenue « personnelle! C'était décidément à sa Dynastie qu'on « en voulait! »

L'aide de camp protesta vivement contre cette supposition. Mais l'Empereur lui en prouva la réalité : il lui montra le Duc de Berry à Jersey; le Comte d'Artois, le Duc d'Angoulême, l'un, suivant de loin l'armée coalisée; l'autre, marchant avec le quartier général Anglais; et, ce qu'il ne pouvait se persuader, l'Empereur d'Autriche, son Beau-Père, paraissant lui-même concourir au détrônement de sa Fille!

Ici l'Autrichien se récria plus fortement encore : « Un semblable projet serait une idée contre nature! « son Empereur ne s'y prêterait jamais! Quant à la « présence des Bourbons, on ne devait la considérer « que comme un moyen de guerre, ou plutôt d'ob- « tenir une paix dont sa mission prouvait assez le « désir. »

Napoléon satisfait répondit qu'il voulait coucher à Troyes; que le lendemain il enverrait un général négocier l'armistice; et, Berthier ayant écrit dans ce sens au Généralissime, on congédia le parlementaire.

Alors, plus que jamais dans cette fatale campagne, on vit Napoléon ressaisi d'un espoir bien différent de celui dont plusieurs des maréchaux, qui se pressaient à sa porte, étaient agités. Lui, tout enflammé de passé et d'avenir, dans ces abaissements des Coalisés semblait déjà revoir l'Europe vaincue, prosternée devant son génie, comme aux plus beaux jours de sa gloire! Eux, au contraire, plus près que lui de nos misères, fatigués d'années, d'émotions, et de recommencer sans cesse à tout compromettre, n'envisageaient que la disproportion des forces et l'affaiblissement journalier de leurs faibles corps; leur véritable ennemi, ce qu'ils voulaient vaincre surtout, c'était la guerre, de quelque part qu'elle vînt, même de leur Chef!

Il faut dire ici que, l'avant-veille, un effort, tenté dans ce but par deux de ces maréchaux, avait avorté. Dans Nogent, le 21 février au matin, Ney et Oudinot, s'échauffant mutuellement, s'étaient présentés devant l'Empereur. Ils voulaient la paix; Ney s'était décidé à l'exiger! soit que son ardeur naturelle eût pris d'elle-même, ce jour-là, cette direction, soit plutôt qu'il y eût été entraîné par ses compagnons d'armes. Ce fut, dit-on, surtout par Kellermann, guerrier habile, mais rude, violent, et dont l'ambition, depuis longtemps mécontente, s'acharnait aussi audacieusement en déclamations contre la guerre qu'il la poussait vigoureusement dès qu'il était aux prises avec l'ennemi.

Pleins de cette résolution les deux maréchaux étaient arrivés, la tête et la parole hautes, jusqu'à la porte de l'Empereur. Mais dès que, en face du grand homme et enfermés seuls avec lui, ils avaient voulu parler, fléchissant sous l'ascendant de son regard, leurs voix sur leurs lèvres avaient expiré. Toutefois, à leur attitude interdite, à quelques mots balbutiés par Ney, sur les innombrables forces des Alliés et sur notre faiblesse, l'Empereur avait entrevu leur intention. « Que dites-vous là? avait-il répondu en l'interrom-« pant; vous ignorez donc votre situation? Je vais « vous la montrer. Qui de vous sait le mieux écrire? » Le Duc de Reggio répliqua que Ney avait une main de maître, ce qui était vrai. « Eh bien Ney, reprit « Napoléon, asseyez-vous là. » Et lui-même, debout, le dos au feu, ayant le Duc de Reggio à côté de lui, avait dicté la récapitulation des forces de tous ses corps. Ce fut sans doute d'après leurs contrôles de première formation, car les nombres qu'il indiqua, selon le récit du Duc de Reggio de qui je tiens ces détails, se rapportaient précisément à ces contrôles.

Le fait était que, depuis qu'ils avaient été dressés, la guerre, les marches et la désertion avaient diminué ces situations de plus d'un tiers. Néanmoins, tant qu'il ne fut question que des autres corps, Ney avait écrit sans observation. Mais, quand l'Empereur en vint à ceux que commandaient ces deux maréchaux, et qu'il eut dicté quinze mille hommes pour l'un, et neuf mille pour l'autre, ils se récrièrent, ils soutinrent : Oudinot qu'il n'en avait pas dix mille, et Ney, trois mille seulement. La contestation fut vive. Malheureusement,

Ney n'avait pas compté sa cavalerie; elle était d'environ quinze cents chevaux, il fut obligé d'en convenir. Cela même ne composait pas cinq mille hommes; mais Napoléon, triomphant, reprit : « Ah! vous le voyez, « je vous disais bien que vous en aviez neuf mille! »

En ce moment un tison roula sur les pieds de l'Empereur, et comme le Duc de Reggio s'était baissé pour le repousser, Napoléon, en lui appuyant la main sur le cou, maintint courbé ce maréchal, et lui dit avec un demi-sourire : « Ah! ah! monsieur, je vous tiens là; « avouez que vous vous étiez entendus tous les deux « pour venir ici me décourager! »

Les deux maréchaux alors, sans céder, sans trop insister, n'avaient plus songé qu'à protester de leur dévouement, quand, sur l'annonce qu'il était servi, l'Empereur avait ajouté, sur le même ton, « que quoi « qu'il en fût, ils allaient déjeuner ensemble. » Mais à peine étaient-ils à table que Grouchy fut introduit. L'Empereur l'interpella aussitôt sur la force du corps qu'il amenait de Montmirail. Mécontent de sa réponse, il le contredit sèchement, le laissa debout devant lui, et, s'irritant de plus en plus, il s'emporta jusqu'à s'écrier : « Qu'il voyait bien qu'on se donnait le mot pour « le tromper! Que le complot était évident! Qu'on « était convenu de venir chez lui pour ébranler sa « constance, pour le démoraliser! » Ce fut l'expression dont il se servit; elle commanda le silence, et dès lors chacun ne pensa plus qu'à échapper à un mécontentement que personne n'osait affronter encore.

CHAPITRE IX.

Telles étaient les dispositions diverses, quand, le 23, dans Châtre, un double incident fit éclater encore plus cette discordance. Ce fut, d'un côté, l'arrivée de Lichtenstein, de l'autre celle du B[on] de Saint-Aignan. Au même instant où le parlementaire était sorti du Quartier Impérial, Saint-Aignan y arrivait de Paris avec des paroles bien différentes. C'était ce même ministre de France à Weymar, qu'on a vu pris dans cette ville par les Alliés. On se souvient qu'il avait été renvoyé de Francfort à Saint-Cloud avec des paroles pacifiques, restées sans résultat, soit qu'elles n'eussent pas été sincères, quant aux Anglais surtout, ou qu'on ne les eût point assez promptement accueillies.

Saint-Aignan était beau-frère du Duc de Vicence; tous deux désiraient également la paix, mais ils différaient d'opinion sur la manière de la conclure. Saint-Aignan poussait son beau-frère à la signer inopinément, quelles que fussent ses instructions, et Caulaincourt refusait à se dévouer ainsi, sûr d'être désavoué par l'Empereur, et ne voulant pas risquer de l'être par une victoire.

Dès lors Saint-Aignan, resté à Paris sans occupation, crut devoir se faire rappeler, en sa qualité d'écuyer, près de l'Empereur. Son départ parut une occasion dont les membres du Conseil s'empressèrent de profiter; car à Paris, comme au Quartier Impérial, la paix était le seul espoir, le cri général! C'était à tous les yeux la seule voie de salut qui restât encore. Chacun

des ministres lui avait donc dépeint sa situation de la façon la plus effrayante. Le Duc de Rovigo avait paru le plus désespéré : « Tout lui échappe ! La gendar-« merie ne suffit plus; fût-elle dix fois plus nom-« breuse, la désertion serait plus forte qu'elle ! Dans « Paris, l'agitation des uns, l'abattement des autres « est extrême ! Chez les amis du gouvernement, un « découragement universel; l'audace ouverte chez « ses ennemis ! De toutes parts des défections ! Lui-« même n'est environné que de traîtres ! » Saint-Aignan m'a dit que Rovigo les lui nomma, et qu'il n'exagérait point, les faits ayant confirmé, depuis, ces désignations.

Dans cette nomenclature Talleyrand ne fut pas oublié. Quant à celui-là, Saint-Aignan n'avait pas besoin, pour en être convaincu, de cet épanchement du ministre : ce personnage, lui-même, venait de le presser de partir, sans ordre, pour le Congrès. « Et qu'y di-« rai-je, avait répondu Saint-Aignan? — Deux mots « seulement, avait répliqué le vieux diplomate; que « Caulaincourt dise aux ambassadeurs : Vous ne vou-« lez pas traiter avec Napoléon? Eh bien, avec qui « voulez-vous traiter? » Saint-Aignan, dont j'ai les notes sous les yeux et le récit présent à ma mémoire, s'était refusé à mettre le pied dans une voie aussi coupable; alors Talleyrand avait repris : « Enfin, puisque « vous allez au Quartier Impérial, quand l'Empereur « passera derrière l'armée Alliée, ne manquez pas du « moins de m'en avertir ! » Ce à quoi, comme on le pense bien, Saint-Aignan ne s'engagea pas.

Au reste, Savary et ses collègues lui en avaient dit

plus encore. Mille détails plus alarmants achevèrent le tableau de la situation dans laquelle il allait laisser la capitale; puis ils lui firent promettre de les rapporter fidèlement à l'Empereur. Mais nul d'entre eux n'avait osé lui donner par écrit ces renseignements. Quand Saint-Aignan leur demanda ce gage de créance, cet indispensable appui dans une mission aussi délicate, tous, le Duc de Rovigo le premier, s'y refusèrent!

Néanmoins, sa parole donnée, il part, il arrive accablé d'appréhensions au Quartier Impérial. A peine a-t-il mis pied à terre que Ney, Oudinot et Berthier l'entourent; ils le pressent de questions, où se peint l'anxiété la plus vive. Sur ses réponses, ces maréchaux s'efforcent de lui inspirer le courage dont ils manquent : ils l'excitent, ils le conjurent, avec les gestes les plus expressifs et de toutes leurs mains dont ils pressent la sienne, de dire la vérité tout entière à l'Empereur.

La porte de la chambre du charron s'ouvrit en ce moment. Lichtenstein venait d'en sortir; Saint-Aignan fut appelé, et se trouva en présence de Napoléon. Fain seul était là, rangeant des papiers. L'Empereur était assis, l'air animé, radieux, dans une disposition d'esprit évidemment bien contraire à ce qu'il allait entendre. « Eh bien! commença-t-il d'un air déli-
« béré, vous arrivez de Paris; qu'y fait-on, et que
« venez-vous m'apprendre? » Saint-Aignan, quoique son élocution fût habituellement facile et spirituelle, pressentant aussitôt le sort de sa mission, commença, m'a-t-il dit, gauchement et avec embarras; mais cette

timidité, espèce d'hommage, ne déplaisant pas, il fut d'abord écouté sans interruption. Alors, s'enhardissant, il peignit les terreurs de la capitale, indiqua les trahisons sans nommer les traîtres, et déroula consciencieusement le tableau sinistre que Savary lui avait tracé; mais il convient que, dans sa hâte de finir, il négligea d'adoucir le fond par quelques formes.

Chaque mot d'un si cruel récit s'enfonçait dans le cœur, silencieux mais irrité, de Napoléon, lorsque tout à coup, échappant au chagrin par la violence, il se leva brusquement, et jeta ces brèves et rudes exclamations : « Allons donc! Vous ne connaissez rien aux « Français! Et la bataille de Cannes! » Puis il se mit à marcher à grands pas, en lançant sur son écuyer des regards farouches. Toutefois il le laissait parler encore, mais quand, appelant à son aide ce loyal courage dont Fain a consigné l'éloge, Saint-Aignan peignit les angoisses de Paris; quand il dit le dégoût même de la victoire, la défiance des succès égale à l'effroi des revers; qu'enfin, de toutes parts, il n'y avait de vœux que pour la paix, Napoléon, s'arrêtant subitement, s'écria : « La paix! la paix! Les voilà tous! La paix! Eh, Mon- « sieur, n'arrivera-t-elle pas toujours assez tôt si elle « est honteuse? » A quoi Saint-Aignan ayant répliqué : « Sire, la paix sera toujours assez bonne si elle est « assez prompte! — Quoi, Monsieur! reprit l'Em- « pereur, et l'honneur de la France? Ah sortez! sortez! « Je ne veux plus rien entendre! » Et du geste le plus impérieux il le contraignit à se retirer à l'instant même. Saint-Aignan, à sa sortie comme à son entrée, retrouva les mêmes personnages, assiégeant de leur anxiété la

porte de cette chaumière. Ils l'entourèrent; mais, accablé, il ne répondit à leurs interpellations que par le trouble de ses traits, par un morne silence et un geste de découragement.

Pendant le reste de ce jour tout s'aggrava : l'irritation du Chef et les appréhensions de ses entours. L'Empereur, après les grands coups qu'il venait de frapper, révolté de voir plus de foi en son génie guerrier chez ses ennemis que parmi les siens, sortit brusquement de son Quartier. Quand Saint-Aignan lui présenta son cheval, il le repoussa d'un regard foudroyant, et, d'une voix rude de colère, il appela Mesgrigny, son autre écuyer. Alors, poussant violemment ses colonnes sur Troyes, il voulut engager le combat; mais tout se dissipa devant elles. Seulement, vers Fontvannes, du côté de Gérard, le plus jeune, le plus mordant, en ce moment, de ses chefs de corps, les Autrichiens, ayant voulu résister quelques instants, perdirent trois cents cavaliers et six canons attelés.

Dès quatre heures Troyes était sommée, ses portes enfoncées à coup de canon, ses faubourgs en feu! Si le général ennemi n'eût demandé la nuit pour se retirer, menaçant, en cas de refus, de brûler la ville, l'Empereur, ce soir-là même en combattant, y serait entré! Il s'arrêta. Mais là encore les exclamations qui lui échappèrent indiquèrent une irritation croissante. On l'entendit s'écrier : « Que de tels affronts voulaient « être lavés dans le sang! Qu'il ferait repentir les Al- « liés de leur insolence! Qu'ils allaient voir qu'il était « plus près de leurs capitales, qu'eux de la sienne! « Oui! nous sommes plus près de Munich qu'ils ne le

« sont de Paris! » ajouta-t-il, et cela à si haute voix, que tous ceux qui le suivaient l'entendirent et me l'ont redit.

Il y avait là moins d'emportement d'orgueil et d'ambition que de colère, et surtout de volonté de relever, autour de lui, les courages; mais il dépassait son but : chacun, dans ces exclamations, ne vit que ce qu'il redoutait le plus, une guerre sans terme! Loin d'encourager, elles effrayèrent! Le lendemain, 24 février, il parut plus animé encore. Retiré aux Noës, il y attendit le jour impatiemment. Le faubourg, d'où les Alliés se retiraient, et les villages environnants brûlaient de toutes parts. Ces incendies et les bivouacs formaient un triste horizon de flammes : lueurs cruelles qu'enfin les premiers rayons du jour vinrent effacer. Ils éclairèrent la rentrée de l'armée française dans la capitale de la Champagne.

L'Empereur lui-même y pénétra vers dix heures du matin. Il y reçut bientôt un troisième parlementaire. Schwartzenberg s'empressait de lui annoncer que les généraux Alliés choisis pour régler l'armistice étaient, pour la Russie, la Prusse et l'Autriche, Schouvaloff, Rhauch et Duco, et le lieu proposé, Lusigny, près de Vandœuvres. Napoléon accepta et ce lieu et ces négociateurs; le général Flahaut, son aide de camp, fut celui qu'il envoya. Mais son entretien avec le parlementaire fut plus vif que celui de la veille avec Lichtenstein. Plusieurs fois sa voix s'éleva assez haut pour retentir au dehors, et ces mots : « Je suis plus près de « Vienne que vous de Paris! » affligèrent encore l'un de ses serviteurs les plus intimes.

Bien plus, à la nouvelle de ces pourparlers, Gérard, alors en tête de colonne vers Lusigny, était convenu d'une suspension d'armes de vingt-quatre heures; mais l'Empereur n'en tint compte. Il ordonna d'attaquer toujours. Cependant Gérard, qu'enchaînait sa parole, hésitait embarrassé, et Flahaut, que cet ordre empêchait de passer, en demandait vainement la révocation au nom du salut de la France. Le Duc de Reggio courut alors, m'a-t-il dit, chez Napoléon; il lui représenta sa parole donnée : « Que « c'était Lusigny même, puis Châtillon, qu'il s'agissait « d'attaquer! Qu'on allait donc, au milieu des confé« rences de la paix, porter la guerre! » Mais l'Empereur, s'emportant, répliqua : « Que Gérard n'avait qu'à « prévenir l'ennemi de son agression! Quant au Con« grès de Châtillon, qu'il ne s'en souciait nullement! « Que c'était de l'autre côté du Rhin qu'il voulait « traiter! Que déjà les Alliés fuyaient en déroute, et « qu'il allait faire prisonnier son Beau-Père! »

Le Duc de Reggio se retira consterné. Il savait que, dans la chaleur de l'action, il ne fallait pas juger les hommes d'action sur paroles, et surtout Napoléon; mais ici, comme l'Empereur ne s'en tenait pas à des paroles, cet emportement d'espoir parut à ce maréchal d'une exagération si intempestive, que, dès lors, lui comme bien d'autres se résignèrent à une catastrophe désormais à leurs yeux inévitable!

Et cependant, en dépit de toute vraisemblance, cette révolte de la fierté blessée de notre Empereur contre des négociations dont il n'attendait que des humiliations; sa confiance dans l'ascendant de sa Re-

nommée; son opinion de l'effroi dont il venait de frapper les Coalisés et de leur désordre, était moins exagéré qu'on ne le pensait. C'est un fait certain que, en ce moment, la balance de notre fortune tenait à un fil. Un élan de plus, un choc heureux donné à propos, et la Coalition, déjà ébranlée, s'écroulant sous son propre poids, en eût d'elle-même déchargé la France!

CHAPITRE X.

Il n'y a point là d'illusion. Depuis la défaite de Montereau les colonnes étrangères, ramenées, renversées l'une sur l'autre, étaient venues, toutes, aboutir sur le grand chemin de Troyes, où leur masse avait augmenté leur désordre. Leurs dehors conservaient encore quelque contenance, mais au dedans régnaient le trouble et la confusion, précurseurs des catastrophes. L'attitude découragée des plus présomptueux, les défiances intestines, les reproches mutuels, tout annonçait que cette machine, disproportionnée à la main chargée de la faire agir, et composée de parties hétérogènes, était près de se dissoudre.

Elle ne tenait plus ensemble que pour reculer. Les 24 et 25 février cette Coalition s'était laissé arracher Troyes, la Seine, l'intervalle de la Seine à l'Aube. Un parc entier et plusieurs milliers de malades, de blessés et de prisonniers étaient restés entre nos mains. De ces débris, les uns avaient été abandonnés dans

Troyes; les autres, atteints au delà par les charges de Kellermann et de Nansouty, venaient d'être enlevés sur les routes de Bar-sur-Seine et de Bar-sur-Aube. Le 26 même phénomène : Gérard et Duhesme reconquirent, au pas de charge, le pont de Doulancourt et Bar-sur-Aube; l'Aube elle-même fut affranchie. L'arrière-garde Bavaroise, en voulant y reprendre pied, attendue à bout portant sur la place de Bar par Duhesme, se brisa contre nos baïonnettes : cinq à six cents morts et prisonniers avaient marqué cet avantage. Et pourtant l'Empereur et sa Garde étaient restés dans Troyes en observation de Blücher. C'étaient donc cent cinquante mille hommes qui fuyaient devant trente mille! Mais qu'importe le nombre des bras où manque la tête? Nos coups redoublés sur la Marne, l'armée rassemblée à Lyon, et cette réapparition de Napoléon sur la Seine, semblaient la leur avoir fait perdre!

Pozzo-di-Borgo, l'ennemi personnel, le plus acharné, de Napoléon, ce Corse devenu Russe, celui dont la haine avait le plus encouragé les Alliés à pousser la guerre à outrance, nous l'a souvent attesté. Combien de fois nous a-t-il raconté toutes les invectives qui remplacèrent alors la haute considération que lui avait acquise, jusque-là, le succès de ses conseils! Hors les Prussiens, les états-majors ennemis, dans leur effroi de se voir engagés si avant au cœur de la France, s'y croyaient pris comme dans un piége. Ils l'en accusaient, ils le chargeaient de malédictions! Ce ministre était devenu l'objet de la réprobation universelle! Chacun, à son approche, ou s'écartait, ou tournait la

tête; tous le fuyaient, et, du faîte de la plus haute faveur, il se voyait tombé, tout à coup, dans l'isolement de la disgrâce!

L'Empereur Alexandre lui-même, entièrement découragé, l'avait alors appelé; il lui avait déclaré : « Que c'en était assez, qu'une marche victorieuse de « Moscou jusque sur le bord de la Seine suffisait; « qu'il ne fallait pas exposer à une seconde journée « de Marengo de tels avantages. Qu'évidemment « Napoléon, soutenu par la France, se relevait! Ne ve- « nait-on pas de retrouver en lui le Général de « l'Armée d'Italie? Il convenait donc de lui céder un « champ de combats pour lui plein de ressources, et « d'aller se replacer au milieu de celles de la Coali- « tion, où l'on traiterait de la paix sur des bases plus « larges et plus acceptables! »

En effet, dans Bar-sur-Aube, le 25 février, un Conseil de guerre s'était encore réuni. Les Chefs Alliés y étaient convenus, que, se détachant à leur gauche, le Prince de Hesse-Hombourg irait, sur la Saône, s'opposer aux progrès d'Augereau; que, à leur droite, Blücher reculerait sur Châlons; qu'au centre, et sans doute afin de gagner du temps pour recouvrer du courage et de la pensée, la grande armée se retirerait sur Langres, où se réunirait un nouveau Conseil.

Ces ordres accrurent le désordre. Le découragement des uns, le mécontentement des autres, en s'entre-choquant, éclatèrent. On a vu la terreur du plus grand nombre; plusieurs, au contraire, se demandaient pourquoi, lorsqu'on était les plus forts, suspendre l'attaque, reculer, laisser respirer l'ennemi? Pourquoi se

disperser ainsi, n'agir que par des ailes aussi distendues, et s'annuler au centre? Les Alliés étaient-ils donc le jouet de la politique Autrichienne? Ces clameurs furent vives sans doute, puisque le Généralissime se crut obligé de commenter, d'excuser même, dans une circulaire, la décision du dernier Conseil!

Mais, en arrière de leur ligne de bataille, l'effet en fut bien plus grand encore. La retraite précipitée de ces trois grands Quartiers Généraux de Souverains nécessitait des ordres d'évacuation, aux hôpitaux, aux réserves et renforts, et aux dépôts intermédiaires. La peur prit à cette longue traînée, disséminée de Troyes à Bâle, au milieu d'une population menaçante! Ce mouvement rétrograde, se propageant par les récits exagérés de tous les échappés de défaites, par l'aspect des longs convois de blessés, de malades qu'avaient faits les marécages de la Champagne, les rigueurs de l'hiver et les excès de la victoire, tourna en déroute.

La commotion de l'ébranlement, reçu à la tête, vibra ainsi, de plus en plus fortement, jusqu'à la base de la ligne d'opérations. Sur ce parcours, l'éloignement grossissant le danger, à mille interprétations, à tous les bruits les plus sinistres se joignirent les appréhensions d'une insurrection générale. La confusion devint extrême. Ces dépôts, ces convois, et jusqu'aux parcs de réserve, partaient en toute hâte et en désordre. Ils reprenaient précipitamment la direction de Bâle. Ils couvrirent toutes les routes des Vosges : leurs escortes s'écoulaient la tête basse, muettes, dans l'attitude la plus humble, au milieu de nos populations accourues sur leur passage, et qui, la veille écrasées par leur inso-

lence, jouissaient avec transport de leur humiliation! Ces Étrangers, quelque nombreux qu'ils fussent, subissaient en silence toutes sortes d'insultes; ils pressaient le pas au bruit de mille imprécations! Et l'on ne s'en tint pas à des menaces : dans les Vosges, nos montagnards tuèrent un général russe et mirent son escorte en déroute; partout ailleurs, tout ce qui s'écarta des colonnes fut saisi et entraîné hors des chemins, au milieu des bois, où le plus grand nombre disparut!

Dès Champ-Aubert Napoléon avait pressenti le découragement de cette foule d'envahisseurs; dans Troyes, tout le lui confirma : ces retraites précipitées, cet empressement pour obtenir un armistice, enfin les aveux que, dans ce désir, plusieurs de nos ennemis laissèrent échapper.

Ceux de Schullembourg, entre autres, furent remarqués. Aide de camp de Schwartzenberg, il avait été envoyé, le 24, en parlementaire à nos avant-postes. Ce Saxon, s'étant présenté chez le général Gérard, sous lequel il avait servi l'an précédent, en avait été bien accueilli. L'Empereur sut que, dans les épanchements de la fin d'un repas, cet officier s'était écrié, à plusieurs reprises : « Que toute leur armée demandait la paix;
« qu'elle était rebutée de la guerre et dans un tel
« désordre, qu'il la voyait tout près de donner une
« seconde représentation de la retraite de Moscou! »
Ce furent ses propres paroles, et il confirma cet aveu par le récit de mille détails irrécusables. Les jours suivants, à Lusigny, les ouvertures, que fit à Flahaut le général Duca, aide de camp de l'Empereur d'Au-

triche, ne furent pas moins significatives. Il lui conseilla, à propos de quelques difficultés, de signer toujours l'armistice, ajoutant que de leur côté il n'y aurait plus à y revenir; qu'une bonne paix s'ensuivrait infailliblement; qu'ils étaient las de la domination russe; que, une fois le feu suspendu, rien ne pourrait les décider à recommencer la guerre, et que pas un Autrichien ne voudrait tirer un coup de fusil de plus contre la France!

Napoléon ne s'abusait donc pas en tenant ces Alliés pour vaincus, puisqu'ils croyaient l'être. Dès lors comment n'en pas profiter, soit en poussant la chance des armes, soit en obtenant, par cet armistice, les bases d'une paix honorable? Mais il ne put ni l'un ni l'autre! D'une part, la clause des bases offertes à Francfort, qu'il mit, avec trop de roideur peut-être, pour conditions à l'armistice, fut, après une longue hésitation, déclinée, comme prématurée, par les commissaires ennemis; de l'autre, ce fatal Blücher, qui, de même que la plupart des hommes opiniâtres, n'avait qu'une idée en tête, celle d'envahir Paris par la Marne, y étant revenu, força l'Empereur à le suivre une seconde fois dans cette direction, et à lâcher prise sur la Seine et l'Aube; en sorte que la négociation de Lusigny demeura presque abandonnée à elle-même, au moment où, plus que jamais, la présence et l'appui des armes de Napoléon y étaient indispensables.

CHAPITRE XI.

Pendant que la grande armée ennemie, déconcertée, reculait ainsi, l'entrée de Napoléon dans Troyes n'avait été que trop remarquable. Les habitants s'étaient précipités en foule autour de leur Empereur. C'était, a écrit un témoin, à qui baiserait ses mains et se presserait contre sa botte! Ils s'enorgueillissaient du moindre contact, criant de bonheur, comme si tous les maux de la guerre étaient finis, et que, désormais affranchis de toutes craintes, ils voulussent improviser un triomphe à leur libérateur!

Malheureusement à ces transports de joie s'étaient mêlés des cris de vengeance, non contre l'Étranger mais contre des compatriotes. A les entendre, des lâches s'étaient bassement prosternés devant les oppresseurs. D'autres avaient été plus coupables : trahissant les couleurs nationales, ils s'étaient ralliés aux ennemis de la France! Plus Napoléon s'était avancé, plus ces cris dénonciateurs s'étaient multipliés, et bientôt les assertions, l'indignation des citoyens les plus honorables, avaient confirmé ces accusations.

Il n'était que trop vrai, des Royalistes, déjà coupables par les éclats d'une joie odieuse à la vue de l'Invasion, puis surexcités par deux émigrés français au service des Russes, avaient osé arborer la cocarde blanche. Deux d'entre eux, encouragés, disait-on, par le Prince Royal de Wurtemberg, avaient, dans une adresse chargée d'une vingtaine de signatures, demandé à l'Empereur Russe le rétablissement des Bour-

bons sur le trône de leurs ancêtres. Vainement Alexandre, leur refusant son concours, les avait avertis de leur imprudence. L'un avait été porter ses vœux au Comte d'Artois, il s'était mis hors d'atteinte; le second était resté.

L'Empereur, à chaque pas arrêté par la foule, entendit ces dénonciations; il s'en émut, s'échauffa à leur chaleur, promit justice; et, rentré chez lui le fouet encore à la main, il ordonna la réunion d'un Conseil de guerre. Le coupable y fut livré. Quant à ses complices, l'Empereur voulut les ignorer; seulement l'hôte de l'Empereur Alexandre fut, dit-on, mandé, sa conduite vivement censurée, et le présent qu'elle lui avait attiré, transmis aux hospices. La destitution du préfet du département, dont l'absence remarquée n'était qu'un accident fortuit, montra seule, en ce moment, quelque colère.

Le malheureux royaliste avoua tout; il fut condamné. L'acte dont il s'était rendu coupable coïncidait avec l'entrée en Franche-Comté du Comte d'Artois, avec l'arrivée de plusieurs lettres secrètes du Prétendant aux principaux fonctionnaires de l'Empire, enfin avec la révolte ouverte des Royalistes de l'ouest et du midi de la France. Napoléon crut à la nécessité d'un exemple. Quand il fallait prodiguer à flots le sang le plus généreux pour défendre notre indépendance, il crut que ce sang criminel ne devait point être épargné. Pourtant, comme autour de lui l'on savait que les cris de grâce prévalaient, on espéra le fléchir; mais cette fois, se redoutant lui-même, il ne prit que trop de précautions pour ne rien entendre.

Les premiers efforts furent donc vains. Toutefois l'un des compatriotes du condamné, écuyer de Napoléon, que d'autres officiers s'offrirent à seconder, promit de les renouveler. Mais bien malheureusement ceux-ci crurent devoir attendre que l'Empereur, en ce moment endormi, se fût réveillé. Dès qu'il ouvrit les yeux, aux premières instances de Mesgrigny il s'émut, céda, et un officier courut au lieu du supplice; mais bientôt il reparut consterné, il était arrivé trop tard de quelques secondes! A cette nouvelle, l'Empereur tomba dans un immobile et long silence. Il en sortit par un geste résigné et ces mots : « La loi le condam-« nait! » Puis, afin de prévenir ces nécessités cruelles, il rappela par un décret de ce même jour, que la loi frappait de mort les actes semblables.

Au milieu de ce triste épisode, noyé dans tant d'autres malheurs, une préoccupation bien autrement grave absorbait l'anxiété générale. Nos négociateurs, comme nos avant-gardes, étaient aux prises, et celles-ci toujours victorieuses. Lusigny, ce lieu désigné pour la paix, Gérard et la guerre venaient de nous en rendre maîtres; Châtillon même allait tomber en notre pouvoir : Châtillon, séjour de ce Congrès où dominait l'Angleterre! C'était là qu'on prétendait arracher à Napoléon Anvers, la Belgique, nos départements du Rhin, ceux des Alpes, et qu'enfin on voulait sa honte et celle de la France; tandis qu'à Lusigny, point d'Anglais, des généraux prussiens, russes et autrichiens seulement, désintéressés sur l'importance maritime des bouches de l'Escaut, et, comme leurs armées, désappointés par six revers. On pouvait donc espérer de

surprendre au découragement de ceux-ci un gage de salut, et, par cet armistice qu'ils demandaient, de leur arracher les bases d'une paix supportable.

C'est pourquoi Napoléon, dès le 24 février, avait expédié Flahaut vers Lusigny, au travers du feu de nos avant-gardes qu'il ne voulut pas qu'on suspendît; c'est encore pourquoi, le 25, fidèle à ses instructions, ce général avait répondu à la proposition du *statu quo* pour ligne d'armistice, en exigeant celle d'Anvers aux Alpes, et surtout en prescrivant l'engagement préalable, pour la paix à suivre, de traiter d'après les bases offertes à Francfort. Mais cette dernière clause, inattendue, avait suspendu les débats : les commissaires étrangers, pris au dépourvu, avaient demandé à en conférer entre eux.

L'ébranlement était si fort chez ces Alliés, la lassitude de la guerre si grande, qu'il y eut deux heures d'hésitation de leur côté et d'espoir du nôtre. Cette espérance se prolongea même dans Troyes; l'anxiété de notre Empereur y fut remarquable. Dans sa perplexité, fatigué d'une attente aussi pénible, il couvrit de mouvements la chaussée de Troyes à Vandœuvres. Pendant les journées des 25 et 26 des courriers, des officiers d'ordonnance, des aides de camp, partant et revenant sans cesse, s'y succédèrent sans intervalle.

En considérant l'activité du génie de notre malheureux Empereur, concentrée tout entière dans cette attente, on croit voir, malgré ses exclamations précédentes, qu'au fond ses prétentions se bornaient à conserver la France de la République et nos frontières légitimes. Pourtant, comme les bases de Francfort lais-

saient espérer plus; comme enfin, dans les négociations subséquentes, ses prétentions, quant au royaume d'Italie, dépassèrent ces bornes, on ne peut là-dessus rien préjuger. Un fait certain, c'est que, loin de s'aveugler comme on le pensait, il montrait en ce moment par son anxiété, que, à ses yeux, sa perte ou son salut dépendait de cet armistice!

Sa proposition fut éludée. Les trois généraux étrangers se récusèrent : ils alléguèrent que leurs pouvoirs se réduisaient à traiter d'une ligne d'armistice. Dès lors la négociation vagua, elle traîna en longueur; Napoléon perdit confiance dans la paix; et, comme la guerre nous était alors favorable, il continua à en appuyer les conférences. Et vraiment, quant à la grande armée fuyant devant lui, le temps pressait; on n'en pouvait donner à des ennemis qui n'étaient réellement vaincus que par eux-mêmes, et auxquels il ne fallait pas laisser le loisir de se reconnaître!

Mais en était-il de même à notre gauche, du côté de Bulow, de Wintzingerode, de Blücher et de leurs cent mille hommes? Sur cette autre ligne d'opération, appuyée par l'armée de Bernadotte, une poignée de soldats, chargée, depuis Sézanne jusqu'à Soissons, de défendre l'Aisne et la Marne, arrêterait-elle leur triple effort? Ces trois armées ennemies étaient-elles aussi sous le charme? Et pourtant la trêve proposée les aurait enchaînées sur place! Elle eût même fait bien plus : elle les eût fait reculer! Flahaut affirme qu'à Lusigny le *statu quo* fut abandonné, qu'on s'y résignait à une ligne d'armistice partant d'Anvers, et qui suivrait d'abord l'Escaut, ensuite la Meuse, enfin le canal de Bourgogne.

C'était là, m'a-t-il dit lui-même, ce que le général Duca l'avait pressé de signer, en dépit même de Napoléon, lui répondant de la paix, lui montrant les Autrichiens, ses compatriotes, dégoûtés de la guerre, choqués des prétentions des Russes, et si indignés des airs de supériorité qu'affectait cette nation orgueilleuse, qu'ils en étaient devenus plus ennemis que de la France.

L'Empereur, malgré ces communications officieuses de l'Autriche, persista dans sa résolution désespérée. En effet, les bases de Francfort étant déclinées, un armistice, au sein de la France, ne le livrait-il pas sans garantie à l'odieux Congrès, à la haine avide et intéressée de l'Angleterre, à l'insupportable mutilation de l'Empire, à la chaîne honteuse de nos anciennes limites? Et puis, dès que la guerre ne s'interposerait plus entre ses ennemis extérieurs et intérieurs, comment ne pas voir d'avance cette foule d'intrigues sortant de Paris, et leurs trahisons, perçant bien plus facilement une aussi longue ligne d'armistice que les qui-vive et les feux de nos mobiles avant-postes? Ainsi cette suspension d'armes ajouterait à la guerre étrangère une guerre intestine; elle mettrait à nu toutes nos faiblesses; elle désarmerait sa Renommée, elle la dépouillerait de son prestige! Cette trêve, sans la garantie de nos frontières naturelles, ne lui parut donc bonne à rien; la guerre lui sembla offrir plus de chances; c'était son élément, il s'y confia! On savait que le département-frontière de l'Ain venait de s'insurger contre l'Invasion. On voit qu'il restait en dehors de la ligne d'armistice proposée: Napoléon exigea qu'il y fût com-

pris. Il déclara : « Que jamais il n'abandonnerait vo-« lontairement à l'ennemi, des Français qui s'étaient « dévoués à sa cause! » C'était demander aux Alliés l'évacuation de la France ; ou, si l'on veut, c'était toujours les bases de Francfort, que, à défaut de la déclaration refusée, indiquerait cette ligne d'armistice. Cette réponse termina tout. Dès lors Flahaut, de qui je tiens ces détails, n'attendit plus que son rappel. Évidemment, m'a-t-il dit, à ses yeux mêmes, l'Empereur ne voulait plus d'armistice!

D'ailleurs, en ce moment, et dans le Conseil des Coalisés, de grandes résolutions venaient d'être prises. Une voix prédominante, la voix la plus ennemie de la France, celle de l'Angleterre, s'appuyant des passions vindicatives des Prussiens et de l'orgueil Russe, venait d'y relever les cœurs, d'y ranimer les courages, et d'y rétablir l'ensemble! Castlereagh avait décidé les Souverains Alliés : premièrement, à autoriser Blücher à reprendre son attaque sur la Marne; secondement, à appeler du nord, à l'aide de ses quarante-huit mille hommes, les cinquante mille Russes et Prussiens de Bulow et de Wintzingerode; troisièmement, il les avait, à force de subsides, déterminés à signer, le 1er mars, le funeste traité de Chaumont, précurseur de celui de la Sainte-Alliance! Son exécution contre la France, depuis la chute de l'Empire, en a trop bien montré les clauses pour qu'il soit besoin ici de les reproduire. Quatrièmement enfin, il venait d'obtenir que, à Châtillon, un dernier ultimatum, avec un délai fatal, serait imposé à Napoléon.

Arrêtons-nous ici; reprenons haleine sur ce dernier

sommet : nous n'avons plus qu'à descendre! Les dernières lueurs de notre fortune sont près de s'éteindre; le sort, trop tenté, va se montrer contraire! Ou plutôt, et pendant les derniers instants d'une lutte si inégale et si sanglante, nos succès, tout glorieux qu'ils vont être encore, seront ou si cher achetes, ou tellement entremêlés de revers et de découragement; ils seront si disproportionnés avec le danger, et si activement combattus par les trahisons de l'intérieur, qu'ils n'auront pu retarder que de quelques jours seulement la captivité de notre capitale, la chute de Napoléon, et la première et si déplorable mutilation de la France!

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

« sa première attaque, dégager ainsi la grande
« armée, et venger sur la Marne, jusque dans Meaux,
« ses quatre revers! »

On a vu que Castlereagh venait de décider les Alliés à le laisser faire en appelant du nord, à l'aide de son agression, Bulow et Wintzingerode. Mais le fougueux Blücher ne les avait pas attendus. Il avait aussitôt repassé l'Aube, détruit les ponts derrière lui, et, dès le 24 février, poussant sur Sezanne et le Morin, il y avait atteint Marmont, faible de 5 à 6 mille hommes.

De son côté, depuis le retour de Napoléon de la Marne sur la Seine, Mortier avait repris Soissons. Il y avait placé quatorze cents braves Polonais sous un général Moreau de bien funeste mémoire. Château-Thierry, par son ordre, était occupé par Vincent et quelques centaines de chevaux. Lui-même venait de se poster entre deux, à Villers-Cotterets, avec quatre à cinq mille hommes.

C'étaient donc de Soissons à Sezanne, sous nos deux maréchaux, dix à onze mille combattants seulement, contre Blücher et quarante-huit mille hommes, que Bulow, Wintzingerode et cinquante mille autres Russes et Prussiens venaient seconder.

Cependant Blücher, certain que, selon sa coutume, l'Empereur a presque tout attiré à lui, et qu'il peut attaquer Marmont du fort au faible, a d'abord marché, tête baissée, contre ce maréchal. Un premier choc de cavalerie fait sentir à celui-ci qu'il n'a d'autre ressource qu'une retraite précipitée. Toutefois, atteint sur le Morin, il a fait, à coups de canon, respecter sa fuite; puis, la dirigeant habilement vers Mortier qu'il

a prévenu à temps, il a rejoint ce maréchal, le 26, à La Ferté-sur-Marne. Mortier accourait par la rive droite ; la Marne le couvrait, il la passe, en brise le pont derrière lui, et, devant les cinquante mille hommes de Blücher, il vient ranger, à côté des cinq à six mille soldats de Marmont, ses quatre mille hommes !

Tous deux devaient s'aider d'un obstacle pour se mettre en travers de l'Invasion. C'était à Trilport et à Meaux qu'il fallait aller l'arrêter derrière la Marne ; à peine le lendemain en eurent-ils le temps. L'ennemi nous serrait de si près, que ma brigade, en arrivant de Villers-Cotterets, jetée dans Reuil le 26 au soir, n'en put sortir le 27, et rejoindre le Duc de Trévise à Trilport, qu'en se faisant jour à coups de sabre. Le pont de Trilport nous sauva ; mais il était si mauvais, qu'il fallut le passer pas à pas, à pied, sur une file, et avec intervalles. Pendant ce défilé l'ennemi arriva, Ricard nous défendit ; après quoi, traversant la Marne à son tour, il en détruisit ce passage.

Nous continuâmes ; et bientôt, en vue de Meaux, Marmont et Mortier prirent position. Là, nous figurant la guerre finie pour cette journée, ma brigade fut placée sur deux lignes, en dehors du faubourg, face à Trilport, sa gauche aux dernières maisons qui bordaient la grande route, et sa droite prolongée vers le Cornillon : c'est un faubourg de Meaux que la Marne sépare de cette ville. Tranquilles à l'abri de cette rivière nous nous reposions, quand tout à coup, de l'autre rive, sur les hauteurs à ma droite, une batterie russe, se démasquant, me tua plusieurs chevaux ; puis, se retournant, elle protégea contre le faubourg du

Cornillon une vive attaque. C'était Sacken; son premier élan, en renversant deux bataillons de nos gardes nationaux mal commandés, leur enleva ce faubourg, le pont et la porte même de la ville, dans laquelle il pénétra.

Marmont s'était chargé de la défendre; on venait de le surprendre, ce qui lui arrivait souvent, soit que son orgueil répugnât à croire qu'on osât s'attaquer à lui, ou que, se plaisant surtout dans les hauteurs du commandement, il en négligeât les détails. Mais alors, et comme s'il avait à punir une insulte, d'autant plus impétueux il courut, l'épée à la main, à cette porte avec ses officiers, et, sans compter, chargeant aussitôt, il culbuta l'ennemi dans le faubourg, et en reprit le pont qu'il avait dédaigné de rompre; lui-même le fit cette fois détruire sous ses yeux, Pelleport, qui le secondait, ayant été blessé. Notre position ainsi assurée pour vingt-quatre heures, il envoya Fabvier à Paris demander un prompt secours.

On n'y songeait qu'à l'armistice, et à célébrer l'arrivée des prisonniers et des drapeaux ennemis pris sur la Seine. Le canon de joie des Invalides empêchait d'entendre celui de Blücher, menaçant la dernière ville qui se trouvait entre l'Invasion et la capitale. Six mille conscrits seulement, et huit batteries prêtes, s'y trouvaient alors. Fabvier alla les demander au Duc de Feltre. Ce ministre l'envoya au Roi Joseph, lequel, par susceptibilité ou incertitude, se retranchant sur ce qu'on ne s'était pas d'abord adressé à lui, le renvoya au ministre. Le fait était que tous les deux, surpris et effrayés, ne savaient à quoi se résoudre.



Quelque pressant que fût le danger, ils craignaient, avant tout, le mécontentement de l'Empereur, et d'agir sans ordre. Enfin, contraints à se décider, mais ne faisant rien qu'à demi, ils partageaient ce reste de forces de manière à les rendre partout insuffisantes, quand arriva de Troyes l'ordre du maître, qui avait prévu le danger et fit tout marcher à notre secours.

Cependant Sacken lâchait prise en face de nous; il se prolongeait vers Lagny, par delà notre droite. Mais nos maréchaux, peu inquiets de ce côté, songeaient plutôt à leur gauche. Quelqu'étroite que fût l'Ourcq, cette rivière étant sur ce flanc leur seule sauvegarde, ils en firent rompre tous les passages, sans les garder, même celui de Lisy, par où le général Vincent, en se retirant de Château-Thierry, venait de nous rejoindre. Le temps leur manqua pour cela, et aussi les hommes. Néanmoins ma brigade fut poussée, le soir même, sur Varrèdes, mes grandes gardes vers l'Ourcq, et la nuit ainsi que les premières heures du lendemain 28 furent tranquilles. Mais, vers onze heures, une de mes reconnaissances, longtemps attendue, rentra incomplète. Les Prussiens l'avaient surprise entre mes postes et la Thérouanne. Cette rencontre n'était que trop significative : la Marne, l'Ourcq, la Thérouanne même, étaient donc franchies, Meaux tournée et prise à revers, Claye aussi menacée, et dès le lendemain Paris, d'où le secours de six mille recrues sortait à peine, pouvait voir Blücher à ses portes!

Mortier n'hésita point. Avec quatre mille hommes il ne pouvait songer à se défendre, il attaqua! Nous marchâmes aussitôt; Vincent et sa cavalerie à gauche



dans la plaine; Christiany et son infanterie, à droite sur la grande route; les Gardes d'Honneur, entre deux. La cavalerie Prussienne fut d'abord rejetée par la nôtre derrière la Thérouanne; leur infanterie, postée à gué à Trêmes, fut attaquée de front, tournée à droite par Christiany, et dépostée de vive force.

C'était l'avant-garde de Kleist. Paris alors imposait encore. Ce Prussien était de tous les Alliés celui qui venait de menacer de plus près notre capitale. Déjà étonné de son audace, quand il vit son avant-garde battue, et du même coup sa retraite coupée sur Lisy, le pont de cette ville, qu'il avait fait rétablir, il l'envoya rompre on ne sait pourquoi. Quant à lui-même, avec dix mille hommes contre trois mille, acceptant la défensive, il recula, depuis quatre heures du soir jusqu'à minuit, sur la grande route de Soissons, en remontant l'Ourcq jusqu'à Neufchelles.

Nous le poursuivîmes avec tant de bonheur que, à onze heures du soir, les Gardes lui enlevèrent encore un dernier poste. Les cavaliers ivres, qui le défendirent, se ruèrent au milieu de nos escadrons que, en avançant dans l'obscurité, je venais par précaution d'échelonner à grandes distances, sur la gauche de la grande route. On enveloppa ces furieux; il fallut les tuer pour s'en débarrasser, car ils ne voulurent pas se rendre.

Il était minuit quand Marmont nous rejoignit à May, où il s'arrêta. Mortier était resté en observation à Beauval et devant Lisy. Cette poursuite acharnée inquiéta l'ennemi; elle accrut sa crainte. Nous jouissions de notre succès sans le comprendre. Dans cette journée



critique, où nous eussions dû être culbutés sur Claye par trente mille hommes, la perte de l'ennemi avait été triple de la nôtre; à quoi il faut ajouter celle de plusieurs lieues de terrain, du pont de Lisy, et de l'offensive.

Un jour était gagné sur l'Invasion, et c'était beaucoup sans doute; mais ce répit donnerait-il à Napoléon le temps d'arriver à notre secours? Dans quelques heures Blücher, d'autant plus pressé d'en finir, n'allait-il pas nous accabler de toutes ses forces? En effet, le lendemain, 1er mars, l'Ourcq se montra bordée d'une multitude d'ennemis. Quelques milliers de Russes nous fusillèrent à Lisy, de la rive gauche, comme pour préparer un passage; quinze mille autres et seize mille Prussiens, remontant ce cours d'eau, se présentèrent, en colonnes profondes, à Crouy et à Gêvres. En même temps Kleist, sur la même rive que nous, et plus fort à lui seul que nos deux maréchaux, ressortait du défilé de Neufchelles, s'apprêtant à fondre sur Marmont. Ainsi, menacés en tête, en flanc gauche, et dans nos intervalles, nous restâmes déployés, faisant face de toutes parts et la meilleure contenance qu'il nous fut possible, mais fort inquiets. Nos maréchaux, attentifs, étaient décidés à tomber sur les premiers qui tenteraient un passage. C'était là, en effet, notre seule ressource; mais qu'en espérer? Que faire contre une attaque, sur quatre points, de cinquante mille hommes contre huit à dix mille, et quand cette agression semblait devoir être simultanée?

Heureusement ils ne la tentèrent que partiellement, vers la fin de la journée, et à Gêvres seulement.



Langeron, à la tête de vingt mille hommes, en ayant rétabli le pont, lança Kapsewicz sur notre rive, cinq mille hommes contre deux mille. D'abord notre cavalerie fut repoussée; mais Marmont accourut, il précipita si résolûment son infanterie contre ces Russes, que Kapsewicz mesura la force de Marmont à l'audace de ce maréchal, se tint pour vaincu, repassa l'Ourcq, et laissa sur place six ou sept cents morts, blessés et prisonniers.

Le jour, qui semble si long à la défensive, s'écoulait; la nuit enfin arriva et suspendit tout. Ce second jour d'une lutte si inégale eût dû être notre dernier jour, et non-seulement nous étions encore debout, mais entiers, mais victorieux et maîtres du champ de bataille! Étonnés, nous nous félicitions de tant de fortune; nous en rapportions le bonheur à nos maréchaux. Et en effet, dans une position aussi périlleuse, leur audacieuse habileté avait été au-dessus de tout éloge. La confiance des nôtres s'en accrut; aussi, quand, vers dix heures du soir, les six mille recrues de Paris et leurs huit batteries nous rejoignirent, ce fut avec une fierté de vétérans que nos plus jeunes Gardes les accueillirent.

CHAPITRE II.

Cette disposition des esprits fut heureuse, car l'aspect seul de ce secours n'était que trop fait pour nous montrer l'excès de notre détresse. Qu'on se

figure des files allongées et traînantes d'adolescents, la plupart grêles, à demi vêtus, ployant sous le poids de leurs sacs, et de leurs fusils qu'ils ne savaient pas charger, qu'ils pouvaient à peine porter, et dont la plupart se servaient pour soutenir leur marche chancelante, en sorte que, remplis de terre, ils devenaient entre leurs mains une arme inutile. Leur halte au milieu de nous fut plus déplorable encore. Ces pauvres recrues, mourant de faim, grelottant de froid, ne savaient comment établir leurs bivouacs et les approvisionner : ils erraient dispersés autour des nôtres, implorant notre aide, nous demandant un refuge, se désespérant, se perdant dans l'obscurité et s'appelant à grands cris les uns les autres.

Ce renfort était un nouveau danger, c'étaient des gens de plus à défendre; et pourtant leur arrivée, si peu martiale, eut un succès dont nos efforts des trois jours précédents furent couronnés.

Pendant que le spectacle décourageant de leur impuissance redoublait notre inquiétude pour le jour suivant, le tumulte de leur désordre, leurs clameurs, le bruit des quarante-huit canons et des nombreux caissons qu'ils traînaient avec eux, avaient éveillé l'attention des Coalisés. Ils crurent que de formidables renforts, sortant de Paris, venaient d'accourir à notre aide. Dès lors Blücher, renonçant à forcer le passage de l'Ourcq en face de nous, et à nous envelopper, retire ses corps de Lisy, de Crouy et de Gêvres; il les concentre vers Fulaisnes. Dès le matin il leur fait passer la rivière derrière Kleist; il se persuade que désormais, pour nous attaquer de plain-pied sur notre

rive, il lui faut la réunion de toutes ses forces. Les premières lueurs du jour du 2 mars montrèrent donc à nos yeux, de plus en plus émerveillés, tout le cours de l'Ourcq, jusqu'à Fulaisnes, entièrement dégagé d'ennemis! Nous ignorions, il est vrai, que quarante-six mille hommes, s'entassant dans le défilé de Neufchelles, s'apprêtaient à en déboucher sur notre flanc gauche. Nous aurions dû, au reste, le désirer. Il n'était plus temps d'enlever Paris par surprise à notre Empereur, l'occasion en était passée. Napoléon, en ce moment, arrivait à La Ferté-sur-Marne, et Blücher, s'engageant un jour de plus entre nous et lui, pris entre deux feux, n'aurait plus été maître de sa retraite.

Ainsi, dans cette marche dérobée de Blücher, et qui devait être si rapide, on avait vu dix mille hommes, pendant trois journées entières, en repousser et maintenir de plain-pied à leur gauche un nombre pareil, et en même temps, couverts par un filet d'eau large de quelques mètres, en tenir quarante mille autres en échec devant cet obstacle! Paris avait été sauvé cette fois encore : nos maréchaux avaient donné le temps à l'Empereur d'accourir de Troyes, et, sur l'Ourcq et l'Aisne, comme une première fois sur le Morin et la Marne, d'accabler Blücher d'un second désastre!

Pourtant, quelle qu'ait été l'habile audace de nos maréchaux, de même que dans bien d'autres succès de guerre, il faut chercher l'explication de celui-ci moins dans nos mérites que dans les fautes de notre adversaire. Le 27, après avoir poussé Sacken à notre poursuite sur Trilport et le Cornillon, arrivé à La Ferté-

sous-Jouarre, lorsqu'il avait vu tous les passages détruits sur la Marne, inquiet, et se souvenant de ses quatre défaites, il avait plutôt regardé derrière lui que devant lui, et, rappelant ses corps à La Ferté, il y avait passé la Marne. Son but avait été de se couvrir de cette rivière contre l'arrivée possible de l'Empereur, et tout à la fois de tourner nos deux maréchaux dans Meaux, par Lisy, pour les couper ou les repousser sur la capitale. C'était prétendre, en se mettant en défense d'un côté, attaquer de l'autre, et marcher, comme en fuyant, à la plus grande des conquêtes!

Le 28 son armée, comme son esprit, avait été partagée par cette double préoccupation. Une moitié, sur la rive droite de la Marne, avait marché sur Lisy; l'autre moitié était demeurée sur la rive gauche, de La Ferté à Sameron; écoutant sans doute si, du côté de la Seine et de Napoléon, il n'arrivait pas derrière elle quelque bruit de guerre. Il en était résulté cette attaque, sans ensemble et mal soutenue, au travers de Lisy et de l'Ourcq, sur Gué-à-Trême, où son avant-garde s'était fait battre.

Le 1er mars même spectacle et plus extraordinaire encore. Cette fois il a, tout entier, passé la Marne, relevé son pont, et, plus tranquille sur ses derrières, il a réuni contre nous toutes ses forces. Un mince cours d'eau seul sépare son armée d'une poignée d'hommes. L'un de ses corps, maître du passage de Neufchelles, est même sur l'autre rive et sur notre flanc gauche; et pourtant, pendant tout ce second jour, errant indécis sur ce ruisseau, quand vers Gêvres seu-

lement il en tente le passage, cet effort a été si mal soutenu, que les cinq mille hommes qu'il a risqués se sont laissé battre par deux mille!

Voilà donc deux jours que, remontant de plus en plus ce filet d'eau, il n'a pu vaincre un si faible obstacle. Le troisième jour, le 2 mars, il le remonte plus encore, et, couvert par Kleist, il le passe enfin à Fulaisnes, rêvant toujours une victoire, Paris, et une entrée triomphale! Mais alors tout change soudainement! Un premier coup de canon de l'Empereur gronde derrière lui sur La Ferté. A ce bruit, que, dans sa préoccupation, il avait déjà cru chaque jour entendre, il lâche prise, il tourne bride, et sa fuite éperdue nous prouve que, pendant sa marche agressive, si audacieuse en apparence et en réalité si timide, ce maréchal, surnommé « *En Avant*, » a été bien moins préoccupé d'avancer que de pouvoir reculer et de s'assurer d'une retraite!

Cette retraite ne valut pas mieux que son attaque. Dans son effroi, il indiqua pour refuge à ses quatre corps Soissons, dont il n'était pas le maître! C'était seulement la veille qu'il avait donné cette même ville pour point d'attaque à Bulow et à Winzingerode, s'avisant bien tard que le concours de ces cinquante mille hommes pourrait ne lui être pas inutile.

Dès lors, entraînant après lui Yorck et Sacken par La Ferté-Milon, il gagna précipitamment, vers Neuilly-Saint-Front et Oulchy, les routes qui de Château-Thierry conduisent à Soissons. Ses deux autres corps, Kleist et Langeron eurent l'ordre de le suivre; mais, engagés devant nous au delà de l'Ourcq, ils avaient à

se retirer des défilés de Neufchelles et de Mareuil, où ils se trouvaient entassés. Kleist paya d'audace : il nous masqua sa retraite par une attaque. Cependant, forcé de combattre tout le jour pour protéger, derrière lui, l'écoulement de Langeron par Fulaisnes, il fut repoussé par Marmont, et au moment d'être entamé. La valeur du jeune Blücher, fils du Maréchal, et la défense du village de Mareuil cachèrent le désordre de la fuite de ce corps, et en sauvèrent l'arrière-garde. Elle nous échappa, dans la nuit du 2 au 3 mars, jusque vers Neuilly-Saint-Front, où nous la retrouvâmes ainsi que l'Ourcq. Cette rivière, quelque faible qu'elle soit à cette hauteur, nous l'eût livrée, si l'un de nos généraux de cavalerie n'eût manqué de promptitude.

Mais enfin l'ennemi était rejoint, et obligé de se retourner pour se défendre. Il s'arrêtait : il lui fallait disputer l'Ourcq à son tour; nous nous en applaudissions; nous savions que l'Empereur accourait, suivi de vingt-cinq mille hommes; que, en trois jours, du 27 février au 2 mars, il avait franchi, par Arcis, Hérébisse et Esternay, l'intervalle de Troyes à La Ferté-sur-Marne; que, en même temps, Victor et le Duc de Padoue avaient, de Bussières et de Vieux-Maisons, gagné directement Château-Thierry; et que, en cet instant, le 3 mars, atteignant lui-même, à toute course, Bezu et Rocourt sur la route de Soissons, Napoléon, pendant que Blücher nous tenait tête, le tournait, et qu'il dépassait la gauche de ce Prussien, en se précipitant sur Micy, par Fère, Fismes et Braisnes. Dès lors, prévenu sur la Vesle et l'Aisne, enfermé entre nous et ces deux rivières, Blücher, dans le désordre de sa fuite, acculé

sur l'Aisne et sur Soissons, allait enfin être ou détruit ou contraint de mettre bas les armes.

Déjà le vieux Feld-Maréchal, troublé, cherchait des yeux un passage pour s'échapper; ses regards, de toutes parts repoussés, étaient forcés de se reporter sur l'Aisne; mais le pont de Soissons lui était interdit. Quant à ses pontons, ils étaient engravés dans nos traverses : il les appelait vainement à son secours! Le temps, l'Aisne, Soissons et nos routes défoncées, nous le livraient donc; il était vaincu d'avance, quoique toujours plus nombreux que nous; Napoléon était là, sa présence nous valait une armée! On a donné cent voix à la Renommée, mais elle a plus de bras encore!

Ainsi la Coalition, mutilée dans l'une de ses armées les plus lestes et dans son chef le plus acharné, allait être frappée mortellement, quand l'un des nôtres, Moreau, ce funeste commandant de Soissons, la sauva! Blücher, éperdu et sans refuge, était déjà sous notre main, Moreau lui livra ce passage; et, de vaincu et pris qu'il était, avec cinquante mille hommes sur la rive gauche de l'Aisne, ce Maréchal se retrouva sur l'autre rive, non-seulement à couvert de nous, mais à la tête de cent dix mille hommes!

Ce fut le 3 mars que ce cruel malheur arriva! Nous l'ignorions. Comment supposer que Soissons, tombeau du brave Rusca, dont la première reddition venait de faire livrer deux de nos généraux à des Conseils de guerre, reprise, réparée depuis quinze jours, et qu'un nouveau commandant défendait avec une artillerie nombreuse et une garnison d'élite, ne fût pas restée Française! Le lendemain, 4 mars, ma brigade,

après avoir franchi le dernier repli de l'Ourcq, poussait avec confiance l'arrière-garde ennemie contre les remparts; nous nous étonnions de ne plus trouver de résistance, lorsque, arrivés en vue de cette ville, un coup de canon en sortit et me couvrit de terre, au moment où mon cheval, en franchissant le fossé, s'abattait sous moi. A ce coup imprévu, un cri de surprise partit de nos rangs! « Quoi! Soissons tirer sur nous! Soissons ne serait plus à nous! Soissons serait prise! » Il n'était que trop vrai. Déjà Blücher, sauvé, s'y abritait. Ses remparts, contre lesquels toutes nos manœuvres tendaient à l'écraser, étaient devenus son refuge. Saisis de dépit et de douleur, nous demeurâmes consternés! Alors commença contre Moreau ce murmure de malédictions que bientôt répéta l'armée entière.

L'avant-veille au soir, 2 mars, aux premières attaques, par la rive droite, de Bulow et de Woronzow, le canon de Soissons avait victorieusement répondu; et pourtant, dans la nuit suivante, les sommations insidieuses d'un certain Martens, capitaine Prussien, en avaient ébranlé le commandant. Le malheureux Moreau, l'esprit frappé, dit-on, du sac d'Auxerre, dont il avait été cause en voulant en vain la défendre, n'avait songé qu'à ne plus renouveler ailleurs un pareil désastre. Dans l'importance de son poste il avait donc, avant tout, vu le danger du pillage de cette ville, la conservation de quelque artillerie confiée à sa garde, et le salut de sa garnison. Comme si la citadelle était là pour la garnison, et non la garnison pour la citadelle! On l'avait laissé libre de sortir avec armes et bagages. Ces concessions eussent dû l'éclairer, elles l'aveuglè-

rent : dans la matinée du 3 mars, il avait signé notre perte et son déshonneur!

Jusque-là cette faute, quelle qu'en fût l'énormité, avait des exemples; mais ici s'ajoute une sorte de fatalité. Elle se montre par l'inconcevable obstination de ce général dans l'aveuglement le plus manifeste. En effet, cette funeste capitulation convenue, l'ennemi lui-même en avait suspendu la consommation. Bulow, qui le croirait? avait ajourné la prise de possession de ce passage! Il avait disputé sur quelques canons, qu'il ne voulait pas laisser échapper. En ce moment le bruit des nôtres qui se rapprochaient, les imprécations, l'indignation de sa brave garnison Polonaise, tout semblait se réunir pour éclairer enfin Moreau, et le rappeler à son devoir. Mais cet insensé, qui eut le courage de défendre sa capitulation contre Bulow, n'eut point l'inspiration de saisir cette occasion pour la rompre. C'était Woronsoff qui avait mis fin à cette vaine contestation : « Laissez, s'était-il *écrié*, « laissez à ce commandant toutes ses pièces! Donnez-« lui les miennes même, s'il l'exige; mais qu'il parte! « Qu'il nous livre à l'instant ce passage, et, croyez-« moi, le marché sera trop bon encore! » Bulow céda; Moreau fut satisfait, et la dernière chance de notre salut, perdue sans retour!

Voilà comment, le 3 mars, vers deux heures de l'après-midi, l'heureux Blücher, qui ne savait plus où fuir, avait vu les ponts-levis de Soissons s'abaisser, et ses portes s'ouvrir à sa retraite! Aussitôt, appelant tous les siens, il s'était précipité dans ce refuge. C'est encore pourquoi, ce soir-là même, Kleist et Langeron,

que nous arrêtions sur l'Ourcq, pendant que l'Empereur arrivait sur leurs derrières, avaient disparu devant nous. La nuit, le jour qui suivit avaient à peine suffi au ralliement de cette armée effrayée et à l'écoulement, par Soissons, au delà de l'Aisne, de ses corps et de ses bagages.

CHAPITRE III.

Le lendemain de ce malheur, le 4 mars au matin, l'Empereur l'ignorait encore. Dès la veille, 3 mars, et depuis deux heures après minuit, il avait, de La Ferté-Sur-Fismes, par Château-Thierry, Bezu et Rocourt, entraîné, au pas de course, toutes ses colonnes! Pendant qu'il se hâtait sur une route solide, le trouble, la précipitation de Blücher fuyant à travers champs, le désordre de ses corps, une foule de traîneurs égarés et d'équipages embourbés, tombant entre nos mains, avaient persuadé Napoléon qu'il allait enfin porter aux Alliés un coup décisif! Il pensait que, en raison de nos défauts comme de nos qualités, dont l'effet est partout le même, la destinée de chaque homme est constante, et que l'imprévoyant Blücher, coupé de Reims, de Berry-au-Bac, et acculé contre Soissons, allait, en succombant aux pieds des murs de cette ville, y retrouver une catastrophe pareille à celle de Lubeck, en 1806, et un désastre plus complet que celui de Montmirail!

Agité de cet espoir, dans la soirée du 4, il avait at-

teint Fismes ; et impatient, malgré la marche forcée de ces deux jours, il venait de lancer sur Braisnes, sans leur permettre de repos, ses quatre escadrons de service, lorsque, à peine avait-il mis lui-même pied à terre, un officier de Marmont arriva. Alors retentit dans le Quartier Impérial la fatale nouvelle ! A ce coup de foudre, tout s'y transforma : l'ardeur, en indignation ; le bonheur, en anxiété ! Dans ces moments extrêmes, où de chaque heure pouvaient dépendre de si grandes destinées, six journées entières de fatigues excessives étaient perdues ! La poursuite décisive de la grande armée ennemie, déjà si décontenancée, se trouvait avoir été vainement abandonnée ! Le juste espoir qui en avait si inopportunément détourné l'Empereur, était déçu ! Tel que les spectres d'Homère, cet espoir s'évanouissait devant ces mêmes remparts, aux pieds desquels Napoléon avait cru qu'il allait enfin se réaliser !

Dès ce moment sa figure s'assombrit. Ses secrétaires, ses serviteurs les plus intimes, le remarquèrent. Hubert, entre autres, l'un de ses valets de chambre, et le plus distingué par son éducation, son esprit, ses talents et son caractère, m'a répété maintes fois, ce sont ses propres paroles : « Que, à dater surtout de ce jour « fatal, un sentiment pénible, une empreinte de mélan- « colie, de malheur même, contracta constamment « les traits de son maître infortuné. Que, depuis, il y « chercha vainement ce sourire bienveillant et d'une « si attrayante aménité, qui donnait à sa physionomie, « parfois terrible, une expression d'une grâce si tou- « chante, qu'on en conservait le souvenir comme

« d'un bienfait, ou de la plus douce des récompenses.
« Dès lors, ajoutait-il, ses sourires furent forcés, pé-
« nibles, et, dans son intérieur, une profonde tristesse
« devint le fond le plus habituel de la plupart de ses
« mouvements, de sa voix, et de toutes ses habitudes. »

Quant à ses paroles à cette funeste nouvelle, on distingua celles-ci : « Je tenais ce fou de Blücher dans « les replis de l'Aisne! Et voilà qu'on lui ouvre Sois- « sons; qu'on lui en livre le pont même sans le rom- « pre! La mort de Rusca a dérangé tous mes plans! « C'est ce malheureux Moreau qui nous perd! Ce nom- « là est devenu fatal à la France! »

Ces derniers mots, Rumigny m'a dit que, peu de jours après, il les lui entendit répéter avec un dépit concentré. A Fismes, on remarqua qu'ils furent prononcés avec une sorte de résignation. On comprit que, tels que les hommes à grandes destinées, Napoléon comptait avec le sort! Il avait vu, avec un surcroît d'inquiétude, que, dans ces six derniers jours, deux fois la saison lui avait manqué. Il se plaignait de ce que, ainsi qu'à Brienne, une pluie malencontreuse, à son départ de Troyes, venait de ralentir sa marche dans les boues d'entre la Seine et la Marne; puis, de ce que, ayant atteint entre la Marne et l'Aisne des routes solides, quand ce dégel, sans nous arrêter, aurait engravé Blücher entre l'Aisne et l'Ourcq, un retour subit d'hiver, favorisant son ennemi, venait d'en hâter la fuite!

Tout d'ailleurs lui indiquait que l'époque critique de cette lutte désespérée était arrivée! Depuis le 27 février, pendant ces six journées de vaines manœuvres, l'horizon s'était chargé, de toutes parts, de nuages de

plus en plus menaçants. L'arsenal de La Fère venait de s'ouvrir, sans résistance, devant quelques centaines de Prussiens : cent canons, un matériel de vingt millions, y étaient tombés entre leurs mains. En même temps nos deux ennemis les moins ardents, l'un, Bernadotte, qu'un souvenir mal éteint de la Patrie et, dit-on, le fol espoir de remplacer Napoléon portaient à nous ménager, se trouvait contraint de joindre à Blücher une part de son contingent; l'autre, l'Empereur d'Autriche, que son caractère et Metternich faisaient hésiter à renverser dans son Gendre le rival d'Alexandre, l'ennemi de Frédéric, et le génie dompteur de l'esprit révolutionnaire, allait être entraîné dans la politique haineuse et intéressée de l'Angleterre.

De ce côté un autre malheur, une défaite du Duc de Reggio, venait d'être la cause de ce revirement de notre fortune. Le 27 février, jour de son départ de Troyes, l'Empereur, afin de cacher son absence à Schwartzenberg, avait envoyé aux corps séparés de Macdonald et d'Oudinot l'ordre de marquer sur leurs positions son Quartier Impérial, d'en menacer l'ennemi, et de le contenir par ce simulacre de sa présence. Il espérait ainsi gagner le temps d'anéantir Blücher; et c'était ce jour-là même que le maréchal Oudinot, surpris et battu par Wittgenstein, avait perdu l'Aube et l'offensive!

Le corps de ce maréchal, fort de seize mille hommes, arrêté dans le val de l'Aube, en colonne de marche, s'y reposait. Des hauteurs bordaient son flanc gauche depuis le pont de Doulaincourt, qu'il avait passé et qui était sa seule retraite. Ces hauteurs le dominaient;

elles étaient à portée de l'ennemi, et le lui cachaient. Malheureusement il avait négligé de les occuper, et même de s'y éclairer : sécurité qui étonne d'autant plus que, en même temps, par un excès de précautions dans une marche agressive, il avait laissé une partie de son artillerie et de sa cavalerie, ainsi que Pacthod et quatre mille cinq cents hommes, à Magny-le-Fauchard, à quatre lieues de lui, derrière l'Aube et le pont de Doulaincourt.

Wittgenstein, bien informé, marcha à ces hauteurs. Il prétendait s'en emparer, et, se précipitant de leurs crêtes, surprendre le flanc de la colonne française, la culbuter sur son flanc opposé, et l'écraser contre l'Aube ou l'y noyer. Un hasard et la valeur du Duc de Reggio le sauvèrent de ce désastre, mais non d'un échec qui, dans ce moment décisif, releva le cœur des Alliés et leur fit reprendre l'offensive.

Il était dix heures. Wittgenstein, avec cinquante mille hommes et cinquante canons, se prolongeait sur les crêtes, d'où il allait dominer et foudroyer inopinément notre colonne, quand par bonheur quelques-uns de nos fourrageurs, l'apercevant, coururent avertir le maréchal. L'alerte fut, dit-on, si vive, qu'Oudinot, oubliant d'appeler à son secours Pacthod, sa division et deux mille cinq cents chevaux qui restèrent inutiles, ne songea qu'à monter rapidement, avec neuf mille vieux soldats qu'il avait sous la main, sur ce coteau, celui d'Arentières. Il en chassa la tête de colonne ennemie, et, s'y déployant, il changea cette surprise de flanc en un combat de front, qui le sauva. Pendant six heures il disputa, et couvrit de six mille morts et bles-

sés des deux parts, ce champ de bataille, dont il fut forcé de se retirer, ce qu'il fit sans trop de désordre.

Sur les autres points de cette ligne, il est vrai, tout nous avait réussi : Macdonald s'était victorieusement maintenu à La Ferté-sur-Aube ; et Wrede, qui avait attaqué Bar et les quatre mille huit cents hommes de Gérard avec vingt-neuf mille hommes, y avait été battu. Néanmoins cette fatale journée d'Arentières avait tout perdu. L'attitude de chacun était changée : l'offensive, avec tout ce qu'elle a d'avantages, avait passé d'un camp dans l'autre. Gérard et Macdonald, restés à découverts par l'échec du Duc de Reggio, avaient été entraînés dans sa retraite. Notre ligne, inévitablement trop étendue, s'était reployée sur Troyes, précipitamment et sans ensemble ; Macdonald, revenant de l'extrême droite, n'ayant pû prendre à temps le commandement en chef, deux maréchaux pour une aussi faible armée en avaient doublé la faiblesse !

Il en était advenu que plusieurs occasions de retours offensifs avaient été manquées, plusieurs positions défensives trop tôt abandonnées ; et entre autres celle de Bouranton, laissée vide au combat de l'Aubressel, à la gauche du deuxième corps. Ce corps y eût été détruit sans les charges de cavalerie de Saint-Germain et de Kellermann, et la valeur expérimentée du vieux général Duhesme. Ce jour-là Gérard lui-même, que, dans ses excitations à plusieurs de nos chefs, l'Empereur venait de citer pour exemple, avait été abandonné sans avertissement. Malade dans Tonnelières, il y avait été surpris et forcé de s'en échapper seul, en che-

mise, à cheval et à toute bride! Ses mémoires, dont il m'a lu quelques passages, diront à quels découragements il faillit devoir sa perte.

Ce fut alors que ce brave fou d'Allix, le plus entêté de nos généraux, prétendit, avec deux mille conscrits, sans cadres, sans armes, et à coups de tocsin, soulever toute l'Yonne. Il réussit, mais inutilement; l'Invasion fit aussitôt rentrer chacun chez soi, et lui dans Auxerre, qu'il lui fallut bientôt abandonner. Ainsi Napoléon apprit que, le 3 mars, à l'instant où Soissons avait été livrée, nous perdions devant Troyes, au combat de l'Aubressel, deux canons et quinze cents hommes; que, le surlendemain, Troyes, abandonnée, était reprise, pillée par Wrede, et notre cavalerie mise en déroute au delà par une autre négligence de l'un de nos chefs décontenancé; qu'enfin Macdonald était forcé de se replier sur Bray, Nogent et Montereau, derrière la Seine.

Telles avaient été les suites funestes du départ de Napoléon le 27 février. Ce jour-là, s'il eût été présent sur l'Aube avec ses réserves, vainqueur sans doute de Wittgenstein, il eût achevé le découragement déjà commencé de ses adversaires. Mais cette malheureuse journée avait eu un autre résultat bien plus menaçant encore. Au milieu de la grande armée ennemie, le ministre anglais, effrayé d'avoir vu à Lusigny, dans ces derniers jours, Anvers et la Belgique près de lui échapper, avait profité de la dernière diversion de Blücher et du retour de fortune d'Arentières. Dès le surlendemain, 1er mars, renouvelant, ravivant l'alliance, il avait, dans Chaumont, fait signer

aux Souverains coalisés l'engagement formel « de ré-« duire à ses anciennes limites royales la France de « la République et de l'Empire. »

Il était donc trop vrai que l'étonnement produit par les derniers élans du génie de notre Empereur était entièrement dissipé. En même temps l'armée détachée sur la Saône par Schwartzenberg allait achever d'éteindre dans Augereau les dernières lueurs de courage et de patriotisme de ce chef usé; enfin, évidemment la Coalition, ranimée et resserrée, en s'engageant à démembrer la France, se décidait au renversement de notre Empereur, prévoyant bien, sans doute, que sa fierté préférerait tout à cette mutilation de l'Empire et à cette humiliation de sa Couronne. En effet lorsque, dans cette appréhension, il avait repoussé l'armistice offert à Lusigny, on l'avait entendu répondre aux tristes prévisions de Berthier : « Eh bien, en ce cas, je me mettrai à la bouche d'un « canon, et tout sera terminé ! »

C'était le 27 février, et dans Arcis, que Napoléon avait annoncé cet acte de désespoir, que, vingt et un jours plus tard, on le verra tenter d'accomplir devant Arcis même. Mais, quand il prononça ces tristes paroles, il ne jugeait certes pas sa position si désespérée. C'est un fait même que, six jours après, à Fismes, le 4 mars, et malgré nos revers survenus sur l'Aube et la Seine depuis son départ, si Soissons nous fût restée, tout eût pu changer, et son génie l'emporter encore ! On tient de son secrétaire le plus intime, que son projet, dès que Blücher eut été détruit, était d'aller se jeter soudainement en Lorraine, d'y réunir cinquante

mille hommes en arrière de Schwartzenberg, dès lors forcé à une retraite précipitée, que Macdonald, Oudinot et Gérard, avertis, talonneraient. Là, appuyé sur ses forteresses, renforcé de leurs garnisons et au milieu de ses populations les plus guerrières soulevées, il eût rallié à lui quatre-vingt mille hommes, contre une armée tournée, déconcertée, et reculant sans doute en désordre. Il n'eût alors fallu qu'un heureux coup de guerre pour en achever la défaite, en décharger le sol français, et lui dicter, de la rive gauche du Rhin, une paix victorieuse. Voilà quel était le grand espoir que cette désastreuse prise de Soissons le forçait d'abandonner, qu'on le verra ressaisir trop tard, et qui fit sa perte. C'est aussi pourquoi ce 4 mars, à Fismes, à la nouvelle de la capitulation de Moreau, son dépit fut si violent que, selon le même secrétaire, il ordonna le jugement et l'exécution, en place de Grève, de ce général : ordre de colère, auquel ensuite, soit dédain ou clémence, il laissa désobéir!

CHAPITRE IV.

C'était à Fismes, au moment de ce grand désappointement causé par la perte de Soissons, au milieu de la désolation de cette autre partie de la France ravagée et de la désorganisation produite par six marches forcées inutiles, que notre malheureux Empereur venait d'apprendre ce redoublement d'infortune. Et pourtant, à ces nouveaux coups du sort, loin de

courber la tête, il ne la détourna même pas vers la Seine! Il osa même s'en éloigner davantage; il résolut de poursuivre, de ressaisir Blücher au delà de l'Aisne! Et comme les grands courages ne consistent le plus souvent qu'à dissimuler de grandes craintes, dans cette dernière lutte contre le sort et les hommes, quelque sombres que fussent ses pressentiments, plus actif, plus déterminé que jamais, il en appela à tout ce qui lui restait de forces, il se fit des armes de tout, même de l'effroi et du désespoir qui l'environnaient.

Quand la fatigue ou l'extrême contention d'esprit renouvelait ces accidents de santé auxquels il était sujet, et qui furent rares dans cette courte campagne, on le vit, ou plongé dans un bain, ou le plus souvent à demi couché, dicter ses décrets, ses instructions, ses ordres, et jusqu'aux articles de son journal officiel. C'est ainsi que, dans la nuit du 4 au 5 mars, à Fismes encore, il voulut que *Le Moniteur* fût rempli des gémissements de nos provinces en proie à l'invasion, et Paris, des députations de nos villes spoliées. Il excita ces députations à lui demander vengeance! Dans ses proclamations, les souvenirs fameux de l'antiquité, le grand élan de 1792, l'exemple même du soulèvement actuel de l'Europe contre nos conquêtes, et dont la France était victime, il les invoqua! A ces excitations il joignit des ordres, même des menaces: un décret somma tout Français de courir aux armes à l'approche de notre armée, et de seconder ses efforts. Un autre décret prononça le supplice dû aux traîtres pour tout fonctionnaire public qui refroidi-

rait les courages au lieu de les enflammer. Quant à lui, jusque-là et depuis 1796, pour fonder et agrandir sa fortune, il ne s'était plu qu'aux actions les plus décisives, son génie n'étant pas de ceux qui, pour prendre un parti extrême, attendent une dernière extrémité. Ici cette extrémité était venue. Aussi ne balança-t-il pas un seul instant. Désormais Blücher, au moment d'être écrasé avec quarante-huit mille hommes devant l'Aisne et contre Soissons, se trouvait au delà de cette rivière à la tête de cent mille hommes. Placé là, entre l'Aisne et l'Oise, Laon était son refuge. Ce fut dans cette ville que, avec quarante-deux mille hommes seulement, Napoléon résolut de le prévenir, de lui couper cette retraite, et, le repoussant, de l'étreindre, de l'anéantir dans cet angle que forment l'Aisne et l'Oise, au-dessus de Compiègne, comme il avait failli le faire en l'acculant sur Soissons et contre l'Aisne.

Tous ses ordres partirent simultanément. Pendant que Marmont et Mortier attaqueront Soissons pour y retenir Blücher, et que Grouchy, en vengeant dans Braisnes les quatre escadrons de service qui en avaient été repoussés, menacera l'Aisne inférieure, lui, Ney, Victor, la cavalerie de la Garde en tête, vont remonter précipitamment cette rivière, et la passer de vive force à Berry-au-Bac. En même temps, comme Reims allait se trouver sur nos derrières, il envoie Corbineau la ressaisir. Toute la nuit du 4 au 5 se passa à dicter ces décrets, ces proclamations, ces excitations pour Paris, des instructions à Macdonald, et à donner aux corps qui l'entouraient leurs ordres de marche.

Le lendemain 5, dès cinq heures du matin, Reims était cernée, surprise, prise, et avec elle quatre bataillons Russes. Au même moment, Tchernicheff était culbuté de Braisnes sur l'Aisne, nos prisonniers de la veille repris, et avec eux quelques centaines de Cosaques. Enfin, dans cette journée, et dans le faubourg de Soissons, l'arrière-garde Prussienne et Russe, poursuivie de près par Mortier, faillit lui en abandonner la porte. Ce fut Langeron, un Français, qui l'en repoussa. L'acharnement fut si vif que, de chaque côté, huit cents hommes succombèrent dans cette fausse attaque. Marmont, au même instant, poussait ses canons jusque sur l'Aisne. Ils sillonnèrent de leurs boulets les masses accumulées de Blücher, qui, par la porte de Laon, dégorgeaient encore de Soissons sur l'autre rive.

Le Feld-Maréchal, trompé par la chaleur de ces deux dernières attaques, crut à un passage de l'Aisne vers Micy et Vailli, devant sa gauche. Il alla se déployer en face, entre l'Aisne et la Lette. C'était ce que désirait l'Empereur. On connaît sa pensée : pressée d'en finir, et bien plus hardie, elle tendait à nous jeter derrière Blücher, par Berry et Corbeny, juqu'à Laon même.

En effet, ce jour-là même, 5 mars, il atteignit Berry-au-Bac. La cavalerie de sa Garde en saisit le pont, et sur ce passage deux canons, deux cents Russes et le colonel Gagarin qui le gardait. Pendant la nuit du 5 au 6 il expédia, par des courriers déguisés, l'ordre aux gouverneurs de Metz, Mézières et Verdun, d'intercepter les routes, et au général Janssens, commandant la deuxième division militaire, l'instruction de lui amener un renfort de six à huit mille hommes.

Le lendemain, 6 mars, Napoléon était à Corbeny. Laon semblait devoir être surprise, et l'espoir, quelque périlleux qu'il fût, renaissait, lorsque, se sentant pris en flanc lui-même, vers Craonne, il fallut qu'il s'arrêtât. Caraman, officier d'ordonnance, fut aussitôt détaché de ce côté avec un bataillon de la Vieille Garde. L'attaque était sérieuse : on fut obligé d'appuyer ce bataillon par une brigade.

C'était Blücher! Averti, vers le milieu du jour, du passage de l'Aisne à Berry, derrière sa gauche, il accourait. Son but était de nous couper, à Corbeny, la route de Laon et de s'en rendre maître, comme il l'était de celle de Soissons à cette ville. Déjà sa tête de colonne s'était emparée des longues et de plus en plus étroites hauteurs qui, s'étendant de l'un à l'autre de ces grands chemins, entre les affluents de l'Aisne et de la Lette, se terminent à Craonne.

Mais l'Empereur venait de le prévenir à Corbeny. A cette nouvelle, instruit par ses périls précédents, il se presse, avec Bulow et ses bagages, de gagner Laon par la route de Soissons; il laisse devant Craonne Woronzow, Sacken et cinquante-huit mille Russes. Leur instruction est d'attirer, de retenir, de combattre Napoléon sur ce plateau. Fier de son nombre, il ose plus : il fait tourner, au loin et à travers champs, la droite de l'Empereur par trois autres corps. Il espère que, le lendemain, ils prendront en flanc Napoléon au milieu de sa lutte contre Woronzow, et que, en même temps, ils lui couperont, vers Fétieux, la route de Corbeny à Laon, où lui-même se hâte d'aller s'établir : manœuvre trop étendue, où le temps fut mal cal-

culé, ainsi que les difficultés d'un terrain inconnu ; d'où vint que, de ces trois corps, l'un s'engrava, et que les deux autres s'égarèrent ; ce qui, fort heureusement, rendit vaine cette combinaison.

Cependant Napoléon, arrivé le 6 mars au soir à Corbeny, s'était vu forcé de s'y arrêter pour faire face à Woronzow. La nuit était revenue : tout, hors lui seul, reposait. Entouré d'habitants de ces campagnes, les uns appelés, la plupart accourus d'eux-mêmes, il les interrogeait ; car tels sont les soins précurseurs des batailles, et qu'il faut ajouter à la fatigue des marches précédentes, à l'anxiété, à l'appréciation d'une foule de rapports, à l'étude des cartes, des accidents du terrain et des distances : travaux indispensables pour deviner les projets de l'ennemi, pour arrêter le sien, et faire concourir mille ordres de détail à un grand ensemble.

Parmi ces habitants, que, selon son habitude, l'Empereur interrogeait lui-même, il reconnut Bussy, l'un de ses anciens camarades de lieutenance au régiment d'artillerie de La Fère. Cet émigré, jadis rentré, avait, depuis son retour, vécu retiré dans son patrimoine. L'entrevue fut touchante. Napoléon, ému, le prit aussitôt pour aide de camp ; il le nomma colonel, et le destina à lui servir, dès le lendemain, de guide devant Craonne. Par un hasard singulier, quelques instants après, un certain Wolf, ancien sergent d'artillerie dans ce même régiment, parvint de Strasbourg jusqu'au Quartier Impérial. Il fut introduit. Les nouvelles qu'il apportait encouragèrent. « La terreur, dit-il, régnait « derrière la Coalition. Nos places d'Alsace et de Lor-

« raine étaient faiblement observées; les sorties de « leurs garnisons, partout heureuses; et le patriotisme « des habitants, funeste aux détachements ennemis « qui traversaient l'est de la France. » Wolf fut à l'instant décoré de l'Ordre d'Honneur.

Ces deux rencontres, qui rappelaient à Napoléon, dans ces instants désespérés, l'âge de l'espoir; ces souvenirs, quand il semblait lui rester si peu d'avenir, rapprochaient dans son cœur déchiré les deux extrémités de sa grande carrière; ils lui rendirent un peu moins pénible cette nuit si fatigante. Puis, comme il se servait de tout, il fit publier ces détails, vantant ces dévouements à sa cause, à sa personne, et les offrant à la France pour exemple.

Le 7 mars, dès le point du jour, il fut à Craonne, et reconnut la position d'où l'ennemi le menaçait. Elle était formidable : elle dominait; deux ravins profonds en couvraient la gauche et la droite; un troisième, le centre; au-delà même, et pour aborder l'ennemi, il y avait à s'allonger, à découvert, sur un étranglement du plateau qu'il fallait reconquérir. Derrière ces ravins, et à l'issue de ce défilé, le plateau s'élargissait brusquement; la crête en était hérissée d'une première ligne de soixante-douze canons et de dix-huit mille baïonnettes. Derrière celles-ci, trente-deux mille autres se trouvaient prêtes.

L'Empereur se décida à les attaquer par leurs ailes, Nansouty et une partie de la cavalerie à notre gauche, Ney à notre droite, que Victor soutiendrait. De ce côté le ravin d'Ailles se prolongeait autour du flanc gauche ennemi; c'était le point décisif. Mais Victor n'était

point encore arrivé; Mortier, qui se hâtait, était encore plus éloigné; quant à Marmont, on ne pouvait pas y compter; et, dans ces premiers moments, l'Empereur n'avait à opposer, aux cinquante-huit mille Russes de Woronzow, que neuf mille hommes!

Il fallait attendre. Cependant le jour grandissait; et Napoléon, soit impatience de laver de sang étranger tant d'affronts cruels, soit pour préparer une diversion à l'attaque de Ney, soit pour marquer l'offensive, commença la bataille, en faisant canonner le centre Russe par l'artillerie de sa Garde. Ney, qu'enflammait toujours la vue de l'ennemi, fut plus impatient encore. Il prit cela pour un signal. Il n'avait que trois mille sept cents hommes; il ne pouvait espérer de ces conscrits que le moins difficile des courages, celui de l'attaque, où le mouvement en avant laisse morts et blessés derrière, empêche d'entendre, de compter les coups, et étourdit sur le danger. Dès nos premiers feux d'artillerie, surgissant du fond de son ravin de la Lette en avant d'Ailles, il les lança donc à cet assaut! Mais à peine s'était-il montré à découvert, qu'une grêle de plomb et de mitraille l'arrêta court. Tout ce que put son impétueuse valeur fut de demeurer ferme sous ce feu, en appelant à son aide.

Il était aux prises, il n'y avait point à le démentir; et Napoléon, surpris, ne put que lui envoyer, à mesure qu'ils arrivaient, de faibles renforts. Ce fut d'abord Victor, avec la division Rebeval; puis, Grouchy et les dragons de Roussel; enfin, La Ferrière avec quelques escadrons : secours insuffisants, et d'autant plus que, leur arrivée ayant été successive, leurs efforts man-

quèrent d'ensemble. Le malheur aussi s'en mêla : ces trois chefs, presqu'en arrivant sur ce champ de carnage, y tombèrent blessés l'un après l'autre.

Déjà la moitié des nôtres avait succombé ; les colonnes d'attaque de Ney, criblées de balles, ressemblaient bien moins à des masses qu'aux tirailleurs qui souvent les précèdent, et pourtant le maréchal ne reculait point encore : son impuissance restait menaçante ! Mais, à sa gauche, la division Rebeval, toute d'enfants, dont le plus ancien n'avait pas trente jours de service, trompait l'ennemi par une fixité d'une autre nature. Ces pauvres recrues, assourdies, saisies de stupeur, au milieu des sifflements de cette grêle meurtrière, étaient incapables de mouvement. Leur général aurait voulu les abriter, mais il craignit, au premier pas qu'il ordonnerait, de les voir tourbillonner et fuir en désordre. Tout ce qu'il put faire de mieux, aidé de leurs officiers et sous-officiers, fut de les maintenir immobiles.

Quant à leur feu, il était nul : une part tirée machinalement en l'air, et l'autre se perdant en terre, la pesanteur de l'arme, quand ces trop faibles mains l'abattaient, emportant la plupart des coups dans cette inutile direction. Leurs artilleurs n'en savaient guère davantage : pendant qu'ils s'efforçaient gauchement de mettre en batterie, les boulets russes brisaient leurs pièces.

L'ennemi, s'apercevant enfin de leur détresse, s'ébranlait pour les achever, quand parut Drouot. Il accourut au galop, avec deux batteries de la Garde. Aussitôt, d'écharpe et à demi-portée, il déchira et arrêta

les bataillons russes par la vivacité et l'habile audace des feux qu'il dirigea. Puis, courant aux canonniers de Rebeval, il mit pied à terre au milieu de ces conscrits; et là, aussi tranquille au travers de cette mitraille qu'au Polygone, on le vit rectifier leur position, leur montrer à charger, à pointer leurs pièces, avec ce calme actif, cette ferme douceur et ce dévouement simple et naïf, qui en faisaient un homme à part entre tant de guerriers remarquables!

Il fallut céder cependant. Ney lui-même, réduit à deux mille hommes, épuisé de sang et d'efforts, retomba dans le fond du ravin, où, d'assaillant qu'il avait été, il se vit réduit à se défendre. Depuis longtemps il envoyait, à tous moments, avertir l'Empereur de sa détresse. De son côté Napoléon, impatient, pressait, à force d'officiers d'ordonnance, l'arrivée de ses colonnes. Heureusement, elles approchaient. La ténacité de Ney et les efforts de Drouot leur en avaient donné le temps, et surtout l'habitude de l'ennemi, quand Napoléon était présent, de se croire assez honoré en se défendant.

Mortier, en effet, commençait à paraître, et Charpentier, avec trois mille hommes, arrivait. L'Empereur confia à cet ancien et habile général le commandement de Victor. Il n'y avait plus un instant à perdre : les restes de Ney et de Rebeval, foudroyés au fond du ravin de Vauclerc, perdaient toute contenance; le désordre, précurseur des déroutes, allait commencer, quand on aperçut ce renfort. En même temps l'Empereur promit le concours de sa Garde : qu'elle allait attaquer le centre; qu'on ne s'épuiserait

plus en efforts sans ensemble ; qu'enfin l'attaque allait être simultanée ! Aussitôt Ney et Charpentier, s'aidant de quelques bouquets de bois, remontèrent à l'assaut de l'aile gauche Russe. Tout à la fois, Colbert, qu'appuyèrent Friant et Drouot, força leur centre, et Nansouty, qui, jusque-là sans artillerie, n'avait fait que de faibles et vains efforts contre leur droite, les réitéra. Tout réussit : la retraite de Woronzow devint pour lui aussi meurtrière que l'avait été pour nous sa défensive. Il profita pourtant de toutes les difficultés du terrain, mais ce fut en vain. A la fin du jour l'ardeur inépuisable de Ney, secondée par les charges de Colbert et les rapides manœuvres de Belliard, de Drouot et de Charpentier, lui avait, depuis Craonne jusqu'à la route de Soissons, par morceaux et coup sur coup, arraché tout ce long plateau : glorieuse, mais triste, mais coûteuse et fatale conquête, hors du but qu'on s'était proposé ; sans autres trophées que des morts, et qu'ensanglantaient douze généraux et douze mille tués ou blessés ! La moitié en était Russe ; mais les Alliés en avaient tant à perdre, et nous, si peu !

Ce qu'il y avait de plus fâcheux encore, c'est que, retardé, détourné par ce combat, au lieu d'avoir réussi à se placer à Laon par la route de Berry, en tête du Feld-Maréchal, l'Empereur ne se trouvait plus qu'à sa suite, sur la route de Soissons à cette ville, où Blücher était déjà.

Napoléon coucha à Bray. Les rapports de la journée furent sinistres. Chez Ney les situations étaient réduites de moitié ; celle de Rebeval, des deux tiers ! C'étaient

nos cadres, devenus si rares et d'autant plus précieux, qui avaient le plus souffert. Avec des soldats si neufs, les officiers, les sous-officiers avaient tout à faire. La voix ne suffisant pas, il fallait se multiplier, commander par l'exemple, et se prodiguer : de là, des pertes irréparables! Il y eut ce jour-là un régiment, le 14me de voltigeurs, où, sur trente-trois officiers présents à l'appel du matin, trois seulement répondirent à l'appel du soir! L'Empereur en fut consterné. Il s'écria, il écrivit même à son frère : « Que la Vieille « Garde seule se soutenait; que le reste fondait « comme de la neige! »

Cependant la nuit depuis longtemps était close; et Rumigny, revenant encore du Congrès, errait à travers champs, guidé par les traces de la bataille. Apercevant enfin un feu des bivouacs de la Garde, il y courut, et demanda l'Empereur. « Que lui voulez-vous? « répondit un vieux grenadier. — Je viens en courrier, « répliqua Rumigny. — Eh bien, c'est par là! reprit le « vétéran; mais n'allez pas le réveiller, il n'a eu que « trop de tracas aujourd'hui; laissez-le dormir tran- « quille; il a bien assez de chagrins, le pauvre « homme! »

Rumigny, tout ému, renfonça ses larmes, passa, et se présenta devant l'Empereur. Il apportait de Châtillon un ultimatum. C'était le même que celui de Nogent. « On voulait une réponse définitive! Il fallait, « ou se soumettre aux conditions imposées, ou, pour « la dernière fois, envoyer les siennes; mais sur-le- « champ; sans quoi, toute négociation devait être « rompue, et le Congrès se dissoudre à l'instant même!

« Six jours de délai seulement étaient accordés! » Il y en avait trois que Rumigny était en route; l'Empereur, néanmoins, le remit au lendemain.

La nuit fut pénible. Le champ de bataille de la veille parlait plus éloquemment pour la paix que le Congrès et le Duc de Vicence! L'Empereur, harassé, entouré de morts, de mourants, était rassasié, dégoûté de guerres. Il fit bientôt redemander Rumigny. Mais, sur ce qu'Anvers et Mayence étaient d'abord exigées, se récriant : « Ce qu'on voulait lui arracher, dit-il, « étaient ses deux plus importants établissements de « guerre et de commerce! Quant à l'urgence de la « paix, il en convenait : la mort de Rusca, ce Moreau, « avec ce nom fatal à la France, avaient dérangé ses « plans! Il fallait désormais de nouvelles chances! »

Il parlait ainsi, par exclamations, et en marchant par élans comme il parlait. Mais Rumigny avait juré sur l'honneur, à Caulaincourt, qu'il oserait insister. Il demanda à l'Empereur son ultimatum. Napoléon répliqua plus vivement encore : « Que cela était im- « possible! Qu'on voulait d'immenses concessions, « d'énormes sacrifices! Était-ce donc à lui à les pro- « voquer? S'il fallait recevoir le joug, devait-il s'y « offrir lui-même? C'était bien le moins qu'on le lui « présentât, qu'on lui fît violence! » A cela Rumigny repartit : « Qu'il suffirait au Duc de Vicence d'une « autorisation verbale de signer la paix. Sa Majesté « devait être sûre du dévouement de son ministre. « Elle connaissait son patriotisme. Elle le savait prêt « à se sacrifier à sa gloire et au salut de la France! « Que l'Empereur s'abandonne donc à la responsa-

douceur : « Allons, soyez tranquille : Maret vous don-
« nera vos instructions. Dites à Caulaincourt qu'il
« nous fasse de bonne besogne ! Mais les Cosaques !
« et par où le rejoindrez-vous?..... Ah ! ce malheureux
« Moreau ! Avoir livré Soissons !..... Bon, je vois que
« vous connaissez le pays, et que vous êtes résolu.
« Allez, et que Dieu vous garde ! »

Dès que Rumigny se trouva seul avec le Duc de Bassano, il lui exprima son étonnement des injonctions qu'il venait de lui adresser dans une circonstance aussi critique. Mais celui-ci, soit habitude, comme Berthier qui du moins poussait les autres à dire ce qu'il n'osait, soit dévouement, et qu'il comprît mieux la résolution héroïque de Napoléon, répondit à l'envoyé de Caulaincourt : « Qu'il ne doutait pas de sa
« bonne intention ; mais, si les meilleurs amis de
« l'Empereur lui retournaient ainsi le poignard dans
« le sein, que ne feraient donc pas ses ennemis les
« plus cruels ! »

Rumigny partit au désespoir. Les chances de la paix, comme celles de la guerre, lui paraissaient épuisées. Pourtant, quant à celles de la paix, d'une paix à la vérité désastreuse, ce jour-là encore, 8 mars, Napoléon ne se trompait pas. Une lettre de Metternich du 18, une réponse verbale du 19 et du même ministre, et la dernière séance du Congrès de ce même jour l'ont prouvé. Ce fut douze jours plus tard que ces tristes chances, constamment dédaignées par la fierté de notre Empereur, arrivèrent enfin à leur terme. Celles de la guerre devaient durer jusqu'au 31 mars, vingt-trois jours encore.



CHAPITRE V.

La paix ainsi ajournée, qu'allait-il faire de sa victoire de Craonne, si sanglante et si intempestive? Le temps pressait, il fallait tout risquer pour mettre promptement Blücher hors de combat ou de portée, afin de retourner à Schwartzenberg, et d'arrêter sa marche sur la capitale. Mais, sur cette route de Soissons à Laon, position, nombre, ensemble, tout allait être à l'avantage des ennemis; il n'y avait à compter que sur leurs fautes, et, pour tenter cette fortune, à payer d'audace. Napoléon se décida donc à poursuivre, à pousser devant lui sans lâcher prise, espérant achever un ébranlement déjà commencé, et, dans une première surprise, ressaisir Laon. Marmont arrivait sur la route de Berry-au-Bac à cette ville : il reçut l'ordre de marcher promptement, par ce chemin, à la même attaque.

Dans l'armée, plusieurs crurent que l'Empereur eût mieux réussi en masquant, par un détachement sur la route de Soissons, son retour sur celle de Berry-au-Bac. Ils dirent que, ainsi réuni à Marmont, son agression sur Laon aurait eu plus d'ensemble, et qu'elle eût été plus menaçante. Au reste, dans ces jugements après coup, hors de ces mille circonstances qui décident, si graves la veille des combats, et dont le lendemain on ne tient plus compte, les erreurs sont fréquentes. Le fait, c'est que Napoléon n'avait que le choix des dangers, que tous étaient extrêmes, le succès invraisemblable, et qu'il fallait pourtant promptement

agir, conserver l'attaque, et, puisqu'il n'avait qu'une force imaginaire, ne point risquer d'en perdre l'influence, même en ne lâchant prise un instant sur une route que pour s'élancer plus résolûment sur l'autre.

Il espérait que son avant-garde pourrait atteindre Laon ce jour-là même; mais tout ce qu'elle put faire fut de pousser l'ennemi jusqu'à Étouvelle. Ce village, situé sur une longue chaussée, élevée au-dessus de larges et profonds marais, était une position inexpugnable. Les Russes en comprirent la force, ils s'y établirent. Ils comptaient bien y passer une nuit tranquille. Mais Napoléon venait d'apprendre l'évacuation de Soissons; il crut Blücher plus déconcerté que jamais. L'abandon de cette ville le persuada que, même dans la position de Laon, ce Maréchal avait perdu tout espoir de se défendre. La vérité, c'est que Blücher, sans tant de calculs, nous rendait Soissons en se décidant à nous disputer Laon, et que l'Empereur se trompait logiquement, en ne supposant pas une inconséquence.

L'attitude des Russes, à Étouvelle, ne lui parut donc être que celle d'une arrière-garde, masquant quelque mouvement désordonné, et vraisemblablement une retraite. Dès lors, comptant la changer en déroute, il se décida, plus que jamais, à poursuivre son avantage.

Toutefois, pour aider l'occasion, ou à son défaut la créer, la nuit lui inspira l'essai d'une surprise. Ney eut l'ordre d'attaquer Étouvelle subitement, à la baïonnette, à une heure après minuit. La trouée faite, aussitôt Belliard et sa cavalerie devaient s'y précipiter, pousser, au travers des ténèbres, jusque sur Laon, y

r'épager promptement la confusion d'une fuite nocturne, et peut-être s'en emparer.

Tout semblait dépendre de cette attaque : l'Empereur ne négligea rien pour en assurer le succès. A la nuite du jour, il envoya sur sa gauche deux bataillons et deux escadrons de sa Vieille Garde: leur marche était réglée : à une heure du matin, l'heure de Ney, ils devaient avoir tourné le défilé, et, par leur attaque simultanée, favoriser celle de ce maréchal. Malheureusement il en confia la direction à l'un de ces officiers bruyants, partant ventre à terre, mais qui se ralentissent dès qu'ils sont hors de vue du maître. Ce détachement d'élite n'arriva qu'après coup, une heure trop tard, lorsque Ney tout seul avait réussi, et pour se réunir à sa victoire. Elle avait été complète : les Russes, surpris par les baïonnettes du 2ème léger, avaient passé du sommeil à la déroute! On n'avait eu, jusqu'au delà de deux heures du matin et de Chevy, qu'à culbuter, prendre ou tuer tout ce qui n'avait pas eu le temps de fuir.

Ce débouché ouvert, c'était à la cavalerie à achever. On dit que son chef, étonné de la témérité de cette attaque nocturne, avait représenté à l'Empereur l'impossibilité de cette espèce de longue et aveugle charge de cavalerie en pleine nuit, au travers de tous les accidents d'un terrain inconnu et des résistances d'un ennemi invisible. Mais l'Empereur était forcé de tout risquer : cette observation l'irrita, il n'en tint compte. Il savait bien au reste que, livrés à eux-mêmes, ses généraux ne tenteraient rien qui ne fût possible.

Belliard obéit, comme en pareil cas on obéissait, à

contre-cœur, et sans cette conscience du succès qui seule peut l'assurer, toutefois quand l'entreprise n'est point inexécutable. Celle-ci l'était : aussi chercha-t-il, dans cette marche, à gagner le jour, plus nécessaire encore aux mouvements de la cavalerie qu'à ceux de l'infanterie. Il n'arriva donc, en avant de Ney, qu'à cinq heures du matin, quand Blücher, averti, s'était mis en garde. Alors même, aveuglée encore par la double obscurité d'une nuit d'hiver et d'un épais brouillard, sa cavalerie ne put qu'avancer à tâtons, perdant sa rapidité, le premier de ses avantages.

Néanmoins, tant qu'il n'y eut qu'à marcher sur la grande route, elle chassa l'ennemi devant elle ; mais, s'étant heurtée contre Semilly et contre les hauteurs, d'environ quarante mètres, sur lesquelles Laon est bâtie, une décharge d'artillerie, qui en partit, renversa la tête de sa colonne. Le reste s'arrêta. On attendit pour voir où l'on était, et à qui on avait affaire.

L'Empereur accourut alors. Il était sept heures du matin. Depuis la veille l'armée ennemie entière, cent mille hommes au moins, était en bataille : son centre à Laon ; sa droite, de soixante mille hommes, en travers de la route de Soissons, devant l'Empereur qui n'avait contre elle que vingt-deux mille hommes ; six mille autres étaient encore à huit heures de marche. La gauche de Blücher, trente mille sabres et baïonnettes, défendait la route, venant de Berry-au-Bac, contre Marmont qui ne pouvait arriver que vers midi, et qui n'avait pas douze mille hommes. Ajoutez que, au sommet de cet angle obtus, le centre ennemi, bien lié à ses deux ailes, dominait ce champ de bataille, tandis

qu'un large intervalle séparait entièrement nos deux attaques.

Ce fut un bonheur que le brouillard prolongeât la nuit : il cacha notre petit nombre. Napoléon, persévérant dans son espoir, en profita. Deux villages, Ardon et Semilly, fortement occupés, marquaient la première ligne des alliés; il les fit emporter à l'arme blanche. On continuait, lorsqu'on se choqua inopinément contre les colonnes de Blücher. Elles étaient serrées en masses immobiles. Leur artillerie se couvrit de feux inabordables. Il fallut s'arrêter, se mettre à l'abri, et, jusqu'à onze heures, une canonnade incertaine, traversant d'épaisses vapeurs, occupa seule le champ de bataille.

Alors parut le soleil, et avec lui notre impuissance. Aussitôt Blücher, nous ayant comptés, prit l'offensive, et Semilly ainsi qu'Ardon nous furent arrachés. Mais l'Empereur, à sa ténacité ordinaire en joignit une qui tenait du désespoir; calme toutefois, et toujours calculé, il comptait encore sur l'effet accoutumé de sa présence. A l'entendre, « chacun voyait mal! l'en-« nemi était en retraite! » Il ne répondait aux rapports contraires et aux objections de ses généraux, qu'en les poussant en avant. Il espérait déconcerter Blücher à force d'audace.

Notre armée était développée, sur un front étroit, de Leully au mamelon de Clacy : Mortier à droite, Ney à gauche; elle ne montrait que dix-huit mille cinq cents hommes en ligne, et trois mille cinq cents en réserve. Bulow et Strogonow l'abordèrent de front, tandis que Woronsow, dirigé vers Clacy, en tournait la gauche.

Ardon, Semilly et Clacy devinrent donc les points contestés. La victoire consistait pour nous dans la reprise des deux premiers de ces villages, victoire stérile! Celle de Blücher, qui venait de s'en rendre maître, dépendait de la conquête de Clacy, victoire décisive, soit qu'il eût alors acculé de front l'Empereur contre le défilé d'où il sortait; soit que, culbutant notre gauche, il eût déposté Napoléon de la grande route et de sa retraite.

Rien de tout cela n'arriva. Et cependant, vers midi, cette position de Clacy, dont tout dépendait, nous avait été enlevée par Woronzow. Mais, en ce moment, l'apparition de Marmont, sur la route de Reims, rendit Blücher incertain. Son esprit se partagea entre deux appréhensions, et vagua de l'une à l'autre. De quel côté était l'attaque principale ou la diversion? L'attaque par la route de Soissons montrait si peu de forces! Celle de la route de Reims, commencée plus tard, mais qui menaçait sa retraite, n'était-elle pas la véritable?

Pendant cette indécision, l'héroïsme, toujours décidé et décisif, de Ney, changea en revers les premiers succès des Coalisés. Suivi de quelques escadrons de la Garde et de Letort, il se précipita de front sur Bulow; Belliard et Roussel secondèrent, en flanc, son attaque; tout céda sous leurs charges impétueuses, et, l'infanterie de Poret de Morvan les ayant suivis au pas de course, Ardon fut victorieusement ressaisi! Charpentier et six mille hommes arrivaient en ce moment. L'Empereur leur fit chasser de Clacy les Russes de Woronzow. Il était quatre heures. Nous étions maî-

tres de ce dangereux champ de bataille, quand l'inquiétude de Blücher, ramenée de ce côté, le décida : il tenta un dernier effort. La reprise d'Ardon en fut le seul résultat. La bataille ainsi, sur cette route, resta indécise.

CHAPITRE VI.

Il en était de même, en ce moment, sur la route de Reims à Laon. De ce côté Marmont, pressé par les ordres redoublés de Napoléon, avait poussé l'ennemi devant lui jusqu'à Athis. Là, en vue de Laon, sa faible avant-garde, comme un point au milieu d'une vaste plaine, s'était arrêtée sur les cendres de ce hameau. Cette position était follement aventurée. C'était, par quelques centaines de fantassins seulement, appuyés de trop loin sur dix mille sabres et baïonnettes que nul obstacle de terrain ne protégeait, prétendre menacer, à bout portant, plus de cent mille hommes ! Néanmoins, la journée ainsi terminée, Marmont, comme l'Empereur, avait conservé l'attitude de l'offensive.

Il n'était pourtant plus possible de croire à une terreur panique de notre adversaire. Le colonel Fabvier, sous-chef d'État-Major de Marmont, assure que Napoléon venait d'envoyer à son maréchal l'ordre de feindre de se retirer ; que son projet était d'attirer toute l'attention de Blücher sur la route de Soissons, tandis que, par une manœuvre subite, passant tout entier sur celle de Reims, il y surprendrait le Feld-Maréchal, et

le déposterait de Laon par cette attaque du côté de sa retraite. Fabvier ajoute que, par malheur, cet ordre se perdit en route. D'autres, quelle qu'en soit l'invraisemblance, disent que l'Empereur persévérait dans son obstination désespérée, et que, repoussant toute représentation, il voulait le lendemain, 10 mars, recommencer simultanément cette lutte disproportionnée sur les deux routes.

Quoi qu'il en soit, la nuit venue, l'Empereur s'était retiré à Chavignon. Son repas fini, après quelques heures de repos, les rapports de la veille étant arrivés, il reprenait, vers deux heures du matin, ses travaux, et s'occupait d'établir la communication entre ses deux attaques, quand tout à coup, vers trois à quatre heures après minuit, deux dragons du corps de Marmont, démontés, éperdus et hors d'haleine, accoururent se réfugier aux feux des grandes gardes du Quartier Impérial. Ils annonçaient une surprise nocturne, une complète déroute. On se hâta d'avertir l'Empereur que, à les entendre, du côté de Marmont tout semblait perdu!

Fain, qui était présent et qu'il faut croire, dit que l'Empereur commençait à s'habiller; que déjà l'ordre d'attaquer Laon était donné; mais que, à cette nouvelle, s'attendant à être assailli lui-même, il ne songea d'abord qu'à se préparer à se défendre. Il sut bientôt que, en effet, au moment où les bivouacs du Duc de Raguse s'étaient imprudemment allumés, depuis Athis jusqu'au bois de Lavergny, la cavalerie Prussienne, suivie d'infanterie, avait subitement attaqué et enveloppé ce faible corps. Son désastre était effroya-

ble. A l'imprudence du chef s'étaient jointes plusieurs fautes de détail. D'une part onze mille hommes, surchargés de soixante pièces de canon et de leurs caissons, s'étaient paisiblement endormis au milieu d'une plaine immense, en avant d'un défilé, et à portée de quarante mille ennemis qui, pendant cinq heures de jour, les avaient comptés.

D'autre part l'avant-garde, placée trop avant sans nul appui, avait été enlevée, sans avoir eu le temps de donner l'alerte. Quant à l'artillerie, parquée et restée à la prolonge, on l'avait mise dans la plaine, en dehors des larges fossés de la grande route, sans lui préparer la possibilité de reprendre cette seule voie de retraite.

Yorck, au contraire, avait habilement profité de toutes ces fautes. A la droite de Marmont nos trois mille chevaux, surpris dans les ténèbres par sept mille cavaliers prussiens, avaient été, d'un premier choc, renversés et disséminés dans la plaine, en pelotons épars, les uns se défendant en désespérés, le plus grand nombre fuyant en déroute, à travers champs, pêle-mêle avec l'ennemi : celui-ci, pour les mieux surprendre, les abordant aux cris de *Vive l'Empereur !* les nôtres, criant *Hourra!* pour leur échapper. La plupart s'étaient réfugiés, ventre à terre, au milieu de notre artillerie; ils y avaient porté la terreur; et tous ensemble, canons, hommes, chevaux, se précipitant, s'étaient efforcés de gagner la grande route. Dans leur effarement, ils avaient oublié les larges et profonds fossés qui la bordaient, et s'y étaient culbutés les uns sur les autres, sous les coups de l'ennemi qui les poursuivait. Douze cents cavaliers, quarante canons, trente-

deux caissons, venaient d'être perdus dans ce désastre!

L'orgueil de Marmont, toujours dédaigneux des précautions de la défensive, en était cause; et ce fut encore son orgueil inflexible et son courage indomptable qui l'en tirèrent. Dans son malheur, sans se déconcerter, ralliant son infanterie, il avait tenu ferme, à la tête du bois de Lavergny, avec les canons qui lui restaient, fusillant, mitraillant dans l'obscurité tout ce qui l'approchait. Toutefois un corps d'infanterie d'Yorck, bien dirigé par le jeune Blücher, ayant tourné sa gauche, l'avait déposté. Tout alors, lui excepté, s'en était allé à la débandade. Mais sa contenance avait donné le temps à quelques centaines de fantassins, commandés par Fabvier, et envoyés en reconnaissance vers l'Empereur, de revenir sur leurs pas: ils se firent jour, et s'établirent vaillamment, en arrière-garde, sur la grande route.

Fabvier dit que la nuit était si noire, qu'alors de part et d'autre on n'avait pu juger de la position de la ligne opposée qu'au bruit et à la lueur des coups de fusil qui en partaient. On s'était ainsi fusillé sans se voir, et en faisant battre la charge des deux côtés sans faire un pas. Enfin, cédant à propos, Fabvier avait reculé sans désordre jusqu'au défilé de Fétieux. Ce passage était la seule voie ouverte à la retraite de Marmont, et, depuis une heure, la cavalerie Prussienne l'y avait prévenu. Les restes de ce malheureux corps d'armée devaient donc être perdus sans ressource, mais un hasard les avait sauvés. La fortune avait voulu que soixante vieux chasseurs de la

Garde, escortant des équipages, se fussent trouvés là. Ces braves soldats ne s'étaient pas étonnés : ils venaient, par une résistance intrépide, de conserver à la déroute de Marmont cette voie de salut.

On sut plus tard que dès lors le danger avait diminué ; que Marmont avait pu rallier ses restes, et, le lendemain, 10 mars, reprendre quelqu'haleine à Corbeny ; après quoi, il lui avait fallu reculer encore, et aller s'abriter à Berry-au-Bac, au delà de l'Aisne.

CHAPITRE VII.

A la nouvelle du succès de cette échauffourée, Blücher ne doute plus de rien. Il lui semble qu'il n'y a plus qu'à envoyer achever Marmont sur la route de Reims, et faire tourner, par celle de Bruyères, en deçà et au delà de l'Aisne, la fuite infaillible de Napoléon. Lui-même, avec le reste de son armée, va poursuivre l'Empereur. Ses ordres furent, dit-on, donnés aussitôt en conséquence.

Plein de cette confiance, dès les premières clartés du 10 mars, il pousse sur Clacy une tête de colonne Russe. Mais Charpentier, bien barricadé dans ce village, la lui brise à coups de mitraille. Blücher s'indigne, il ordonne de redoubler ; mais, sept fois repoussé, Winzingerode, enfin rebuté, recule. Blücher, de plus en plus étonné, voit en même temps notre droite, sous Mortier, menacer Laon. L'inquiétude le ressaisit : il s'alarme pour les corps qu'il vient de détacher. Dès

lors, révoquant ses instructions, il envoie aux uns l'ordre de rétrogader, il suspend le départ des autres, les resserre autour de lui, et passe de l'agression à la défensive.

Napoléon, au contraire, ainsi mutilé de son aile droite, et réduit à vingt-deux mille hommes contre cent mille, ne songe pas seulement à attendre en combattant, pour gagner la nuit, favorable à sa retraite; ce qu'il prétend encore, c'est vaincre, c'est chasser, du point stratégique et si important de Laon, son adversaire! Il ne peut se décider à lâcher prise, à céder, et, en reculant, à renoncer à ce prestige de supériorité qui lui tient lieu d'armée, et qui est la seule ressource qui lui reste!

On le vit alors lui-même, sur un mamelon à droite de Clacy, dévorant la position ennemie de son regard, s'obstiner à supposer que Blücher était dégarni, devant lui, pour achever Marmont. Sur cette supposition, et sans autre retraite qu'un long et étroit défilé, il osa déployer dix-huit mille hommes, débordés par soixante mille ennemis, contre quarante mille autres bien retranchés, qu'il voulut qu'on attaquât. Un mouvement des Coalisés, qu'il aperçut, le confirma dans son espoir. Il s'écria : « Que sa persévérance l'emportait « enfin ! Que Blücher, découragé, se retirait ! » et sur-le-champ, par son ordre, Curial et Musnier s'élancent en colonnes d'attaque. Le feu de notre artillerie les secondait. Mais un feu plus puissant et des bataillons plus nombreux firent, en peu d'instants, taire nos canons et reculer nos baïonnettes.

Chacun alors pressa l'Empereur de ne plus songer

qu'à se retirer, mais il persista. Ce qu'il n'avait pu faire de front, il voulut le tenter de flanc. Vainement Drouot, qu'il a envoyé sonder la droite de l'ennemi, dans laquelle il veut qu'on pénètre, lui en déclare, avec sa concise et mâle franchise, l'impossibilité. Il n'importe, il ordonne à Belliard et à sa cavalerie de lui en ouvrir le chemin; mais Belliard vient de reconnaître ce flanc ennemi, il l'a rencontré partout inabordable et si menaçant, qu'il supplie Napoléon de songer à son salut : bien loin d'attaquer, lui dit-il, il ne sait plus comment il va être possible de se défendre! L'Empereur le voyait mieux que personne; mais, désespérant de vaincre, il ne peut encore se résoudre à s'avouer vaincu; et, s'opiniâtrant sur ses positions, il y demeure obstinément immobile!

Ce fut seulement à quatre heures, après une nouvelle supplication de Belliard, qu'il se résigna. Encore voulut-il que ses canons disputassent, jusqu'à la nuit, le champ de bataille. Le lendemain matin, 11 mars, au jour renaissant, il l'occupait même encore par son arrière-garde. Quelques pulks de Cosaques ensuite inquiétèrent seuls sa retraite sur Soissons. Ceux-ci, tels que les sauvages, n'osent guère attaquer que par surprise : mais, comme ils s'étaient enhardis, on les surprit eux-mêmes. Le colonel Semery leur tendit un piége : ils y tombèrent, et l'on fut délivré de leur importunité.

Il en faut convenir, pendant ces derniers combats d'une audace inouïe et d'une ténacité si invraisemblable, le découragement de quelques-uns des nôtres avait été remarqué : on avait entendu de sourds mur-

mures. Dans cette retraite même, la disparition de nos rangs de l'un de nos chefs justement célèbres sembla être une défection.

Il n'y avait à cela rien d'extraordinaire. On l'a déjà vu, plusieurs parmi nous, alors vieillis, se rebutaient. Tant d'efforts surhumains, sans terme, avaient achevé leur épuisement. D'ailleurs, comment reprocher ces ébranlements de cœur à des chefs presque sans soldats éprouvés? Pouvait-on même appeler soldats ces milliers d'adolescents, ces éphémères du drapeau, n'y apparaissant la veille que pour y être sacrifiés le lendemain? Cela remuait les plus fermes âmes, celle de Drouot lui-même! D'où vint son exclamation dans ce dernier jour, quand, les voyant si jeunes, si frêles, à demi vêtus, un contre quatre, sachant à peine se servir de leurs armes en défendant Clacy, et tombant en foule, il s'écria : « Que c'é- « tait le *Massacre des Innocents* renouvelé! »

Pour tout dire, à ces causes de découragement quelques mécontentements se joignirent. Chaque jour, et surtout depuis le fatal mécompte de Soissons, Napoléon, assombri, luttait révolté contre sa fortune. Forcé d'exiger des siens des efforts de plus en plus disproportionnés, il les faisait parfois souffrir de l'irritation qu'il avait contre elle. D'autre part, et autour de lui, nos chefs restés les plus intrépides, n'attribuant plus qu'au désespoir ces suprêmes élans de son génie, en admiraient moins la constance qu'ils n'en prévoyaient l'inutilité. Et pourtant, en ce moment même, quand Napoléon, presque désarmé, conservait seul un reste d'espoir, l'inflexible, l'audacieuse confiance

que, en ces derniers jours, il venait de montrer plus que jamais dans l'ascendant de sa Renommée, allait être encore justifiée par l'événement. Il avait échoué sans doute, mais sa victoire de Craonne du 7 mars, son coup de main du 8 au soir, son attaque inouïe du 9, celle du 10, bien plus étonnante encore, après la défaite de Marmont, avaient frappé Blücher de surprise et d'immobilité! Il avait cru, comme il l'a prétendu depuis, avoir eu devant lui quatre-vingt mille hommes! Enfin, tout victorieux qu'il était, fasciné par la persistance, sans exemple, d'une attaque aussi héroïque, son étonnement allait l'enchaîner huit jours entiers à la même place!

On va voir que cela donna le temps à l'Empereur de reposer, de réorganiser sa faible armée à Soissons; d'y recevoir trois mille hommes; de mettre cette ville et Compiègne dans un état de défense plus respectable; de reconquérir Reims, d'y rallier encore à lui quelques renforts, et, pour la dernière fois, en manœuvrant librement entre les deux Invasions, de tenter le sort des armes!

FIN DU LIVRE SEPTIÈME ET DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VI

LIVRE Ier. — L'EMPIRE (*suite*)

LIVRE II. — L'EMPIRE (*suite*)

LIVRE III. — L'EMPIRE (*suite*)

LIVRE IV. — L'EMPIRE (*suite*)

LIVRE V. — L'EMPIRE (*suite*)

LIVRE VI. — L'EMPIRE (*suite*)

LIVRE VII. — L'EMPIRE (*suite*)

———

